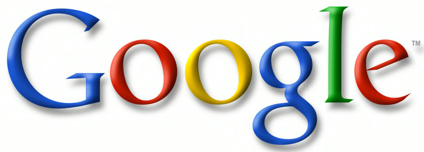
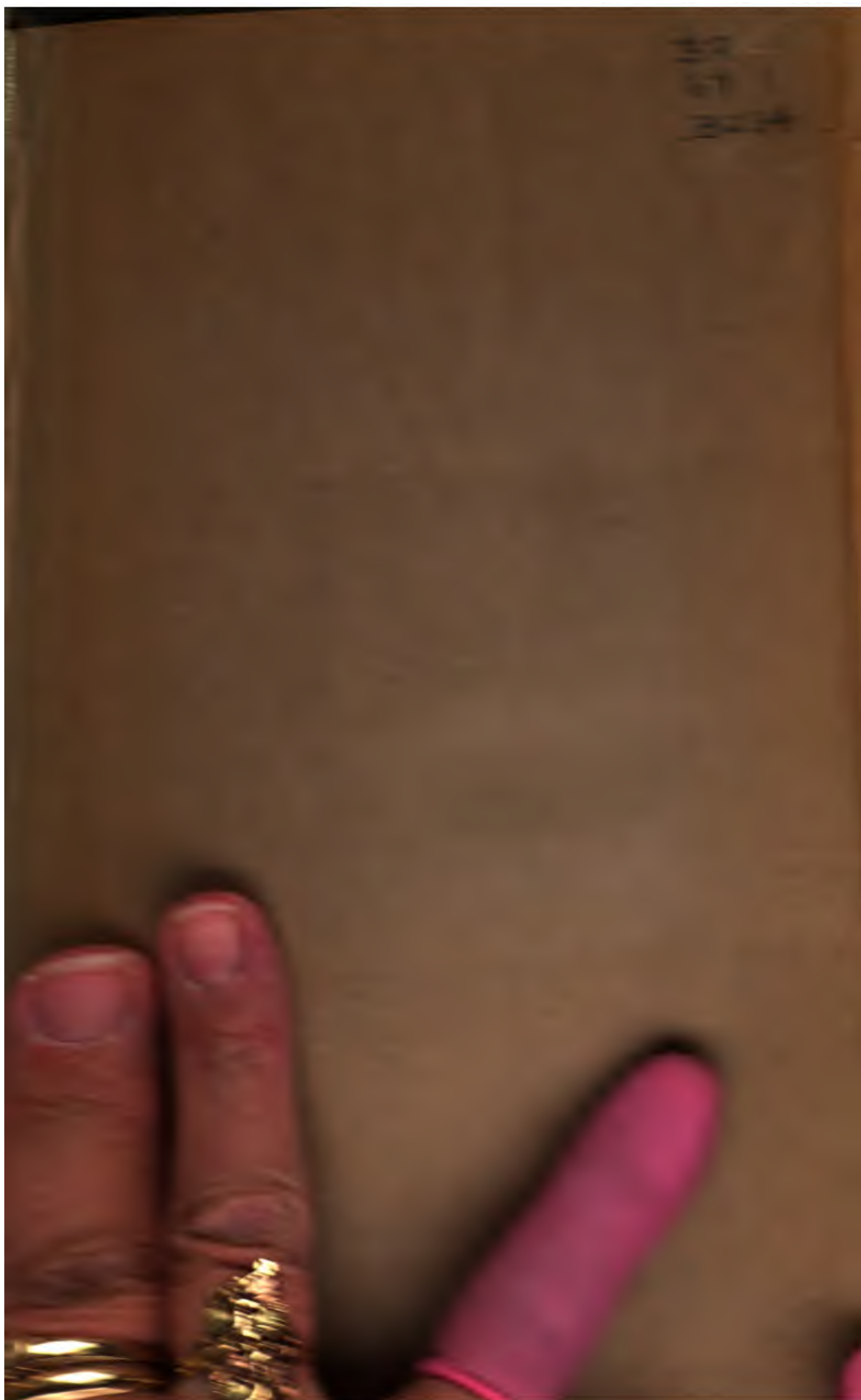



SE TAIRE ET FAIRE



LES

PÈRES DE L'ÉGLISE

LEUR VIE ET LEURS ŒUVRES

PAR

O. BARDENHEWER

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN PHILOSOPHIE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE MUNICH

ÉDITION FRANÇAISE

PAR

P. GODET ET C. VERSCHAFFEL de l'Oratoire

TOME TROISIÈME

TROISIÈME PÉRIODE

DEPUIS LE MILIEU DU V[e] SIÈCLE
JUSQU'A LA FIN DE L'AGE PATRISTIQUE

PARIS
BLOUD ET BARRAL, ÉDITEURS
4, rue Madame, 4

1899

LES

PÈRES DE L'ÉGLISE

LEUR VIE ET LEURS ŒUVRES

LES

PÈRES DE L'ÉGLISE

LEUR VIE ET LEURS ŒUVRES

PAR

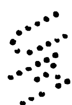
O. BARDENHEWER

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN PHILOSOPHIE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE MUNICH

ÉDITION FRANÇAISE

PAR

P. GODET ET C. VERSCHAFFEL de l'Oratoire



TOME TROISIÈME

TROISIÈME PÉRIODE

DEPUIS LE MILIEU DU Vᵉ SIÈCLE
JUSQU'A LA FIN DE L'AGE PATRISTIQUE

PARIS
BLOUD ET BARRAL, ÉDITEURS
4, rue Madame, 4

—

1899

[illegible]
8.26.29

LES PÈRES DE L'ÉGLISE

TROISIÈME PÉRIODE

DEPUIS LE MILIEU DU Ve SIÈCLE JUSQU'A LA FIN DE L'AGE PATRISTIQUE

LIVRE PREMIER

Écrivains grecs.

§ 76. — *Coup d'œil général.*

I. Décadence des études. — A partir du milieu du ve siècle la théologie grecque décline rapidement. Les controverses dogmatiques que rappellent les noms de Nestorius et d'Eutychès, servent de plus en plus certaines visées politico-ecclésiastiques. L'intérêt scientifique se meurt ; la force créatrice s'épuise. Les compilateurs et les abréviateurs se mettent à l'œuvre, qui se contentent d'enregistrer les résultats des travaux intellectuels du passé. Cette époque voit les débuts, encore peu éclaircis du reste, des *Chaînes* (1) et de la littérature emmêlée et confuse des

1. Commentaires de l'Ecriture Sainte composés de passages choisis des anciens commentateurs enfilés bout à bout.

Anthologies ou *Parallèles*. Quelques écrits des âges précédents, surtout des homélies, sont remaniés, pour répondre aux besoins d'une situation toute nouvelle. D'autres ouvrages sont expliqués et commentés.

Il ne manque pas toutefois de talents privilégiés qui s'élèvent au-dessus de leur temps, dont les œuvres originales étonnent et éblouissent. Il est surtout un domaine de la littérature ecclésiastique où cet âge obtient un succès absolument inespéré, savoir l'hymnographie rhythmique, déjà cultivée çà et là au cours du IV[e] et du V[e] siècle (1), mais qui, maintenant excitée et provoquée par le splendide épanouissement du culte, produit des œuvres immortelles.

En somme, jusqu'à la fin des temps patristiques, jamais l'appauvrissement de la littérature ecclésiastique ne ressemble à la totale stérilité de la littérature grecque profane. Tandis que celle-ci, durant le VII[e] et le VIII[e] siècle, est frappée comme d'un complet mutisme, l'Eglise trouve dans Jean de Damas un porte-parole qui, prosateur et poète, semble faire revivre une fois encore l'âge d'or du IV[e] siècle. Ce ne fut, hélas ! qu'un fugitif phénomène de seconde floraison ; après saint Jean Damascène un profond engourdissement s'empare de la théologie byzantine.

II. Les controverses et la littérature dogmatique, polémique et apologétique. — Le Nestorianisme et, dans une plus large mesure, le Monophysisme aux branches multiples occupèrent la théologie grecque bien après le concile de Chalcédoine et pendant des siècles. Le plus éminent adversaire de l'une et de l'autre hérésie fut, au VI[e] siècle, un rejeton spirituel de saint Cyrille d'Alexandrie, Léonce de Byzance. On distingue encore dans cette vaste mêlée

1. Cf. *Supra*, § 42, v.

Ephrem d'Antioche, l'empereur Justinien, Anastase I d'Antioche, Euloge d'Alexandrie, Georges Pisidès, Anastase le Sinaïte, Jean de Damas.

La lutte contre l'Apollinarisme fut poursuivie par Antipater de Bostra et par un autre auteur qui est peut-être Léonce de Byzance. Dans l'interminable controverse origéniste on remarque à cette époque le même Antipater de Bostra, l'empereur Justinien, Barsanuphius, Théodore de Scythopolis. Les discussions théopaschites et trithéïstes eurent moins de retentissement et ne troublèrent guère que les provinces qui les virent naître.

La querelle des Trois-Chapitres émut l'Occident plus que l'Orient. Eustrate de Constantinople combat la théorie du sommeil de l'âme. Le monothélisme, résurrection du monophysisme, trouva de rudes adversaires dans saint Sophronius de Jérusalem et saint Maxime le Confesseur. Saint Maxime est l'un des plus grands théologiens de l'antiquité grecque. Il se fonde sur les écrits du prétendu aréopagite, mais il n'a malheureusement pas entrepris, comme son devancier, une exposition générale de la doctrine de l'Eglise.

La dernière des grandes controverses doctrinales de l'Eglise grecque fut provoquée par l'iconoclaste Léon l'Isaurien. Les images eurent pour principaux défenseurs saint Germain de Constantinople et saint Jean Damascène. Ce dernier est demeuré jusqu'à nos jours le théologien classique de l'Eglise d'Orient. Sa *Source de la connaissance* est la synthèse méthodique et définitive de tous les travaux antérieurs de la théologie grecque. Procope et Enée de Gaza, Zacharie le Rhéteur représentent avec honneur l'apologétique chrétienne en face du néo-platonisme. Léonce de Néapolis, Anastase le Sinaïte, saint Jean Damascène et d'autres écrivirent contre les Juifs. Le docteur de Damas combattit aussi les Mahométans et, sous le nom de Pauliciens, les Manichéens.

III. Les autres branches de la littérature théologique. — Dans le champ de la théologie historique, en Orient, la forte tradition qui part d'Eusèbe se maintient vivante et féconde jusque dans cette période, du moins jusqu'au VI[e] siècle, tandis que, en Occident, dès le V[e], on voit régner la forme aride de la chronique. Théodore le Lecteur, Zacharie le Rhéteur et Evagre le Scolastique se sont fait comme historiens de l'Eglise un nom durable. La première moitié du VII[e] siècle produisit le *Chronicon Paschale*. L'histoire du concile de Nicée de Gélase de Cyzique est une œuvre médiocre. Dans le genre biographique, où dès l'époque précédente Basile de Séleucie s'était essayé, Cyrille de Scythopolis, Léonce de Néapolis et d'autres donnèrent des travaux dignes d'éloges. Cyrille s'adresse aux moines, Léonce au peuple ; l'un et l'autre se proposent un but pratique d'édification. Il faut mentionner pour la géographie Cosmas Indicopleustès.

Le domaine de la théologie biblique est beaucoup moins cultivé qu'à l'époque précédente. Nous avons au V[e] siècle des commentaires bibliques d'Ammonius d'Alexandrie, de Gennade de Constantinople, d'André de Césarée. Procope de Gaza laissa de vastes compilations en forme de Chaînes sur une série de livres de l'Ancien Testament. Le commentaire de Cosmas Indicopleustès sur le Cantique des Cantiques est perdu ; mais le V[e] livre de la *Topographie chrétienne* du même auteur nous offre une sorte d'introduction biblique. Les commentaires d'Olympiodore d'Alexandrie sont également restés en route. Plus tard Grégoire de Girgenti expliqua l'Ecclésiaste et saint Jean Damascène les Epîtres de saint Paul. Maxime le Confesseur et Anastase le Sinaïte entre autres écrivirent des dissertations sur des passages isolés de la Bible.

Certaines branches de la théologie morale sont plus richement représentées. Il parut des écrits ascétiques de saint Jean Climaque, de Jean Moschus, du moine Antio-

chus, de l'abbé Dorothée, de saint Maxime le Confesseur, de saint Jean Damascène et de nombre d'autres auteurs. Notamment l'*Echelle* (*Céleste*) de saint Jean Climaque se répandit partout et jouit d'une grande autorité. Le *Pré spirituel* de Jean Moschus, recueil de miracles et d'exemples de moines contemporains, n'eut pas une moindre vogue. Nous avons des recueils d'homélies de Basile de Séleucie, de saint Sophronius de Jérusalem, de saint Germain de Constantinople, de saint Jean Damascène. Les sermons sur la Sainte Vierge des trois derniers orateurs méritent une particulière attention.

Au vie siècle, un auteur inconnu et Jean le Scolastique donnèrent des recueils méthodiques de canons. Au viie et au viiie siècle on voit paraître les premiers *Nomocanones*, recueils de lois civiles et ecclésiatiques.

La poésie sacrée, on l'a dit déjà (1), prit un magnifique essor. Romanos le Chantre, Sergius de Constantinople, André de Crète, saint Jean de Damas, Cosmas le Mélode, composèrent de nobles, çà et là d'incomparables hymnes, selon le procédé nouveau du rhythme. Georges Pisidès, autre poète de talent, d'une grande fécondité, reste fidèle à la métrique classique.

§ 77. — *Ecrivains de la IIe moitié du Ve siècle.*

I. Basile de Séleucie. — Au concile de Constantinople de 448, sous le patriarche Flavien, Basile, évêque de Séleucie en Isaurie, s'était prononcé pour la condamnation du mo-

1. *Supra*, I.

nophysisme et la déposition de l'archimandrite Eutychès, auteur de l'hérésie nouvelle. L'année suivante, au *brigandage d'Ephèse,* Basile se laissa tellement effrayer par le violent Dioscore d'Alexandrie qu'il vota cette fois la réhabilitation d'Eutychès et la déposition de Flavien, et adhéra au monophysisme. Il allait se voir de ce fait déposé par le concile de Chalcédoine de 451, lorsqu'il souscrivit la lettre de saint Léon-le-Grand à Flavien (1), condamna Eutychès et Dioscore,et obtint sa grâce. Il demeura dans la suite fidèle à la foi orthodoxe. Dans une lettre de 458 à l'empereur Léon I — dont il ne reste qu'un texte latin — il déclare, conjointement avec les autres évêques d'Isaurie, qu'il faut maintenir l'autorité du concile de Chalcédoine et déposer le monophysite Timothée Ælure, qui venait d'usurper (457) le siège patriarcal d'Alexandrie (2). Basile mourut peu de temps après, peut-être l'an 459.

Son œuvre littéraire, ou du moins ce qui en est imprimé, consiste en 41 discours, λόγοι, sur des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament (3), et en un volumineux écrit sur la prétendue proto-martyre sainte Thècle, sur sa vie et sur les miracles qui illustrèrent son tombeau à Séleucie (4). Photius, qui connaissait 15 discours de Basile, en blâmait déjà le style trop orné et, par suite, le manque de simplicité et de naturel. Le même critique signale l'analogie de l'exégèse biblique de l'orateur avec celle de saint Chrysostome (5). L'authenticité de certains discours a été mise en doute. Basile, au dire de Photius, avait aussi mis en vers les combats et les triomphes de sainte Thècle (6). Pour son écrit en prose sur la sainte, il

1. *Supra*, § 75, II.
2. MANSI, *SS. Conc. Coll.*, VII, 559-563.
3. *P. G.*, LXXXV, 27-474.
4. *Ibid.*, 477-618.
5. *Biblioth.* cod. 168.
6. *Ibid.*, μέτριοις ἐντείνας.

avait mis à profit les *Actes* (apocryphes) *de Paul et de Thècle*.

Au sujet de Basile, surtout sur sa conduite aux susdits conciles, v. Héfélé, *Hist. des Conciles*, édit. franc., t. II, p. 512, 521, 523, 531, 560, 566 et s. 571 ; t. III, p. 21, 28, 30, 47. Sur ses écrits, v. Fabricius-Harles, *Biblioth. Gr.*, 90-97, dans Migne, *P. G.*, LXXXV, 9-18. Sur les *Actes de Paul et de Thècle* et le parti qu'en tira Basile, v. Lipsius, *Les histoires et les légendes apocryphes des apôtres*, t., II, 1, Brunsw. 1887, p. 424 et suiv.

L'empereur Léon Ier (457-474) consulta, l'an 458, les seize cents évêques de son empire au sujet du Concile de Chalcédoine et de Timothée Ælure. Il nous reste toute une série de réponses (Mansi, *L. c.*, VIII, 524-622), dans la version latine que Cassiodore fit faire par son savant collaborateur Epiphane le Scholastique, *Infra* (v. § 91, III). Cf. Héfélé, *Hist. des Conc.*, éd. fr., t. III, 164, 184. Des écrits de Timothée Ælure nous n'avons que quelques petits fragments. V. Gieseler, *Commentationis qua Monophys. veterum variæ de Christi personâ opiniones illustrantur, part. II.* Progr. Gœtting. 1838, in-4°, p. 25-27.

II. Antipater de Bostra. — Antipater qui occupait le siège épiscopal de Bostra en Arabie, peu après le concile de Chalcédoine, comptait parmi les hommes les plus éminents de l'Eglise d'Orient. On ne sait rien de précis sur sa vie, et de ses écrits on ne connaît jusqu'ici que de faibles restes. Ce sont des fragments d'un grand ouvrage contre l'*Apologie d'Origène* par Pamphile et Eusèbe (1), quelques lignes d'un traité contre des Apollinaristes, deux homélies, l'une sur la Nativité de saint Jean-Baptiste, l'autre sur l'Annonciation de la Sainte Vierge, enfin d'insignifiants fragments de deux autres homélies (2).

1. *Supra*, § 33, IV.
2. V. MIGNE, LXXXV, 1763-1796.

Sur Antipater, Cf. la notice de Fabricius-Harles, *Biblioth. Gr.*, x, 518 et suiv., dans Migne, LXXXV, 1754-1758. A. Ballerini a publié, le premier, le texte grec des deux homélies, dans sa *Sylloge monument. ad mysterium Concept. immac. Virginis Deiparæ illustrandum*, t. II, pars. 2, Rome, 1856, p. 5-26 et p. 445-469.

III. Ammonius d'Alexandrie. — Ammonius, prêtre et économe de l'Eglise d'Alexandrie, qui signa, en 458, une lettre des évêques d'Egypte à l'empereur Léon I (1), acquit une grande réputation comme exégète. Il ne paraît malheureusement rester de ses commentaires que des fragments, épars dans les *Chaînes*, sur les Psaumes, sur Daniel, sur saint Mathieu et saint Jean, sur les Actes des Apôtres et sur la Ire Epître de saint Pierre (2). Encore n'est-il pas prouvé avec certitude que le Scoliaste Ammonius des diverses Chaînes soit un seul et même auteur. Anastase le Sinaïte cite (3) quelques passages d'un écrit de « l'Alexandrin Ammonius » contre le monophysite Julien d'Halicarnasse. Mais cet Ammonius est certainement postérieur au nôtre, puisque son adversaire Julien n'a paru qu'au VIe siècle.

L'évêque Julien quitta vers 518 son siège d'Halicarnasse en Carie, et se réfugia à Alexandrie, où il soutint, contre le monophysite Sévère d'Antioche (4), la thèse que le corps du Christ était incorruptible, exempt de toute altération, dès avant la Résurrection. Ses adhérents reçurent le nom d'*Aphthardocètes, partisans de l'incorruptible*, ou encore de *Phantasiastes*, qui n'admettent qu'un corps *apparent*.

1. MANSI, VII, 530.
2. MIGNE, LXXXV, 1361-1610.
3. *Viæ dux*, c. 13, 14.
4. *Infra*, 79, § II.

Un commentaire de Julien sur le livre de Job est imprimé en latin parmi les œuvres d'Origène (éd.Genebrard,Paris, 1574, etc.) ; mais l'original grec existe en manuscrit. Cf. Bratke, dans la *Feuille de littér. théol.*, 1893, col. 255-257. — Preussen, dans la *Gazette de litt. théol.*, 1893, col. 364 et 435. Maï a recueilli d'autres fragments des écrits de Julien, *Spicil. Roman.*, t. X (1844), p. 206-211. Cf. Loofs, *Léonce de Byzance et les auteurs de même nom dans l'Eglise grecque*, liv. I, Leipz., 1887, p. 30-32. Etude plus complète sur la doctrine de Julien dans la dissertation de Gieseler citée *Supra*, I, p. 4 et suiv.

IV. Gennade de Constantinople. — Gennade I, patriarche de Constantinople (458-471), fut, selon toute apparence, comme son prédécesseur Anatolius (447-458), un partisan décidé de la foi orthodoxe contre le monophysisme. L'an 459, semble-t-il, un concile de quatre-vingts évêques se réunit sous sa présidence à Constantinople. Nous possédons encore avec les signatures la lettre encyclique de cette assemblée contre les ordinations simoniaques (1). Gennade de Constantinople, au dire de son homonyme de Marseille (2), avait l'esprit vif, la parole brillante, et composa un commentaire sur Daniel ainsi qu'un grand nombre d'homélies ; d'après le comte Marcellin (3), il laissa, en outre, une explication de toutes les Epîtres de saint Paul.

Ces écrits semblent perdus. Plusieurs *Chaînes*, il est vrai, citent parmi les commentateurs un Gennade, dans lequel on croit reconnaître le patriarche de Constantinople; mais cette identification est assez douteuse. Le Gennade des *Chaînes* prend de préférence la parole sur la Genèse et sur l'Epître aux Romains (4).

1. Mansi, VII, 911-920 ; Migne, LXXXV, 1613-1622.
2. *De vir. ill.*, 90.
3. *Chronic.* ad ann. 470.
4. V. le recueil dans Migne, LXXXV, 1621-1734.

Les fragments qu'on trouve dans Migne sous le nom de Gennade sont presque sans exception tirés des *Chaînes*. La plus riche cueillette provient de la *Chaîne* de Nicéphore sur l'Octateuque et les livres des Rois (Leipz., 1772-1773), dans la partie relative à la Genèse, et du fragment de Chaîne sur l'Epître aux Romains publié par J. A. Cramer, *Catenæ Græc. Patr. in Nov. Test.* Oxford, 1838-1844, IV, 163 et suiv. Sur la susdite *Epist. encyclica*, v. Héfélé, *Hist. des Conc.* éd. franç., t. III, p. 184.

Le successeur du patriarche Gennade, Acace (471-489), de concert avec le patriarche monophysite d'Alexandrie Pierre Monge, sut décider l'empereur Zénon à publier le fameux *henoticon* de l'an 482, qui, cherchant un moyen terme entre l'orthodoxie et le monophysisme, causa une rupture de trente-cinq ans entre les Eglises de Rome et de Constantinople (484-519), le schisme acacien.

Une correspondance entre Acace et Pierre Monge, conservée en langue copte, a été publiée en français par E. Revillout, *Le premier schisme de Constantinople* dans la *Revue des quest. hist.*, t. XXII, Paris, 1877, p. 83-134, en copte et en français par E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Egypte chrét.*, au IVe et au Ve siècle, Paris, 1888 in-f°, p. 196-228. Amélineau soutient avec raison contre Révillout le caractère apocryphe de ce recueil. Cf. *Supra*, § 60, XII.

V. **Gélase de Cyzique.** — Gélase de Cyzique écrivit en Bithynie, vers 475, une histoire en trois livres du premier concile œcuménique de Nicée (1). Il est assez étonnant que du IIIe livre on n'ait imprimé jusqu'ici qu'un fragment, contenant trois lettres ou édits de Constantin-le-

1. Migne, LXXXV, 1191-1360.

Grand. On ne sait rien ou presque rien de la vie de l'auteur. Photius (1) le trouvait qualifié dans plusieurs manuscrits d' « évêque de Césarée en Palestine ». Son œuvre n'est au fond qu'une compilation des récits parallèles des précédents historiens, Eusèbe, Socrate, Sozomène, Théodoret, et tous les renseignements non attestés par ces vieux témoins, apparaissent fort douteux, sinon tout à fait controuvés.

L'*Histoire du Concile de Nicée* se trouve dans toutes les grandes collections des Conciles. Fr. Œhler a donné la table des matières du III[e] livre non encore imprimé, dans la *Revue de théol. scientif.*, t. IV, 1861, p. 439, 442. Sur l'ouvrage en général, v. Venables apud Smith and Wace, *A Dictionary of Christian Biography*, II, 621-623.

VI. André de Césarée. — Sur la fin du v[e] siècle, André, évêque de Césarée en Cappadoce, écrivit un commentaire de l'Apocalypse, à maint égard très digne d'attention (2).

L'édition princeps du texte grec par Fr. Sylburg se trouve en appendice des Homélies de S. Chrysostome sur les Epîtres de S. Paul, éd. d'Heidelberg, 1596. C'est bien à tort que Migne, CVI, 7-8, place l'auteur au IX[e] siècle. V. quelques renseignements sur cet écrit peu connu dans le *Dict. des sciences théol.*, de Wetzer et Welte, art. André de Césarée.

§ 78. — *Procope de Gaza et Enée de Gaza.*

I. Procope. — Déjà dans tout le monde grec les écoles de rhétorique touchaient à leur ruine, lorsque celles de la ville syrienne de Gaza, tout particulièrement favorisées

1. *Biblioth.* Cod. 88.
2. MIGNE, CVI, 215-458.

par des circonstances diverses, eurent une nouvelle floraison, il est vrai de courte durée. Des contrées les plus lointaines une multitude de jeunes gens distingués affluaient à Gaza, pour s'y consacrer à l'étude de l'éloquence, qui précédait d'ordinaire toutes les études spéciales. Les représentants des belles-lettres à Gaza au v[e] et au vi[e] siècle appartiennent tous au christianisme. Sans doute leurs ouvrages de rhétorique pourraient tout aussi bien être sortis d'une plume païenne; mais deux au moins de ces rhéteurs se distinguèrent également par leurs commentaires de l'Ecriture Sainte et par leurs apologies convaincues et pleines de feu en faveur du christianisme.

L'un des deux fut Procope, dont les dates de 465 et 528 marquent approximativement la naissance et la mort, sans contredit le plus remarquable des rhéteurs de Gaza. En vain Antioche, Tyr, Césarée cherchent à l'attirer par les offres les plus brillantes; chaque fois, après un court séjour à l'étranger, il est ramené à sa ville natale, où, orateur et professeur des plus écoutés, sa vie s'écoule dans un travail intellectuel sans trève ni repos.

Les habitudes de la rhétorique sont sensibles dans sa riche correspondance (1), comme dans son panégyrique de l'empereur Anastase (491-518), composé entre 507 et 515 (2). Plusieurs écrits du même genre sont perdus ou ne sont pas encore retrouvés. A défaut d'autres arguments, les seules impossibilités chronologiques obligeraient à rejeter comme apocryphes la description de la nouvelle église Sainte-Sophie à Constantinople (3) et la lamentation sur la ruine du grandiose monument par un tremblement de terre (4). L'achèvement de l'église ne date en

1. Migne, lxxxvii, 2, 2717-2792 F.
2. Migne, lxxxvii, 3, 2793-2826.
3. *Ibid.*, 2827-2838.
4. *Ibid.*, 2839-2842.

effet que de 537-538 ; le tremblement de terre la renversa vingt ans après.

Procope a surtout fait preuve d'études et de savoir théologiques dans nombre de commentaires sur l'Ancien Testament. Car on ne peut douter de l'identité du rhéteur et du théologien.

Un ouvrage sur l'Octateuque, enfilant librement les passages des auteurs les plus divers, un des premiers exemples de *Chaîne*, est considéré comme perdu ; mais selon toute apparence ce recueil a formé le fond de la *chaîne* sur l'Octateuque et les 4 livres des Rois, publiée à Leipzig, 1772-1773, en deux in-folio, par le grec Nicéphore. Un abrégé que Procope lui-même fit de son grand ouvrage, publié en latin dès 1555, ne l'a été que partiellement dans l'original grec (1). Wendland (1891) a prouvé que même dans cet abrégé l'auteur fait grand usage des écrits de Philon d'Alexandrie. D'après la récente étude d'Eisenhofer, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Grégoire de Nysse, saint Basile le Grand et d'autres écrivains ecclésiastiques sont encore plus largement mis à contribution. Cet abrégé demeure en somme une chaîne, qui diffère toutefois des chaînes ordinaires en ce qu'elle ne nomme pas les anciens commentateurs cités et qu'au lieu de reproduire mot à mot leurs textes, elle n'en extrait que les expressions saillantes. On retrouve le même procédé dans le grand commentaire sur le prophète Isaïe (2).

Les scolies sur les 4 livres des Rois et sur les 2 livres des Paralipomènes (3) sont principalement tirées de Théodoret de Cyr. Le commentaire sur les Proverbes (4) et la *chaîne* sur le Cantique des Cantiques (5) sont d'une au-

1. Migne, LXXXVII, 1, 21-1080.
2. *Ibid.*, 2, 1817-2718.
3. *Ibid.*, 1, 1079-1220.
4. *Ibid.*, 1, 1221-1544, avec un supplément, *Ibid.*, 2, 1779-1800.
5. *Ibid.*, 2, 1545-1754, avec fragments, 1755-1780.

thenticité douteuse. De l'écrit apologétique de Procope contre le néo-platonicien Proclus, nous ne possédons qu'un court fragment (1).

La seule édition complète de Procope est celle de Migne, LXXXVIII, pars I-III. Hercher a donné une édition nouvelle de la correspondance dans ses *Epistolographi Græci*, Paris, 1873, in-4°, p. 533-598. Une lettre, qui a échappé même à Hercher, se trouve dans Fabricius-Harles, *Biblioth. Græca*, IX, 296. Sur les Chaînes en général, v. Lietzmann, *Chaînes. Leur histoire et leur tradition manuscrite*, avec une contribution de H. Usener, Fribourg, 1897, in-8°, VII-85, pages. Touchant les rapports de la Chaîne réputée perdue sur l'Octateuque et de la Chaîne publiée par Nicéphore, f. L. Cohn, *Sur la tradition indirecte de Philon et des anciens Pères de l'Eglise*, avec un supplément de Wendland, dans les *Annales de théol. prot.*, t. XVIII, 1892, p. 475-492. Sur l'abrégé de la grande chaîne, cf. Wendland, *Fragments nouveaux de Philon*, Berlin, 1891, in-8°, p. 29-105 : Philon et Procope de Gaza. Touchant la Chaîne sur le Cantique, Cf. Zahn, *Recherches sur l'hist. du canon du Nouv. Test.* etc., II, Erlangen, 1883, p. 239 et suiv. Sur Procope en général, v. K. Seitz, *L'école de Gaza*, étude d'hist. litt. Heidelb., 1892, in-8°, p. 9-21 ; — C. Kirsten, *Quæstiones choricianæ*. Breslau, 1894, in-8°, p. 8 et suiv. ; — Eisenhofer, *Procope de Gaza*, étude littéraire, Frib. 1897, in-8°, 84 pages.

Le 24 décembre 563, Constantinople célébra la dédicace, ἐγκαίνια, de l'église Sainte-Sophie, reconstruite après le tremblement de terre de 558. Paul le Silentiaire — huissier de la Cour chargé de faire faire silence — composa à cette occasion, au grand profit de l'histoire de l'art, une description de l'église et de son ambon en hexamètres coulants.

1. Ἐκ τῶν εἰς τὰ Πρόκλου θεολογικὰ κεφάλαια ἀντιῤῥήσεων. *Ibid.*, 2, 2792, e-h.

Migne a inséré aussi un poème lyrique du même auteur sur les sources pythiques médicinales de la Bithynie.

La description de Sainte-Sophie dans Migne, LXXXVI, 2, 2119-2158, 2251-2264. — J.J. Kreutzer, *Description par Paul le Silentiaire de Sainte-Sophie ou temple de la divine Sagesse.* Traduction (allemande) avec notes Leipz., 1875, in-8°. — Le poème des sources, Migne, *Ibidem*, 2263-2268. Sur d'autres ouvragés de ce poète, v. J. Merian-Genast, *De Paulo Silentiario Byzantino Nonni sectatore*, Leipz. 1889, in-8°.

II. Enée de Gaza. — Vers le même temps un autre maître d'éloquence, Enée, formait à Gaza le centre d'un cercle de disciples nombreux et distingués. Enée naquit, semble-t-il, un peu avant Procope et mourut un peu après lui. Il doit la réputation dont il jouissait au moyen-âge à un dialogue qu'il écrivit avant l'an 534 contre le néo-platonisme : *Théophraste ou l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps* (1). Vingt-cinq courtes lettres — qui manquent dans Migne — n'offrent pas toutes, au point de vue de la forme, le même intérêt.

La dernière édition originale du *Théophraste* est celle de Boissonade, Paris, 1836, in-8°. Elle joint au texte grec la version latine d'Ambroise le Camaldule († 1439). Hercher a donné une nouvelle édition des lettres, *Op. c.*, p. 24-32. Sur la chronologie de la vie d'Enée, v. Seitz, *Op. c.*, p. 23-27. — Roussos, Τρεῖς Γάζαῖοι. Συμβολαὶ εἰς τὴν 'ιστορίαν τῆς φιλοσοφίας τῶν Γαζαίων, Constantinople, 1883, in-8°. (Il s'agit d'Enée et de Procope de Gaza et de Zacharie le Rhéteur).

III. Jean Philopon. — Moins heureux furent les essais théologiques d'un professeur alexandrin, contemporain des deux rhéteurs de Gaza, bien qu'un peu plus jeune qu'eux, du grammairien Jean, à qui son ardeur au travail valut le surnom de *Philopon*.

1. MIGNE, LXXXV, 871-1004.

De son plus important ouvrage théologique, le Διαιτητής ou *Arbitre*, étude raisonnée de la christologie et du dogme de la Trinité, nous n'avons que des fragments épars; mais on sait que l'auteur se prononçait pour le monophisisme et le trithéisme. Au dire de son adversaire Léonce de Byzance (1), Philopon admettait en Dieu, avec une « ὀυσία commune », simple abstraction, « trois ὀυσίαι partielles ». Dans un autre ouvrage, également perdu, Περὶ ἀναστάσεως, il niait l'identité individuelle et numérique du corps terrestre et de celui qui ressuscitera.

On a conservé un travail par lequel Philopon défendit contre Proclus la création du monde, Κατα Προκλου περὶ ἀϊδιότητος κόσμου, et un commentaire sur le récit biblique de la création, Περὶ κοσμοποιίας. Ni l'un ni l'autre de ces écrits n'a trouvé place dans la Patrologie de Migne.

Pour plus de détails sur les ouvrages théologiques du grammairien alexandrin, v. *Dictionn. de théol.* de Wetzer et Welte, art. *Cononites*, *Trithéisme* et autres. Cf. aussi Davids, dans Smith and Wace, *A Dictionary of Christ. Biography*, III, 425-427. Sur la doctrine de Philopon, v. Schœnfelder, *L'Histoire de l'Eglise de Jean d'Ephèse*, traduite du Syriaque, Munich, 1862, in-8°, p. 267-311 : Les Trithéistes. Cf. l'art. de Gass : Controverse trithéiste, dans l'Encyclopédie de Herzog, 2 éd., XVI, 47-51.

Entre les écrivains célèbres du parti trithéiste, Etienne Gobar, vers l'an 600, n'est plus connu que par un extrait de son ouvrage principal, qu'on trouve dans Photius, *Biblioth.* Cod. 232.

Cf. Chr. Walch, *Esquisse d'une hist. complète des hérésies, schismes et controverses religieuses*, t. VIII, Leipz. 1778, p. 877-885.

§ 79. — *Léonce de Byzance et l'empereur Justinien.*

I. **Léonce de Byzance.** — L'histoire de Léonce de Byzance a été longtemps enveloppée de mystère. Ce n'est que de nos

1. *De Sectis*. Cf. *Supra*, § 79, I.

jours que les *Recherches* de Loofs ont jeté quelque lumière sur sa personne et sur ses écrits. Léonce semble avoir vu le jour vers l'an 485, peut-être en Scythie, plus probablement à Byzance, issu en tout cas d'une famille distinguée, puisqu'il était parent du général Vitalien.

De deux passages de ses propres écrits (1) on croit pouvoir inférer qu'il prit de bonne heure l'habit monastique. Il raconte aussi lui-même (2) qu'il se proposa dès sa jeunesse d'acquérir une solide instruction théologique et qu'il suivit avec le plus vif intérêt toutes les questions dogmatiques de l'époque. Egaré quelque temps, pendant son séjour en Scythie, par des tendances nestoriennes, il fut ramené dans la bonne voie par des hommes savants qu'il rencontra dans ses voyages, et depuis lors le concile de Chalcédoine ne connut point de champion plus décidé.

L'an 519 on le voit à Constantinople, puis à Rome, en compagnie des moines scythes qui défendaient la fameuse proposition : « Un de la Sainte Trinité a souffert dans la chair. » Il se retira peu après dans la *Nouvelle Laure*, colonie érémétique en forme de village, près de Jérusalem. L'an 531, il prend part à la conférence, tenue à Constantinople sur la demande de Justinien, entre catholiques et Sévériens. Il doit être demeuré dans la ville impériale les années qui suivirent ; mais vers 538 on le retrouve dans sa solitude des environs de Jérusalem. Plus tard, peut-être en 542, il revit une fois encore Constantinople, et il mourut dans cette ville, à ce qu'il semble avant l'apparition du premier édit contre les Trois-Chapitres (3), vers 543.

L'appellation de « moine hiérosolymitain » s'explique par ses séjours dans la Laure ; mais Constantinople l'a

1. *Adv. Nest. et Eutych.*, lib. III ; Migne, LXXXVI, 1, 1360 A et 1361 C.
2. *Ibid.*, 1357 C.
3. *Infra*, III.

possédé assez souvent pour justifier la dénomination encore plus fréquente de « moine byzantin », quand même cette ville n'aurait pas porté son berceau.

Léonce est l'auteur des *Trois livres contre les Nestoriens et les Eutychiens* (1), dont la composition, d'après les critères internes, doit dater d'entre 529 et 544. Dans le premier livre Léonce combat les deux hérésies à la fois. Comme il le montre en détail dans les premières pages, si opposés qu'ils soient, on peut réfuter tout ensemble Nestorius et Eutychès, puisque c'est en partant des mêmes prémisses erronées qu'ils arrivent à des conclusions si différentes.

Dans le deuxième livre l'auteur s'attaque aux Eutychiens ou Monophysites en particulier, et en première ligne au parti des Julianistes ou Aphthartodocètes (2). Il met en scène discutant un orthodoxe et un julianiste. Léonce a indiqué la marche et la division de la discussion dans la préface générale (3), en ces mots : « Il fallait démontrer d'abord le principe que la nature divine du Christ d'une part et sa nature humaine de l'autre subsistent et demeurent après l'union ; il fallait traiter ensuite des relations mutuelles de ces deux natures et du mode de leur coexistence. »

Le troisième livre, dirigé contre les Nestoriens, a bien plus le caractère d'un récit historique que d'une discussion dogmatique ; il se propose notamment de « produire au grand jour » les hérésies dogmatiques et exégétiques de Théodore de Mopsueste. L'ensemble est supérieurement ordonné et annonce autant de pénétration que de science des Pères.

D'après Loofs Léonce aurait consacré à la défense de la

1. Λόγοι κατὰ Νεστοριανῶν καὶ Εὐτυχιανιστῶν : Migne, LXXXVI, 1, 1267-1396.

2. *Supra*, § 77, I.

3. 1269 C.

christologie orthodoxe un second ouvrage, non moins important, intitulé les Σχόλια. Mais les *Scholia* que nous possédons sous le nom de Léonce et qu'on appelle communément *De sectis* (1), ne représenteraient, toujours d'après Loofs, qu'un remaniement postérieur des *Scholies* primitives. De même les deux écrits intitulés d'ordinaire *Adv. Nestorianos* (2) et *Contra Monophysitas* (3), ne seraient que des extraits remaniés du même ouvrage, dont nous posséderions des fragments dans certaines pièces de la marqueterie *Antiquorum patrum doctrina de Verbi incarnatione* (4), dans la *Réfutation des arguments de Sévère* (5), œuvre authentique de Léonce, et dans les *Trente thèses contre Sévère* (6), qui, du moins pour le fond, proviennent du même auteur.

Des doutes se sont élevés de divers côtés contre l'hypothèse de ce grand ouvrage perdu, mais sans toucher au domaine littéraire de Léonce tel qu'il vient d'être délimité.

Loofs attribue, non à Léonce de Byzance, mais plutôt à un écrivain un peu plus ancien, le petit écrit qu'on intitule d'ordinaire *Adv. fraudes Apollinistarum* (7). Ce remarquable traité tend à prouver que nombre de témoignages souvent proposés aux catholiques comme de Grégoire le Thaumaturge, d'Athanase et du pape Jules I sont sortis, en réalité, de la plume d'Apollinaire de Laodicée, qu'ils furent mis faussement sous ces noms vénérables par « les Apollinaristes, par les Eutychiens ou par les partisans de Dioscore ». Ces vues du critique du VIe siècle viennent

1. 1193-1268.
2. 1399-1708.
3. LXXXVI, 2, 1709-1901.
4. 2003-2016.
5. Ἐπίλυσις τῶν ὑπὸ Σευήρου προβεβλημένων συλλογισμῶν, 1915-1945.
6. Τριάκοντα κεφάλαια κατὰ Σευήρου, 1901-1916.
7. 1947-1976.

d'être pleinement confirmées par les récentes études (1).

Déjà le cardinal Maï, le premier éditeur des ouvrages de Léonce dans le texte grec, saluait dans l'auteur « le théologien le plus éminent de l'époque, *in theologica scientia ævo suo facile princeps* (2)». Pour la christologie Léonce suit fidèlement les traces de saint Cyrille d'Alexandrie. C'est dans ses écrits qu'on rencontre pour la première fois le terme d'ἐνυπόστατος. La nature humaine du Christ n'est ni ἀνυπόστατος, ni par elle-même ὑπόστασις, mais bien ἐνυπόστατος, (3) c'est-à-dire *subsistant dans* le Verbe (4).

Il n'est pas certain qu'il faille identifier Léonce de Byzance, comme le veut Loofs, avec le moine hiérosolymite du même nom qu'on rencontre dans la *Vie de S. Sabas* par Cyrille de Scythopolis (5). En tout cas l'accusation d'origénisme portée contre celui-ci ne saurait s'appliquer à notre auteur, qui, loin de défendre Origène, réprouva très énergiquement son eschatologie.

Fr. Loofs, *Léonce de Byzance et les écrivains homonymes de l'Eglise grecque*, liv. I : Vie et œuvres polémiques de L. de Byz., dans les *Textes et études sur l'hist. de l'anc. litt. chrét.* de Gebhardt et Harnack, t. III, 1re et 2e livraison, Leipz. 1887. La seule édition complète des œuvres de Léonce est celle de Migne, LXXXVI, pars 1-2, Paris, 1865, (surtout d'après Mai, *Spicil. Rom.* X). Cf. sur cette édition Loofs, *L. c.*, 8-11.

La compilation *Antiquorum patrum doctrina de Verbi incarn.*, dans Mai, *Script. vet. nova Coll.*, t. VII, Rome, 1833, pars 1, p. 6-83 — manque dans Migne — date, selon Loofs, *L. c.*, p. 92 et suiv., d'entre 662 et 679, et dérive de compilations plus anciennes. Loofs trouve peu fondée l'hypothèse de Le Quien qui attribue l'ouvrage à Anastase le Sinaïte. (*Infra* § 84, IV.

1. *Supra*, § 43, IV.
2. MIGNE, 1191.
3. *Adv. Nest. et Eut.*, l. I : 1277 D.
4. *Adv. Argum. Sever.* : 1944 C.
5. *Infra*, § 81, I.

II. Sévère d'Antioche et les Sévériens ; Jean Maxence et les moines scythes. — Un personnage déjà souvent mentionné, Sévère, qui a donné son nom à un parti de monophysites, trouva moyen de s'asseoir, en 512, sur le trône patriarcal d'Antioche. Il dut se réfugier, en 518, à Alexandrie, où il défendit, contre Julien d'Halicarnasse (1), cette doctrine, que le corps du Christ, avant la Résurrection, était sujet aux faiblesses et aux souffrances communes du corps humain. Les Julianistes appelaient ses disciples *Phthartolâtres*, adorateurs du corruptible.

Du texte original des nombreux écrits de Sévère, il ne reste que des fragments. Mais la majeure partie, sinon la totalité de ces écrits, est conservée dans une version syriaque, dont on n'a encore imprimé, il est vrai, qu'une liturgie du baptême et quelques fragments d'homélies *enthronistiques*, d'intronisation, ou *épithrones*, prononcées du haut du trône patriarcal. Loofs (2) a exposé la doctrine de Sévère, en s'aidant surtout d'une lettre de l'époque, écrite par un moine du nom d'Eustathe, et qui n'est pas autrement connu, *Ad Timotheum scholasticum de duabus naturis adv. Severum.*

Sur la conférence entre Catholiques et Sévériens, tenue à Constantinople non en 533, mais en 531, nous n'avons de renseignements précis que par la relation que l'un des orateurs orthodoxes, Innocent, évêque de Maronia — à l'est de Philippes sur la mer Egée, — adressa à un prêtre de ses amis, écrit dont nous ne possédons malheureusement qu'une version latine en très mauvais état.

Le C[al] Mai a donné deux recueils de fragments grecs de Sévère, *Script. veter. nova Coll.*, t. IX, Rome, 1837, p. 725-741, et *Spicil. Rom.*, t. X,

1. *Supra*, § 77, III.
2. *L. c.*, 30-32, 54-59.

1844, p. 202-205. — Version syriaque de la Liturgie, Anvers, 1572. Cf. A. Resch, *Agrapha ou fragments évang. extra-canoniques*, dans les *Textes et études*, t. V, livr. 4, Leipz. 1889, p. 361-372. Les Homélies dans Nestle, *Brevis linguæ Syriacæ grammat.*, Carlsruhe et Leipz., 1881. On trouve dans Mai, *Script. vet. nova Coll.*, IX, 742-759, 5 hom. trad. en latin d'après la version syriaque, et de même, *Spicil. Rom.*, X, 169-201, des extraits d'un écrit contre Julien d'Halicarnasse.

La lettre d'Eustathe à Timothée dans Migne, LXXXVI, 1, 901-942. — Celle d'Innocent de Maronia dans Mansi, *SS. Conc. Coll.*, VIII, 817-834 — manque dans Migne — ; Cf. Héfélé, *Hist. des Conc.*, éd. franç., t. III, p. 351-356.

Les « moines scythes » apparaissent pour la première fois en 519, à Constantinople, ayant pour porte-parole et pour chef un certain Jean, surnommé Maxence. Ces moines voulaient que, dans la lutte contre le nestorianisme d'une part et l'eutychianisme de l'autre, on adoptât comme drapeau de l'orthodoxie la proposition : « Un de la Sainte Trinité à souffert dans la chair », tandis que d'autres cercles orthodoxes rejetaient toute modification ou toute amplification du symbole de Chalcédoine. C'est ce qu'on appelle la controverse *théopaschite*.

Les moines scythes demandaient en outre la condamnation des écrits de l'évêque Fauste de Riez, mort depuis peu (1), comme renouvelant les erreurs de Pélage, condamnation dont également bien des gens ne voulaient pas entendre parler.

La discussion avait pris déjà un caractère assez vif, lorsque, le 25 mars 519, arrivèrent dans la ville impériale les légats envoyés par le pape Hormisdas pour préparer la réconciliation entre les Eglises de Rome et de Constantinople (2), rendue possible par la mort de l'empereur Anastase I (9 juillet 518).

1. *Infra*, §, 88.
2. Cf. *Supra*, § 77, IV.

Un mémoire que Maxence, au nom des moines, remit aux légats du Pape (1) n'obtenant pas le résultat désiré, quelques-uns des moines, en juin 519, firent le voyage de Rome pour solliciter du pape en personne une solution dans leur sens, et comme Hormisdas ne se hâtait pas de la donner, ils se tournèrent vers les évêques africains exilés en Sardaigne par le roi Thrasamond (2). Aussitôt les Africains, saint Fulgence de Ruspe à leur tête, prirent chaudement le parti des moines (3). Dans les premiers jours d'août les moines quittèrent Rome pour retourner à Constantinople, mais, le 13 du même mois, le Pape adressait à l'évêque africain Possessor, en résidence à Constantinople, une lettre (4) qui condamnait vertement l'entreprise des moines scythes, surtout les procédés de leurs députés à Rome, tout en déclarant que les écrits de l'évêque de Riez ne sont pas de ceux reconnus par l'Eglise, et que la saine doctrine sur la grâce et la liberté se trouve dans les ouvrages de saint Augustin. Maxence publia une amère critique de la lettre pontificale (5).

On identifie d'ordinaire avec Jean Maxence le « prêtre Jean » auquel saint Fulgence adressa, en 523, son écrit *De veritate prædestinationis et gratiæ Dei*, de même que le « prêtre et archimandrite Jean » auquel fut adressée une lettre un peu postérieure des évêques d'Afrique (6).

Si l'on renonce à cette identification, combattue par Loofs (7), on perd la trace des moines scythes et de leur chef après la lettre du pape Hormisdas et la réponse qu'elle provoqua.

Outre les deux écrits susmentionnés, nous avons en-

1. *Epist. ad legatos sedis apostolicæ* : MIGNE, LXXXVI, 1, 75-86.
2. *Infra*, § 89, v.
3. S. FULG. *Ep.* 17 *de Incarnatione et gratia* : MIGNE. *P. L.*, LXV, 451-493.
4. S. HORMISDÆ *Ep.* 70 : MIGNE, *P. L.*, LXIII, 490-493.
5. *Ad epist. Hormisdæ responsio* : MIGNE, *P. G.*, LXXXVI, 1, 93-112.
6. V. HÉFÉLÉ, *Hist. des Conc.*, éd. franç., t. III, p. 303 et s.
7. *L. c.* p.200 et suiv.

core de Maxence des dialogues contre les Nestoriens (1), et un traité contre les Acéphales ou Monophysites (2). Tous ces écrits nous sont parvenus dans le texte latin, qu'il faut tenir pour l'original.

L'édition princeps — en réalité la seule qui existe — fut donnée par J. Cochlæus, d'après un manuscrit nurembergeois des œuvres de saint Fulgence, à la fois en appendice à l'édition érasmienne de saint Cyprien, Bâle, 1520, et dans l'édition de saint Fulgence par Pirkheimer et Cochlæus, Haguenau, 1520. Le texte de Migne, *P. G.*, LXXXVI, 1, 73-158, en est une reproduction, « souvent indirecte et par là même défigurée en maint endroit. » (Loofs). Il y a quelque confusion dans la distribution de ces écrits. La *Professio de Christo*, donnée comme un ouvrage à part, 79-86, fait manifestement partie de l'*Epist. ad legatos sedis apostol.* qui précède, 75-78. Le C[al] Noris († 1704) s'est occupé à plusieurs reprises des moines scythes, savoir dans son *Historia Pelagiana*, lib. II, c. 18-20 (*Opera*, Vérone, 1729-1732, t. I, col. 474-504) et dans les dissertations *In historiam controversiæ de uno ex Trinitate passo*, et *Apologia monachorum Scythiæ ab anonymi scrupulis vindicatur* (t. III, col. 775-942). De nos jours seul Loofs, *l. c.* p. 229-261, a étudié de près leur histoire.

III. L'Empereur Justinien. — Justinien I, qui gouverna l'empire d'Orient de 527 à 565, avec gloire bien qu'avec des fortunes diverses, ne doit être considéré ici que comme écrivain théologien. Sans doute la plupart de ses soi-disant écrits théologiques (3), dépouillés de l'accessoire dogmatique, nous apparaissent comme de simples mesures gouvernementales, qui, fussent-elles toujours dictées par les intentions les plus pures, devraient encore

1. MIGNE, *L. c.*, 115-158.
2. *Ibid.*, 111-116.
3. MIGNE, *P. G.*, LXXXVI, 1, 945-1152.

être notées comme des entreprises suspectes sur la vie intérieure de l'Eglise. Il n'en est pas moins vrai que la politique ecclésiastique de Justinien se mouvait dans la même région et dans le même sens que l'activité littéraire de son contemporain Léonce de Byzance, et le V[e] concile œcuménique de l'an 553 put adopter, en tout ce qu'ils ont d'essentiel, les édits de l'Empereur, leur contenu étant conforme à la foi de l'Eglise.

Le 6 août 536, Justinien publia, sous forme de lettre au patriarche Mennas de Constantinople, une « Constitution (διατάξις) contre Anthime, Sévère, Pierre et Zoaras (1) », approuvant et ratifiant l'anathème prononcé contre les susdits monophysites par le concile de Constantinople de l'an 536.

Le Tractatus contra Monophysitas (2), qui doit dater de 542 ou de l'année suivante, est adressé à des moines égyptiens qui venaient d'abjurer le monophysisme ou en avaient le dessein.

Probablement en 543, parut un édit contre Origène, Λόγος κατὰ Ὠριγένους (3), relevant les nombreuses erreurs de l'Alexandrin : subordinatianisme, préexistence des âmes, Apocatastase ou restauration universelle, pluralité des mondes, etc., et les réfutant à fond, pour conclure par dix anathèmes contre Origène. La « Lettre au Saint synode, Γράμμα πρὸς τὴν ἁγίαν σύνοδον, au sujet d'Origène et de ses partisans (4) » fut adressée d'après les uns au Synode de Constantinople de 543, selon les autres à celui de 553.

Un édit malheureusement perdu de la fin de 543 ou du commencement de l'année suivante, après une copieuse exposition de la vraie foi, anathématisait la personne et

1. 1095-1104.
2. 1103-1146.
3. 945-990. C'est l'expédition destinée au patriarche Mennas.
4. 989-994.

les écrits de Théodore de Mopsueste, les écrits de Théodoret de Cyr contre saint Cyrille d'Alexandrie et le concile d'Ephèse (1), enfin la lettre d'Ibas d'Edesse contre le même saint docteur et le même concile (2). C'est le premier édit contre les « Trois Chapitres ». Tandis qu'on entend d'ordinaire par « Chapitres, κεφάλαια », les anathèmes d'un édit, dans le cas présent l'usage s'est établi aussitôt d'entendre par les « Trois Chapitres » les personnes et les écrits frappés d'anathème.

L'édit en question devait causer surtout dans l'Eglise d'Occident des troubles funestes, connus sous le nom de « Controverse des Trois Chapitres. » Entre 551 et 553, probablement dès 551, parut un second édit contre les Trois Chapitres, plus rigoureux que le premier, et que nous possédons intégralement, Ὁμολογία πίστεως κατὰ τῶν τριῶν κεφαλαίων (3). Le « Type » du 5 mai 553 au concile ouvert ce même jour, traite également de Théodore, de Théodoret et d'Ibas (4). Un mémoire, que l'on ne connaît pas autrement, contre la condamnation des Trois Chapitres provoqua une réponse de l'empereur (5), aussi vive qu'explicite, écrite selon Héfélé après le concile de 553, selon Loofs dès avant cette assemblée.

Il reste un court fragment (6) d'une lettre dogmatique au patriarche Zoïle d'Alexandrie (542 — vers 550). Le recueil se ferme sur une bulle d'or adressée à l'abbé du Mont Sinaï (7), sans aucun intérêt pour l'histoire du dogme. Au rapport d'Evagre (8), Justinien, peu avant sa mort,

5. *Supra*, § 60, VII.
2. § 59, XIII.
3. 993-1036.
4. Τύπος πρὸς τὴν ἁγίαν σύνοδον. MIGNE, 1035-1042.
5. 1041-1096.
6. 1145-1150.
7. 1149-1152.
8. *Hist. eccl.*, IV, 39-41 : LXXXVI, 2, 2781-2786.

dans un édit aujourd'hui perdu, se serait prononcé pour la doctrine des Aphthartodocètes. Il n'y a pas lieu de douter de l'exactitude de cette donnée ; mais il faut reconnaître que cette fantaisie du vieillard démentait les pensées de toute sa vie.

Dans la série latine du cours de Migne, on trouve un assez grand nombre de lettres latines de Justinien avec la correspondance des papes Hormisdas, LXIII, 367-534, Jean II, LXVI, 11-32, Agapet I, LXVI, 35-80, et Vigile, LXIX, 15-178, ainsi que la plupart des écrits de Justinien, texte grec et latin, LXIX, 177-328, avec un choix de ses lois et constitutions qu'on a crues intéressantes pour l'histoire de l'Eglise. *Novellæ ad religionem pertinentes, leges selectæ* : LXXII, 921-1110. Sur une nouvelle édition de la correspondance du pape Hormisdas et sur les lettres de Justinien y contenues, v. *Infra*, § 90, I. Sur les recueils de lois ordonnés par Justinien, *Corpus juris* (*Digesta seu Pandectæ et Codex Justinianeus*), *Institutiones*, *Novellæ*, v. Teufel-Schwabe, *Hist. de la litt. romaine*, p. 1265 et suiv. La plupart des écrits mentionnés ci-dessus, III, sont insérés dans les collections des Conciles, Mansi, t. VIII-IX. Le *Tractatus contra monophysitas* fut édité pour la première fois par Mai, *Script. vet. nova Coll.*, t. VII, Rome, 1833, Pars I, p. 292-313, comme la Bulle d'or à l'abbé du Mont-Sinaï par Tischendorf, *Anecdota sacra et profana*, Leipz. 1855-1861, in-4°, p. 56-57. Selon des témoins anciens, généralement dignes de foi, Justinien serait l'auteur du Troparion (chant d'église du genre de l'antiphone) ὁ μονογενὴς υἱὸς καὶ λόγος τοῦ θεοῦ, publié par W. Christ et M. Paranikas, *Anthologia græca carminum christianorum*, Leipz. 1871, in-8°, p. 52 ; cf. p. XXXII. Sur les écrits théologiques de Justinien, v. Héfélé, *Hist. des Conc.*, éd. franç., t. III, p. 378, 392, 409, 418 et suiv., 445, 477, etc. Cf. Loofs, *Léonce de Byzance*, liv. I, 1887, p. 303-317 : Léonce et Justinien.

IV. Théologiens contemporains. — Le précepteur de Justinien, Agapet, diacre de Sainte-Sophie de Constantinople, dédiait à l'empereur, sans doute à l'occasion de

son avènement au trône, en 527, un court écrit sur les devoirs d'un prince chrétien, Ἔκθεσις κεφαλαίων παραινετικῶν (1). Ce petit livre du prince a joui dans la suite d'une grande estime; on l'a souvent imité et on l'a traduit même dans les langues modernes (2).

Entre les plus remarquables défenseurs de la foi de l'Eglise, en face des Nestoriens et des Eutychiens, on comptait, au temps de Justinien, le patriarche Ephrem d'Antioche (527-545). Photius connaissait de lui trois ouvrages ; le premier contenait des écrits dogmatiques et des panégyriques (3) ; le deuxième, en quatre livres, exclusivement dogmatique, était principalement consacré à la défense du concile de Chalcédoine (4); le savant bibliographe ne précise pas le contenu du troisième. Mai a découvert quelques faibles restes des œuvres d'Ephrem, *ex apologia pro synodo Chalcedonensi et epistola S. Leonis, e tertio libro contra Severum*, etc. (5).

Un moine nommé Job, de la première moitié du VI[e] siècle, avait laissé, au rapport de Photius (6), un écrit contre Sévère et un autre sur la rédemption du Christ, sous le titre οἰκονομικὴ πραγματεία. Photius s'est plu à s'étendre d'une façon tout à fait extraordinaire sur le compte-rendu du second ouvrage (7). Il ne nous reste de Job que deux fragments (8).

Un autre champion de la foi orthodoxe contre les Monophysites, en particulier contre Sévère, ce fut, vers l'an

1. MIGNE, LXXXVI, 1, 1163-1186.

2. Sur les nombreuses éditions, v. FABRICIUS-HARLES, *Bibl. Græca*, VIII, 36-42 : MIGNE, *P. G.*, *L. c.*, 1115-1162 ; — HOFFMANN, *Lexique bibliograph.*, 2[e] éd. I, 101-104.

3. *Biblioth.* Cod. 228 : CIII, 957-970.

4. Cod. 229 : 969-1024.

5. MIGNE, *P. G.*, LXXXVI, 2, 2103-2110.

6. *Biblioth.* Cod. 222.

7. MIGNE, CIII, 735-830.

8. LXXXVI, 2, 3313-3320.

540, l'évêque Jean de Scythopolis en Galilée, dont les écrits sont malheureusement perdus (1).

Nous avons un court traité contre les opinions origénistes de la préexistence des âmes et de la restauration finale ou apocatastase, sous le titre de *Doctrines de S. Barsanuphe sur les opinions d'Origène, d'Evagre et de Didyme* (2). Cet écrit doit être sorti vers le milieu du VIe siècle des cercles monastiques de la Palestine (3).

Nous possédons également une condamnation très vive des erreurs d'Origène, qu'adressa, vers 553, à l'empereur Justinien et aux patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, l'évêque de Scythopolis Théodore (4).

Un recueil de lois, Νόμοι τῶν Ὁμηριτῶν (5), et une discussion avec le Juif Herban, Διάλεξις μετὰ Ἰουδαίου Ἑρβᾶν τοὔνομα (6), portent le nom de saint Gregentius, qui doit avoir occupé, au temps de Justinien, le siège de Taphar au pays des Homérites ou Himiarites dans l'Arabie méridionale. Les deux écrits, qui font suite l'un à l'autre et forment comme un même ouvrage, sont généralement tenus pour supposés ; mais la question n'a pas encore été l'objet d'un examen approfondi.

Sur la situation politique et religieuse de l'Arabie méridionale au début du VIe siècle, Cf. G. Fell, *Les persécutions contre les Chrétiens dans l'Arabie du sud et les guerres des Homérites et des Ethiopiens d'après la tradition abyssine*, dans la *Revue de la soc. allem. de l'Orient*, t. XXXV

1. V. Loofs, *Léonce de Byzance*, liv. I (1887), p. 269-272.
2. Migne, LXXXVI, 1, 891-902.
3. Sur le reclus Barsanuphe, v. Galland, *Bibl. vet. Patr.*, XI (1776), p. 21-22 : Migne, *L. c.*, 887-890.
4. Migne, *L. c.*, 231-236. V. Sur l'auteur, Galland, *L. c.*, p. 21-22 : Migne *L. c.*, 229-232.
5. Migne, *L. c.*, 567-620.
6. *Ibid.*, 621-784.

(1881), p. 1-74. La source principale sur ces événements, une lettre syriaque de l'évêque Siméon de Betharsam (510-525) touchant les martyrs homérites (Cf. Fell, *L. c.*, p. 2 et suiv.), a été rééditée, avec version italienne, par J. Guidi, Rome, 1881 (*Reale Accademia dei Lincei*, anno 278). J. Deramey, *Les martyrs de Nedjran au pays des Homérites en Arabie* (522-525), Paris, 1893, in-8°.

C'est encore à l'époque de Justinien qu'il faut placer la vie et les travaux du moine Alexandre de Salamine, connu par un panégyrique, *encomium*, de saint Barnabé, que Migne (1) ne nous donne qu'en latin, bien que le texte grec eût paru dans les *Acta Sanctorum*(2). Un second discours d'Alexandre (3) traite de l'invention de la croix, Λόγος εἰς τὴν εὕρεσιν τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ σταυροῦ.

§ 80. — *Historiens et Géographes.*

I. Théodore le Lecteur. — Théodore, qui, dans la première moitié du VIe siècle, remplissait à l'église Sainte-Sophie de Constantinople l'office d'anagnoste ou lecteur — d'où le surnom qui le distingue —, a laissé deux essais d'histoire ecclésiastique, savoir un abrégé en deux livres des histoires susmentionnées de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, et une continuation originale, également en

1. *P. G.*, LXXXVII, 3, 4087-4106.
2. T. II de juin. p. 436-453. V. pour plus de détails sur ce discours, Lipsius, *Les actes et les légendes apocryphes des Apôtres*, t. II, Brunschwig, 1884, p. 298-304.
3. Migne. *L. c.*, 4015-4076, puis un abrégé du même écrit, 4077-4088.

deux livres, allant jusqu'au règne de Justin I (518-527). De ce second travail il ne reste que quelques extraits, qui, joints à des fragments d'autres auteurs, paraissent dans les manuscrits sous ce titre Ἀπὸ φωνῆς Νικηφόρου Καλλίστου, bien qu'ils soient beaucoup plus anciens que l'historien de l'Eglise Nicéphore Callisti, qui écrivait dans les premières années du XIVe siècle. Il existe des manuscrits du premier écrit, qui n'a pas encore été imprimé.

Théodore puisa dans une chronique, aujourd'hui perdue, d'Eustathe d'Epiphanie, en Syrie, qui allait des temps les plus reculés jusqu'à l'an 502. Il servit à son tour de source principale au chroniqueur Théophane le Confesseur († 817).

Dans son édition des historiens ecclésiastiques grecs (Paris, 1673, etc., v. *Supra*, § 44, VII), H. de Valois crut superflu d'imprimer l'abrégé de Théodore ; il se contenta d'en donner les variantes dans ses notes sur Socrate, Sozomène et Théodoret. Mais il édita, à la suite des fragments de Philostorge, les extraits conservés du second ouvrage de Théodore, que Migne, *P. G.*, LXXXVI, 1, 165-228, a reproduits d'après Valois-Reading, Cambridge, 1720. Sur les manuscrits et sur l'âge de ces extraits, v. C. de Boor dans la *Revue d'hist. eccl.*, t. VI (1883-1884), p. 489-491. Cf. le même, *Sur Théodore le Lecteur*, II, 23, *Ibid.*, p. 573-577. — G. Dangers, *De fontibus, indole et dignitate librorum quos de historia eccles. scripserunt Theodorus Lect. et Evagrius*, Gœttingue, 1841, in-4°. — Nolte, *Sur Theodore le Lect. et Eustathe d'Epiphanie avec un fragment inédit du dernier* dans la *Revue trim. de théol.*, t. XLIII (1861), p. 569-582. La fin de cette étude n'a pas paru. — J. V. Sarrazin, *De theodoro Lectore Theophanis fonte præcipuo*, dans les *Commentationes philol. Ienenses*, vol. I, Leipz. 1881, p. 163-238. — Sur Théophane le Confesseur († vers 817), v. Krumbacher, *Hist. de la littér. byzantine*, Munich, 1891, p. 120-124. — Le même savant a publié depuis un *Dithyrambe* sur Théophane, écrit sous Constantin VII, entre 920 et 950 (dans les *Comptes-rendus de l'Acad. de Bavière*, classe de philol., 1896, fasc. IV, 583-626), et d'après le Codex 183 de la biblioth. synod. de Moscou (XIe siècle) une nouvelle *Vie de Théophane le Confesseur* (*Ibid.*, 1897, fasc. III, p. 371-399).

II. Zacharie le Rhéteur. — Presque en même temps que Théodore le Lecteur on aperçoit dans le champ de l'Histoire ecclésiastique Zacharie, avocat, σχολαστικός, *rhetor*, à Béryte, dans la suite (536) évêque de Mitylène, dans l'île de Lesbos (non Mélitène dans la Petite-Arménie). Le texte grec de son ouvrage est malheureusement perdu; mais une compilation syriaque sur l'Histoire de l'Eglise, en douze livres, se présente elle-même pour les livres III-VII comme une traduction ou un remaniement d'un ouvrage grec de « Zacharie le Rhéteur ». Cette donnée se trouve confirmée par ce fait que tout ce que nous savons de l'ouvrage de Zacharie par Evagre le Scolastique (1), qui s'en est servi, convient parfaitement à notre texte syriaque.

Zacharie commence son récit avec le règne de Marcien (450-457) et le poursuit, en donnant une attention toute particulière à tout ce qui intéresse l'Eglise d'Alexandrie, jusque vers l'avènement du patriarche Dioscore II (516-518). Çà et là, la manière de présenter les faits trahit ouvertement les opinions de l'écrivain, alors favorable au Monophysisme; mais dans la suite, évêque de Mitylène, il vota, au synode de Constantinople de l'an 536, la déposition du patriarche monophysite de cette ville, Anthime (2). Il faut sans doute attribuer aussi à la période monophysite un dialogue de Zacharie, intitulé *Ammonius*, du nom du néo-platonicien alexandrin Ammonius Hermiæ, dont cet écrit combat l'opinion de l'éternité du monde. Il reste enfin un fragment de l'ouvrage de Zacharie contre le Manichéisme.

J. P. N. Land a donné de la compilation syriaque une édition qui appelle des améliorations, dans les *Anecdota Syriaca*, t. III : *Zachariæ episc. Mitylenæ aliorumque scripta historica græce plerumque deperdita*,

1. V. *Infra*, III.
2. MANSI, *Conc. Coll.*, VIII, 926, 933, 975-976.

Leyde, 1870, in-4°. Quelques chapitres de divers livres de la compilation avaient paru dans la *Script. vet. nova Coll.* de Mai, t. X, Rome, 1838, Pars I, p. 332-338; cf. p. XII-XIV, avec une version latine, que Migne a reproduite, *P. G.*, LXXXV, 1145-1178. V. J. Guidi, *Il testo siriaco della descrizione di Roma, nella storia attributa a Zaccaria Retore* (lib. X, c. 16), dans le *Bulletino della commiss. archeol. communale di Roma*, ser. 2, anno XII, Rome, 1884, p. 218-239. Sur la question des parties de la compilation empruntées à Zacharie, sur leur valeur et leurs sources, v. G. Krüger, *Controverses monophysites dans leurs rapports avec la politique impériale*, Iéna, 1884, in-8°, p. 20-43. — Migne donne le dialogue *Ammonius, Disputatio de mundi opificio*, LXXXV, 1011-1144, d'après l'édition de C. Barth, Leipz. 1654, in-4°. Nous avons une autre édition de J. Fr. Boissonade, Paris, 1836, in-8°. — Le fragment de l'écrit contre le manichéisme se trouve en latin dans Migne, *L. c.*, 1143-1144, en grec dans Pitra, *Anal. sacra et class.*, Paris, 1888, pars I, p. 67-70.

L'histoire ecclésiastique du Nestorien Basile de Cilicie, prêtre à Antioche, qui, selon Photius, *Bibl.* Cod. 42, allait de Marcien à la mort de Justin I (527), est perdue, comme les autres écrits du même auteur. Cf. Fabricius-Harles, *Bibl. Gr.*, VII, 419-420; X, 692-710.

III. Evagre le Scolastique. — Bien au-dessus des ouvrages historiques de Théodore et de Zacharie se placent ceux d'Evagre. Né en 536 ou 537 à Epiphanie en Syrie, il exerça la profession d'avocat, σχολαστικός, à Antioche. L'an 588, le patriarche Grégoire d'Antioche ayant été appelé à Constantinople pour se justifier, Evagre l'accompagna, et devant l'empereur Maurice et le Synode, il présenta la défense de l'accusé avec la force de son art consommé et le zèle de sa fidèle amitié. Déjà nommé questeur par Tibère II (578-582), Maurice l'éleva en cette occasion à la dignité de préfet, ἀπὸ ἐπάρχων. Evagre mourut à Antioche vers la fin du VIe siècle.

Sa vaste *Histoire ecclésiastique*, qui souvent à la vérité s'aventure au loin dans le domaine de l'histoire profane, se donne elle-même dans la préface pour une continua-

tion de Socrate, Sozomène et Théodoret, et va en six livres de l'an 431 à 594. Puisés aux meilleures sources, ses récits témoignent d'un amour sincère de la vérité, d'une rigoureuse orthodoxie, mais aussi çà et là de crédulité et de besoin du merveilleux. Photius (1) en trouvait le style agréable bien qu'un peu diffus. C'est à l'Histoire d'Evagre que nous devons en grande partie ce que nous savons du développement du nestorianisme et du monophysisme.

Au livre VI (2) l'auteur cite lui-même un autre de ses ouvrages aujourd'hui perdu, contenant « des rapports, des lettres, des ordonnances, des discours, des dialogues, etc. ». Les rapports, ἀναφοραί, étaient écrits pour la plupart par ordre et au nom du patriarche Grégoire. Parmi les discours avait certainement trouvé place celui qu'Evagre au même endroit mentionne spécialement, le discours de félicitation adressé à l'empereur Maurice pour la naissance de son fils Théodose. Evagre semble n'avoir pas donné suite au projet qu'il avait formé (3), de raconter dans un ouvrage spécial les campagnes de l'empereur Maurice contre les Perses.

L'édition principale de l'*Histoire ecclésiastique* est celle de H. de Valois, Paris, 1673, etc. V. *Supra*, § 44, VII. Migne l'a reproduite, *P. G.*, LXXXVI, 2, 2415-2886, d'après Valois-Reading, Cambridge, 1720. Un anonyme l'a donnée à part à Oxford, 1844. En partant de cette édition, Nolte a publié de remarquables contributions à la critique textuelle, *Revue trim. de théol.*, t. XLIII (1861), p. 676-706. — C. de Boor, *La tradition manuscrite de l'Hist. eccl. d'Evagre*, dans la *Revue d'Hist. eccl.*, t. V (1881-1882), p. 315-322. Cf. t. VI (1883-1884) p. 482-485. Pour les sources où Evagre dut puiser pour l'Histoire de l'Eglise, v. G. Dangers,

1. *Biblioth.* Cod. 29.
2. C. 24.
3. *Hist. eccl.*, v, 20.

Op. c. supra, I; pour l'histoire profane, v. L. Jeep, *Examen des sources des historiens ecclés. grecs*, dans les *Annales de philol. class.* Supplem., XIV, Leipz. 1885, p. 159-178.

Du patriarche Grégoire d'Antioche (570-593; cf. § 84, I), il reste quatre discours, qu'on trouve dans Migne, *P. G.*, LXXXVIII, 1847-1886, le deuxième en latin seulement.

IV. Chronographes. — La *Chronique universelle*, Χρονικὴ ἱστορία, de Jean d'Antioche, dans les premières années du VIe siècle, l'*Histoire universelle* d'Hésychius de Milet, vers l'an 550, et dans la seconde moitié du même siècle, la *Chronographie universelle populaire* de Jean Malalas d'Antioche sortent du plan de notre étude.

La première moitié du siècle suivant vit naître un volumineux ouvrage de chronologie commençant comme ceux-là à la création du monde. C'est le *Chronicon Paschale*, ainsi nommé parce qu'il fonde la chronologie chrétienne sur le comput pascal. Tout nous invite à chercher l'auteur anonyme dans le cercle du clergé byzantin, dans l'entourage du patriarche Sergius (610-638). Le cadre chronologique est emprunté en grande partie pour les temps anciens à Jules l'Africain et à Eusèbe; dans les récits qui le remplissent il n'est guère que les données sur les premières décades du VIIe siècle, c'est-à-dire sur l'époque de l'auteur, qui méritent une attention particulière.

Vers l'an 700, Jean, évêque monophysite de Nikiou, une île dans la grande branche occidendale du Nil, écrivit uue chronique universelle, riche de faits d'histoire ecclésiastique. Bien que l'auteur les ait vus trop souvent à travers le prisme eutychien, on ne saurait dénier à ses renseignements sur l'histoire du VIIe siècle une valeur propre et vraiment hors ligne. Cet ouvrage

a été sauvé grâce à une version éthiopienne, composée l'an 1601, en Abyssinie, dans l'Amharra, d'après un texte arabe très défectueux. Zotenberg, l'éditeur de la version éthiopienne, tient que l'original était écrit en grec, mais contenait quelques paragraphes coptes. Noeldeke croit plutôt qu'il était tout entier en cette langue.

Sur Jean d'Antioche, Hesychius de Milet et Jean Malalas, v. Krumbacher, *Histoire de la litt. byzantine*, Munich, 1891, p. 109-115. La chronique de Jean Malalas est dans Migne, *P. G.*, XCVII.

La principale édition du *Chronicon Paschale* est celle de L. Dindorf, Bonn, 1833, 2 vol. in-8°, dans le *Corpus script. hist. Byzant.* Migne l'a reproduite, XCII. V. surtout H. Gelzer, *Sextus Julius Africanus et la chronographie byzantine*, 2e part. 1, Leipz. 1885, p. 138-176. Pour la littérature, v. Krumbacher, *l. c.*, p. 117-118.

H. Zotenberg, *La chronique de Jean, évêque de Nikiou. Notice et extraits*, Paris, 1879, in-8°. (Extrait du *Journal asiatique*, 1877, n° 15). Cf. Noeldeke, dans les *Annonces sav. de Goettingue*, 4 et 11 mai, 1881, p. 587-594. — H. Zotenberg, *Chronique de Jean, évêque de Nikiou.* Texte éthiop. avec trad. Paris, 1883, in-4. (*Extrait des Notices des manuscrits*, t. XXIV, 1). Cf. Noeldeke, *l. c.*, 24 oct. 1883, p. 1364-1374.

V. Cosmas Indicopleustès. — Cosmas surnommé Indicopleustès ou navigateur de l'Inde, négociant d'Alexandrie, entreprit, vers l'an 520, pour les besoins de son commerce, de lointains voyages, notamment en Arabie et dans l'est africain. De retour en Egypte, il se retira dans la solitude et s'occupa surtout d'écrire. On n'a retrouvé jusqu'ici qu'un seul de ses travaux, la *Topographie chrétienne* (1), composée vers l'an 547. L'ouvrage comprend

1. Migne, *P. G.*, LXXXVIII, 51-470.

douze livres, le dernier mutilé. Nous avons en outre sous le nom de Cosmas quelques fragments sur les Psaumes ; mais trois autres ouvrages, qu'il mentionne lui-même dans la *Topographie*, sont perdus. C'était une *Cosmographie*, « description plus détaillée de toute la terre, tant au delà qu'en deça de l'océan (1) », des tables astronomiques (2) et une explication du Cantique des Cantiques (3).

La *Topographie chrétienne*, malgré toutes ses étrangetés, est intéressante à plus d'un titre. Prenant au pied de la lettre les expressions de l'Ecriture, Cosmas regarde la terre comme un grand carré, de tous côtés enclos de murs, qui en se réunissant forment le firmament ou la voûte céleste. Après avoir combattu avec beaucoup d'insistance dans le I[er] livre l'opinion de la sphéricité de la terre, il développe dans le II[e] ses propres idées, pour essayer, dans le III[e] et le IV[e], de les prouver par l'Ecriture Sainte. Le V[e] livre est important pour l'histoire de l'Introduction biblique par les renseignements qu'il. donne sur les auteurs sacrés, sur le but et le contenu de chacun des livres de l'Ecriture. Pour l'Exégèse, l'Herméneutique et la Théologie biblique, Cosmas s'attache étroitement à Théodore de Mopsueste. Le récit des voyages de l'auteur s'entremêle à toute cette étude. De tout temps on a lu avec un intérêt particulier, au XI[e] livre (4), la description de « la grande île de la mer indienne, appelée par les Indiens Sielediva, par les Grecs Taprobane », et qui est l'île de Ceylan.

Un autre passage de la *Topographie*, la relation sur le monument d'Adouli (aujourd'hui Zoulla un peu au sud de

1. Lib. I, col. 53 A,
2. *Ibid.*, B. Cf. Lib. VII, 340 B.
3. Lib. VIII, 388 B.
4. Col. 445 et suiv.

Massouah en Abyssinie) et sur ses précieuses inscriptions historiques, a souvent exercé la sagacité des hommes d'étude.

L'édition princeps de la *Topographie chrétienne* fut donnée, d'après un manuscrit du Vatican remontant au VII[e] siècle, par B. de Montfaucon, *Collect. nova Patr. et script. græc.*, Paris, 1706, t. II, p. 113 et suiv. Les représentations figurées dont Cosmas avait illustré son ouvrage ont été reproduites d'après le même codex et étudiées par le P. Garrucci, dans la *Storia dell' arte cristiana*, t. III, Prato, 1876, p. 70-83, table 142-153. Sur l'importance de ce manuscrit pour l'histoire de l'art, v. N. Kondakoff, *Hist. de l'art. byzantin*, Paris, 1886-1891 (*Biblioth. intern. de l'art*, sous la direction de M. Eug. Müntz), t. I, p. 136-151. La description du monument d'Adouli a été rééditée par de Lagarde dans les *Comptes-rendus* de l'Acad. royale de Goettingue, 1890, p. 418-428. Cf. le commentaire du même dans les Mémoires de la même Acad., t. XXXVII (1891), p. 69-75. Sur Cosmas et son ouvrage en général, v. H. Gelzer, *Cosmas Indicopleustès*, dans les *Annales de théol. protest.*, t. IX (1883), p. 105-141. Littérature sur les idées cosmologiques de Cosmas, dans Krumbacher, *Hist. de la litt. byz.*, Munich, 1891, p. 159. — Pour les fragments sur les Psaumes, v. Fabricius-Harles, *Bibl. Græc.*, IV, 261-262 (Migne, LXXXVIII, 27-28).

VI. Notitiæ episcopatuum. — C'est le lieu de mentionner certains documents de statistique ecclésiastique que les Grecs intitulaient τακτικά, tableaux des sièges patriarcaux, des métropoles qui ressortissaient de chacun d'eux, des archevêchés auto-céphales et des sièges suffragants de chaque métropole. Ces listes furent composées à l'origine pour les besoins de l'administration spirituelle. Bien que les additions successives en grand nombre compliquent fort la question de leur date, on peut tenir pour certain que quelques-uns de ces documents remontent à l'âge des Pères.

G. Parthey a joint un recueil de *Notitiæ Episcopatuum*, en tout 13 listes, à son édition de la statistique de l'empire d'Orient composée avant l'an 535, sous le titre de Συνέκδημος, par le grammairien Hiéroclès : *Hieroclis synecdemus et notitiæ græcæ episcopatuum*, Berlin, 1866, in-8°, p. 53-261. Pour leurs dates, v. surtout H. Gelzer, *Sur la datation des listes d'évêchés grecs*, dans les *Annales de théol. protest.*, t. XII (1886), p. 337-372, 529-575. C. de Boor a rectifié et complété les résultats des recherches de Gelzer, par ses *Suppléments aux Notitiæ episcopatuum*, dans la *Revue d'hist. eccl.*, t. XII (1890-1891), p. 303-322, 519-534 ; t. XIV (1893-1894), p. 573-599. Il a donné dans le t. XII, p. 519-534, une liste jusque-là inconnue, du commencement du VIII[e] siècle. Dans l'intervalle, Gelzer avait réédité la *Notitia prima*, dans Parthey, p. 55-94, et prouvé que ce document se compose de deux pièces indépendantes et que, seule, la première partie est d'origine ecclésiastique, que la seconde, dans Parthey, ligne 530-1064, est une description de l'empire romain, des premières annéés du VII[e] siècle, œuvre de Georges de Lapathus dans l'île de Chypre : *Georgii Cyprii Descriptio orbis Romani*, Leipz. 1890, in-8°. L'*Index scholarum Ienensium* pour le semestre d'hiver 1891-1892 indique d'autres manuscrits des *Notitiæ episcopatuum*. Cf. Gelzer, *Listes inédites ou peu connues des évêchés de l'Eglise d'Orient*, dans la *Revue Byzantine*, t. II, 1893, p. 22-72.

§ 81. — *Hagiographes.*

I. Cyrille de Scythopolis. — Cyrille naquit à Scythopolis, l'antique Bethsan (1) en Galilée. Un événement qui devait exercer sur la direction de sa vie une influence décisive fut la rencontre qu'il fit tout enfant, en 518, du célèbre abbé Sabas. L'an 543, âgé d'environ trente ans, il dit adieu à sa ville natale pour se consacrer à la vie religieuse dans le désert. En 544, sur les conseils de saint Jean l'Ermite (2), il entre au couvent de Saint-Euthyme.

1. Jos. XVII, 11.
2. *Hesychastes*, *Silentiarius*.

Dix ans après on le trouve dans les rangs des 120 moines orthodoxes qui occupent la nouvelle Laure près de Jérusalem, après l'expulsion des moines origénistes par le gouverneur de Palestine, Anastase. Mais sur la fin de 556, il se construisit une cellule dans la grande Laure de Saint-Sabas, également peu distante de Jérusalem. Il semble y avoir terminé ses jours.

La vie et les actions des saints législateurs du désert inspirèrent toujours à Cyrille une très vive curiosité. Dès son séjour à Saint-Euthyme il commença à recueillir et à classer des renseignements biographiques, principalement sur le patron du couvent, qui avait été l'un des principaux organisateurs du monachisme palestinien († 473) et sur saint Sabas († 532). Un de ses amis, l'abbé Georges de Béella, près de Scythopolis, l'encourageant dans cette voie, il avait, dès avant sa retraite dans la Grande Laure, terminé les biographies des deux saints.

Son plan s'était élargi pendant son travail, et dans la *Vie de saint Sabas* (1), il renvoie à la *Vie de saint Jean l'Ermite* († 558), qu'il écrira plus tard. Le début de cette troisième biographie, plus courte que les précédentes, annonce clairement une série, sans doute la série des brèves notices ; « je commence mon récit, dit-il, par l'abbé Jean (2) ». Mais Cyrille ne put, ce semble, achever l'ouvrage entrepris ; nous n'avons du moins de sa main, selon toute apparence, que trois autres notices biographiques, et elles nous sont transmises, non comme un tout avec la notice sur saint Jean, mais comme des pièces indépendantes. Ce sont une Vie de l'abbé saint Cyriaque († 556), une Vie de saint Théodose, fondateur du couvent qui porta son nom († 529), et une Vie de saint Théognius,

1. Ch. XXI.

2. Πρῶτον προτίθημι τῷ λόγῳ τὸν ἀββᾶν Ἰωάννην.

ce moine qui, après quarante ans de solitude dans les Laures de la Palestine, fut ordonné, vers 494, évêque de Bételie près de Gaza († 522).

Sur saint Théognius comme sur saint Théodose, le biographe se borne à quelques pages. On possédait déjà un ample panégyrique de saint Théodose par un moine du couvent de ce nom, Théodore, dans la suite évêque de Petra. Le panégyriste semble avoir prononcé son discours au couvent même, dès l'an 530 ; il n'y mit la dernière main et ne le livra au public que vers l'an 547. Paul, abbé d'Elusa en Idumée, avait publié de même, vers l'an 526, un discours sur saint Théognius. Cyrille se contenta donc de résumer à grands traits la vie des deux saints, et il faut voir dans la sobriété voulue de ses esquisses une critique discrète à l'adresse de ses devanciers.

En effet, à la différence de Théodore et de Paul, Cyrille est historien, non panégyriste. S'il ne s'affranchit pas de ce besoin de merveilleux qui est caractéristique de l'époque, partout il paraît animé du plus pur amour de la vérité ; il n'épargne aucun effort pour ne raconter que des faits avérés, pour rectifier et compléter les récits de ses devanciers ; il a en particulier un continuel souci de l'exactitude chronologique. Ses mémoires dans la forme originelle, sans les retouches que leur fit subir au x[e] siècle Siméon Métaphraste, constituent, pour l'histoire de la Terre-Sainte et de l'Eglise de Jérusalem au v[e] et au vi[e] siècle, une source du plus grand prix.

La *Vie de S. Euthyme* fut éditée par B. de Montfaucon dans les *Analecta Græca* des Bénédictins, t. I, Paris, 1688, p. 1-99 ; le remaniement de Métaphraste, par Cotelier, dans les *Ecclesiæ Græcæ monumenta*, t. II, Paris, 1681, p. 200-340, et dans Migne, *P. G.*, cxiv, 595-734. — La *Vie de S. Sabas*, dans Cotelier, *Op. c.*, t. III, Paris, 1686, p. 220-376. La *Vie de S. Jean l'Ermite* a paru dans les *Acta Sanctorum*, t. III de Mai, p. 16*-

21*, en latin, p. 232-238 ; la *Vie de S. Cyriaque*, dans les mêmes *Acta*, t. VIII, de septembre, p. 147-159 ; le remaniement dans les *Analecta Græca* des Bénédictins, t. I, Paris, 1688, p. 100-127, dans Migne, cxv, 919-944.

Les deux *Vies de S. Théodose* par Théodore et par Cyrille ont été publiées par H. Usener, *Saint Théodose. Ecrits de Théodore et de Cyrille*, Leipz. 1890, in-8°. Cf. Krumbacher, *Etudes sur les légendes de S. Théodose*, dans les *Comptes-rendus de l'Acad. royale de Munich*, 1892, p. 220-379. Krumbacher a prouvé, à l'aide de nombreux manuscrits, la base insuffisante de l'édition d'Usener, un seul manuscrit du XIe siècle. Migne avait déjà donné la *Vie de S. Théodose* par Théodore, remaniée par Métaphraste, cxiv, 469-554. Les *Analecta Bollandiana*, t. X (1891), p. 73-118, donnèrent les deux *Vies de S. Théognius* par Théodore et Cyrille. Cf. J. Van den Gheyn, *S. Théognius, évêque de Bétélie en Palestine*, dans la *Revue des quest. hist.*, t. L (1891) p., 559-576.

Sur la Grande Laure de S. Sabas, fondée par Euthyme, v. A. Ehrard, *Le couvent grec de Már-Saba en Palestine, son histoire et ses monuments littéraires*, dans la *Revue trimestr. romaine d'archéol. chrét.*, t. VII (1893), p. 32-79.

II. Saint Jean Moschus et saint Sophronius. — Le goût du public, surtout dans les monastères, accueillait avec tant de faveur les récits de Cyrille de Scythopolis et de ses émules qu'il en résulta un genre littéraire spécial, les « mémoires monastiques ». Les monuments les plus connus de cette littérature sont l'*Histoire Lausiaque* de Pallade (1) et le *Pré spirituel* de Jean Moschus.

La vie et les travaux de Jean Moschus marquèrent la fin du VIe siècle et les premières années du VIIe. Dégoûté du monde, il se retira, au dire d'une ancienne biographie anonyme, dans le couvent de Saint Théodose à Jérusalem. Plus tard il vécut parmi les moines de la vallée du Jourdain et dans la Nouvelle Laure, pour entreprendre ensuite de lointains voyages en Syrie, en Egypte, en Italie.

1. § 61, IV.

Sur la fin de sa vie, qui se termina l'an 619 dans la ville de Rome, il rassembla dans un vaste recueil les exemples et les miracles des ascètes contemporains, soit qu'il en eût été témoin, soit qu'il en eût entendu ou lu le récit. Il dédiait l'ouvrage à son disciple et compagnon de voyage Sophronius et l'intitulait *Pré*, λειμών, *pratum spirituale*, « parce que, dit le titre complet, expliqué dans la dédicace, il offre une biographie pleine de fleurs de la céleste roseraie ».

Comme il arriva souvent pour les livres de piété très en vogue, notamment pour l'*Histoire Lausiaque*, le texte subit dans le courant des siècles bien des modifications ; ceux-ci abrégaient, ceux-là amplifiaient. Entre les exemplaires que Photius (1) eut sous les yeux, les uns contenaient 304 sections ou récits, les autres 342. Les éditions imprimées comptent 219 chapitres.

Moschus écrivit en outre, avec la collaboration de son compagnon Sophronius, une vie de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie (610-619), avec qui les deux auteurs avaient été longtemps étroitement liés. Il nous reste un fragment de cette biographie dans les premiers chapitres de la Vie de saint Jean l'Aumônier qui porte le nom de Métaphraste.

Ce Sophronius dont il a été plusieurs fois question, était tenu de temps immémorial pour le célèbre patriarche hiérosolymitain de ce nom. On a de nos jours émis des doutes sur cette identification, mais les dernières recherches ont confirmé l'antique opinion. Sophronius fut sans doute appelé, l'an 634, du couvent de saint Théodose de Jérusalem au siège patriarcal, qu'il n'occupa que quatre ans († 638).

Il doit son principal renom littéraire à ses épîtres, à ses discours et à ses poésies, dont il sera question plus bas (2).

1. *Biblioth.* Cod. 199 : Migne, ciii, 668.
2. § 82, iii.

Mais il cultiva aussi l'hagiographie et composa un grand ouvrage sur les saints Cyrus et Jean, un abrégé du même ouvrage et une biographie de sainte Marie Egyptienne. Cyrus et Jean étaient deux martyrs alexandrins de la persécution de Dioclétien ; Sophronius croyait avoir été préservé par leur secours d'une cécité complète. La première partie de son ouvrage est le panégyrique des deux martyrs ; dans la seconde on lit le récit de soixante-dix guérisons miraculeuses dues à leur intercession. L'ensemble pèche par l'emphase et l'afféterie d'une rhétorique de mauvais goût.

Sainte Marie Egyptienne, que l'on place tantôt au IVe, tantôt au Ve ou même au VIe siècle, après avoir mené dans Alexandrie une vie coupable, fut touchée d'un rayon de la grâce à Jérusalem et fit pénitence pendant 47 ans dans le désert à l'est du Jourdain.

La susdite *Vita S. Joannis Moschi* se lit en tête de beaucoup de manuscrits et d'éditions du *Pré Spirituel*. C'est ainsi qu'on la trouve dans la *Magna Bibl. vet. Patr.*, Paris, 1644, t. XIII, p. 1053-1055 ; en latin dans Migne, *P. L.*, LXXIV, 119-122.

L'édition princeps du *Pré spirituel* parut en 1479 à Vicence dans une version italienne, dérivée de la version latine d'Ambroise le Camaldule († 1439). Cette version latine fut publiée à Venise en 1558, et souvent reproduite, notamment dans Migne, *l. c.*, 121-240. Le texte grec fut édité par Fronton du Duc en 1624, puis en 1681 complété et corrigé par J. B. Cotelier : Migne, *P. G.*, LXXXVII, 3, 2851-3112.

Sur la biographie de S. Jean l'Aumônier, œuvre commune de Moschus et de Sophronius, v. H. Gelzer, dans l'édition de la *Vita S. Joannis Eleemosynarii* de Léonce de Neapolis (*infra*, III), Fribourg et Leipz., 1893, p. 15-16. La Vie du même saint qui porte le nom de Métaphraste, dans Migne, CXIV, 895-966.

La majeure partie des écrits de S. Sophronius n'ont vu le jour que par les soins de Mai. Le recueil le plus complet dans Migne, LXXXVII, 3, 3147-4014. L'ouvrage sur les saints Cyrus et Jean est suivi de deux courtes biographies des mêmes saints, 3677-3696. La première dit

expressément que l'auteur avait composé un plus grand ouvrage sur les deux héros. La *Vie de S. Marie Egyptienne*, 3697-3726, se trouve aussi en latin dans la *P. L.*, LXXIII, 671-690. Sur les autres écrits de S. Sophronius, v. § 82, III. L. de Saint-Aignan, *Vie de S. Sophrone, patriarche de Jérusalem*, dans les *Lect. et mém. de l'Acad. de sainte Croix d'Orléans*, t. V (1886) p. 229-244. Sur l'identité du moine et du patriarche, v. surtout Gelzer, dans la dite édition de la *Vie de S. Jean l'Aumônier* de Léonce (1893), p. 118-120.

III. Léonce de Néapolis et Léonce de Rome. — Sur la vie de Léonce, qui fut, dans la première moitié du VII[e] siècle, évêque de Néapolis, aujourd'hui Nemosia dans l'île de Chypre, on ne sait rien de précis. Mais nous possédons plusieurs écrits de sa main, notamment une *Vie de saint Jean l'Aumônier*, travail qui ne voulait sans doute que compléter celui de Jean Moschus et de Sophronius sur le même sujet (1), une biographie du moine Siméon dit « le Fou pour l'amour du Christ », quelques prédications et des fragments d'un ouvrage polémique contre les Juifs. Une Vie de saint Spiridion de Trimithus, le saint national de l'île de Chypre, semble perdue.

Les biographies qui nous restent sont, d'après le but avoué de l'auteur, des livres d'édification pour le peuple. Dans la *Vie de saint Jean l'Aumônier*, il se fonde sur des autorités de premier ordre, récits de contemporains et de témoins oculaires. La vie de saint Siméon offre aussi plus d'une donnée intéressante pour l'histoire de l'esprit et des mœurs.

« Léonce, prêtre, moine et supérieur du couvent de Saint-Sabas à Rome » : ainsi se désigne lui-même l'auteur d'une vie grecque de saint Grégoire de Girgenti sur la côte méridionale de la Sicile. D'après le début de l'ou-

1. *Supra*, II.

vrage, Léonce était le jeune contemporain de Grégoire, qui doit avoir occupé le siège de Girgenti à la fin du VI[e] et au commencement du VII[e] siècle. Nous avons sous le nom de l'évêque de Girgenti un vaste commentaire en grec de l'Ecclésiaste.

Les œuvres de Léonce de Neapolis sont réunies dans Migne, *P. G.*, XCIII, 1565 et suiv. La *Vie de S. Jean l'Aumônier*, donnée ici dans la version latine d'Anastase le Bibliothécaire († vers 879), col. 1613-1668, de même que dans la *P. L.*, LXXIII, 337-392, a été depuis publiée en grec par H. Gelzer, dans le *Choix de sources pour l'hist. de l'Eglise et du dogme* de Krüger, 5[e] livraison, Frib. et Leipz. 1893. Sur Léonce et ses écrits en général, v. Gelzer, *Un écrivain grec populaire du* VIII[e] *siècle*, dans la *Revue hist.* nouv. série, t. XXV (1889), p. 1-38.

Le Commentaire de Grégoire de Girgenti sur l'Ecclésiaste a été publié dans le texte original par A. Morcelli, Venise, 1791, in-f°; Migne l'a reproduit, *P. G.*, XCVIII, 741-1182, précédé comme dans l'édition de Morcelli du texte grec de la biographie de Grégoire, XCVIII, 549-716.

On peut consulter sur Grégoire de Girgenti et sur Léonce de Rome Smith and Wace, *A Dictionary of Christ. Biography*, aux articles respectifs, II, 776–777; III, 692. Littérature sur l'un et sur l'autre, Chevalier, *Répertoire*, 918, 2620; 1379.

Le prêtre Eustrate de Constantinople retraça, en forme d'oraison funèbre, la vie de son maître et ami le patriarche Eutychius (552-582) : Migne, *P. G.*, LXXXVI, 2, 2273-2390. Nous avons sous le nom du patriarche Eutychius, incomplet, un *Sermon de paschate et de Sacrosancta eucharistia : l. c.*, 2391-2402, et une lettre au pape Vigile : 2401-2406. Eustrate laissa encore un écrit polémique contre la théorie du sommeil de l'âme, Λόγος ἀνατρεπτικὸς πρὸς τοὺς λέγοντας μὴ ἐνεργεῖν τὰς τῶν ἀνθρώπων ψυχὰς μετὰ τὴν διάζευξιν 'εαυτῶν σωμάτων, que Léon Allatius a publié en grande partie dans son *De utriusque ecclesiæ occidentalis atque orientalis perpetua in dogmate de purgatorio consensione*, Rome, 1655, p. 319-580. Manque dans la collection de Migne.

Nicéphore, rhéteur à Antioche, qui doit avoir vécu au VII[e] siècle, glorifia S. Siméon Stylite le Jeune († 596), dans un immense panégyrique : Migne, LXXXVI, 2, 2987-3216. Le VII[e] concile œcuménique (787) a inséré parmi les témoignages patristiques pour le culte des images une lettre et un fragment de lettre de saint Siméon : *Ibid.*, 3216-3220.

§ 82. — *Poètes.*

I. Romanos le Mélode. — A partir du v[e] siècle, dans l'Eglise grecque, la poésie métrique ou quantitative doit de plus en plus céder le terrain devant le vers rhythmique, qui, sans égard à la quantité des syllabes, a pour base la seule accentuation. L'ancienne métrique ne survivait que dans les milieux cultivés, qui seuls continuaient de l'imiter. La liturgie déployait alors toutes ses splendeurs ; elle contribua puissamment à l'essor de la poésie rhythmique, en lui demandant ses hymnes, et ce genre atteignit bientôt une remarquable perfection.

Le représentant le plus distingué de la poésie nouvelle, le « Pindare du rhythme », fut saint Romanos, surnommé le Mélode. Chose assez étrange, on ignore l'époque du grand hymnographe. Les principales données sur les circonstances de sa vie sont fournies par les Ménées (1) grecs. Au 1[er] octobre, qui est le jour de sa fête, les Ménées nous apprennent que saint Romanos, né en Syrie, fut diacre à Béryte ; qu'il vint à Constantinople au temps de l'empereur Anastase, et fut admis dans le clergé de l'église de Blaquerne. La date du « temps de l'empereur Anastase » est malheureusement équivoque. Christ et d'autres l'entendent d'Anastase II Artémius (713-717) ; Pitra et ses partisans se décident pour Anastase I (491-518). Krumbacher est du même avis, mais selon lui, le poète arriva tout jeune à Constantinople et vécut jusqu'après le règne de Justinien († 565). On ne peut attendre la solution défi-

1. Recueils en forme de calendriers, des parties changeantes de l'office aux fêtes immobiles de Notre-Seigneur ou des Saints.

nitive de la question que d'une étude complète et approfondie des œuvres du poète lui-même comme de celles de ses devanciers et de ses imitateurs.

D'après les Ménées (1) Romanos avait composé près de 1 000 hymnes, κοντάκια ὡς περὶ τὰ χίλια. Il en reste environ 80, chacune de 24 strophes ou plus ; mais on n'en a imprimé jusqu'ici qu'une faible partie. Romanos a du reste fait place dans les livres liturgiques de l'Eglise grecque à des hymnographes plus récents, et de la plupart de ses hymnes l'usage n'a conservé que quelques strophes. On goûta plus longtemps sa magnifique hymne de Noël, Ἡ παρθένος σήμερον, qui, jusqu'au XIIe siècle, se chanta en grande pompe au banquet impérial de la nuit de Noël.

Les critiques modernes sont d'accord que pour le talent poétique, pour l'élan et l'inspiration, pour la profondeur du sentiment et l'élévation du langage, Romanos dépasse de beaucoup tous les autres mélodes, et qu'on ne peut guère lui reprocher que le défaut commun de toute littérature byzantine, la prolixité et la diffusion. Krumbacher prédit que l'histoire littéraire de l'avenir célébrera Romanos comme le plus grand de tous lès hymnographes de l'Eglise.

Comme hymnographes du ve siècle on nomme Anthime, Timoclès, Marcien, Jean le Moine, Seta, Auxence, et il se peut que dans la masse des hymnes grecques transmises sans nom d'auteur, mainte pièce remonte à cet âge. On trouve une hymne de saint Auxence, archimandrite en Bithynie, vers le milieu du ve siècle, dans la vie de l'auteur par son disciple Georges (2),

1. *L. cit.*
2. MIGNE, *P. G.*, CXIV, 1377-1436. V. PITRA, *Anal. sacra*, I, XXI-XXIV ; — BOUVY, *Poètes et Mélodes*, p. 230-234.

Nous avons mentionné déjà (1) une hymne d'église de l'empereur Justinien.

Les documents fondamentaux pour l'étude historique de l'hymne grecque ont été fournis par Christ et Paranikas dans leur *Anthologia Græca carminum christianorum*, Leipz. 1871, in-8°, et en bien plus grand nombre encore par Pitra, *Anal. sacra Spicilegio Solesmensi parata*, t. I, Paris, 1876, in-4°. Pitra avait publié déjà *Hymnographie de l'Eglise grecque. Dissert. accompagnée des offices du* 15 *janvier, des* 29 *et* 30 *juin en l'honneur de S. Pierre et des apôtres*, Rome, 1867, in-4°. Sur d'autres recueils d'hymnes grecques, v. Krumbacher, *Hist. de la litt. byzantine*, Munich, 1891, p. 308-309. Sur les *Anal. sacra*, t. I de Pitra, v. un très savant article de J. L. Jacobi dans la *Revue d'hist. eccl.*, t. V (1881-1882), p. 177-250. Sur le procédé rhythmique, son origine et son histoire, Meyer, *Débat et origine de la poésie rhythmique latine et grecque*, dans les *Mémoires de l'acad. royale de Bavière*, cl. I, t. XVII, 2e part. Munich, 1885, p, 265-450. — Edm. Bouvy, *Poètes et mélodes, Etude sur les origines du rhythme tonique dans l'hymnographie de l'Eglise grecque*, Nîmes, 1886, in-8°. — F. Cabrol, *L'hymnographie de l'Eglise grecque*, Angers, 1893, in-8°.

Christ et Paranikas, *l. c.*, p. 131-138, ne donnent qu'une seule hymne de Romanos, l'hymne sur les apôtres. Cf. Proleg., p. LI-LII. — Pitra, *Anal. sacra*, I, 1-241, en insère 29. Cf. Proleg., p. XXV-XXXI. Il en a publié trois autres en 1888, en tête du recueil offert à Léon XIII, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, *Al Sommo Pontefice Leone XIII. Omaggio Giubilare della Biblioteca Vaticana*, Rome, 1888, in-f°. Quelques pièces de moindre étendue ont été données récemment par A. Papadopulos-Kerameus, dans les Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. I, St-Pétersb., 1891, p. 390-392, et par A. Lauriotes, dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια du 9 et du 16 oct. 1892 et 29 janv. et 12 février 1893. Une édition complète de Romanos par Krumbacher est en préparation. Sur Romanos, cf. Jacobi, *Op. c.*, p. 203-207, 220-222. — Bouvy, *Op. c.*, p. 367-375. — Krumbacher, *Op. c.*, p. 312-318. — Deux articles de Paranikas dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια des 3 juill. et 6 nov. 1892.

1. *Supra*, § 79, IV.

II. Sergius. — Sergius, patriarche de Constantinople (610-638), fut l'auteur du Monothélisme, qui n'admettait dans le Christ qu'une seule volonté et une seule opération théandrique, et qui espérait par cette concession ramener les monophysites dans le sein de l'Eglise. On doit attribuer à Sergius, et non à Georges Pisidès (1), comme on l'a fait longtemps, le chant célèbre qu'on appelle le « *Te Deum* grec », l'ὕμνος ἀκάθιστος. C'est une hymne d'action de grâces à la Sainte Vierge, pour avoir miraculeusement délivré la ville et l'empire des mains des Avares (626). Le nom d'ἀκάθιστος indique qu'au chant de cette hymne le clergé et le peuple demeuraient debout, tandis qu'ils étaient assis pendant le chant des καθίσματα. « Tout ce que peut faire, dit Jacobi, l'enthousiasme pour la Sainte Vierge, la science des types bibliques et en général des idées et des dogmes de la religion, tout ce que peut ajouter la beauté du langage, l'habileté de l'expression, l'art du rhythme et de la rime, tout cela se trouve réalisé ici, dans une mesure qui n'a jamais été surpassée ».

Nouvelle édition de l'*Acathistos* dans Christ et Paranikas, *Anthol. gr.*, p. 140-147 ; — dans Pitra, *Anal. sacra*, I, 250-262. — Contributions à la critique textuelle par Lauriotes dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια du 5 févr. 1893. — Une nouvelle recension du texte tout en entier par Paranikas, dans la même Revue, 9 avril 1893. Sur la valeur de l'*Acathistos*, v. Jacobi, *l. c.* (*Supra*, I), p. 228-232. Un second *Acathistos*, *De B. virginis transitu*, dans Pitra, *l. c.*, p. 263-272, a tant d'affinité avec le premier qu'on pourrait l'attribuer à la même époque, peut-être au même auteur.

Entre Romanos et Sergius, Pitra insère, p. 242-249, un magnifique chant funèbre d'un certain Anastase, poète du reste inconnu. Essais de traduction dans Jacobi, *l. c.*, p. 224-226.

1. *Infra*, IV.

III. Saint Sophronius. — Le patriarche Sophronius de Jérusalem (634-638), déjà mentionné comme hagiographe (1), fut l'énergique et puissant adversaire du monothélisme. Le synode qu'il célébra à Jérusalem lors de son intronisation (634), condamna la nouvelle hérésie, et la lettre synodale adressée aux patriarches prouve, dans une copieuse et solide exposition, qu'à chacune des deux natures, unies dans le Christ sans confusion, il faut reconnaître son opération propre, ἑκατέρα φυσικὴ ἐνέργεια. La même richesse de fond dogmatique caractérise également nombre de sermons de fêtes de saint Sophronius ; tels les sermons de Noël, de l'Annonciation, de la Purification, etc. Le sermon sur l'Annonciation de la Sainte Vierge se distingue entre tous par l'étendue et par le mérite.

Il s'agit ici de Sophronius comme poète. La majeure partie des écrits qui portent son nom est en effet en vers ; mais l'auteur manifestement a bien moins le génie du poète que celui du théologien. Il cultiva de préférence la savante et artificielle poésie métrique ; aussi ses odes anacréontiques, ἀνακρεόντεια, bien qu'elles traitent exclusivement des sujets religieux, n'eurent-elles jamais d'usage liturgique ; l'auteur les avait écrites pour un cercle choisi de lecteurs. Quelques ἰδιόμελα (2), destinés à la liturgie, étaient composés d'après le procédé du rhythme tonique. Le recueil de chants sous le titre de Τριῴδιον, attribué par Mai au patriarche de Jérusalem, appartient bien plutôt à l'hymnographe Joseph du IXe siècle. L'ensemble des écrits qui portent le nom de Sophronius, a d'ailleurs grand besoin de passer par le crible de la critique.

1. *Supra*, § 81, n.
2. Ou chants avec mélodie particulière.

L'Epître synodale mentionnée ci-dessus se trouve dans Mansi, *SS. Conc. Coll.*, XI, 461-510 ; dans Migne, *P. G.*, LXXXVII, 3, 3147-3200. Cf. Héfélé, *Hist. des Conciles*, éd. franc., t. IV, p. 32 et suiv.

On compte dans Migne, 3201-3365, neuf sermons de S. Sophronius, quelques-uns seulement dans la version latine. Du panégyrique de S. Jean l'Evangéliste, il n'y a que deux courts fragments, 3363-3364. Un autre morceau, 4001-4004, se reconnaît au premier coup d'œil pour un fragment de sermon de l'Epiphanie. Deux sermons dont Migne ne donne que la version latine, pour la fête de Noël, 3201-3212 et pour celle de l'Hypapanté ou Présentation de N.-S., 3287-3302, ont été depuis publiés en grec par H. Usener, l'un dans le *Musée rhénan de philol.* Nouv. série, t. XLI (1886), p. 500-516, l'autre dans un Programme de l'univ. de Bonn, du 3 août 1889. Sur le premier de ces discours, du 25 décembre 634, cf. Usener, *Etudes d'Hist. relig.*, 1re part. Bonn, 1889, p. 326 et suiv. L'édition de l'autre est accompagnée de remarques sur la gréoité de l'orateur.

Outre les sermons, Migne donne en prose trois fragments : *De la Confession des péchés*, περὶ ἐξαγγελιῶν (3365-3372), *Du baptême des apôtres* (3371-3372) et un *Fragment dogmatique* (4011-4012), une explication de la liturgie, également incomplète, (3981-4002) et en latin un petit écrit apocryphe *De laboribus, certaminibus et peregrinationibus SS. Petri et Pauli* (4011-4014). Sur cette dernière pièce, on peut consulter Lipsius, *Les actes et légendes apocryphes des apôtres*, t. II, 1. Brunswick, 1887, p. 7-8 ; cf. p. 469 et fascic. supplém. 1890, p. 14.

En fait de poésies on trouve dans Migne, outre les *Anacréontiques* (3733-3838) et le *Triodium* (3839-3982), un *Troparium horarum* (4005-4010) et les Epitaphes d'Euloge et de Jean l'Aumônier, évêques d'Alexandrie (4009-4010). L'*Anthologie* de Christ et Paranikas donne trois odes anacréontiques (p. 43-47 ; cf. Prolog., p. XXVII et suiv.), et deux *Idiomela* (p. 96-97 ; Cf. p. 53). Sur la provenance du *Triodium*, v. Paranikas, *Le prétendu Triodium de S. Sophronius*, dans les *Comptes-rendus de l'Acad. royale de Bavière*, 1870, t. II, p. 53-74, et le même, *Contributions sur la littér. byzantine*, Munich, 1870, p. 1-22. L. Ehrhard a édité quelques nouvelles *Anacréontiques*, *Programme*, Strasbourg, 1887, in-4°. Bouvy, *l. c.*, (*Supra*, I) p. 169-182, a étudié la manière de Sophronius. Sur la vie du saint, V. de Saint-Aignan et Gelzer, *Operibus cit. supra*, § 81, II.

Du prédecesseur de S. Sophronius, le patriarche Modeste (631-634), nous avons un sermon de fête, sur l'Assomption corporelle de Marie dans le ciel, Ἐγκώμιον εἰς τὴν κοιμησιν : Migne, *P. G.*, LXXXVI, 2, 3277-

3312. Photius nous a conservé de courts fragments de deux autres sermons du même patriarche. *Biblioth.* Cod. 275.

Le patriarche Zacharie (609-631), prédécesseur de Modeste, avait été emmené captif par Chosroës, roi des Perses ; il fut délivré par l'empereur Héraclius. Il nous reste de lui une circulaire, écrite de sa prison : Migne, LXXXVI, 2, 3227-3234. On a coutume de lui attribuer aussi un écrit *De persica captivitate*, *Ibid.* 3235-3268.

IV. Georges Pisidès. — A l'époque des patriarches Sergius et Sophronius, nous trouvons un poète d'un grand et fécond talent dans la personne de Georges de Pisidie, diacre et gardien des vases sacrés (1), d'autres disent archiviste (2), de l'église Sainte-Sophie de Constantinople. Il suit l'ancienne métrique quantitative et emploie presque exclusivement le trimètre iambique (3). Son vers est correct et coulant, son exposition simple et claire.

Trois de ses grandes pièces chantent autant d'événements politiques de l'époque : les expéditions victorieuses de l'empereur Héraclius (610-641) contre les Perses, Εἰς τὴν κατὰ Περσῶν ἐκστρατείαν Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως, en 1088 vers ; l'attaque des Avares contre Constantinople et leur déroute, l'an 626, Εἰς τὴν γενομένην ἔφοδον τῶν βαρβάρων καὶ εἰς τὴν αὐτῶν ἀστοχίαν, en 541 vers ; le triomphe définitif de l'empereur sur Chosroës, Ἡρακλιὰς ἤτοι εἰς τὴν τελείαν πτῶσιν Χοσρόου βασιλέως Περσῶν, en 471 vers.

Trois autres poèmes sont du genre didactique religieux : sur la création du monde, Ἑξαήμερον ἢ Κοσμουργία, en 1910 vers, 1894 dans l'édition de Hercher, pièce très probablement incomplète ; sur la vanité de la vie humaine, Εἰς τὸν μάταιον βίον, en 262 vers, qui semble également mutilé ; contre le monophysite Sévère d'Antioche, mentionné ci-dessus (4), Κατὰ δυσσεβοῦς Σευήρου Ἀντιοχείας, en 726 vers.

1. σκευοφύλαξ.
2. χαρτοφύλαξ.
3. Composé d'ordinaire de 12 syllabes.
4. § 79, II.

Il faut ajouter une hymne εἰς τὴν ἁγίαν ἀνάστασιν τοῦ Χριστοῦ τοῦ θεοῦ ἡμῶν, un grand nombre d'épigrammes et de fragments, et un discours en prose sur la vie et la passion du martyr Anastase.

Comme on l'a déjà dit (1), Georges a dû céder à Sergius l'honneur d'avoir composé le *Te Deum* grec.

J. M. Querci a donné une édition complète des œuvres de Pisidès, Rome, 1777, in-f°. Les trois poèmes historiques ont été publiés par J. Bekker, dans le *Corpus Script. hist. Byzant.*, Bonn, 1837. Migne a reproduit les œuvres complètes d'après ces deux éditions, XCII, 1161-1754. L. Sternbach a publié *Georgii Pisidæ carmina inedita* dans les *Etudes viennoises*, *Revue de philol. class.*, t. XIII (1891), p. 1 et suiv. ; t. XIV (1892), p. 51 et suiv. B. Hercher a donné une nouvelle édition, améliorée en bien des endroits, de l'Hexaméron, en appendice de son édition des œuvres du sophiste Ælien († après 222) : Cl. Æliani *De natura animalium libri XVII*, *Varia historia*, *Epistolæ*, *Fragmenta*, Leipz. 1864-1866, t. II, p. 601-662. J. Hilberg, dans les *Etudes viennoises*, t. VIII (1886), p. 292-304 ; t. IX (1887), p. 207-222, étudie la métrique du poète et s'occupe de la critique textuelle. Sur la valeur littéraire et poétique de l'œuvre de Pisidès, Cf. Bouvy, *l. c.* (*Supra*, I), p. 164-169.

V. André de Crète. — Le rhythme religieux entre dans une nouvelle phase par la création des chants appelés *canons*, pièces composées de neuf odes, dont chacune se divise elle-même en plusieurs parties. On tient pour l'inventeur des canons un poète du nom d'André. Né à Damas dans la seconde moitié du VII[e] siècle, longtemps moine à Jérusalem et secrétaire du patriarche de cette ville — d'où son second surnom d'Hiérosolymite, — André fut élevé avant 711 sur le siège archiépiscopal de l'île de

5. *Supra*, II.

Crète, où il mourut vers 720. Son attitude dans les luttes doctrinales de l'époque demanderait à être étudiée de plus près. Sous Constantin Pogonat (668-685) on le voit du côté des orthodoxes contre le monothélisme; mais sous Philippe Bardane (711-713) il aurait professé l'hérésie en faveur à la cour, pour l'abjurer après la chute de l'empereur. Défenseur des images sous Léon l'Isaurien (717-741), il est honoré comme saint par l'Eglise grecque.

Outre plusieurs grands discours, entre autres des panégyriques de la Sainte Vierge, nous possédons de sa main un grand nombre d'*idioméla* (1) et de canons. Son plus célèbre ouvrage est « le grand canon », chant de pénitence qui ne compte pas moins de 250 strophes. L'auteur abuse manifestement de la ductilité de la pensée et en l'étirant sans mesure, finit nécessairement par fatiguer. Ce qu'on ne saurait lui refuser, c'est un sentiment vrai et une certaine force d'expression. En général ses poésies parlent surtout à l'intelligence et à la réflexion; les longues définitions dogmatiques s'y accumulent. Le mal qu'il se donne pour trouver l'antithèse, le jeu de mots, pour développer la comparaison, contraste étrangement avec la libre élévation des précédents mélodes.

Les œuvres d'André de Crète se trouvent dans Migne, *P. G.*, 789-1444. — L'*Anthologie grecque* de Christ et Paranikas donne la première des quatre parties du « Grand Canon », p. 147-157, et un Canon, d'une authenticité douteuse, pour la fête des chaînes de S. Pierre, 157-161. Sur la première partie du grand canon, Cf. Jacobi, *l. c.*, p. 223 et suiv. Un sermon, jusqu'alors inconnu, sur S. Jacques, « apôtre et frère du Seigneur » a été publié par Papadopulos-Kerameus dans les Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. I, St-Pétersb. 1891, p. 1-14. Cf. sur ce discours J. Haussleiter, dans la *Revue d'hist. eccl.*, t. XIV (1893-1894), p. 73-76. Un fragment nouveau d'homélie sous le nom d'André dans la Πατμιακὴ Βιβλιοθήκη, publié par la société philologique, Athènes, 1890, in-4°, p. 330-331.

1. *Supra*, III.

VI. Saint Jean Damascène et saint Cosmas le Mélode. — L'exemple d'André de Crète fut imité et créa un genre durable ; mais comme la longueur de ses canons était insupportable, les neuf odes furent ramenées à un nombre de strophes raisonnable.

Les plus remarquables représentants de ce genre sont le célèbre théologien Jean de Damas et son frère adoptif Cosmas le Mélode. On trouvera plus loin (1) une notice sur la vie du premier.

Cosmas fut le compagnon d'études de Jean ; il reçut avec lui à Damas les leçons d'un moine sicilien, également appelé Cosmas. Ce moine, captif chez les Sarrasins, avait été racheté par le père de Jean ; il possédait une culture très étendue, tant théologique que profane (2). Cosmas le Jeune se retira avec Jean dans le couvent depuis longtemps célèbre de Saint-Sabas aux environs de Jérusalem ; mais il ne devait pas comme lui y finir sa vie : l'an 743, on le voit monter sur le siège épiscopal de Majuma en Phénicie. La date de sa mort est inconnue. Bien qu'on l'appelle d'ordinaire le *Mélode*, son séjour près de Jérusalem lui valut aussi le surnom d'*Hiérosolymite*, *Hagiopolite* ou *Hiéropolite*.

Cosmas et Jean ont cela de commun que, plus encore qu'André de Crète, ils sacrifient l'essor de l'imagination et la clarté de l'expression à la finesse, à la variété, à la construction artistique du vers. Ils se proposaient comme modèles les poésies choisies d'un Grégoire de Nazianze, sur lesquelles Cosmas a laissé des scolies. Leurs odes et leurs canons célèbrent surtout les fêtes du Sauveur.

On a contesté de nos jours l'opinion régnante qui attribuait à Jean Damascène l'*Octoechos*, recueil officiel de cantiques pour les offices du dimanche, encore en usage

1. § 85, II.

2. V. la *Vita S. Joann. Damasc.* (MIGNE, XCIV, 441-444), probablement du patriarche Jean VI de Jérusalem, † vers 969.

dans l'Eglise grecque. Jean surpasse peut-être son frère adoptif pour la chaleur du sentiment et l'éclat du style ; mais il n'en tombe pas moins, lui aussi, dans les jeux artificiels et les laborieuses afféteries d'une technique surannée. Il a repris, en effet, la métrique quantitative et composé en trimètres iambiques (1) du moins ses trois canons sur Noël, la Théophanie (2) et la Pentecôte. Il est vrai qu'il sait user en même temps du procédé nouveau en soumettant ses vers à la fois au rhythme et à la prosodie.

Dans leur singulière prédilection pour l'artificiel et l'affecté, les Byzantins de la basse époque ont placé Jean et Cosmas au-dessus de tousles autres hymnographes grecs. Les deux mélodes ont trouvé de nombreux commentateurs. Suidas (3) assure hardiment que rien n'a jamais égalé, que rien n'égalera jamais les canons de Jean et de Cosmas.

Recueil de poésies de S. Jean Damascène, dans Migne, *P. G.*, xcvi, 817-856, 1363-1408. Une partie des canons, col. 1371-1408, éditée d'abord par Mai, *Spicil. Roman.*, t. IX, p. 713-739, paraît bien apocryphe, peut-être l'œuvre d'un autre *Joannes Monachus* plus récent. V. Christ et Paranikas, *Antholog. Græca*, Prolog. p. xlvii. L'*Anthologie* donne, après six pièces plus courtes de S. Jean Damascène, p. 117-121, huit canons authentiques, p. 205-236. Sur S. Jean Damascène, cf. A. Nauck, dans l'*Hermès*, t. XII (1877), p. 395-397.

L'héritage poétique de S. Cosmas demeure également peu défini et de tout ce qui porte son nom l'authenticité est loin d'être certaine. Son précepteur avait lui aussi composé des cantiques spirituels et lorsque les manuscrits attribuent une pièce à Cosmas il est souvent fort difficile de décider s'il s'agit de l'élève ou du maître. Migne, *P. G.*, xcviii, a 13 « hymnes de Cosmas de Jérusalem » col. 459-514, et 11 autres odes

1. *Supra*, iv.
2. En Occident l'Epiphanie.
3. *Lexic.* rec. Bernhardy, i, 2, 1029.

de Cosmas le Moine, 513-524. Christ et Paranikas ont inséré, *l. c.*, p. 161-204, 14 canons sous le nom de Cosmas le Jeune. Cf. Pitra, *Anal. Sacra*, I, 410-412, 527-529. Les scolies de Cosmas le Jeune sur S. Grégoire de Nazianze, Συναγωγὴ καὶ ἐξηγήσις, ont été éditées pour la première fois par Mai, *Spicil. Rom.*, t. II, 2, p. 1-373 ; reproduites par Migne, *P. G.*, XXXVIII, 339-679. Stevenson a édité, avec une préface de Pitra, *Theodori Prodromi commentarii in carmina sacra melodorum Cosmæ Hieropolitani et Joannis Damasceni*, Rome, 1888, in-4°.

§ 83. — *Exégètes, canonistes et auteurs ascétiques.*

I. Exégètes. — Olympiodore, diacre alexandrin dans la première moitié du VIe siècle, semble avoir composé d'amples commentaires sur une série de livres de l'Ecriture. On a imprimé sous son nom un commentaire sur l'Ecclésiaste (1) ; un autre sur le prophète Jérémie existe manuscrit. Dans la *Chaîne* grecque sur Jérémie, les Lamentations et Baruch, publiée à Lyon, 1623, par Ghislerius, on voit nombre de scolies, la plupart très brèves, sous le nom d'un Olympiodore, sans autre désignation ; elles sont réunies dans Migne (2). On peut y voir des fragments du diacre d'Alexandrie. Migne lui attribue en outre quelques scolies sur le livre de Job (3), des scolies sur les Proverbes (4), en latin seulement, et un court fragment sur saint Luc, VI, 23 (5).

Mais la question de la personne d'Olympiodore le Sco-

1. MIGNE, *P. G.*, XCIII, 477-628.
2. *L. c.*, 469-478.
3. 13-470 passim.
4. 469-478.
5. 779-780.

liaste et de son identité avec le diacre alexandrin a besoin d'être examinée plus à fond.

Un évêque de Laodicée du nom de Pierre, que l'on fait vivre au VII[e] siècle, sans autrement le connaître, est l'auteur d'un commentaire sur les quatre Evangiles, dont on a publié quelques échantillons, notamment une paraphrase de l'Oraison dominicale (1).

Le patriarche Anastase III de Nicée, vers l'an 700, laissa un commentaire sur les Psaumes non encore imprimé.

L'époque de la vie et des travaux d'Olympiodore, longtemps très discutée, a été fixée par S. de Magistris, *Acta martyrum ad Ostia Tiberina sub Claudio Gothico*, Rome, 1795, in-f°, p. 286 et suiv., grâce à un exemplaire manuscrit du commentaire d'Olympiodore sur Jérémie qui se trouve à la bibliothèque Barberini à Rome. Olympiodore y est désigné comme « diacre d'Alexandrie, ordonné par l'archevêque Jean Nikiotes d'Alexandrie ». Or, le patriarche monophysite Jean III d'Alexandrie, surnommé Νικειότης ou Νικαιώτης (de Nikiu ?) mourut au mois de mai 516 après onze ans d'épiscopat. V. A. v. Gutschmid, *Opuscules*, édités par Fr. Rühl, t. II, Leipz., 1890, p. 456 et suiv. — La *Chaîne* sur le livre de Job que Migne donne tout entière, *l. c.*, 13-470, n'est pas, dans son ensemble, d'Olympiodore, ainsi que le croyait le traducteur latin, P. Comitolus (Lyon, 1586, Venise, 1587) ; comme l'a très bien vu l'éditeur du texte grec, P. Junius (Londres, 1637), elle est d'un compilateur du XI[e] siècle, Nicetas, évêque de Serrae, dans la suite métropolite d'Héraclée.

Sur le patriarche Anastase III de Nicée, v. M. Le Quien, *Oriens Christianus*, t. I, Paris, 1740, col. 644. Sur un manuscrit mutilé de son commentaire sur les Psaumes, A. Lauriotes, dans l''Εκκλησιαστικὴ 'Αλήθεια du 26 juin 1892, p. 134-135.

1. MIGNE, LXXXVI, 2, 3321-3336.

II. **Canonistes**. — Le besoin d'un recueil synoptique et systématique des principes du droit ecclésiastique se fit sentir chez les Grecs dès le IVe siècle. La plus ancienne collection de canons aujourd'hui existante, en 50 titres, porte le nom de Jean le Scolastique. L'auteur était encore laïque, semble-t-il, lorsqu'il le composa. Appelé au trône patriarcal de Constantinople par l'empereur Justinien, l'an 565, il y siégea jusqu'à sa mort, qui arriva en 578, tandis que le patriarche légitime Eutychius (1) demeurait exilé. Jean, après son intrusion, fit une nouvelle édition, augmentée, de son recueil, à laquelle il ajouta un extrait, en 87 chapitres, des *Novelles* de Justinien. Le remaniement et la fusion de ces deux écrits formèrent le premier *Nomo-canon*, recueil de lois civiles et ecclésiastiques, dont on ne peut plus toutefois, comme c'était jadis l'opinion, attribuer la rédaction à Jean lui-même.

Un autre Nomo-canon, longtemps tenu pour l'œuvre de Photius († vers 891), selon les dernières recherches remonte au VIIe siècle et ne peut avoir été que remanié par Photius.

Un recueil de canons plus ancien que ceux-là, en 60 titres, est perdu ; il ne nous est connu que par la mention que Jean le Scolastique en fait dans sa Préface.

Après la mort de saint Eutychius (582), le siège patriarcal fut occupé par Jean IV le Jeûneur (582-595), surtout connu dans l'histoire de l'Eglise par les démêlés qu'il eut avec les papes Pélage II et Grégoire I, à cause du titre de patriarche *œcuménique* qu'il avait usurpé. On lui a attribué un ample pénitentiel (2) ; mais Binterim a prouvé que ce travail est d'une date bien plus récente. Un *Sermo ad eos qui peccatorum confessionem patri suo spiri-*

1. Cf. *Supra*, § 81, III.
2. Instruction pour les prêtres pénitenciers sur l'administration du Sacrement. Ἀκολουθία καὶ τάξις ἐπὶ ἐξομολογουμένων. MIGNE, LXXXVIII, 1839-1918. Cf. 1931-1936.

tuali edituri sunt (1) n'est qu'un extrait du précédent ouvrage ; le *Sermo de pœnitentia et continentia et virginitate* (2) est donné ailleurs sous le nom de saint Chrysostome. Pitra a publié sous le nom de Jean le Jeûneur, avec d'autres morceaux plus courts, une *Doctrina monialium et pœnæ pro singulis peccatis*. Le *Rescriptum de sacramento baptismatis*, adressé par Jean à Léandre de Séville (3), semble perdu.

Le recueil de canons de Jean le Scolastique — édition augmentée — a été publié par Voëllus et Justellus, dans leur *Biblioth. juris can. vet.*, t. II, Paris, 1661, p. 499-602. Le choix de *novelles* a été donné d'abord par G. E. Heimbach, 'Ανέκδοτα, t. II, Leipz. 1840, p. 202-234. Supplément à ces deux éditions dans Pitra, *Juris eccl. Græc. hist. et monum.*, t. II, Rome, 1868, p. 368 et suiv. Le choix de *Novelles* y est en entier édité à nouveau, p. 385-405. V. sur les suppléments de Pitra, J. Hergenroether, *Le droit canon grec jusqu'à la fin du* XI

Le premier Nomo-canon a été imprimé par Voëllus et Justellus, *Op. c.*, II, 603-660. — Suppléments dans Pitra, *Op. c.*, II, 416-420.

Le Nomo-canon dit de Photius, dans Voëllus et Justellus, *Op. c.*, II, 813-1140. Nouvelle édit., par Pitra, *Op. c.*, II, 433-640. Cf. sur cette édition, Hergenrœther, *l. c.*, p. 211 et suiv. — E. Zachariæ v. Lingenthal, *Les Nomo-canons grecs*, St-Pétersb., 1877, tiré des *Mém. de l'Acad. impér. des sciences*, sér. VII, t. XXIII, p. 7. — Le même, *Sur l'auteur et les sources du Nomo-canon en XIV titres*, St-Pétersb. 1885, tiré des mêmes *Mémoires*, t. XXXII, p. 16.

Sur le *Pénitentiel* prétendu de Jean le Jeûneur, v. A. J. Binterim, *Les principaux monum. de l'Eglise chrét. cath.* t. V, part. 3e, Mayence, 1829, p. 383-390. — Pièces nouvelles sous le nom du même patriarche dans Pitra, *Spicil. Solesm.*, t. IV, Paris, 1848, p. 416-444, et *Juris eccl. Græc. hist. et monum.*, II, 222-237. Sur les démêlés du patriarche avec les papes contemporains, cf. H. Grisar, *Patriarche œcuménique et serviteur des serviteurs de Dieu*, dans la *Revue de théol. cath.*, t. IV (1880), p. 468-523.

1. MIGNE, *L. c.*, 1919-1932.
2. 1937-1978.
3. ISID. HISPAL. *De vir. ill.*, ch. XXXIX.

III. Auteurs ascétiques. — Saint Jean Climaque doit son renom et son surnom à un ouvrage ascétique intitulé l'*Echelle*, κλῖμαξ (1). Sous la figure d'une échelle conduisant au ciel, cet ouvrage expose le développement graduel et le continuel perfectionnement de la vie spirituelle. L'*Echelle* céleste compte trente degrés, d'après les trente années de la vie cachée du Sauveur. Un écrit moins considérable, *Au Pasteur* (2), peut se regarder comme un appendice. Il prétend en effet mettre devant les yeux des supérieurs de couvents l'idéal du vrai pasteur, tandis que le grand ouvrage veut instruire les religieux en général. Jean composa l'un et l'autre écrit à la prière d'un admirateur et ami, comme lui appelé Jean et qui gouvernait alors un couvent à Raithu au bord du golfe de Suez — à 30 kilomètres sud-ouest du Sinaï.

Une courte biographie par Daniel, moine à Raithu (un contemporain ?), nous fournit quelques renseignements sur le célèbre ascétique. Né vers 525, Jean Climaque n'avait que 16 ans lorsqu'il entra au couvent du Sinaï. Plus tard il se retira dans une cellule solitaire, puis dans une caverne au pied de la Sainte Montagne. Il mena ainsi quarante ans la vie d'un anachorète ; la renommée de sa vertu et de son savoir le fit choisir pour abbé du couvent (3) ; mais avant de mourir (vers 400) il se réfugia de nouveau dans une complète solitude.

Ses écrits obtinrent dans la suite une immense réputation. L'*Echelle* en particulier trouva plusieurs commentateurs ; le premier fut l'inspirateur même de l'ouvrage, Jean de Raithu, dont nous possédons les brèves scolies (4).

Antiochus, moine du couvent de Saint-Sabas aux en-

1. MIGNE, *P. G.*, LXXXVIII, 631-1164.

2. Πρὸς τὸν ποιμένα. 1165-1210.

3. Son séjour d'une part et son savoir de l'autre le firent surnommer aussi le *Sinaite* et le *Scolastique*.

4. *Ibid.*, 1211-1248.

virons de Jérusalem, composa, vers 620, un recueil de sentences morales, empruntées en partie à l'Ecriture Sainte, en partie aux anciens auteurs ecclésiastiques (1). L'ouvrage est divisé en 130 chapitres, dont le traducteur latin fait à tort 130 homélies. Sous le titre de *Pandectes de la Sainte Ecriture*, il était destiné à servir de *Vade mecum* commode aux moines du couvent d'Attaline à Ancyre, qui, fuyant devant l'invasion des Perses et errant sans asile, ne pouvaient porter avec eux que peu de livres. Une prière (2), jointe ordinairement aux *Pandectes*, dépeint des souffrances de Jérusalem depuis la conquête de la Palestine par les Perses et demande la délivrance des saints lieux.

Dorothée, vers la même époque abbé d'un couvent de Palestine, passe généralement pour l'auteur de 24 instructions ascétiques pour les moines (3), traitant notamment du renoncement, de l'humilité, de la conscience, de la crainte de Dieu, de la nécessité pour tous de se défier de sa propre prudence, etc. La dernière instruction, de l'extérieur d'un moine, n'existe qu'en latin. Suivent en appendice huit courtes lettres en grec (4), contenant également des conseils et des directions spirituelles.

L'édition principale des deux écrits de S. Jean Climaque est celle de Mathieu Rader, S. J. Paris, 1633, in-f°. On trouve dans l'introduction la biographie de l'auteur par le moine Daniel. Migne a reproduit cette édition, *P. G.*, LXXXVIII, en ajoutant, col. 1211-1248, les scolies de l'abbé Jean, en latin seulement, d'après la *Max. Bibl. vet. Patr.* Lyon, 1677, x, 507-520. Sophronios Eremites a donné une nouvelle édition des deux écrits, Constantinople, 1883, in-4°. Papadopulos-Kerameus a mis au jours quelques scolies de Photius sur *l'Echelle* : Φωτίου τὸ περὶ τοῦ τάφου τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ χριστοῦ ὑπομνημάτιον, St-Pétersb., 1892,

1. MIGNE, LXXXIX, 1421-1850.
2. *Ibid.*, 1849-1856.
3. Διδασκαλίαι ψυχωφελεῖς διάφοροι : MIGNE, *Ibid.*, 1611-1838.
4. 1837-1842.

in-8°, p. 21-24. Littérature dans Chevalier, *Répertoire*, aux noms Daniel de Raithu (543), Jean Climaque (1181-2672), Jean de Raithu (1227). Cf. Fessler, *Instit. Patrol.*, II, 890-897.

Les *Pandectes* du moine Antiochus ont sauvé plus d'une relique d'anciens écrits patristiques. Cf. *Supra*, § 8, VI, XII; § 11, V. Sur la thèse de Cotteril, qui fait d'Antiochus l'auteur de l'Epître de Polycarpe, v. *Supra*, § 11, VI.

Sur Dorothée et les instructions qui portent son nom, v. notamment Oudin, *Comment. de script. eccles.*, t. I, col. 1623-1636, et Fabricius-Harles, *Bibl. Gr.*, t. XI, p. 103-108.

Thalassius, abbé d'un couvent en Libye vers 650, laissa 400 sentences, *Sur la charité, sur la continence et sur la direction de l'esprit au prêtre Paul*. Le recueil est divisé en 4 centuries en l'honneur des 4 Evangiles. Migne, XCI, 1427-1470. Sur la lettre à l'empereur Théodose, qu'une confusion a fait attribuer au même Thalassius, v. *Supra*, § 59, XII.

Vers le milieu du VIIe siècle vivait Jean de Carpathus, île entre la Crète et Rhodes, peut-être évêque du lieu, dont deux Règles monastiques portent le nom : *Ad monachos in India, eorum rogatu, capita hortatoria* et *Alia Capita*. Migne, LXXXV, 791-812, 811-826. Les deux recueils en latin seulement. Littérature sur l'auteur, dans Chevalier, *Répertoire*, 1175.

§ 84. — *Théologiens et Polémistes.*

I. Saint Anastase d'Antioche. — Anastase I, patriarche d'Antioche (550-599), était étroitement lié avec le pape saint Grégoire-le-Grand et demeura, dans les bons comme dans les mauvais jours, le champion décidé de la foi et de la liberté de l'Eglise. Il fit en particulier preuve de fermeté contre le dernier édit dogmatique de Justinien, qui érigeait en dogme de l'Eglise la doctrine des Aphthartodocètes (1)?

1. Evagr., *Hist. eccl.*, IV, 39-41. Cf. *Supra*, § 79, III.

L'empereur Justin II, l'an 570, envoya Anastase en exil, un moine du Sinaï du nom de Grégoire le remplaça sur le trône patriarcal (1), ce ne fut qu'à la mort de l'intrus (593) que l'empereur Maurice, sur les prières instantes de saint Grégoire-le-Grand, rétablit le patriarche légitime, que l'Eglise honore comme saint.

Anastase déploya, surtout, semble-t-il, durant les loisirs de son long exil, une ardente activité littéraire, dont les fruits malheureusement sont en grande partie perdus ou ne sont pas encore retrouvés. Ce furent des lettres, des discours, un ouvrage contre Jean Philopon (2), la « *Démonstration de la grandeur de la dignité sacerdotale, égale à la dignité des anges* », etc. Migne donne sous le nom d'Anastase *De nostris rectis dogmatibus veritatis orationes quinque* (3), dans la version latine seulement.

Pour la forme ce sont des sermons, pour le contenu des dissertations dogmatiques sur la Trinité et l'Incarnation, écrites suivant l'exil de l'auteur et qui ne furent jamais prononcées. Viennent ensuite, en grec et en latin, *Sermones quatuor* (4), d'une authenticité douteuse ; enfin une *Compendiaria orthodoxæ fidei explicatio* (5) et quelques fragments (6). Pitra a donné depuis le discours prononcé par Anastase à Antioche le 29 mars 593, en remontant sur le siège patriarcal.

Ce discours dans Pitra, *Juris eccl. Græcorum hist. et monum.*, t. II, Rome, 1868, p. 251-257. Sur les écrits de S. Anastase en général, Cf. Fabricius-Harles, *Bibl. Gr.*, x, 595-600, dans Migne, *P. G.*, LXXXIX, 1293-1300.

1. Cf. 80, III.
2. § 78, III.
3. LXXXIX, 1309-1362.
4. 1361-1398.
5. 1399-1404.
6. 1405-1408.

Le successeur de S. Anastase, le patriarche Anastase II (599-609), assassiné par les Juifs, est honoré par l'Eglise comme martyr. Il avait traduit en grec la *Regula pastoralis* (§ 94, II) de S. Grégoire-le-Grand, version qui, du reste, ne semble pas être venue jusqu'à nous. Cf. Pitra, *Op. c.*, II, 241.

II. Eulogius d'Alexandrie. — Une personnalité non sans analogie avec la précédente, c'est celle d'Eulogius, qui gouverna, de 580 à 607, l'Eglise d'Alexandrie. Eulogius comme Anastase fut l'ami de saint Grégoire-le-Grand et les lettres du Pape au patriarche expriment en plus d'un endroit la plus flatteuse confiance. Eulogius considéra comme un de ses principaux devoirs la lutte scientifique contre l'hérésie, surtout contre les divers partis monophysites. Photius connaissait encore de lui six livres contre Novat et sur la discipline ecclésiastique (1), deux livres contre Timothée et Sévère, où l'on trouvait une défense approfondie de l'Epître dogmatique de saint Léon-le-Grand à Flavien (2), un livre contre Théodose et Sévère, nouvelle Apologie de l'*Epistola dogmatica* (3), un sermon de censure contre les Théodosiens et les Gaïnites (4) et onze discours dogmatiques et polémiques (5). Nous ne possédons plus aujourd'hui qu'un discours « sur les branches de palmier et le petit de l'ânesse» (6) et divers fragments (7), parmi lesquels il faut ranger les *Capita septem de duabus naturis Domini Deique* (8).

1. Κατὰ Ναυάτου καὶ περὶ οἰκονομίας. *Bibl.* Cod. 132, 208.
2. Κατὰ Τιμοθέου καὶ Σευήρου. Cod. 225.
3. Κατὰ Θεοδοσίου καὶ Σευήρου Cod. 226.
4. στηλιτευτικὸς λόγος. Cod. 227.
5. Cod. 230.
6. Migne, LXXXVI, 2, 2913-2938.
7. 2937-2964.
8. 2937-2940.

Nous trouvons une rapide mais instructive revue des agitations hétérodoxes de l'époque dans un petit livre que composa sur la réconciliation des hérétiques (Περὶ τῶν προσερχομένων τῇ ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ, Migne, LXXXVI, 1, 11-68) Timothée, prêtre et gardien des vases sacrés à Constantinople au commencement du VIIe siècle. Timothée distingue trois classes d'hérétiques : ceux de la première doivent recevoir le baptême, ceux de la deuxième la confirmation, ceux de la troisième sont tenus d'abjurer leurs erreurs.

III. Saint Maxime le Confesseur. — Maxime, surnommé *le Confesseur*, ὁμολογητής, fut l'un des premiers comme l'un des plus glorieux porte-drapeau de la christologie chrétienne dans sa lutte contre le monothélisme. L'histoire de ce vaillant soldat de l'Eglise est malheureusement pleine d'obscurités, car la *Vita S. Maximi* (1), œuvre d'un de ses admirateurs dont on ne sait pas le nom, offre mainte lacune.

Né vers 580, d'une famille distinguée de Constantinople, Maxime attira par ses talents et ses connaissances les regards de l'empereur Héraclius (610-641), et reçut la charge de premier secrétaire impérial (2). Vers 630 il abandonna la carrière des honneurs terrestres, pour se retirer dans le couvent de Chrysopolis, de l'autre côté du Bosphore, aujourd'hui Scutari, où il semble avoir été revêtu bientôt de la dignité abbatiale. En 633 on le voit dans Alexandrie, aux côtés du moine Sophronius, le futur patriarche de Jérusalem (3).

Au mois de juillet 645 eut lieu dans l'Afrique du Nord, probablement à Carthage, en présence du légat impérial

1. MIGNE, XC, 67-110.
2. πρῶτος ὑπογραφεὺς τῶν βασιλικῶν ὑπομνημάτων.
3. *Supra*, § 81, II ; § 82, III.

Grégoire et d'un grand nombre d'évêques, une discussion solennelle entre Maxime et le monophysite Pyrrhus, l'ex-patriarche de Constantinople. Nous possédons les actes détaillés de ce colloque (1), et l'histoire des controverses monothélites offre peu de documents de cette valeur. Maxime remporta un éclatant triomphe ; Pyrrhus fut obligé de confesser son erreur et d'adhérer à la doctrine des deux volontés. L'année suivante, sous l'influence de Maxime, les évêques de l'Afrique de Nord et des îles voisines célébrèrent plusieurs synodes, qui rejetèrent le monothélisme de la manière la plus formelle.

D'Afrique Maxime se rendit à Rome, où il poursuivit par la plume et par la parole le combat pour la foi de l'Eglise. Ce fut lui qui décida le pape saint Martin I (649-654) à réunir le célèbre concile de Latran de l'an 649. Ce concile anathématisa, avec le monothélisme et ses adhérents, l'*Ecthèse* d'Héraclius de l'an 638 et le *Type* que Constant II (642-668) avait donné dix ans plus tard en faveur de l'hérésie.

Constant II se sentit profondément blessé ; la fureur impériale se déversa sans mesure sur le pape Martin comme sur son conseiller. Dans l'été 653, arrêté à Rome avec deux de ses disciples, Anastase le Moine et Anastase l'Apocrisiaire, Maxime fut conduit à Constantinople. Le procès qui s'y engagea et dont nous avons les procès-verbaux (2), aboutit pour les trois confesseurs à un misérable exil ; Maxime fut envoyé à Byzia en Thrace et des deux disciples l'un à Perberis, l'autre à Mesembria. De nouveaux pourparlers engagés à Bizya, pendant l'été 656, ne purent décider Maxime à recevoir le *Type*.

Au printemps 662, les trois exilés furent traînés une seconde fois à Constantinople, pour comparaître devant un

1. Migne, xci, 287-354.
2. *P. G.*, xc, 109-130 ; de même *P. L.*, cxxix, 603-622.

synode. Leur courage ne faiblit point et le Préfet fit rendre contre eux cette sentence qu'ils seraient flagellés, auraient la main droite coupée ainsi que la langue blasphématrice jusqu'à la racine. Après les avoir promenés, ainsi mutilés, par les douze quartiers de la ville, on les déporta, exilés à perpétuité, à Lazica, sur la côte orientale de la Mer Noire. Anastase le Moine mourut des souffrances endurées, le 24 juillet 662, Maxime le 13 août suivant; Anastase l'Apocrisiaire vécut jusqu'au 11 octobre 666.

La confession des deux volontés dans le Christ, réduite au silence d'une si atroce façon, fut universellement reconnue au VI[e] Concile œcuménique en l'an 680.

Une vie si active et si troublée n'en fut pas moins féconde pour les Lettres. Maxime a laissé un grand nombre d'écrits, qui, dès l'origine, en Orient comme en Occident, jouirent d'une très grande autorité, et trouvèrent d'innombrables lecteurs, bien qu'ils n'offrent pas de petites difficultés, soit par les matières dont ils traitent, soit par leur style guindé.

1° L'édition de Combefis s'ouvre par un ample ouvrage *Sur diverses questions et difficultés d'Ecriture Sainte à Thalassius* (1), en 65 questions et réponses. L'exégèse est de préférence allégorique ou anagogique; mais il n'est pas rare que le passage biblique ne fournisse qu'un point de départ ou d'attache pour les considérations théologiques ou mystiques. On trouve le même caractère dans les *Questions et Réponses* (2), dans l'écrit *A Theopempte le Scolastique* (3), dans *l'Exposition sur le ps.* 59 (4), dans la *Brève expositionde l'Oraison dominicale* (5). Dans les *Chaînes*

1. MIGNE, XC, 243-786.
2. *Ibid.*, 785-856.
3. 1393-1400.
4. 855-872.
5. 871-910.

grecques on rencontre des fragments d'autres travaux exégétiques de Maxime.

2° Le célèbre théologien a composé aussi des commentaires sur les écrits de Denys l'Aréopagite et sur plusieurs discours de saint Grégoire de Nazianze. *Scolies sur les œuvres de saint Denys l'Aréopagite* (1), *De divers passages difficiles de saint Denys et de saint Grégoire le Théologien* (2), *Obscurités dans saint Grégoire le Théologien* (3). Maxime emprunta aux livres aréopagitiques les pensées fondamentales de sa doctrine; en échange ces livres durent surtout à son autorité l'intérêt et l'admiration qu'ils excitèrent au moyen âge. Il vante l'auteur comme le saint révélateur des mystères divins, et il est fermement convaincu de son identité avec le Denys Aréopagite des Actes (4).

3° Combefis a groupé sous le titre d'*Opuscula theologica et polemica* une série d'études dogmatico-polémiques (5). La plupart sont dirigées contre le monophysisme et le monothélisme. Une courte dissertation (6) traite de la procession du Saint-Esprit. Les cinq *Dialogues sur la Trinité* (7), souvent attribués à saint Maxime, sont d'origine plus ancienne (8). Le traité *De l'âme* (9) étudie des questions anthropologiques.

4° Sur le terrain de la morale et de l'ascétique nous rencontrons d'abord un ouvrage qui mérite sa grande réputation, le *Liber asceticus* (10), dialogue entre un abbé et un jeune moine sur les principaux devoirs de la vie spi-

1. Migne, *P. G.*, iv, 15-432. 527-576, avec les œuvres de saint Denys l'Aréop.
2. Migne, xci, 1031-1060.
3. *Ibid.*, 1061-1418.
4. Cf. *Supra*, § 52, iii.
5. Migne, xci, 9-286.
6. *Ibid.*, 133-138.
7. Migne, xxviii, 1115-1286, parmi les œuvres de saint Athanase.
8. Cf. *Supra*, § 60, viii.
9. Migne, xci, 353-362.
10. xc, 911-956.

rituelle. On y joint comme appendice les *Capita de charitate* (1), recueil de 400 maximes, la plupart concernant la morale. On trouve plus loin, sous le titre de *Capita alia* (2), un recueil de 243 sentences, qui offre beaucoup d'analogies avec le premier. Dans deux autres recueils les matières de dogme et de mystique se mêlent aux pensées morales et ascétiques ; ce sont les *Capita theologica et œconomica* 200 (3) et les *Diversa capita theologica et œconomica* 500 (4). Enfin là plus riche collection en ce genre, ce sont les *Capita theologica*, appelés aussi *Sermones per electa* ou *Loci communes* (5), simples extraits de l'Ecriture Sainte, des Pères de l'Eglise et des auteurs profanes, une de ces Anthologies comme les Grecs de Bas-Empire en ont tant composées et dont on faisait surtout grand usage dans les couvents. Mais l'origine du dernier recueil reste fort incertaine. La question de la personnalité du compilateur ne pourra faire un pas décisif que par l'étude des sources où il a puisé et des rapports de ce recueil avec ses congénères.

5° Il faut mentionner enfin 45 lettres (6) — dont un bon nombre à la vérité pourraient tout aussi bien prendre rang parmi les traités théologiques, — une *Mystagogie* (7) ou considération sur la signification symbolique et mystique de l'Eglise et des divers rites du culte de l'Eglise, trois hymnes (8), un *Comput ecclésiastique* (9) ou introduction à l'intelligence des fêtes chrétiennes et de la chronologie

1. 959-1080.
2. 1401-1462.
3. 1083-1176.
4. 1177-1392.
5. xci, 721-1018.
6. 363-650.
7. 657-718.
8. 1417-1424.
9. *P. G.*, xix, 1217-1280, parmi les œuvres de l'historien Eusèbe.

biblique et profane, une *Chronologie succincte de la vie de Jésus-Christ* (1), qui n'est qu'un extrait d'un ouvrage plus considérable.

Maxime est sans conteste un des théologiens les plus pénétrants, un des plus profonds mystiques qu'ait produits l'Eglise grecque. Pour la pénétration spéculative comme pour la rigueur dialectique, il surpasse son maître lui-même, le soi-disant Aréopagite. On doit regretter qu'il ne nous ait pas donné un exposé systématique et méthodique de ses doctrines. Il se contente ou de formuler ses idées en brefs aphorismes ou de les accoler à des textes étrangers.

Le centre unique de toute sa théologie c'est l'homme-Dieu. Le Logos est pour lui le principe et la fin de toutes les choses créées. La marche de l'histoire du monde tend à un double but, d'une part l'Incarnation divine, σάρκωσις, décrétée dès le commencement et dès lors fondement de toutes choses, qui s'est accomplie historiquement dans la plénitude des temps, et d'autre part la divinisation de l'homme, θέωσις, préparée par l'Incarnation et qui aura pour terme la restauration de la ressemblance divine dans l'homme.

Comme principe de la vie nouvelle et second Adam, le Christ est nécessairement vrai Dieu et homme parfait. La distinction des natures n'exige pas la distinction des personnes, et l'unité de personne ne suppose pas la confusion des natures. L'intégrité des deux natures exige absolument deux volontés et deux opérations. Mais c'est uniquement la volonté en soi ou la faculté de vouloir qui appartient à la nature ; vouloir d'une façon ou d'une autre ou la détermination de la volonté, γνώμη, c'est affaire de la personne. « Le Verbe incarné avait donc comme homme

1. Manque dans Migne.

la faculté de vouloir, faculté que la volonté divine devait mouvoir et informer (1) »

Combéfis, O. P., entreprit le premier d'éditer les œuvres complètes de S. Maxime, Paris, 1675, 2 vol. in-f°. Le 3e volume, qui devait contenir notamment les scolies sur l'Aréopagite, n'a jamais paru. Migne a reproduit l'édition de Combéfis, XC-XCI, Paris, 1860. Il avait donné les scolies sur l'Aréopagite au t. IV, d'après l'édition vénitienne des œuvres de l'Aréopagite de 1755-1756. Cf. *Supra*, § 52, IV. Les deux autres écrits de S. Maxime sur l'Aréopagite et sur S. Grégoire de Nazianze ont paru complètement pour la première fois par les soins de Fr. Œhler, dans les *Anecdota Græca*, t. I, Halle, 1857, in-8°, d'où ils ont passé dans la Collection de Migne, XCI. La *Chronologia succincta vitæ Christi* a été éditée par Bratke, dans la *Revue d'histoire eccl.*, t. XIII (1892-1893), p. 382-384. Sur les ouvrages inédits ou perdus de S. Maxime, v. Fabricius-Harles, *Bibl. Cor.*, IX, 676-677 : Migne, XC, 49-50.

Plusieurs écrits du saint, le *De variis scripturæ sacræ quæst... ad Thalassium*, les *Capita de charitate* et autres, sont accompagnés dans les manuscrits et dans l'édition de Combefis de courtes scolies de provenance inconnue. Sp. P. Lampros a publié dans les Κερκυραϊκὰ Ἀνέκδοτα, Athènes, 1882, in-8°, p. 27-28, le prologue en vers d'un commentaire du XIIe siècle, par le métropolite Nicolas de Corcyre, sur les *Capita de charitate*. Sur les *Capita theologica*, v. R. Dressel, *Quæstiones criticæ ad Maximi et Antonii gnomologias spectantes*, Leipz., 1869, in-8°.

Un moine du XIe siècle, du nom d'Antoine, passe pour le compilateur d'un vaste recueil de sentences, intitulé Μέλισσα, l'*Abeille*, Migne, CXXXVI, 765-1244. Sur ce recueil et sur celui de Maxime, Cf. C. Wachsmuth, *Etudes sur les Anthologies grecques*, Berlin, 1882, in-8°, p. 90 et suiv. — Loofs, *Sur les Parallèles attribués à S. Jean Damascène*, Halle, 1892, in-8°, p. 107 et suiv. — Sur le rôle de S. Maxime dans l'histoire de la controverse monothélite, v. Héfélé, *Hist. des Conc.*, éd. franc., t. IV, p. 61. — Sur la doctrine du saint, v. H. Weser, *S. Maximi Conf. præcepta de Incarnatione Dei et deificatione hominis*, Berlin, 1869, in-8°. — J. Bach, *L'histoire du dogme au moyen âge au point de vue christologique*, 1re part. Vienne, 1873, p. 15-49. Etude approfondie et riche littérature par Wagemann dans l'*Encyclopédie de théol. prot.*, de Herzog, t. XX (Suppl. II) 1866, p. 114-146 ; 2e éd., t. IX, 1881, p. 430-443.

1. *Tract. de operationibus et voluntat.* XCI, 48.

Nous avons, dans la version latine seulement, une lettre de chacun des deux compagnons de martyre de S. Maxime : d'Anastase le Moine une lettre aux moines de Calaris sur les deux volontés en J. Ch. Migne, xc, 133-136 ; P. L., cxxix, 623-626, et d'Anastase l'Apocrisiaire une lettre sur les souffrances des trois confesseurs et sur les témoignages des Pères contre le monothélisme au prêtre Théodore de Gangres. *Ibid.*, 173-194. Sur une lettre de l'Apocrisiaire aux moines d'Ascalon contre le monophysisme et le monothélisme, lettre non encore imprimée, mais dont le texte grec existe manuscrit, v. Mai, *Script. vet. nova coll.*, VII, 1, 208 b ; Migne, P. G., LXXXIX, 1191-1192.

IV. Anastase le Sinaïte. — Anastase le Sinaïte fut l'un de ces hommes de l'Eglise grecque qui, en un temps d'épreuves extrêmes, déployèrent une activité vraiment apostolique. Il était prêtre, moine et abbé du Mont-Sinaï : mais il sortit souvent de sa solitude, pour soutenir en Syrie et en Egypte le combat de la vérité dans des discussions publiques avec les hérétiques et les juifs. D'après les recherches de Kumpfmüller (1865), Anastase, dès 640, parut dans Alexandrie comme adversaire du monophysisme, et il était encore du nombre des vivants après l'an 700. L'histoire de sa vie reste à étudier : on ne pourra pas non plus se faire une idée exacte de l'étendue et de l'importance de ses travaux littéraires avant l'inventaire plus détaillé des nombreux manuscrits et leur examen approfondi.

L'édition la moins incomplète, celle de Migne (1), donne trois grands ouvrages, savoir l'Ὁδηγός (2), introduction à la défense de la vérité catholique contre les erreurs contemporaines, en particulier contre toutes les variétés du monophysisme ; — *Questions et Réponses* (3) au nombre

(1) [illegible] LXXXIX.
(2) Col. [illegible]
(3) [illegible]

de 154 dont plusieurs certainement apocryphes, sur des points de théologie très divers; — *Sur l'interprétation spirituelle de l'Hexameron* (1), en douze livres, le 12e seul imprimé en grec. Les ouvrages moins considérables sont un discours sur la sainte Communion (2), deux discours sur le psaume 6 (3), deux études, la première un fragment, sur la création de l'homme à la ressemblance de Dieu (4), un recueil mutilé de témoignages patristiques contre les hérétiques (5). Suivent enfin quelques morceaux douteux ou apocryphes (6) et quelques courts fragments (7). Pitra a mis au jour trois pièces nouvelles : un tableau succinct des hérésies qui ont surgi au cours des siècles et des synodes qui les ont condamnées, un compendium de la foi chrétienne et un mémoire sur la célébration du mercredi et du vendredi.

Autres détails sur Anastase et sur les écrits imprimés sous son nom, dans Kumpfmüller, *De Anastasio Sinaita*, Wurtzb., 1865, in-8°. — Pitra a fait précéder les trois pièces nouvelles, *Juris eccl. græc. hist. et monum*,, t. II, Rome, 1868, p. 257-275, de précieux renseignements sur les codices des écrits de notre Anastase et de ses homonymes. *Ibid.*, p. 243-249. — Papadopulos-Kerameus a publié dans les 'Ανάλεκτα 'Ιεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. I, St-Pétersb., 1891, p. 400-404, un fragment περὶ βλασφημίας sous le nom du Sinaïte. Le Jésuite Gretser a donné la première édition du texte original des *Questions etRéponses*, Ingolstadt, 1617, in-4°. Les manuscrits sont loin de concorder pour le nombre des questions. Sur quatre questions d'un manuscrit de Munich, qui manquent chez Gretser, v. Kumpfmüller, *Op. c.*, 174-177 ; — O. Bardenhewer, *Le*

1. 851-1078.
2. 825-850.
3. 1077-1144.
4. 1148-1150. 1151-1180.
5. 1179-1190.
6. 1191-1282.
7. 1281-1288.

comment. de S. Hippolyte de Rome sur Daniel, Fribourg, 1877, p. 106-107. Sur la compilation *Antiquorum patrum doctrina de Verbi incarnatione*, v. *Supra*, § 79, II. Les *Discussions contre les Juifs* (Migne, LXXXIX, 1203-1282), d'après les critères internes, ne peuvent remonter au delà du IXe siècle. Kumpfmüller, p. 147-148. Elles font des emprunts à un écrit paru, probablement en Egypte, vers l'an 700, au *Dialogue des Juifs Papiscus et Philon avec un moine*, mis au jour par Mac Giffert, New-York, 1889, in-8°. Qu'Anastase avait lui aussi publié des traités contre les Juifs, lui-même nous l'apprend dans son travail sur l'Hexaméron, liv. VI : Migne, LXXXIX, 933 ; en grec dans Pitra, *l. c.*, p. 244 et suiv.

V. Saint Germain de Constantinople. — L'épiscopat de saint Germain vit éclater les troubles iconoclastes (726). Elu, déjà vieillard (715), patriarche de Constantinople, forcé par l'empereur Léon l'Isaurien, ennemi des images, à renoncer à sa charge (730), il mourut l'an 733, âgé d'environ 98 ans. Le conciliabule convoqué à Constantinople vingt ans plus tard (754) par l'empereur Constantin Copronyme, un autre iconoclaste, prononça l'anathème contre Germain, mais le VIIe Concile œcuménique de l'an 787 vengea sa mémoire, louant hautement la sainteté de sa vie, la pureté de sa doctrine et particulièrement ses écrits contre l'hérésie (1).

Quelques-uns de ses ouvrages semblent avoir péri. On a imprimé un livre *Des hérésies et des synodes* (2), qu'il composa peu après le premier édit de l'Isaurien contre les images (726) (3) ; un dialogue *Du terme de la vie* (4) ; en latin seulement *Pro decretis conc. Chalcedonensis epist. Græcorum ad Armenios* (5) ; des *Epîtres dogmatiques* (6),

1. Conc. Nic. II, Act. 6 : Mansi, XIII, 356 357.
2. Migne, XCVIII, 39-88.
3. V. ch. XL.
4. Col. 89-132.
5. 135-146.
6. 147-222.

dont quelques-unes du plus haut prix pour l'histoire de la controverse des images; des *Discours* (1), 7 sur les 9 en l'honneur de la Sainte Vierge; une explication de la liturgie (2) d'une authenticité douteuse; enfin quelques hymnes (3).

Littérature sur S. Germain, dans Chevalier, *Répertoire*, 860, 2609. Y ajouter entre autres Héfélé, *Hist. des conc.*, éd. fr., t. IV, p. 261, 266, 270. Sur les sermons de S. Germain, v. Ballerini, *Sylloge monumentorum ad mysterium Concept. immac. Virginis illustrandum*, t. II, pars 1. Rome, 1854, p. 243-283. Trois idiomela (cf. *Supra*, § 82, III) sous le nom de S. Germain, qui manquent dans Migne, XCVIII, se trouvent dans l'*Anthologie* de Christ et Paranikas, p. 98-99 : Cf. Proleg. p. XLIII. Photius, *Bibl.* cod. 233 (Migne, CIII, 1105-1108) rend compte d'un ouvrage aujourd'hui perdu, intitulé Ἀνταποδοτικὸς ἢ ἀνόθευτος. Dans cet écrit Germain cherchait à démontrer que S. Grégoire de Nysse n'a nullement enseigné, comme on le prétendait, le salut final de toutes les créatures intelligentes, y compris les hommes méchants et les mauvais anges, que le texte des écrits de S. Grégoire où se lit cette doctrine, c'est-à-dire du dialogue *Sur l'âme et la résurrection*, de la *Grande Catéchèse*, aussi bien que le texte de l'écrit *Sur la vie parfaite* (?) a été altéré, cf. *Supra*, § 51, VIII.

§ 85. — *Saint Jean Damascène.*

I. Sa place et son rôle. — Au milieu de la profonde décadence intellectuelle et littéraire qui se manifeste de toutes parts dans l'empire grec, c'est une consolation de saluer dans saint Jean Damascène le dernier mais puis-

1. 221-384.
2. 383-454.
3. 453-454 et *alibi*.

sant porte-parole de l'ancienne Eglise. Bientôt après lui le schisme commence avec Photius.

Qu'il traite de dogme ou d'ascèse, d'exégèse ou d'histoire Jean est compilateur au premier chef. L'Orient tout entier, semble-t-il, avait réellement conscience que l'âge de la fécondité théologique était passé. Ce que les conciles avaient défini, ce que les grands maîtres d'autrefois avaient attesté comme doctrine de l'Eglise, Jean se donna pour tâche d'en composer un tout harmonieux. Dans son grand ouvrage dogmatique, la tradition de l'Eglise grecque notamment est ramassée en un tableau d'ensemble aussi succinct que fidèle. Du reste avec le VI[e] concile œcuménique, le développement du dogme en Orient était au fond arrivé à son terme, et la Grèce n'a produit aucun autre théologien capable d'éclipser l'auteur de la *Source de la connaissance*. Son ouvrage a donc pu rester jusqu'à nos jours le manuel classique de dogmatique dans l'Eglise d'Orient.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut (1) saint Jean Damascène obtint aussi comme poète un immortel renom. Devant ses hymnes celles mêmes d'un Romanos durent disparaître des livres liturgiques de l'Eglise grecque.

Pour apprécier pleinement la gloire doctrinale du docteur de Damas, il ne faut pas oublier la part qu'il prit personnellement à la dernière controverse mémorable de l'Eglise d'Orient. Le mouvement iconoclaste faisait rage. Jean, qui vivait sous la protection des califes, répondit aux édits de Léon l'Isaurien par des apologies enflammées du culte des images, apologies que la postérité n'a jamais cessé d'admirer.

II. Sa vie. — L'histoire de saint Jean Damascène est peu connue. La plus ancienne vie du saint (2), une œuvre du

1. § 82, VI.
2. MIGNE, *P. G.*, XCIV, 429-490.

x[e] siècle, renferme déjà bien des éléments légendaires. On ignore l'année de sa naissance comme celle de sa mort. Mais on doit tenir pour certain que Jean naquit d'une famille chrétienne établie à Damas, et dans laquelle se transmettait de père en fils un emploi public du gouvernement des califes, probablement la charge de directeur général des contributions en Syrie. Le jeune Damascène, avec le nom chrétien de Jean, portait aussi le nom arabe de *Mansour*, dont son ennemi l'empereur Constantin Copronyme (741-775) fera ironiquement *Manzeros*, bâtard (1). Ainsi que son frère adoptif Cosmas, il eut pour précepteur un Sicilien, Cosmas le Moine (2). Jean occupa-t-il lui-même l'emploi héréditaire dans sa famille? S'il l'occupa, quand s'en démit-il ? On en est réduit là-dessus à de pures conjectures.

Ses débuts dans la littérature théologique, comme défenseur des images, remontent probablement à 726, en tout cas au delà de 730. Il ne se retira que plus tard, semble-t-il, avec son frère adoptif Cosmas, dans le couvent de Saint-Sabas près de Jérusalem. Ordonné prêtre par le patriarche Jean V († 735), il consacra toute la suite de sa vie à la piété et à l'étude. On croit qu'il mourut à Saint-Sabas.

Le conciliabule iconoclaste de Constantinople de l'an 754 condamna le patriarche Germain (3) et un certain Georges de Chypre; il frappa Jean Damascène sous le nom de Mansour d'un quadruple anathème. Tous les trois avaient cessé de vivre, le synode lui-même ajoutant : « La Trinité a débarrassé le monde de ces trois pestes (4). » Le VII[e] Concile œcuménique de Nicée (787) réhabilita

1. Μανζηρος, cf. ממזר, bâtard. Théophane, *Chronogr.*, ad ann. 734.
2. Cf. *Supra*, § 82, vi.
3. Cf. *Supra*, § 84, v.
4. Conc. Nic. II, act. 6 : Mansi, xiii, 356.

leur mémoire, en louant tout particulièrement saint Jean Damascène comme l'un des protagonistes du culte des images (1). Déjà Théophane, en l'an 813, atteste que Jean a été honoré du surnom de *Chrysorrhoas* ou *fleuve d'or*, « à bon droit, ajoute-t-il, à cause des dons de l'intelligence, éclatants comme l'or, qui brillaient dans sa doctrine comme dans sa vie (2) ».

III. Ecrits dogmatiques. — Le plus célèbre entre tous les ouvrages de saint Jean est la *Source de la Connaissance*, Πηγὴ γνώσεως (3). Ce travail s'ouvre par une introduction philosophique, κεφάλαια φιλοσοφικά (4), appelée communément dialectique, bien qu'elle s'occupe surtout d'ontologie aristotélicienne. La seconde partie est une courte histoire des hérésies, Περὶ αἱρέσεων, qui du reste n'est vraiment œuvre personnelle que dans les derniers chapitres, 101-103, sur les Mahométans, les Iconoclastes et les Aposchites. Le début jusqu'aux Colyridiennes, n° 79, ne fait guère que répéter le Πανάριον de saint Epiphane (5), comme la suite reproduit d'autres sources.

L'*Exposition exacte de la foi orthodoxe* forme la 3e et dernière partie, que nos éditions divisent en 4 livres. Le premier traite de Dieu, le deuxième de la création en général, des anges et des démons, de la nature visible, du Paradis, de l'homme et de toutes ses facultés, enfin de la divine Providence. Le troisième livre s'étend fort au long sur l'Incarnation, et le quatrième, le moins bien ordonné, s'occupe en particulier de la glorification de l'Homme-Dieu, du baptême et de la Sainte-Eucharistie, du culte des saints et des reliques, du canon de l'Ancien et du Nouveau Testament, de la question du mal, des fins dernières.

1. *Ibid.* MANSI, 357.
2. *Chronogr. L. c.*
3. MIGNE, XCIV, 517-1228.
4. Les titres particuliers ne sont sans doute pas de la main de l'auteur.
5. *Supra*, § 54, II.

La division de la dernière partie en quatre livres est inconnue dans les manuscrits grecs ; l'usage de ce sectionnement s'est introduit en Occident, probablement sur le modèle des *Quatre Livres des Sentences* de Pierre Lombard († 1164). Pour l'ordonnance de la matière Pierre Lombard prit modèle sur la *Source* de saint Jean Damascène (1), comme celui-ci sur l'esquisse dogmatique de Théodoret de Cyr (2).

La grande valeur de cette troisième partie vient surtout de ce qu'elle rend fidèlement la tradition de l'Eglise grecque. L'auteur, comme lui-même l'assure à plusieurs reprises de l'ouvrage entier (3), n'a fait que redire en les condensant les enseignements des anciens conciles et des Pères les plus autorisés de l'Orient, surtout de saint Grégoire de Nazianze. L'ouvrage est dédié à l'évêque Cosmas de Majuma, frère adoptif de l'auteur. Il faut en placer la composition dans les dernières années de sa vie.

En fait d'essais dogmatiques antérieurs à la *Source*, il faut mentionner : une confession de foi détaillée, Λίβελλος περὶ ὀρθοῦ φρονήματος (4), composée au temps que Jean habitait encore Damas, à la demande d'un évêque du nom d'Elie, probablement monothélite jusque-là et qui présenta la pièce de Jean au métropolite Pierre de Damas, comme sa propre profession de foi ; — une *Introduction à la dogmatique*, Εἰσαγωγὴ δογμάτων στοιχειώδης (5), qui touche à presque tous les points qui seront traités plus à fond dans la *Source de la Connaissance* ; — une étude par questions et réponses *Sur la Sainte Trinité* (6), qui outre ce

1. Peu de temps avant la composition des *Livres des Sentences*, l'Occident avait eu connaissance de la *Source de la connaissance*, par une traduction de Burgundio de Pise († 1194).

2. *Hæret. fab. comp.*, l. 5. Cf. *Supra*, § 42, IV ; § 60, V.

3. Prol. et Pass. I, c. 2 : XCIV, 525, 533.

4. XCIV, 1421-1432.

5. XCV, 99-112.

6. XCV, 9-18.

mystère expose aussi les principaux points de la christologie; — un traité plus long sur le Trisagion, Περὶ τοῦ τρισαγίου ὕμνου (1), écrit pour un archimandrite et prouvant que le Trisagion (2) s'adresse non au seul Fils, mais à toute la Trinité et que, par conséquent, l'addition demandée par Pierre le Foulon, « qui a été crucifié pour nous », n'est pas admissible.

Quelques écrits sous le nom du saint Docteur ne sont pas d'une authenticité absolument certaine. Telle une longue confession de foi, que nous n'avons qu'en arabe (3), une lettre *Sur la confession* (4), soutenant que l'on peut se confesser aux moines sans qu'ils soient prêtres, — une lettre et une homélie qu'on réunit ordinairement sous un seul titre, *Du corps et du sang du Seigneur* (5), parce que l'une et l'autre traitent du rapport de la Sainte Eucharistie au corps naturel du Christ.

Il faut regarder cemme certainement apocryphes l'écrit *Sur ceux qui se sont endormis dans la foi* (6), d'après lequel la sainte messe, la prière, l'aumône et les autres bonnes œuvres peuvent aider les fidèles défunts; apocryphes aussi deux fragments qui condamnent, comme entaché de judaïsme et contraire à la tradition apostolique, l'usage des azymes à la sainte messe, Περὶ τῶν ἀζύμων (7).

IV. Ecrits polémiques. — Ce sont encore des sujets dogmatiques que Jean traite dans ses écrits polémiques. Le *Dialogue contre les Manichéens* (8) est une réfutation détaillée du dualisme en forme d'entretien entre un ortho-

1. *Ibid.*, 21-62.
2. « Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nostri. »
3. Version latine d'après l'arabe, XIV, 417-436.
4. 283-304.
5. 401-412.
6. 247-278.
7. 387-396.
8. XCIV, 1505-1584.

doxe et un sectateur de Manès. On présume qu'il visait les Pauliciens qui, depuis la seconde moitié du VIIe siècle, se répandaient de plus en plus en Orient. Au fond même thème dans un écrit beaucoup moins volumineux, la *Discussion de Jean l'orthodoxe avec un Manichéen* (1), pièce mise au jour par Mai, en 1847. La *Discussion d'un Sarrasin et d'un chrétien*, dont on a deux recensions, porte sur deux points principaux, la défense de l'Incarnation et la réfutation du fatalisme. Les fragments *Sur les dragons* et *Sur les sorcières* (2), restes d'un ouvrage d'ailleurs inconnu, sont dirigées contre la croyance aux sorcières alors fréquente chez les Juifs et les Sarrasins.

Les arguments produits contre le Nestorianisme et le Monophysisme dans la *Source de la Connaissance* (3) sont repris avec plus de détails dans des ouvrages spéciaux *Contre l'hérésie des Nestoriens* (4) et *Sur la nature composée* (5). L'écrit que Jean, à la demande du métropolite Pierre déjà nommé, adresse *A un évêque jacobite* — inconnu (6) — se propose également en première ligne la réfutation du monophysisme. C'est dans cet ouvrage que la question christologique, thème préféré de l'auteur, est scrutée à fond et sur toutes ses faces. Jean écrivit encore une réfutation spéciale du monothélisme, *Sur les deux volontés dans le Christ* (7), où il se rencontre de très près avec les ouvrages de saint Maxime sur le même sujet.

Mais entre tous ses écrits polémiques la palme appartient sans conteste aux trois Apologies du culte des images. La première date sans doute de l'année même

1. XCVI, 1319-1336.
2. XCIV, 1599-1604.
3. Part. III, l. 3.
4. XLV, 187-224.
5. 111-126.
6. L'évêque de Τουδχραία (?)
7. 127-186.

où Léon l'Isaurien publia le premier édit contre les images, c'est-à-dire de l'an 726, la deuxième est des environs de 730, la troisième un peu postérieure.

L'auteur émet ce principe que tout honneur rendu à l'image se rapporte à celui qu'elle représente. Il distingue rigoureusement entre le culte qui n'appartient qu'à Dieu seul, λατρεία, et la vénération qui convient aussi à des créatures, προσκύνησις. Dieu en soi ne peut être représenté par aucune image, mais le Dieu fait homme peut l'être (1). Ce que la loi de Moïse défendait, c'était la représentation de la nature divine. L'utilité pédagogique des images est manifeste. Elles font voir aux yeux les faits de la Rédemption, les vertus des saints ; elles sont les livres des illettrés ; elles tiennent lieu de prédication. De tout temps ces apologies ont été comptées au nombre des meilleures pages qui aient jamais été écrites sur le culte des images.

La réputation de l'auteur lui a fait attribuer d'autres travaux dogmatiques ou polémiques sur la question des images, et plus d'un monument porte à tort son nom. Le Quien a admis dans son édition deux de ces apocryphes, une très remarquable défense des images adressée à Constantin *cabalinos*, c'est-à-dire *Copronyme* (2), et une lettre sur le même sujet, qui ne fut écrite qu'en 845 à l'empereur Théophile (3). Les continuateurs de la *Bibliothèque* de Galland ont publié encore sous le nom du saint un écrit polémique de l'an 771 contre les iconoclastes (4).

V. Ecrits ascétiques. — On peut ranger sous ce titre les traités *Des saints jeûnes* (5), s'occupant principalement de la durée du jeûne ecclésiastique, — *Des huit esprits du mal* (6), c'est-à-dire des huit péchés capitaux, surtout au

1. *Or.* I, 4 : XCIV, 1236.
2. XCV, 309-344.
3. 345-386.
4. XCVI, 1347-1362.
5. XCV, 63-78.
6. 79-86.

point de vue de la vie monastique, — *Des vertus et des vices* (1), qui diffère peu pour le fond du traité précédent, mais s'adresse à un plus vaste public.

L'ascèse tient aussi plus de place que le dogme dans une ample anthologie — du moins dans le texte primitif — qui porte ordinairement le nom de Jean. Ce recueil, intitulé *Les parallèles sacrés*, est formé d'extraits de l'Ecriture Sainte, des Pères de l'Eglise et des auteurs profanes sur les sujets les plus divers de dogme et de morale. Les manuscrits en offrent plusieurs recensions, qui en certains endroits ne sont rien moins que concordantes. Le Quien a inséré complètement l'une des recensions (2) avec des échantillons d'une autre (3).

Le fond commun des textes divers est certainement bien antérieur à notre auteur. Il est prouvé que le recueil primitif était composé de trois livres, le premier sur Dieu et les choses divines, le deuxième sur l'homme et les relations entre hommes, le troisième sur les vertus et les vices. Les manuscrits attribuent le premier livre au « prêtre et moine Jean », le deuxième, dont Mai a publié des extraits (4), au « prêtre Léonce et à Jean », entendant sans doute par le « prêtre Léonce » Léonce de Byzance (5) ; le troisième livre ne s'est pas conservé à part. Dans la suite les trois livres ont été réunis en un seul, lequel a été souvent remanié. Un de ces remaniements remonte-t-il à saint Jean Damascène? Loofs, qui a étudié la question (1892), conclut qu'on ne saurait le décider.

VI. Ecrits exégétiques et historiques. — Ce qu'il est comme théologien, saint Jean Damascène l'est comme exégète : il offre à ses contemporains et à la postérité les

1. 85-98.
2. 1039-1588 ; XCVI, 9-442.
3. 441-544.
4. LXXXVI, 2, 2017-2100.
5. *Supra*, § 79, I.

résultats soigneusement enregistrés des travaux anciens. Son commentaire sur toutes les Epîtres de saint Paul (1) n'est qu'une suite d'extraits des homélies de saint Chrysostome sur les mêmes Epîtres, entremêlés çà et là de passages de Théodoret et de saint Cyrille d'Alexandrie.

Saint Jean ne s'est essayé au genre historique que dans la deuxième partie de la *Source*. La *Vie de Barlaam et de Joasaph* (2), où Robinson découvrit l'Apologie d'Aristide (3), n'est pas de saint Jean Damascène, mais d'un autre moine Jean également de Saint-Sabas, qui écrivit probablement dans la première moitié du VII[e] siècle. Ce livre célèbre raconte, en une langue vivante et imagée, comment Joasaph, fils d'un roi de l'Inde, converti au christianisme par l'ermite Barlaam, malgré tous les efforts contraires de son père, sait gagner à sa religion son père lui-même avec tout le royaume, et passe dans une pieuse solitude le reste de sa vie. Les personnages de Joasaph et et de Barlaam n'ont rien d'historique; nous avons affaire à un pur roman, dont la donnée fondamentale est prise, avec de légères modifications, d'une légende hindoue sur le fondateur du bouddhisme (4).

Grâce à son mérite esthétique et à sa signification morale, ce chant de triomphe sur la beauté du christianisme et de la vie monastique est devenu l'un des livres les plus populaires du moyen âge. Nombre d'auteurs, s'inspirant plus ou moins directement du texte grec, ont traité le sujet en prose et en vers, dans les langues de l'Orient comme de l'Occident.

Mai a publié en grec (1840), comme une œuvre de notre saint, une biographie ou plus exactement une passion de

1. XCV, 441-1034.
2. XCVI, 859-1240.
3. *Supra*, § 15, II.
4. Cf. MIGNE, XCVI, 861.

saint Artémius (1), empruntée en grande partie à l'histoire ecclésiastique de Philostorge. La critique a depuis rejeté ce morceau comme apocryphe.

VII. Homélies. — Des treize homélies qui nous sont parvenues sous le nom de saint Jean, seuls les trois discours sur la mort de la Sainte Vierge, Εἰς τὴν κοίμησιν (2), ont quelque importance dogmatique. Nous apprenons de l'auteur lui-même (3) qu'ils furent prononcés en la fête de l'Assomption, tous les trois en un seul jour. Ils attestent l'assomption corporelle de la Mère de Dieu, comme une antique tradition, et se proposent d'expliquer et d'approfondir ce qui a été « transmis, comme on dit, de père en fils (4). » On a élevé des doutes touchant les deux homélies sur la Nativité de la Sainte Vierge (5); quant aux deux homélies sur l'Annonciation (6), dont la première n'existe qu'en arabe, il ne faut pas hésiter à leur assigner une date plus récente.

Il a été question plus haut (7) des hymnes de saint Jean Damascène.

VIII. Littérature. — Le dominicain Le Quien a donné la première et, on peut dire, à la fois la dernière édition complète des œuvres de S. Jean Damascène, Paris, 1712, 2 vol. in-f°. Une reproduction sans aucun changement parut à Venise, 1748, 2 vol. in-f°. Depuis, on l'a signalé déjà, quelques textes nouveaux, sous le nom de notre saint, ont vu le jour, savoir une deuxième recension de la *Discussion entre un Sarrasin et un chrétien ;* — un écrit apocryphe contre les Iconoclastes, dans la *Bibl. vet. Patr.* de Galland, XIII, Venise, 1779, p. 272-276, p. 352-358 ; — Le texte grec de la *Vie de Barlaam et de Joasaph*, dans les *Anecdota Græca* de Boissonade, t. IV, Paris, 1832, p. 1-365 ; — le texte grec de

1. *Ibid.*, 1251-1320.
2. 699-762.
3. Hom. III, 5 : XCVI, 761.
4. Hom. II, 4 : XCVI, 729.
5. 661-698.
6. 643-662.
7. § 82, VI.

la *Vie de S. Artémius*, dans le *Spicilegium Rom.* de Mai, t. IV, p. 340-397 ; — la *Discussion de Jean l'Orthodoxe avec un Manichéen*, dans la *Nova Patr. Biblioth.* du même, IV, 2, p. 104-110. Dans la collection de Migne, ces morceaux sont ajoutés en appendice à l'édition de Le Quien, qui y est reproduite, t. XCIV-XCVI, Paris, 1864. Le fragment publié par Matthæi, *Gregor. Thessal. X orat.*, Moscou, 1776, in-8°, p. 153-158, n'est autre chose que l'homélie sur le corps immaculé du Christ, XCV, 405-412.

Sur les éditions des poésies, v. *Supra*, § 82, VI.

Sur les éditions nouvelles du passage de la *Vie de Barlaam et de Joasaph* où l'on a reconnu un remaniement de l'*Apologie* d'Aristide, v. *Supra*, § 15, II. — P. Tannery, *Fragments de Jean Damascène*, dans la *Revue des études grecques*, t. VI, 1893, p. 85-91, 273-277, a publié des échantillons d'un recueil de courtes notices sur des philosophes, des rois, des personnages mythologiques, etc. Sous le titre de Ἰωάν τοῦ κηνοῦ διδασκαλίκαὶ ἑρμηνεῖαι. L'authenticité de ce recueil sans aucune valeur est extrêmement douteuse. Cf. Krumbacher, *Revue byzant.*, t. II, 1893, p. 637 et suiv. ; t. III, 1886, p. 193.

Sur les *Parallèles sacrés*, le rapport des diverses recensions entre elles et la forme primitive de l'ouvrage, v. Loofs, *Etudes sur les Parallèles attribués à Jean Damascène*, Halle, 1892, in-8°.

Pour plus de détails sur la *Vie de Barlaam et de Joasaph* et ses nombreuses imitations, v. Braunholz, *La parabole primitive, non chrétienne, de Barlaam et de Josaphat, son origine et sa propagation*, Halle, 1884, in-8°. — H. Zotenberg, *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph*, accompagnée d'extraits du texte grec et des versions arabe et éthiopienne, Paris, 1886, in-4°. — Kuhn, *Barlaam et Joasaph. Etude de bibliographie et d'hist. littéraire*, Munich, 1893, in-4°, tiré des *Mém. de l'Acad. royale royale de Bavière*, cl. 1re, t. XX, 1re part. Coup d'œil sur l'histoire du livre, dans Krumbacher. *Hist. de la litt. byz.*, Munich, 1891, p. 466-470.

Sur la *Vie de S. Artémius*, cf. Batiffol, *Fragments de l'hist. eccl. de Philostorge*, dans la *Revue trim. romaine d'arch. et d'hist. eccl.*, t. III (1889), p. 252-289.

Sur S. Jean Damascène en général, v. Grundlehner, *Joannes Damascenus* (thèse), Utrecht, 1876, in-8°. — J. Langen, *Jean de Damas*, Monographie patristique, Gotha, 1879, in-8°. — Lupton, *St-John of Damascus*, Londres, 1884, in-8°. — Sur la christologie du saint Docteur, cf. Bach, *Histoire du dogme au moyen âge au point de vue christologique*, Ire partie, Vienne, 1873, p. 49-78.

LIVRE DEUX

Auteurs latins

---

§ 86. — *Coup d'œil général.*

I. Stérilité littéraire. — La décadence scientifique et littéraire, qui caractérise l'Orient grec dans cette période (1), n'épargna pas non plus l'Occident. Puissance créatrice, plaisir de créer, tout s'est évanoui. Les écrits, les études ont pris un caractère et un but pratique ; l'appropriation au présent des conquêtes du passé, l'application positive, c'est là le but, le triomphe de tous les auteurs, de toutes leurs œuvres. La civilisation romaine tombe sous les assauts des barbares, et la barbarie avec ses horreurs semble couvrir d'un sombre nuage l'Occident tout entier.

Les hordes du nord ne laissent pourtant pas de ressentir l'influence du christianisme ; peu à peu elles se prennent, dans l'élan d'une joyeuse reconnaissance, à vénérer l'Eglise comme leur nourrice et leur maîtresse. Au contact des Germains, la science catholique voit son champ

1. Cf. *Supra*, § 76, I.

d'action s'élargir et l'activité littéraire, un moment suspendue, se ranime et brille d'un nouvel éclat (1). L'affaissement, l'épuisement total, au sein duquel, depuis le v[e] siècle, l'Orient s'est endormi, n'a jamais paralysé au même degré l'Occident. L'Eglise grecque conserve à peine un souffle de vie, que la théologie latine s'honore toujours de noms glorieux.

Vers le milieu du v[e] siècle, la Gaule, la portion peut-être la plus cultivée de l'empire, est le théâtre d'un grand mouvement intellectuel. Au vi[e] siècle, c'est dans l'Afrique du nord, en Italie et en Espagne, que la littérature ecclésiastique est appelée à porter ses meilleurs fruits.

II. Mission et rôle de la théologie latine. — Au premier plan de la scène théologique, nulle question n'a plus attiré et divisé les esprits que celle des rapports du libre arbitre et de la grâce. L'examen et la discussion des problèmes capitaux de la christologie avaient été de préférence le partage des Grecs (2) ; l'anthropologie et la doctrine de la grâce furent de tout temps la grande affaire de la théologie latine. Le pélagianisme est vaincu ; mais le semi-pélagianisme compte encore dans la Gaule méridionale, sa patrie, d'éminents défenseurs, jusqu'à l'an 529, où le II[e] concile d'Orange, présidé par saint Césaire d'Arles, le frappa d'un coup mortel.

Les problèmes christologiques, durant la période qui nous occupe, ne sont pourtant pas relégués dans l'ombre et dans l'oubli ; presque partout en Occident ils ont excité et passionné l'attention. Pourquoi ? La raison principale en est que les divers peuples barbares qui envahissaient le sud et l'ouest de l'Europe avaient embrassé le christianisme sous la forme arienne. Arracher ces peuples à l'hérésie et les ramener au giron de l'Eglise catholique,

1. V. *Infra*, II.
2. Cf. *Supra*, § 62, I.

ce fut la tâche providentielle d'ouvriers élus; ils y vouèrent leur parole, leur plume, toute leur vie. Fauste de Riez travailla, dans le sud de la Gaule, à la conversion des Visigoths, saint Avite de Vienne se fit l'apôtre des Burgondes. En Afrique, Vigile de Tapse, saint Fulgence de Ruspe, etc., combattirent énergiquement l'Arianisme; mais leur zèle ne put rien contre l'épée et les violences des rois Vandales. Martin de Braga imprima un branle décisif à la conversion des Suèves de l'Espagne, et saint Léandre de Séville fraya aux Visigoths espagnols les voies du catholicisme.

En Occident, les savants de cette période ont aussi à cœur de pourvoir et pourvoient dans une large mesure aux besoins intellectuels des âges à venir. Boèce et Cassiodore travaillent infatigablement, on peut le dire, à sauver des flots de l'invasion et à transmettre au moyen âge dans son berceau tout ce que leur siècle possède encore de culture classique. A côté d'eux on aperçoit entre autres saint Isidore de Séville, le plus grand compilateur de son temps et peut-être de tous les temps; c'est dans saint Isidore que le monde germanique a retrouvé les trésors de la science romaine et puisé les matériaux d'une nouvelle civilisation.

III. Les travaux dans les diverses branches de la littérature théologique. — L'âge d'or de l'apologétique est passé et ne reparaît plus. Salvien de Marseille veut raffermir la foi ébranlée au dogme de la Providence.

On doit un précieux abrégé de la dogmatique chrétienne à saint Fulgence de Ruspe, le plus grand théologien du VIᵉ siècle, l'adversaire de l'Arianisme et le défenseur de la doctrine augustinienne de la grâce.

Presque tous les ouvrages de théologie prennent avec l'esprit, les allures de la polémique. Au nom du semi-pélagianisme, Fauste de Riez entre autres, descend dans la lice contre les théories prédestinatiennes du prêtre Lu-

cidus. Les idées semi-pélagiennes inspirent aussi Arnobe le Jeune, l'auteur anonyme du *Prædestinatus*, autre antagoniste du système prédestinatien, Gennade de Marseille, etc. A la tête des adversaires du semi-pélagianisme figure, nous l'avons indiqué déjà, saint Fulgence de Ruspe.

La thèse de Fauste de Riez en faveur de la matérialité de l'âme est réfutée par Claudien Mamert. Les hérésies d'Arius, de Macédonius, de Nestorius, d'Eutychès, voient se lever contre elles, en Gaule, Fauste de Riez, Gennade de Marseille, saint Avite de Vienne, en Afrique, Vigile de Tapse et saint Fulgence de Ruspe, en Italie le pape saint Gélase et Boèce, en Espagne, saint Léandre de Séville. Le premier édit de Justinien contre les Trois Chapitres provoqua au sein de l'Eglise latine, en Italie surtout et en Afrique, des querelles bien plus longues et plus acharnées qu'en Orient. On trouve mêlés à ces querelles, en Afrique, Fulgence Ferrand, Facundus d'Hermiane, Verecundus de Junca, Liberatus de Carthage, etc., en Italie, l'archidiacre romain qui devint le pape Pélage, le diacre Rusticus, etc.

Sur le terrain de l'exégèse, l'interprétation allégorique et mystique prévaut, jusqu'à prédominer à la fin exclusivement. Arnobe le Jeune commente les Psaumes, Primasius d'Adrumète l'Apocalypse, Cassiodore les Psaumes et plusieurs parties du Nouveau Testament, Juste d'Urgel le Cantique des Cantiques, saint Grégoire le Grand le livre de Job. Junilius écrit, dans l'esprit de Théodore de Mopsueste, une introduction à l'Ecriture sainte. Cassiodore, en traçant son plan d'études, fait de la science de l'Ecriture sainte l'âme et le soutien de toute la théologie. Les travaux exégétiques de Victor de Capoue sont perdus. Nous avons en revanche, de saint Isidore de Séville, nombre de traités sur l'Histoire sainte, sur l'Archéologie biblique, sur l'Herméneutique sacrée.

L'histoire a revêtu surtout la forme de la chronique ;

Idace, le comte Marcellin, Cassiodore, Victor de Tunnumum, Jean de Biclaro, Marius d'Avenches, sont de purs chroniqueurs, continuant chacun de quelques années le récit de leurs devanciers, et se copiant les uns les autres à l'envi. Cassiodore, dans son *Historia tripartita*, laisse au moyen âge un manuel d'histoire ecclésiastique. Deux histoires nationales méritent une place à part, celle des Goths par Cassiodore (il ne nous en reste que des extraits) et celle des Francs par saint Grégoire de Tours. L'Histoire ou plutôt la Chronique des Visigoths d'Espagne par saint Isidore de Séville n'est qu'un ouvrage médiocre. Pour l'histoire de l'Allemagne, la Vie de saint Séverin, œuvre de l'abbé Eugippius, nous est dans sa simplicité un trésor inappréciable.

Victor de Vite écrit l'histoire des persécutions de l'Eglise catholique en Afrique par les Vandales ariens. L'auteur du Prædestinatus et Liberatus de Carthage éclairent l'histoire des hérésies. L'histoire de la littérature théologique doit beaucoup à Gennade de Marseille et à saint Isidore de Séville. Parmi les légendaires qui recueillent et conservent les vies des saints, on ne saurait oublier Grégoire de Tours et Fortunat. Denys le Petit établit les bases de la chronologie ecclésiastique.

La théologie morale s'honore des noms de Salvien, de Julianus Pomerius, de Martin de Braga. Mais un nom éclipse tous les autres, celui de saint Grégoire le Grand, et la palme va sans contredit à sa *Regula pastoralis*, synthèse abrégée de la théologie pastorale, chef-d'œuvre de psychologie et de sagesse pratique. Les Dialogues où saint Grégoire, dans un but d'édification, raconte divers traits de la vie des saints, obtinrent aussi un merveilleux succès.

Les deux collections juridiques du moine Denys le Petit, *Dionysiana* , ont joui dans tout l'Occident, notamment en France, d'une grande autorité ; Denys recueille, suivant

l'ordre chronologique, ici les canons des conciles, là les décrétales des papes. Un peu après, Fulgence Ferrand et Cresconius en Afrique, Martin de Braga en Espagne, s'avisent de ranger dans un ordre méthodique les canons qui réglaient la discipline de leurs Eglises. Saint Benoît de Nursie, saint Césaire d'Arles, saint Aurélien d'Arles, saint Léandre et saint Isidore de Séville publient des Règles de la vie monastique. Tandis que les autres Règles s'enfoncent plus ou moins vite dans l'oubli, celle de saint Benoît se répand dans toutes les parties de l'Europe et mérite à son auteur le titre de patriarche de l'ordre monastique en Occident. On doit à saint Grégoire de Tours un manuel liturgique.

Au premier rang des prédicateurs figurent Fauste de Riez et saint Césaire d'Arles. Saint Césaire est dans la vieille Eglise latine le prince des orateurs populaires.

Sidoine Apollinaire, Ennodius de Pavie, Fortunat, mènent en quelque sorte « le chœur » des poètes. Mais Ennodius et Sidoine, pour ne point parler ici de Fortunat, n'ont guère de poètes chrétiens que le nom. Paulin de Pella et Paulin de Périgueux ont laissé des poésies épiques; Arator mit en vers les Actes des apôtres. Mais leurs travaux ne sauraient rivaliser d'importance avec les poésies lyriques et didactiques de l'Africain Dracontius, non plus qu'avec l'œuvre épique et didactique de saint Avite de Vienne. Fortunat, dans quelques hymnes, s'élève au-dessus de lui-même.

§ 87. — *Fauste de Riez.*

I. Vie de Fauste. — Après Jean Cassien (1), personne plus que Fauste de Riez n'a servi la cause du semi-pélagia-

1. V. *Supra*, § 74, I.

nisme gaulois. Né Breton comme Pélage, au commencement du v[e] siècle, Fauste était venu, on ne sait pourquoi, dans le midi de la Gaule. De bonne heure, 430, il se fit moine dans la célèbre abbaye de Lérins (1); et, en 433, lorsque l'abbé Maxime monta sur le siège épiscopal de Riez en Provence, Fauste lui succéda dans le gouvernement du monastère. Vers 452, il devint à son tour évêque de Riez.

C'est alors surtout, dans la seconde phase de sa carrière, que se déploient son zèle d'apôtre et son talent d'écrivain. Il ne se lasse pas, du haut de la chaire et dans ses écrits, de combattre les hérétiques de toute nuance et de toute école, Ariens, Macédoniens, Monophysites. La fermeté de son attitude épiscopale et le succès de son apostolat le firent exiler, vers 477, par le roi des Visigoths, l'Arien Euric ; ce ne fut qu'à la mort de ce prince, en 486, que l'évêque put rentrer dans son diocèse. Quand mourut-il ? on ne sait. Le langage de Gennade (2) donne à entendre que Fauste vivait encore à la date où parut le *De viris illustribus* vers la fin du v[e] siècle.

Fauste fut, sans conteste, dans la seconde moitié du v[e] siècle, un des évêques les plus considérés et les plus influents du midi de la Gaule. Esprit actif, ingénieux et hardi, l'auréole de la sainteté au front, Fauste jouissait d'une particulière autorité; dans les questions théologiques qui agitaient et passionnaient les âmes, tous, clercs et laïques, évêques et moines, se tournaient vers lui, et ses décisions étaient reçues comme des oracles. Les théories anthropologiques de Fauste ont néanmoins rencontré, chez les contemporains et plus encore dans la génération qui a suivi, une ardente et durable opposition.

II. **Ouvrages de Fauste.** — La liste des écrits de l'évêque

1. V. *Supra*, § 74, II.
2. *De vir. ill.*, ch. LXXXV : « Viva voce egregius doctor et creditur et probatur. »

de Riez, dans le catalogue de Gennade (1), s'ouvre par un livre *Du Saint-Esprit*, lequel fait voir que la troisième personne de la sainte Trinité partage, selon la Tradition, la substance et l'éternité du Père et du Fils. Ce livre a survécu ; mais presque tous les manuscrits l'ont attribué faussement au diacre romain Paschasius (vers l'an 500), qui fit aussi paraître sous le même titre un travail aujourd'hui perdu. Tous les anciens éditeurs, sans excepter Migne (2), ont publié notre livre avec le nom de Paschasius ; le premier, M. Engelbrecht, en 1891, l'a rendu à l'évêque de Riez (3).

C'est un opuscule de même famille et de même ton que Gennade mentionne en troisième lieu : *Adversus Arianos et Macedonianos parvus libellus, in quo coessentialem prædicat Faustus trinitatem*. Fauste s'est gardé soigneusement des erreurs christologiques du v[e] siècle. Mais cet opuscule l'avons-nous encore ? et où le retrouver ? Cave, Noris, Krusch, etc., le croient perdu. Nombre de savants croient le retrouver, ceux-ci dans le *Breviarum fidei adversus Arianos* ; ceux-là dans le *De ratione fidei*, que Sichard (1528) a fait paraître avec le nom de Fauste et que Migne n'a pas imprimé, d'autres enfin dans le *Liber testimonium* découvert et publié par le cardinal Pitra (1888) sous le nom de saint Augustin (4). Ce qu'il y a de sûr, c'est que les trois opuscules qui se réclament ici de Fauste, nous offrent en maints endroits un texte identique ; on dirait, au moins pour une part, les remaniements postérieurs d'un seul et même texte primitif.

Gennade, en second lieu, parle d'« un remarquable ouvrage sur la grâce de Dieu, par laquelle nous sommes sauvés. » C'est le traité *De la grâce de Dieu*

1. *Op. cit.*, ch. LXXXVI.
2. *P. L.*, LXII, 9-40.
3. *P. L.*, XIII, 653-672.
4. V. *Supra*, § 72, VI. — Rehling, dans sa dissertation sur la III[e] lettre de Fauste, Munster, 1898, in-8°, s'est avisé d'identifier l'opuscule qui nous oc-

en deux livres (1), à l'encontre d'un défenseur outré de la prédestination. Le prêtre gaulois Lucidus avait, en effet, enseigné la complète abolition du libre arbitre après la chute, la limitation de la grâce aux seuls élus, la prédestination à la mort éternelle, etc. Deux conciles réunis l'un à Arles en 473, l'autre à Lyon vers 474, condamnèrent formellement ces idées, et les Pères, l'archevêque d'Arles Léontius à leur tête, chargèrent Fauste d'écrire contre Lucidus son traité *De la grâce*. L'évêque de Riez, ici comme ailleurs, veut tenir la *via media*, à distance égale des deux extrêmes ; il dit anathème à l'opinion de Pélage, anathème aussi à l'idée de la prédestination absolue, et professe, à tout prendre, les théories semi-pélagiennes de Jean Cassien. Il proteste énergiquement contre la nécessité de la grâce prévenante au sens de saint Augustin (2), non pas qu'il n'ait parlé auparavant, dans une lettre à Lucidus, d'une *gratia præcedens*, mais il n'entend par là qu'une grâce purement extérieure, celle de la Révélation, et l'on sent qu'il se révolte contre l'idée d'une grâce *spéciale* et *personnelle*, au sens prédestinatien du docteur d'Hippone. Les thèses du traité *De la grâce* ne tardèrent pas à provoquer de plusieurs côtés une très nette et très vive opposition (3).

L'opuscule que signale ensuite Gennade, *Contre l'opinion qui reconnaît d'autres êtres incorporels que Dieu*, forme manifestement la troisième partie (4) d'une lettre adressée

cupe avec les deux premières parties de la lettre IIIe. Mais, outre que rien, ni dans les manuscrits, ni dans le texte même, ne nous autorise à faire de ces deux premières sections une œuvre à part, il n'y est pas soufflé mot des Macédoniens, et à peine y a-t-il trace d'un argument en faveur de la consubstantialité des trois personnes divines, le vrai sujet de l'opuscule en question (N. des T.).

1. *P. L.*, LVIII, 783-836.

2. *P. L.*, LIII, 683.

3. V. *Supra*, § 79, II.

4. *P. L.*, LVIII, 837-845.

à un évêque, *ad reverendissimum sacerdotum* (1), dont le nom est resté inconnu. Fauste s'y déclare d'une manière ferme et précise pour la matérialité de l'âme et des anges ; toutes les créatures occupant un lieu, c'est une nécessité qu'elles soient toutes corporelles. Ces propositions furent aussitôt réfutées par Claudien Mamert dans le traité *De statu animæ*.

Gennade cite également deux autres lettres de Fauste ; la première, dogmatique et polémique, était adressée de Lérins, avant l'an 452, au diacre nestorien Græcus ; la seconde, avec ses encouragements et ses leçons d'ascétisme, fut écrite de l'exil, avant l'an 485, au patrice Félix, préfet du prétoire. En tout, il nous reste dix lettres de Fauste, dont cinq à l'évêque de Limoges Ruricius.

Fauste avait laissé d'autres écrits ; Gennade nous avertit qu'il n'en dit mot, parce qu'il ne les a pas encore lus. Il est très probable qu'il avait sous les yeux des opuscules, notamment des lettres et des sermons ; nul doute que Fauste n'eût beaucoup prêché, mais ces sermons pour la plupart nous sont parvenus tantôt sans nom d'auteur, tantôt sous le nom d'autrui, et rien de plus malaisé que de les reconnaître et de les rendre à l'évêque de Riez ; car, après lui, ses disciples, saint Césaire d'Arles au premier rang, ne se sont pas fait faute de piller leur maître, de refondre ses discours ou même de se les approprier d'un bout à l'autre

M. Engelbrecht, soucieux d'enrichir l'héritage littéraire de Fauste, réclame pour lui en bloc les cinquante-six homélies de la célèbre Collection du faux Eusèbe (2) et les vingt-deux sermons que contient le *codex Durlacencis*,

1. Cette troisième et dernière partie de la lettre IIIe en a été détachée de très bonne heure. Elle circulait sous le voile de l'anonyme et comme un écrit à part, avant même que les manuscrits de Claudien Mamert ne la missent en tête du *De statu animæ*. Cf. Rehling, *Op. laud.* (N. DES T.).

2. V. *Supra*, § 43, II.

aujourd'hui à Carlsruhe. La méthode et la thèse de M. Engelbrecht n'ont pas laissé d'être justement critiquées. Avec des sermons de Fauste, il y a dans ces deux recueils des sermons qui ne sont pas de lui ; en plus d'un cas la paternité de saint Césaire, par exemple, saute aux yeux.

Le style de Fauste ne manque ni de force ni de vie ; mais il est sans naturel et sans grâce. L'écrivain vise à l'effet et recherche la cadence, voire les assonances et les rimes ; la diffusion et l'enflure du style, la manie de l'antithèse, la bizarrerie des tours, l'impropriété des termes, tout concourt à obscurcir la clarté de la pensée. C'est un des traits de Fauste qu'il aime à se copier lui-même et à rééditer constamment un certain choix de mots, de phrases et de maximes.

III. Littérature. Paschasius. Lucidus. Paulin de Bordeaux. — A. Engelbrecht le premier a voulu donner une édition complète des œuvres de Fauste : *Fausti Reiensis præter sermones pseudo-Eusebianos opera ; accedunt Ruricii epistolæ* (*Corpus script. eccl. lat.*, t. XXI) Vienne, 1891. Mais indépendamment des homélies du faux Eusèbe, il a exclu de son édition plusieurs ouvrages que d'autres critiques attribuent à l'évêque de Riez, le *Breviarium fidei adversus Arianos*, le *Liber testimoniorum fidei*, le *Conflictus Arnobii et Serapionis*, le *De septem ordinibus Ecclesiæ*, sans compter ce *Tractatus de symbolo*, que Caspari a exhumé d'un manuscrit d'Albi, et qu'Engelbrecht tient pour parfaitement authentique. Engelbrecht avait écrit d'avance, pour ainsi dire, les prolégomènes de son édition, dans ses *Etudes sur les ouvrages de Fauste de Riez*, Vienne, 1889, in-8°, et dans ses *Recherches critiques sur les ouvrages véritables et prétendus de Fauste : Revue des gymnases de l'Autriche*, 1890, t. XLI, p. 289-301. L'édition publiée, Engelbrecht a fait paraître, en manière de supplément, ses *Analectes patristiques*, Vienne, 1892, in-8°. Cf. la critique de C. Weyman, dans les *Feuilles pour les gymnases de la Bavière*, 1893, t. XXIX, p. 524-528. — Migne, *P. L.*, LVIII, a donné sous le nom de Fauste l'ouvrage *De la grâce* (738-836), dix-neuf lettres (835-870, la lettre au prêtre Lucidus, LIII, 681-683), et huit sermons (869-890).

En ce qui regarde les divers ouvrages de Fauste, Caspari, *Sources*

inédites... de l'hist. du symbole baptismal, II, Christiania, 1869, p. 214-224, a restitué à l'évêque de Riez le livre *Du Saint-Esprit*, qui avait paru d'abord sous le nom du diacre romain Paschasius. V. en outre Caspari, *Sources anciennes et nouvelles*... Christiania, 1879, p. 250, note 3. Une enquête nouvelle d'Engelbrecht, *Etudes sur les ouvrages de Fauste de Riez*, 1889, p. 28-46, a donné les mêmes résultats. De Paschasius, il nous reste encore une lettre, Migne, *P. L.*, LXII, 39-40.

L'opuscule *Contre les Ariens et les Macédoniens* est identifié par Dom Bæumer, *Le Catholique*, 1887, t. II, p. 386-406, avec le *Breviarium fidei*, et par Dom Cabrol, *Revue des questions hist.*, 1890, t. XLVII, p. 232-243, avec le *Liber testimoniorum*, (v. *Supra*, § 72, XVI). Engelbrecht, dans ses *Recherches critiques*..., p. 289 et s., repousse les deux opinions. C'est dans le traité *De ratione fidei*, p. 451-459 de son édition, qu'il retrouve l'opuscule de Fauste.

Sur la tradition des deux livres *De la grâce*, v. Engelbrecht, *Etudes*..., p. 5-27.

Parmi les douze lettres de l'édition d'Engelbrecht, p. 159-220, on en rencontre deux, adressées à Fauste, l'une, p. 165-168, par le prêtre Lucidus dont nous avons parlé, l'autre, p. 181-183, par un certain Paulin de Bordeaux, ce Paulin peut-être qui, selon Gennade, *De vir. ill.*, ch. LXVIII, a laissé divers traités ou sermons : *Tractatus de initio quadragesimæ, de die dominico paschæ, de obedientia, de pœnitentia, de neophytis*. Engelbrecht, dans son édition de Claudien Mamert, Vienne, 1885, p. 3-17, avait déjà publié un texte nouveau de la lettre de Fauste, *Ad reverendissimum sacerdotum ; cf. Infra*, V. — Bruno Krusch a fait paraître toutes les lettres de Fauste et de Ruricius dans l'édition que Christian Luetjohann a donnée des œuvres de Sidoine Apollinaire : *Monum. Germ. hist. Auctores antiquissimi*, t. VIII, Berlin, 1887, p. 265 et s.; cf. *Infra*, § 88, II. V. la critique de cette édition dans Engelbrecht, *Revue des gymnases de l'Autriche*, 1890, t. XLI, p. 481-497, 677-699.

L'édition d'Engelbrecht nous donne trente-et-un sermons de Fauste, les vingt-deux premiers tirés d'un manuscrit de Carlsruhe, le *Codex Durlacensis*, du IXe ou du Xe siècle, et les neuf derniers de divers manuscrits. — Deux homélies, déjà connues, du faux Eusèbe d'Emèse (n°s 9 et 10), lesquelles ont trait l'une et l'autre au symbole et sont à n'en pas douter de l'évêque de Riez, ont été publiées de nouveau, avec un texte meilleur, par Caspari, dans les *Sources inédites... de l'histoire du symbole baptismal*..., II, Christiania, 1869, p. 183-213, et dans les *Anecdota d'histoire ecclésiastique*, I, Christiania, 1883, p. 315-341. — Caspari a exhumé et fait paraître dans les *Sources anciennes et nouvelles*..., Christiania, 1879, p. 250-251, un *Tract. De symbolo*,

qu'il croit extrait par une main inconnue des homélies de Fauste ; mieux vaut y voir, avec Engelbrecht, la propre œuvre de l'évêque de Riez. *Etudes...*, p. 47-102 : *Les sermons de Fauste et leur authenticité.* — Dom G. Morin, entre autres, a vivement critiqué la base sur laquelle s'appuie Engelbrecht pour discerner les sermons appartenant à notre auteur. V. la *Revue bénédictine*, 1892, t. IX, p. 49-61. Cf. la réponse d'Engelbrecht, *Critique des sermons de Fauste*, dans la *Revue des gymnases de l'Autriche*, 1892, t. XLIII, p. 961-976. — V. *contra* le savant volume de Bergmann, *Etudes pour un discernement critique de la littérature homilétique dans la Gaule méridionale aux* v^e^ *et* vi^e^ *siècles*, Ire partie, Leipzig, 1898, in-8°.

C'est par une méprise que Dom Baumer, *L. c.*, p. 398 et s., a réclamé pour Fauste le *Conflictus Arnobii et Serapionis*, qu'on trouve parmi les ouvrages d'Arnobe le Jeune ; v. *Infra*, vi. V. *contra* Engelbrecht, *Recherches critiques...*, p. 292 et s., et Bergmann, *Op. laud.*

Dom. G. Morin, dans la *Revue Bénédictine*, 1891, t. VIII, p. 97-104, croyait avoir de fortes raisons pour attribuer à Fauste de Riez le traité ou la lettre *De septem ordinibus ecclesiæ*, qui figure dans l'appendice de saint Jérôme, Migne, *P. L.*, xxx, 148-162. Engelbrecht, *Analectes patristiques*, 1892, p. 5-19, et Bergmann, *Op. laud.*, se sont inscrits en faux contre cette hypothèse.

Caspari, *Lettres, dissertations et sermons*, Christiania, 1890, in-8°, p. 202-206, a publié un sermon anonyme sur la question : « Pourquoi Jésus-Christ a-t-il délivré l'homme de la tyrannie du démon, non pas en vertu de sa puissance divine, mais par son humanité, par son obéissance à la loi, par ses souffrances et par sa mort ? ». C'est un *Cur deus homo* de la vieille Eglise gallicane, court et populaire, l'œuvre apparemment d'un compatriote et d'un contemporain de Fauste, qui, plus jeune que lui, a pillé ses sermons ; cf. Caspari, *L. c.*, p. 411-429.

V., sur la vie de Fauste, les Prolégomènes de l'édition d'Engelbrecht, p. 5-11.

Sur l'anthropologie de Fauste, v. Wiggers, *Essai d'une exposition pragmatique de l'augustinianisme et du pélagianisme dans leur évolution historique*, Hambourg, 1833, ii, 224-329. — Heller, *Fausti Regiensis Galliarum episc. fides in exponenda gratia Christi*, Munich, 1854, in-8° : Heller veut justifier Fauste du reproche du semi-pélagianisme. — A. Koch, *La doctrine anthropologique de Fauste de Riez*, dans la *Revue trim. de théol.*, 1889, t. LXXI, p. 287-317, 578-648. — Le même, *Saint Fauste, évêque de Riez*, Stuttgard, 1895, in-8° : Fauste ne proteste, au fond, que contre la théorie de la prédestination absolue ; mais l'ardeur de la lutte l'a entraîné trop loin et jeté en plus d'une erreur.

IV. Léontius d'Arles. Ruricius de Limoges. — On rencontre dans la correspondance du pape saint Hilaire (1), une lettre qu'il avait reçue en 462 de l'archevêque d'Arles, Léontius (2). C'est à Léontius que les lettres du pontife sont pour la plupart adressées (3).

Ruricius (4), né d'une noble famille gauloise, devint en 485 évêque de Limoges, et mourut passé l'an 507. Il nous a laissé en deux livres, quatre-vingt-deux lettres (5), presque toutes écrites à des évêques de ses amis, Fauste, Sidoine Apollinaire, etc., et dans lesquelles l'enflure du style ne déguise pas l'insignifiance du fond ; la théologie et l'histoire n'y trouvent guère à glaner ; ce sont des lettres d'affaires et de recommandation, où la cuisine et la cave ont leur place réservée.

Nous avons déjà mentionné, III, les deux dernières éditions de ces lettres, par Br. Krusch, en 1888, et par A. Engelbrecht, en 1891 ; elles renferment l'une et l'autre huit lettres écrites par divers personnages à l'évêque de Limoges, et qui, dans l'unique manuscrit de Ruricius, sont annexées à ses propres lettres. Engelbrecht, dans ses *Analectes patristiques* (Vienne, 1892) nous apprend, p. 20-47, que le P. Danton, au XVIIIe siècle, avait préparé une édition des lettres de Ruricius, laquelle n'a point paru ; il nous parle aussi, p. 48-83, « des titres et qualifications dans les lettres de Ruricius et de ses amis ». Cf. Engelbrecht, *Les titres chez les épistolographes de la basse latinité*, Vienne, 1893, in-8°.

V. Claudien Mamert. — Le fragment de lettre où Fauste se déclarait pour la matérialité de l'âme, circula sans porter son nom, et fit quelque bruit. Claudien Mamert,

1. V. *Infra*, § 90, I.
2. *Supra*, II.
3. MIGNE, *P. L.*, LVIII, 22. 23; *Epist. Rom. Pontificum*, ed. Thiel, I, 138-139. Cf. *Hist. littéraire de la France*, t. II (Paris, 1735, 1865), p. 511-514.
4. *Supra*, II.
5. MIGNE, *P. L.*, LVIII, 67-124.

Claudianus Ecdicius Mamertus, frère de saint Mamert, évêque de Vienne et prêtre lui-même dans cette Eglise, lui répondit en 468 ou 460, par son traité *De statu animæ* (1), ouvrage bien plus considérable que celui qu'il réfute. Claudien Mamert était à cette époque le philosophe le plus savant et le plus considéré de la Gaule méridionale ; une lettre émue de Sidoine Apollinaire, écrite, peu après la mort du philosophe vers l'an 474, à son neveu Pétréius (2), nous donne la mesure de sa réputation.

C'était à Sidoine, que Claudien Mamert avait dédié son travail, et Sidoine en retour, ne lui ménagea pas d'enthousiastes applaudissements (3). L'ouvrage se divise en trois livres ; malgré l'enchevêtrement des arguments et des idées, il ne manque à tout prendre ni de plan ni de méthode, et rarement la nature propre de l'âme et sa simplicité ont été vues de plus près et décrites avec plus de précision. Le *De statu animæ* n'est pas toujours exempt des erreurs et des bizarreries qui caractérisent trop d'écrits de cette époque ; mais l'élévation et la force d'esprit de l'auteur, la finesse de ses aperçus, l'énergie de sa discussion et une profonde émotion morale, qui rappelle saint Augustin, feraient honneur à tous les philosophes de tous les temps.

Nous possédons en outre, de Claudien Mamert, deux lettres, l'une à Sidoine Apollinaire, l'autre au rhéteur Sapaudus de Vienne (4).

En revanche, les droits que plus d'un critique lui a autrefois reconnus (5) sur quelques poésies, sont, ici très contestés, là purement chimériques. La plupart de ces poésies, *In Jacobum mag. equ.*, *Carmen paschale*, deux épi-

1. *P. L.*, LIII, 697-780.
2. *Ep.* IV, 11 : *P. L.*, LVIII, 515 517.
3. *Ep.* IV, 3 ; cf. *Ep.* V, 2.
4. *P. L.*, LIII, 779-786.
5. *P. L.*, LIII, 785-790.

grammes grecques, *Laus Christi*, *Miracula Christi*) viennent ailleurs sous le nom du poète Claude Claudien (1). De Claudien Mamert Sidoine cite avec éloges (2) une hymne qu'il n'est plus possible de retrouver.

On doit une édition nouvelle de Claudien Mamert à Engelbrecht, Vienne, 1885 (*Corpus script. eccles. lat.*, t. IX). En tête du traité *De statu animæ*, l'éditeur a placé la lettre de Fauste, *Ad reverendissimum sacerdotum* (v. *Supra*, III). Les poésies sont exclues. — Migne, *P. L.*, LIII a emprunté le texte de Galland, *Bibl. vet. Patr.*, t. X. — Aux œuvres de Claudien, Galland avait annexé l'hymne célèbre de la Passion, *Pange lingua gloriosi*; mais cette hymne est bien plutôt l'œuvre de Fortunat; v. *Infra*, § 93, III. Le texte du *De viris illustr.*, (ch. LXXXIII) qui atteste la paternité de Claudien Mamert, n'est qu'une interpolation postérieure. — Quant aux *Carmina dubiæ auctoritatis*, insérés par Migne, v. Teuffel Schwabe, *Histoire de la littérature romaine*, 5e édit., p. 1202.

Sur le traité *De statu animæ*, v. M. Schulze, *Le traité de Claudien Mamert, prêtre de Vienne, De statu animæ*, Dresde, 1883, in-8° : Cl. Mamert y relève surtout de saint Augustin. — Sur la langue de l'auteur, v. Engelbrecht, *Etudes sur la lanque de Claudien Mamert*, Vienne, 1885, in-8°. — Rœnsch, *Critique et explication de Claudien Mamert*, dans la *Revue de théologie scientifique*, 1887, t. XXX, p. 480-487.

Sur la vie et les œuvres de Claudien Mamert, v. Germain, *De Mamerti Claudiani scriptis et philosophia dissertatio*, Montpellier, 1840, in-8°. — R. de la Broise, *Mamerti Claudiani vita ejusque doctrina de anima hominis*, Paris, 1890, in-8°.

VI. Arnobe le Jeune. Le Prædestinatus. — Arnobe dit le Jeune, pour le distinguer d'Arnobe de Sicca, était Gaulois de naissance; on ne sait rien de plus du personnage. Vers l'an 460, il écrivit sur les Psaumes (3) de longs

1. V. *Supra*, § 61, v.
2. *Epist.* IV, 3.
3. *P. L.*, LIII, 327-570.

commentaires, qui sont le triomphe de l'allégorisme. Arnobe y combat la doctrine augustinienne de la grâce.

Rien ne prouve qu'Arnobe soit vraiment l'auteur des *Adnotationes ad quædam Evangeliorum loca* (1) : recueil informe de scolies sur divers passages de saint Jean, de saint Mathieu et de saint Luc, où le prétendu commentaire évangélique de Théophile d'Antioche (2) a largement puisé.

On conteste aussi et plus encore l'authenticité d'un assez pauvre travail, le *Conflictus Arnobii catholici et Serapionis* (3). C'est, dirait-on, la relation d'une conférence théologique qu'auraient tenue, en présence de deux arbitres, le catholique Arnobe et l'Egyptien Sérapion, et dont la dogmatique tout entière, Trinité, Christologie, Grâce, aurait fait les frais. Deux jours durant les arbitres, d'humeur fort accommodante, et Sérapion après eux ont souscrit tour à tour aux thèses d'Arnobe ; Sérapion alors demande si le pape saint Léon, dans sa lettre aux Orientaux, s'accorde pleinement avec ses prédécesseurs et lecture est donnée de la lettre du pape Damase à Paulin d'Antioche, sur quoi, brusquement, la conférence est close.

Quant à l'auteur de notre dialogue, les critiques partagés prononcent plus d'un nom : Casimir Oudin, celui de Vigile de Tapse ; Dom Baeumer, celui de Fauste de Riez ; Bellarmin, Feuardent, Miraeus, Cave, celui d'Arnobe le Jeune. Les manuscrits, du moins à ce qu'il paraît, désignent à la fois le catholique Arnobe comme l'un des interlocuteurs du dialogue et comme l'auteur même de l'ouvrage. Mais le moyen de reconnaître la plume d'Arnobe

1. LIII, 569-580. V. sur ces *Adnotationes*, HARNACK, *Textes et recherches pour l'hist. de l'ancienne litt. chrétienne*, t. I, fasc. 4, 1883, 152-153. Dom Bède Grundl a cru devoir en reculer la date jusqu'à la période d'avant Constantin. V. *Rev. trim. de théol.*, 1897, t. LXXIX, p. 555-568 (N. DES T.).

2. V. *Supra*, § 19, III, IV.

3. *P. L.*, LIII, 239-322.

le Jeune dans un ouvrage qui respire un attachement naïvement passionné à saint Augustin (1)?

Le traité anonyme, qui porte le titre de *Prædestinatus* (2) et que le P. J. Sirmond a publié en 1643, se divise en trois livres. Le premier nous parle de quatre-vingt-dix hérésies, à compter de celle de Simon le Magicien jusqu'à celle des prédestinatiens (3); le second analyse une apologie du prédestinatianisme qui circulait sous le nom de saint Augustin; la troisième prend à partie cette apologie et la réfute au nom des théories semi-pélagiennes. L'esprit semi-pélagien de l'ouvrage, les caractères spécifiques du style et quelques allusions chronologiques, semblent s'accorder à nous signaler dans Arnobe le Jeune, l'auteur du *Prædestinatus*.

1. Et puis, de l'auteur du *Commentaire* à l'auteur du *Conflictus*, quel contraste! Esprit et style, richesse de pensées et bonheur d'expressions, le premier visiblement dépasse le second de cent coudées. Chez celui-ci, point de clarté ni de précision; partout, même dans la question de la grâce et du libre arbitre, l'incohérence et l'impuissance. Chez celui-là, un système net et complet, soutenu avec un véritable talent. Là une intelligence cultivée, qui sait s'abaisser et se proportionner à ses lecteurs; ici, un esprit médiocre, qui se guinde et fait parade, en pure perte souvent, de science et de philosophie. Entre Arnobe le Jeune et l'auteur du *Conflictus*, a peu près rien de commun.

Mais il ne s'ensuit nullement que l'Arnobe de notre Dialogue soit un pseudonyme, c'est plutôt le contraire qui paraît vrai. Peu importe, après tout. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, d'après la mise en scène, Rome fut le théâtre de la conférence, et que l'auteur du *Conflictus* est un Romain.

Le grand objet du colloque, c'est-à-dire la réfutation du monophysisme, et le but premier de l'auteur, qui est de convaincre l'Eglise d'Egypte que, ni Rome ni en particulier le pape saint Léon, n'a déserté la cause des Athanase et des Cyrille, tout semble dater le *Conflictus* des années 452-453. Cf. D. [illegible], *Le Conflictus Arnobii*, dans la *Revue de théol. trim.*, 1897, t. LXXIX, p. 529-555. (N. des T.). V. au surplus [illegible] dans *Le Catholique*, 1887, t. II, p. 398-406, et contra Engelbrecht, dans la *Revue des Gymnases d'Autriche*, 1890, t. XLI, p. 292-294; cf. *Supra*, III.

2. *Prædestinatus, sive prædestinatorum hæresis et libri S. Augustino temere adscripti refutatio* : Migne, *P. L.*, LIII, 587-672.

3. On trouve ce premier livre dans Fr. Œhler, *Corpus hæreses logicum*, t. I, Berlin, 1856, p. 227-268.

§ 88. — *Littérature chrétienne de la Gaule.* — Suite.

I. Salvien. — Moraliste et, si le mot n'était pas trop moderne, sociologue d'une âpre éloquence, Salvien est, de tous les écrivains de la Gaule, celui qui reflète le mieux l'impression produite sur les esprits par l'invasion des Barbares.

Il naquit vers la fin du IVᵉ siècle, fut élevé sans doute à Trêves, centre de la culture gallo-romaine dans le nord, et ne laissa pas, quoique chrétien, d'épouser une jeune fille païenne du nom de Palladie, qui lui donna une fille unique, Auspiciola ; Palladie devenue chrétienne, les deux époux, à l'exemple d'un Paulin et d'une Thérasia, d'un Eucher et d'une Galla, résolurent de changer leurs relations et de vivre fraternellement. Bien qu'entre temps le père et la mère de Palladie se fussent convertis au christianisme, ils ne comprirent rien à pareille résolution et s'en montrèrent offensés. Nous avons encore la lettre que Salvien leur adressa (1) pour désarmer leur courroux. Cette lettre, d'un ton extrêmement affectueux et pénétrant, nous initie à une scène d'intérieur qui ne devait pas être rare au Vᵉ siècle, et nous révèle en son auteur des qualités qu'on ne lui supposerait point.

Salvien, fuyant l'incendie et le glaive des Francs, s'était réfugié dans le midi de la Gaule. On l'aperçoit, vers l'an 430, à Lérins, au sein de la famille religieuse de saint Honorat (2). Gennade (3), en nous disant que

1. *Epist.* IV.
2. S. HIL. d'Arles, *Vie de S. Honorat.* ch. IV, n. 19 : MIGNE, *P. L.*, 1260 ; cf. § 74, II.
3. *De vir. ill.*, ch. LXVII.

Salvien fut prêtre de l'Eglise de Marseille, lui donne le titre d'*episcoporum magister*, peut-être pour avoir écrit des sermons à l'usage des évêques, et nous le peint sous les traits d'un vieillard encore vivant, « vivit usque hodie in senectute bona ».

Des œuvres de Salvien (1), il ne nous est resté qu'un traité *Contre l'avarice*, un autre *Sur le jugement présent* et neuf lettres.

Le traité *Contre l'avarice*, intitulé par l'auteur *Ad Ecclesiam*, fut publié vers l'an 440, sous le pseudonyme de Timothée. C'est une longue et un peu monotone épître, adressée à l'Eglise universelle, et flagellant vigoureusement l'avarice, cette avarice qui détient les trésors de Dieu, c'est-à-dire de l'Eglise et par là même des pauvres. Salvien voudrait que chacun rendît toute sa fortune à Dieu, en la léguant à l'Eglise, la mère des pauvres. Quant au choix du pseudonyme de Timothée, l'auteur, dans une lettre à l'évêque Salonius (2), en explique la raison : pure affaire de modestie.

L'ouvrage capital de Salvien, celui où il s'est mis tout entier, parut entre les années 439 et 451 ; il se compose de huit livres, dédiés à Salonius, et bien que plus d'un manuscrit, après Gennade, l'intitule *Du jugement présent* (de Dieu), il a gardé généralement son titre primitif, *Du gouvernement de Dieu*, *De gubernatione Dei*. Les dévastations des barbares et les malheurs publics étonnaient et déconcertaient jusqu'aux chrétiens. Les uns, à la suite

1. GENNADE, *Ibidem*, qui nous en dresse le catalogue, avait lu « De virginitatis bono ad Marcellum presbyterum libros III ; Adversum avaritiam libros IV ; De præsenti judicio libros V et pro eorum (?) merito satisfactionis ad Salonium episcopum librum I ; et Expositionis extremæ partis libri Ecclesiastici ad Claudium episcopum Viennensem librum I ; et in morem Græcorum a principio Genesis usque ad conditionem hominis composuit versu Hexaëmeron librum I ; Homilias episcopis factas multas, sacramentorum vero quantas nec recordor. »

2. *Ep.* 9 ; cf. *Supra*, § 74, II.

des Epicuriens et des Epicurisants, proclamaient un Dieu insouciant des choses du monde, « incuriosus » ; les autres, sans nier la Providence, tenaient qu'elle n'étend point la main ici-bas ; mais qu'elle attend, pour tout remettre en ordre, le jour du jugement et de l'éternité. A ces deux classes d'adversaires, que répond Salvien ?

C'est la justice inexorable de Dieu, s'écrie-t-il, qui livre le monde romain à toutes ces misères, comme à un juste châtiment. Pour asseoir sa thèse, il peint, sous divers aspects, avec sa fougueuse éloquence, les mœurs et la société de son temps ; de là, des tableaux vrais au fond, malgré l'exagération du coloris. Non content de flétrir la corruption qui règne dans tout l'Empire, il élève au-dessus des Romains chrétiens et catholiques, les Barbares hérétiques et païens ; aux Romains il propose pour modèles les Saxons, les Francs, les Gépides et les Huns, les Goths et les Vandales (1) ; enfin, il appelle en pleurant les Romains à la pénitence.

Le traité *Contre l'avarice* nous offrait un tableau précieux de l'époque ; le traité *Du gouvernement de Dieu* nous est, pour l'histoire de la civilisation, une source de premier ordre. A le lire, on se ressouvient aussitôt de Lactance ; on est captivé par la pureté et la clarté de l'expression, par la vigueur oratoire et l'élégance du style. Mais en revanche, on est fatigué de la prolixité, défaut dont l'auteur convient de bonne grâce (2). Salvien n'a pas mis à son œuvre la dernière main, le VIII[e] livre est visiblement incomplet. L'ouvrage, sans doute, n'est pas né d'un seul jet ; il n'a été publié que successivement ; peut-être Gennade n'en a-t-il connu que les cinq premiers livres.

1. Cet éloge des Barbares vaut à Salvien, comme à Tacite, toutes les sympathies des savants de l'Allemagne, qui ont le mérite d'admirer leur pays, non seulement dans le présent, mais dans le passé le plus lointain. (N. des T.).

2. Cf. VIII, 1, 1[o] : « Certus sum fastidiosam plurimis stili hujus prolixitatem fore ».

L'ouvrage *Ad Ecclesiam* a paru pour la première fois, avec la lettre X°, à Bâle en 1528, par les soins de J. Sichard. J. A. Brassicanus donna dans la même ville, 1538, l'édition princeps du traité *De Gubernatione Dei*. — Editions des deux ouvrages et de toutes les lettres par P. Pithou, Paris, 1580 ; — C. Rittershusius, Nuremberg, 1611, 1623 ; — Baluze, Paris, 1663, 1669, 1684 ; — C. Halm, Berlin, 1877 (*Monum. Germ. hist. Auct. antiquiss.*, t. I, Pars Ia) ; — Fr. Pauly, Vienne, 1883, (*Corpus script. eccles. lat.*, t. VIII). — Cf. Halm, *La tradition des manuscrits de Salvien*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Munich, sect. de philos., de philologie et d'histoire*, 1876, t. I, p. 390-412 ; et Pauly, *La tradition des manuscrits de Salvien*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne, sect. de philosophie et d'histoire*, 1881, t. XCVIII, p. 3-41. — Migne, *P. L.*, LIII, a reproduit l'édition de Baluze.

Ampère, *Hist. litt. de la France*, t. II, p. 165-177. — Hirner, *Commentatio de Salviano ejusque libellis* (Progr.), Frisingae, 1869, in-4°. — W. Zschimmer, *Salvien, prêtre de Marseille, et ses œuvres*, Halle, 1875, in-8°. — J. B. Ulrich, *Salviani scripturæ sacræ versionibus* (Progr.), Neustadt, 1893, in-4°. — A. Hæmmerle, *Etudes sur Salvien prêtre de Marseille*, Part. 1re (Progr.), Landshut, 1893, in-4°.

II. Saint Sidoine Apollinaire. — L'histoire littéraire de la Gaule du v° siècle nous montre tout un groupe d'écrivains, chrétiens de nom, placés parfois à la tête des Eglises, et qui, obstinément fidèles aux traditions de la rhétorique gréco-romaine, s'inspirent avant tout du langage et de l'imagination du paganisme. Sidoine Apollinaire, Gaius Sollius Apollinaris Sidonius, représente, plus et mieux que personne, cette famille de beaux esprits.

Né à Lyon, vers l'an 430, d'une race patricienne, Sidoine fut parfaitement élevé ; il le fut même trop bien ; car il ne put jamais, pour son malheur, se débarrasser de ses souvenirs d'école, et ce qui fit son succès auprès de ses contemporains lui a fait tort aux yeux de la postérité.

Trois panégyriques en vers élargirent le cercle de sa ré-

putation et attirèrent sur sa tête les distinctions les plus flatteuses. Le premier, celui qu'il prononça devant le sénat de Rome en l'honneur de son beau-père Avitus, quand Avitus fut appelé, vers la fin de 455, à l'empire, lui valut une statue sur le forum de Trajan (456). Avitus est-il détrôné, Sidoine prononce à Lyon, en 458, le panégyrique du vainqueur de son beau-père, l'empereur Majorien, et obtient à ce prix pardon et faveur. Sévère, le successeur de Majorien, passa sans recevoir l'hommage du constant panégyriste. Mais après un silence de dix ans, le poète alla prononcer à Rome l'éloge d'un nouveau prince, Anthémius, et comme récompense, il fut nommé préfet de la Ville.

Outre ces trois panégyriques, Sidoine a composé, surtout dans sa jeunesse, un bon nombre de poésies, dont quelques-unes nous ont été conservées. Citons, entre autres, deux épithalames et deux autres poèmes, consacrés le premier au château d'un ami, le second à Narbonne; tous les deux par leur étendue comme par le fini de l'exécution, ils méritent, parmi les œuvres poétiques de Sidoine, une place à part (1). Presque toutes ces poésies empruntent à la vieille mythologie païenne leur trame et leurs broderies ; pas une qui n'étale à profusion les scènes mythologiques. C'est de Stace et de Claudien (2) que Sidoine relève ; il cherche et réussit à rivaliser avec eux.

Vers 470, le grand seigneur gaulois, l'homme de lettres enjoué, s'assit sur le siège épiscopal d'Arvernum, au-

1. Les poésies de Sidoine, pas plus que l'*Almanach des Muses* en 1792 et 1793, ne nous apportent aucun écho des angoisses et des calamités du temps. Elles sont, comme les poésies de Delille au XIXe siècle, essentiellement descriptives, avec les mérites et les vices du genre ; les descriptions exactes, minutieuses, précises comme celles d'un dessinateur, d'un anatomiste, y fourmillent, sans frapper l'imagination ni remuer le cœur. (N. DES T.).

2. V. *Supra*, § 61, v.

jourd'hui Clermont-Ferrand ; il devait y mourir vers l'an 487. Le siège d'Arvernum tenait de sa situation et des circonstances une importance politique particulière. Devenu évêque, Sidoine s'interdit sévèrement la poésie profane, incompatible, pensait-il, avec l'esprit de sa nouvelle dignité (1) ; et son activité littéraire prit dès lors un autre cours. Il se décida, non sans quelques hésitations, à publier une partie de sa correspondance. Il avait choisi, comme il le dit lui-même (2), Pline le Jeune et Symmaque pour ses modèles. Il n'y a pas jusqu'à la division de son recueil en neuf livres qui ne soit empruntée d'eux. Ces neuf livres parurent successivement : les premiers, avec des lettres qui, depuis longtemps, étaient arrivées à leurs destinataires ; les autres avec des lettres écrites précisément pour le recueil et en vue du public. On y trouve autant de phrases que dans les poésies et aussi peu d'idées, mais les lettres nous font assez bien connaître la société du v[e] siècle et sont par là même d'un intérêt puissant et varié (3). L'auteur les entremêle, ici et là, de vers, mais de vers chrétiens, inscriptions pour la dédicace de nouvelles églises, épitaphes, etc.

Le projet qu'il avait formé de chanter les martyrs de la Gaule (4), ne s'est pas réalisé. Sidoine avait écrit (5) des *Contestatiunculæ*, c'est-à-dire sans doute des préfaces liturgiques ou des prières qui précédaient le canon de la messe (6) ; tout a péri.

1. *Ep.*, IX, 12.
2. V. *Ep.*, IX, 16, les vers 49 et s.
3. Elles reflètent notamment l'affection passionnée de Sidoine et de ses amis pour Rome et pour la vie romaine, en même temps que les sentiments qu'ils éprouvaient pour les Barbares, dédain, mépris et peur. Salvien tonnait sur le monde au nom des Barbares et de Dieu ; Sidoine est le premier qui ait peint avec précision les Barbares, comme il est le dernier qui les ait combattus dans la Gaule. (N. DES T.).
4. V. dans *Ep.*, IX, 16, les vers 61 et s.
5. *Ep.*, VII, 3.
6. V. *Infra*, § 93, II.

On doit une édition nouvelle de Sidoine Apollinaire à Luetjohann : *Gai Sollii Apollinaris Sidonii epistulæ et carmina. Accedunt Fausti aliorumque epistulæ ad Ruricium aliosque. Ruricii epistulæ*, rec. et emend. Br. Krusch, *Monum. Germ. hist. Auct. Antiquiss.*, t. VIII, Berlin, 1887. Après la mort prématurée de Luetjohann (8 avril 1884), Fr. Leo et Th. Mommsen ont achevé la revision du texte. Pour la critique de cette édition, v. A. Engelbrecht, *Contributions à la critique et à l'explication des lettres de Sidoine Apollinaire, de Fauste et de Ruricius*, dans la *Revue des gymnases d'Autriche*, 1890, t. XLI, p. 481-497, 677-699. — Migne, *P.L.*, LVIII, a réimprimé l'édition que le P. Sirmond avait donnée des Œuvres de Sidoine, Paris, 1614, 1652. — Edition nouvelle par Baret, Paris, 1879, in-8°. — Traduction française complète (avec le texte latin et des notes), par J. F. Grégoire et Collombet, Lyon et Paris, 1836, 3 vol. in-8°.

Gorini, *Défense de l'Eglise*, 6e éd., Paris, 1872, t. I, p. 210-306. — M. Fertig, *Sidoine Apollinaire et son temps, d'après ses ouvrages* (3 Progr.), Wurtzbourg, 1845-1846, Passau, 1848, in-4°. — G. Kaufmann, *Les œuvres de C. S. A. Sidoine, une des sources de l'histoire de son siècle*, Gœttingue, 1864, in-8°. — Ampère, *Hist. littéraire de la France*, t. II, p. 216-255. — L. A. Chaix, *S. Sidoine Apollinaire et son siècle*, Clermont-Ferrand, 1867-1868, 2 vol. in-8°. — M. Buedinger, *Sidoine Apollinaire, homme politique*, Vienne, 1881, in-8°. — H. Kretschmann, *De latinitate C. S. A. Sidonii* (2 Progr.), Memel, 1870-1871, in-4°. — Châtelain, *Etude sur Sidoine Apollinaire*, couronnée, en 1875, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — M. Mueller, *De Apollinaris Sidonii latinitate*, Halle, 1888, in-8°. — Grupe, *La langue de Sidoine Apollinaire* (Progr.), Saverne, 1892, in-4°. — V. en outre Teuffel-Schwabe, *Hist. de la litt. romaine*, 5e éd., p. 1199-1200 ; et Chevalier, *Répert. des sources hist.*, 2081-2082, 2812.

La correspondance de Sidoine Apollinaire nous révèle nombre de poètes gaulois, célèbres de son temps, et dont sans lui les noms ne seraient probablement pas parvenus jusqu'à nous. Sur les Consentius, les Lampridius, les Léon, les Pierre, les Sévérien, les Proculus, etc., que Sidoine compare bravement à Virgile ou à Homère, et aux pieds desquels il met toute l'antiquité, v. Teuffel-Schwabe, *Op. laud.*, p. 1191-1194 ; — Manitius, *Hist. de la poésie chrétienne latine*, Stuttgard, 1891, p. 235-237.

L'évêque de Toul, Auspiciolus (vers 470), était aussi l'un des amis de Sidoine. Nous avons de lui, *P. L.*, LXI, 1005-1008, une épître en vers à ce comte de Trèves, Arbogaste, que Sidoine, *Ep.*, IV, 17, remercie de conserver, sur les rives de la Moselle, les traditions de la langue latine. Cf. Manitius, *Op. cit.*, 232-234.

III. Paulin de Pella et Paulin de Périgueux. — Le titre de poètes chrétiens, au sens propre du mot, ne messied ni à Paulin de Pella ni à Paulin de Périgueux.

Le premier était né, en 376 selon toute apparence, à Pella dans la Macédoine; dès l'âge de trois ans il fut amené à Bordeaux, patrie de sa famille, où son grand-père Ausone vivait encore, et ce fut dans le midi de la Gaule que s'écoula sa longue carrière, pleine de vicissitudes. En 459, à quatre-vingt-quatre ans, il écrivait ses Confessions, l'histoire de sa vie, dans un petit poème, où il bénit Dieu de toutes choses, et qu'il intitula *Eucharisticos Deo sub ephemeridis meæ textu.*

Ce curieux poème, qui contient six cent seize hexamères, n'a aucun mérite d'expression; la latinité en est barbare, au point d'être à peine intelligible; la prosodie et la métrique fourmillent de fautes; mais les vers de Paulin, en même temps qu'ils nous retracent une vie d'homme au milieu du v[e] siècle, sont le miroir fidèle d'une âme simple et pieuse, dont les épreuves n'ont jamais abattu la filiale confiance en Dieu; il offre, du commencement à la fin, un attrait et un charme singulier.

De Paulin de Périgueux nous ne savons à peu près rien. Il nous a laissé sur saint Martin de Tours un poème épique en six livres, qui fut achevé vers l'an 470, *De vita S. Martini episcopi libri VI.* Les trois premiers livres, écho prolongé de Sulpice Sévère, nous redisent la vie du thaumaturge des Gaules; le quatrième et le cinquième empruntent aux deux dialogues de Sulpice Sévère la matière de leurs chants (1); le sixième, enfin, s'appuie sur le récit que saint Perpet de Tours (458-488) avait fait des miracles posthumes de son glorieux prédécesseur. Saint Perpet avait mis la plume aux mains du poète, le poète lui dédia son œuvre.

Nous possédons, en outre, de Paulin deux petits poèmes,

1. V. *Supra*, § 66, I.

de date plus récente et qui se rattachent tous les deux à la vie de saint Martin ; l'un, *Versus Paulini de visitatione nepotuli sui*, célèbre en quatre-vingts hexamètres la guérison d'un petit-fils du poète, qui, au contact de l'écrit de saint Perpet, avait recouvré la santé ; l'autre, *Versus Paulini de orantibus*, est une inscription de vingt-cinq hexamètres, pour la basilique élevée par l'évêque de Tours en l'honneur de saint Martin.

L'*Eucharisticos* de Paulin de Pella fut publié par M. de la Bigne, en 1579. — Editions modernes par L. Leipziger, Breslau, 1858, in-8°, et par J. Brandes, dans les *Poetæ christiani minores*, Pars I°, Vienne, 1888, p. 263-334. (*Corpus script. eccles. lat.*, t. XVI). Ce poème n'a pas trouvé place dans la *Patrologie latine* de Migne. — J. Rocafort, *De Paulini Pellæi vita et carmine*, Bordeaux, 1890, in-8°.

L'édition *princeps* de Paulin de Périgueux est l'œuvre de Fr. Juret, Paris, 1589. On la retrouve dans Migne, *P. L.*, LXI, 1009-1076. — Deux éditions nouvelles, l'une par Corpet, avec traduction française, Paris, 1852, in-8° ; l'autre par M. Petschenig, dans les *Poetæ christiani minores* précités, Pars I, p. 1-190.

Le récit des miracles de saint Martin par saint Perpet n'a pas survécu. Le *Testamentum* et l'*Epitaphium Perpetui episcopi*, ap. Migne, *P. L.*, LVIII, 753-656, ont été fabriqués de toutes pièces par l'oratorien Vignier. V. le travail sus-mentionné, § 3, II, de J. Havet, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. XLVI, Paris, 1885, p. 205-271. La correspondance de Sidoine Apollinaire, v. *Supra*, II, contient une lettre à saint Perpet (VII, 9).

IV. Gennade de Marseille. — Le prêtre marseillais Gennade, dont nous avons tant de fois cité l'essai d'histoire littéraire (1), vivait également dans la seconde moitié du

(1) V. *Supra*, § 2, II. — M. Bruno Czapla, dans sa remarquable étude critique du *De viris illustribus*, fait ressortir le vaste savoir, la justesse d'esprit, la loyauté de Gennade. Malgré les taches qui le déparent, — ici et là quelques

v[e] siècle. C'est à peu près tout ce qu'on sait de lui. A la fin de son *De viris illustribus* (1), il esquisse lui-même à grands traits le tableau de son activité littéraire : « J'ai composé, dit-il, huit livres contre toutes les hérésies, six livres contre Nestorius et six livres contre Eutychès, trois livres contre Pélage, des traités sur le millénarisme et sur l'Apocalypse du bienheureux Jean, le présent ouvrage et une lettre que j'ai envoyée touchant ma foi au bienheureux Gélase, évêque de Rome ». Gennade nous apprend ailleurs (2) qu'il avait traduit en latin divers ouvrages grecs, ceux entre autres d'Evagre le Pontique (3). Ce qui est certain, c'est que la plupart de ses œuvres originales ont péri.

En général on identifie l'opuscule que nous avons encore *De ecclesiasticis dogmatibus* avec la *Lettre au pape Gélase*. De fait, cet opuscule est bien une sorte de profession de foi, puisqu'il nous donne un précis de la doctrine catholique ; mais il n'a rien de la forme épistolaire, et nulle part, sauf dans le chap. XXIII (4), on n'y retrouve l'accent d'une profession de foi personnelle. Peut-être vaut-il mieux se ranger à l'opinion de Caspari, et faire de notre

négligences, ailleurs une teinte semi-pélagienne trop prononcée, — le *De viris illustribus* a pour l'histoire de la littérature chrétienne du v[e] siècle une valeur exceptionnelle ; c'est une source de premier ordre et, en plus d'un cas, la source unique qui nous demeure ouverte. Sa bibliographie, dans laquelle Gennade ne signale point ordinairement de livres qu'il n'ait lus, est bien plus sûre que la biographie des auteurs, une œuvre souvent de seconde main. Le *De viris illustribus* fut écrit de l'an 477 à l'an 494, peut-être de l'an 491 à l'an 494. V. Br. Czapla, *Gennade, historien littéraire*, Munster, 1898, in-8°. (N. DES T.).

1. Ch. C, V. *Supra*, § 2, II. « *Scripsi adversus omnes hæreses libros VIII, et adversus Nestorium libros VI et adversus Eutychen libros VI et adversus Pelagium libros III et tractatus de mille annis et de Apocalypsi beati Joannis et hoc opus et epistulam de fide mea misi* (*missam ?*) *ad beatum Gelasium, urbis Romæ episcopum* ».

2. *De vir. ill.*, ch. XI, 72.

3. V. *Supra*, § 53, IV.

4. *Laudo, vitupero*, etc.

opuscule un débris des « huit livres contre toutes les hérésies », ou plus précisément la conclusion positive de cet ouvrage.

L'opuscule trahit souvent l'influence du semi-pélagianisme, qui florissait encore à cette époque dans la Gaule méridionale. Impossible aussi d'en méconnaître la trace dans le *De viris illustribus* ; témoin le jugement de l'auteur sur saint Augustin (1) et sur saint Prosper d'Aquitaine (2) d'une part, de l'autre, sur Jean Cassien (3) et sur Fauste de Riez (4).

L'édition princeps de l'opuscule *De ecclesiasticis dogmatibus* fut donnée par G. Elmenhorst, Hambourg, 1613, in-4° ; reproduite par Migne, *P. L.*, LVIII, 979-1054. — Fr. Œhler, *Corpus hæreseologicum*, t. I, Berlin, 1858, a enrichi son édition (p. 335-355) des notes d'Elmenhorst (p. 356-400). — Sur l'identité de l'opuscule, v. Caspari, *Anecdota d'histoire ecclésiastique*, I, Christiania, 1883, p. 21, note 2.

Caspari et Jungmann ont publié, en 1881, une profession de foi avec ce titre : *Gennadius Massiliensis episcopus de fide disputans inter cætera dixit*. La raison du titre est que la profession de foi emprunte aux deux premiers chapitres de l'opuscule *De ecclesiasticis dogmatibus*, plus ou moins littéralement, une foule de passages. Elle est visiblement l'œuvre d'une main postérieure et forme un tout à part et complet. Caspari en donne une nouvelle édition, *Op. cit.*, p. 301-304 ; cf. p. 19-23.

V. Saint Avite de Vienne. — Alcimus Ecdicius Avitus, la colonne de l'Eglise catholique dans le royaume des Burgondes, l'âme de l'épiscopat orthodoxe de l'est et du midi de la Gaule, était né vers le milieu du v[e] siècle, au

1. Ch. XXXVIII.
2. Ch. LXXXIV.
3. Ch. LXI.
4. Ch. LXXXV.

sein d'une famille sénatoriale d'Auvergne, qui comptait trois générations d'évêques. Il monta, après son père, en 490, sur le siège de Vienne et l'occupa jusqu'à sa mort vers l'an 526, respecté et ménagé des maîtres ariens du pays, sans jamais faiblir ni fléchir dans les travaux et les luttes de son apostolat. On le vit déployer contre toutes les hérésies, y compris le semi-pélagianisme, un zèle infatigable, et ce fut lui qui, par sa haute influence, gagna le roi Sigismond (516-523) à la foi catholique.

Les tendances schismatiques de l'Orient, si fortement accusées par le schisme d'Acace, ne lui inspiraient qu'horreur et dégoût, et saint Avite ne s'épargna pas pour affermir et resserrer autant que possible les relations de l'Eglise burgonde avec la papauté. L'idée de la primauté de Rome est, pour ainsi parler, son étoile, et c'est en union avec le Saint-Siège qu'il veut sauvegarder et protéger les intérêts de la civilisation chrétienne comme de l'autorité religieuse. On connaît le mot de saint Avite : « Mettez le pape en question et l'épiscopat tout entier chancelle sur sa base (1). »

Grand évêque, saint Avite mérite aussi d'être étudié comme écrivain. Il tient, dans l'histoire de la poésie chrétienne, un rang très distingué. Son chef-d'œuvre est un vaste poème en vers hexamètres, que l'auteur intitule, dans une lettre (2), *Libellos de spiritualis historiæ gestis*. Il se divise en cinq livres qui ont chacun leur titre spécial, et chante la création, le péché originel, le jugement de Dieu ou l'expulsion du paradis, le déluge, le passage de la mer Rouge. Les trois premiers livres sur la création, le péché originel et le jugement de Dieu, se relient étroitement entre eux et forment un tout, un véritable *Paradis*

1. *Ep.*, 34, éd. Peiper : « Si papa urbis vocatur in dubium, episcopatus jam videbitur, non episcopus, vacillare ».
2. *Ep.*, 51, éd. Peiper.

perdu (1). Le IIe livre, le plus étincelant par la beauté de la forme, nous dépeint la catastrophe ; le livre Ier en avait comme écrit la préface, le livre III en déroulera les tristes suites. L'unité du plan et de l'idée qui domine partout le sujet, la liberté qui se déploie et se joue dans le cadre fourni par la Bible, tout atteste le génie du poète.

Dans le IVe et le Ve livres, on trouve encore des fragments remarquables, et l'on s'étonne qu'ils soient demeurés si obscurs. Mais ces deux derniers livres, tout en se rattachant l'un à l'autre, le déluge, aussi bien que le passage de la mer Rouge étant le type du baptême, ne forment pas un tout organique.

Le second poème de saint Avite, celui que l'auteur intitule, dans la préface, *De consolatoria castitatis laude*, est fort inférieur au premier. Le poète y fait, en six cent soixante-six hexamètres, l'éloge de la virginité ; il l'a dédié à sa sœur Fuscina, que l'on avait consacrée dès sa naissance à Dieu et qu'il voulait prémunir et rassurer contre les tentations du cloître.

L'évêque de Vienne, dans ses poèmes, suit pas à pas Virgile et se rattache à Sidoine Apollinaire (2). Les lois de la prosodie sont assez respectées, le style est relativement pur et châtié. Par contre, la prose de saint Avite foisonne en barbarismes de tout genre ; la prose à cette époque se ressent, plus profondément et plus vite que la poésie, de la décadence générale.

Outre la correspondance de saint Avite, il ne reste de lui que deux ouvrages en prose, *Contra Eutychianam hæresim*

1. Il n'est pas impossible que Milton ait eu connaissance des vers de saint Avite. Milton était érudit autant que poète, et, dans le domaine surtout de la littérature chrétienne, ses lectures étaient immenses. Quoiqu'il en soit, on ne saurait méconnaître l'analogie des deux poèmes, ni refuser au poème de saint Avite l'honneur de soutenir, en plus d'un endroit, le parallèle avec celui de Milton. (N. des T.).

2. V. *Supra*, II.

libri II, de l'an 512 ou 513, et *Dialogi cum Gundobado rege vel librorum contra Arianos reliquiæ*.

Les lettres, au nombre d'une centaine, vont de l'an 495 à l'an 518 et jettent une curieuse lumière sur l'histoire ecclésiastique et politique du temps. L'évêque de Vienne avait écrit un grand nombre d'homélies, dont il n'a survécu que des fragments et des extraits ; nous avons toutefois conservé une *Homélie sur les Rogations* et un *Sermon pour le premier jour des Rogations*.

La première édition complète de saint Avite est due à J. Sirmond, S. J., Paris, 1643, etc. C'est de là que toutes les autres éditions dérivent, sans excepter celle de Migne, *P. L.*, LIX. — R. Peiper, le premier, est remonté aux manuscrits, et de sa vaste et minutieuse enquête une édition nouvelle est sortie : *Alcimi Ecdicii Aviti Viennensis episc. opera quæ supersunt*, Berlin, 1883 (*Monum. Germ. hist. Auct. Antiquiss.*, t. VI, Pars 2a). — L'édition la plus récente est celle d'Ul. Chevalier : *Œuvres complètes de saint Avite, évêque de Vienne*, Lyon, 1890, in-8°. Cf. Ul. Chevalier, *Introduction aux œuvres de saint Avite*, nouv. édition, dans l'*Université catholique*, nouv. série, 1890, t. III, p. 5-17.

L'appendice qui suit, dans l'édition de Peiper, les écrits en prose de saint Avite, comprend notamment la vieille *Vie*, p. 177-181, et l'*Epitaphe* versifiée du saint, p. 185-186 ; ap. Migne, *P. L.*, LIX, 197-199. — On trouve dans Peiper, *l. c.*, p. 161-164 (Migne, *P. L.*, LIX, 197-198) le procès-verbal d'une conférence théologique, tenue à Lyon l'an 499, en présence du roi Gondebaud, et dans laquelle saint Avite, l'orateur des évêques catholiques, aurait gagné sur les évêques ariens une brillante victoire : mais Havet (1885) a fait toucher du doigt la fausseté de cette pièce, fabriquée par l'oratorien Vignier. Il en faut dire autant de la lettre du pape Symmaque à l'évêque de Vienne, du 13 octobre 501, *Ep.* 33, éd. Peiper (Migne, *P. L.*, LXII, 51-52). Nous avons mentionné, *Supra*, III, la dissertation de M. Havet. Cf. F. Desloges, *Le Colloque de Lyon*, dans l'*Université catholique*, nouv. série, 1890, t. IV, p. 67-80.

Peiper a relevé dans les poésies de notre saint, les imitations ou centons des poètes classiques : idée reprise et développée par M. Manitius dans la *Revue des gymnases de l'Autriche*, 1886, t. XXXVII, p. 244-

250, et par C. Weyman, dans le *Musée rhénan de philologie*, nouv. série, 1887, t. XLII, p. 637.

Sur saint Avite, v. Gorini, *Défense de l'Eglise*, 6e éd., Paris, 1872, t. II, p. 1-87. — P. Parizel, *De vita et scriptis S. Aviti, Viennensis episcopi, dissertatio historico-literaria*, Louvain, 1859, in-8°. — V. Cucheval, *De S. Aviti Viennæ episc. operibus commentarium*, Paris, 1863, in-8°. — C. Binding, *Le royaume romano-burgonde*, de l'an 443 à l'an 532, t. I, Leipzig, 1868, p. 168-179 : *Alcimus Ecdicius Avitus;* cf. p. 290-297 : *Chronologie des principales lettres d'Avitus*. — Guizot, *Hist. de la civilisation en France*, 7e édit., 1859, t. II, p. 64-77. — Ampère, *Hist. littéraire de la France avant Charlemagne*, 2e éd., 1867, t. II, p. 178-193. — A. Charaux, *Saint Avite, évêque de Vienne en Dauphiné, sa vie, ses œuvres*, Paris, 1876, in-8°. — H. Denkinger, *Alcimus Ecdicius Avitus, archevêque de Vienne*, 460-526, *et la destruction de l'Arianisme en Gaule*, Genève, 1890, in-8°.

VI. Saint Césaire d'Arles est, au VIe siècle, le plus illustre et le plus influent des évêques de la Gaule méridionale. Esprit tout pratique et sans ombre d'ambition littéraire, cœur brûlant de charité, Césaire nous offre un modèle de ces évêques apôtres, qui, après l'effondrement du monde romain, sauvèrent la civilisation chrétienne dans les Etats que venaient de se tailler les Barbares.

Il naquit, en 470 ou 471, à Châlon-sur-Saône, d'une famille obscure, et se retira de bonne heure dans l'abbaye de Lérins. Mais le soin de sa santé l'obligea bientôt à quitter l'île et à chercher dans la ville d'Arles un climat plus doux. Quelques années après, il en devenait malgré lui l'évêque.

Arles était le champ clos où s'entrechoquaient, pour s'en disputer la conquête, Ostrogoths et Visigoths, Francs et Burgondes ; quarante années durant, 502-542, dans la mêlée d'une profonde révolution sociale et religieuse, le grand évêque y déploya, comme pasteur des âmes, comme réformateur de la discipline ecclésiastique, comme pré-

dicateur surtout, sa puissante et bienfaisante activité.

L'éloquence de saint Césaire, qui est le contrepied de la parole travaillée et vaine des rhéteurs, fut l'une des principales sources de sa renommée ; Césaire est peut-être le plus grand prédicateur populaire que l'ancienne Eglise latine ait jamais vu. Aussi, son héritage littéraire se compose-t-il principalement de sermons. Une vieille biographie de notre saint nous apprend qu'il écrivait des sermons sur les sujets les plus variés, et que, non content de les donner aux prêtres qui passaient par son diocèse, il les envoyait chez les Francs, dans la Gaule, en Italie et en Espagne, pour l'usage du clergé (1).

On attend toujours un recueil critique des sermons arrivés jusqu'à nous ; mais le discernement des pièces authentiques et des pièces apocryphes se heurte à de grosses difficultés (2) ? Ce qui caractérise les sermons d'une authenticité certaine, c'est la simplicité, la clarté, la pureté relative du style ; car ce style simple est incomparablement plus latin que le style contourné de tel autre écrivain du même temps.

Presque tous ces sermons s'adressent spécialement au peuple, à la multitude ; ils fourmillent d'antithèses familières, de comparaisons empruntées à la nature, à la vie commune, aux industries les plus vulgaires. Un petit groupe d'homélies est destiné aux moines.

L'évêque d'Arles resta moine de cœur. L'intérêt passionné qu'il portait à l'ordre monastique lui inspira la rédaction de ses deux *Règles*, l'une *Ad virgines*, l'autre *Ad monachos*. La plus longue, celle des religieuses, fut l'œuvre préférée de l'évêque ; il la retoucha sans cesse pendant les longues années de son épiscopat, et ses filles spirituelles eurent sa dernière pensée.

1. *Vita S. Cæsarii*, I, 5, 42 : MIGNE, *P. L.*, LVII, 1021.

2. Cf. *Supra*, § 87, II. V. P. Lejay, dans la *Revue biblique internationale*, octobre 1895, p. 593. (N. DES T.).

De saint Césaire nous avons, en outre, quelques lettres et, sous la forme d'une lettre à son successeur, un testament (1). Quant à l'opuscule *Sur la grâce et le libre arbitre*, il faut ou l'identifier avec les décisions du IIe concile d'Orange (529) ou le croire perdu. Ce célèbre concile d'Orange, qui condamna définitivement le semi-pélagianisme, était présidé par saint Césaire.

Dom Germain Morin avait projeté une édition complète de saint Césaire qui n'a pas encore paru. V. Morin, *Mes principes et ma méthode pour la future édition de saint Césaire*, dans la *Revue Bénédictine*, 1893, t. X, p. 62-77. — Sur les anciennes éditions des sermons de saint Césaire, on trouve une mine de renseignements précis dans Fessler, *Instit. Patrol.*, II, 875-884. — Presque tous les sermons imprimés figurent parmi les *Sermones supposititii* de saint Augustin, dans l'appendice au tome Ve de l'édition bénédictine du grand docteur (cf. *Supra*, § 72, X), ainsi que dans Migne, *P. L.*, XXXIX, 1735 et s. — Migne a donné d'autres sermons sous le nom de saint Césaire, *P. L.*, LXVII, 1041-1090, 1121-1125. — Sur la quote-part de saint Césaire dans les deux recueils d'homélies sus-mentionnées, § 87, II, v. § 87, III, les travaux de Dom Morin et d'Engelbrecht touchant la critique des sermons de Fauste de Riez. Cf. S. Lœwenfeld, *Les homélies de saint Césaire*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1883-1884, t. VI, p. 60-62. — Un avertissement aux fidèles, œuvre selon toute apparence de saint Césaire, a été publié pour la première fois par Caspari, *Anecdota d'histoire ecclésiastique*, I, Christiania, 1883, p. 213-224; Caspari a pareillement exhumé un autre discours, qu'il croit très probablement de l'évêque d'Arles, une exhortation à célébrer dignement la prochaine fête de Pâques, V. *Lettres, opuscules et sermons...*, Christiania, 1890, p. 200-201.

Outre les sermons, Migne a publié, *P. L.*, LXVII, *La vie de saint Césaire* (col. 1001-1042), *La Règle pour les moines* (1099-1104), *La Règle pour les Vierges* (1105-1121), *Trois Epîtres* (1125-1138), le *Testament* (1139-1142).

Sur la vie et les œuvres de saint Césaire, v. N. Villevieille, *Histoire de saint Césaire, évêque d'Arles*, Aix-en-Provence, 1884, in-8°. — Gellert,

1. V. Dom Morin, *Le testament de saint Césaire d'Arles et la critique de M. Krusch*, dans la *Revue bénédictine*, 1899, n. 3. (N. des T.).

Césaire d'Arles, Part. I et II, (2 Progr.), Leipzig, 1892-1893, in-4°. — Arnold, *Césaire d'Arles et l'Eglise gauloise de son temps*, Leipzig, 1894, in-8°. — A. Malnory, *Saint Césaire, évêque d'Arles*, 503-543, Paris, 1895. — P. Lejay, *Saint Césaire, évêque d'Arles*, Paris, 1897, in-8°.

Un Africain de naissance, Julien Pomère, rhéteur fameux et prêtre de l'église d'Arles, fut quelque temps le maître de saint Césaire. Une partie de son héritage littéraire s'est perdue (1); il n'en survit que trois livres excellents, intitulés *De la vie contemplative* (2). Pour plus de détails sur Pomère, v. J. Nirschl, *Manuel de patrologie et de patristique*, t. III, Mayence, 1885, p. 297-302.

Les quelques sermons qui nous sont parvenus (3), sous le nom de saint Eleuthère, évêque de Tournay (486-531) ne sauraient tous passer pour authentiques (4).

Saint Remi, le célèbre évêque de Reims (459-533), nous a laissé quatre *Lettres*, un *Testament* et une *Inscription* en vers pour un calice consacré (5).

D'Aurélien, évêque d'Arles (546-551 ou 553), il nous est resté deux *Règles monastiques*, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, modelées toutes les deux sur les *Règles* de saint Césaire, qu'elles développent, et des Extraits d'une lettre *au roi Théodebert* (6).

1. Gennade, *De vir. ill.*, ch. xcviii.

2. Migne, *P. L.*, lix, 415-520. V. Ampère, *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 68-69, 204. (N. des T.).

3. Migne, *P. L.*, lvi, 83-102.

4. Cf. Streber, dans le *Dictionnaire théologique* de Wetzer et Welte, 2e édit., iv, 301.

5. Migne, *P. L.*, lxv, 963-975.

6. Migne, *P. L.*, lxviii, 385-408.

§ 89. — *Littérature de l'Irlande, de l'Espagne et de l'Afrique*

1. Saint Patrice. — La vie de l'apôtre de l'Irlande est toujours enveloppée d'ombres épaisses, que les travaux de la critique moderne n'ont pas réussi à percer.

Patrice, ou de son nom primitif Succat, doit être né en 383 ; il serait originaire, suivant les uns, de Kilpatrick près de Dumbarton, au sud-ouest de l'Ecosse, suivant les autres de Boulogne-sur-mer, au nord de la France. Le pape Célestin Ier le chargea, en 432, d'évangéliser l'Irlande et lui donna le nom de Patrice. Il ne serait mort qu'en 493, à l'âge de cent vingt ans.

Des écrits qui portent le nom de saint Patrice, deux sont tenus généralement pour authentiques, une *Confession*, sous la forme d'une lettre à l'Irlande, et une *Lettre à Coroticus* ou *aux chrétiens sujets du tyran Coroticus*. La *Confession* nous offre, non pas une exposition de la foi ou de la doctrine du saint, mais un abrégé de sa vie ou de son apostolat. Coroticus était un prince irlandais qui avait surpris une troupe de néophytes chrétiens, et les avait ou massacrés ou faits prisonniers. On a révoqué naguère en doute l'authenticité de ces deux écrits. Celle des autres est encore bien plus contestée.

Sur la vie de saint Patrice, v. A. Bellesheim, *Hist. de l'Eglise catholique en Irlande*, t. I, Mayence, 1890, p. 1-68. Cf. Gradwell, *Succat, The Story of sixty years* (373-433) *of the Life of St. Patrick*, Londres, 1892, in-8°. — Les vieilles biographies de notre saint, dans lesquelles s'amal-

gament déjà de l'histoire et de la légende, ont été rééditées avec d'autres par Whitley Stokes, *The Tripartite Life of Patrick, with other Documents relating to that Saint*, Londres, 1887, 2 vol. (*Rerum Britannicarum medii ævi scriptores*). Cf. aussi la Biographie dans Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore* (*Anecdota Oxoniensia, Mediæval and modern Series, Part*. V), Oxford, 1890, p. 1-19, 149-167.

Sur les anciennes éditions de saint Patrice, v. Schœnemann, *Bibl. hist. lit. Patrum lat.*, II, 849 et s.

Migne, *P. L.*, LIII, donne, indépendamment de la *Confession*, col. 801-804, et de la *Lettre à Coroticus*, 813-818, les pièces ci-après : *Synodus Patricii*, 817-822, *Canones alii S. Patricio adscripti*, 823-824, *Synodus episcoporum Patricii, Auxiliis, Isernini*, 823-826, *Canones alii S. Patricio attributi*, 827-828, *Proverbia aliqua S. Patricii*, 827-828, *Charta S. Patricii*, 827-830, *Patricii episc. de tribus habitaculis liber*, 831-838, *Hymnus alphabeticus in laudem S. Patricii tum viventis*, attribué à l'évêque Secundinus son neveu, 837-840. — Dans Whitley Stokes, *The Tripartite Life of Patrick*, t. II, p. 269-489, on trouve les écrits suivants : *Documents from the Book of Armagh, The Confession of St Patrick, St Patrick's Letter to the Christian Subjects of Coroticus, Preface to the Faed Fiada, Secundinus' Hymn, Preface to the foregoing Hymn, Fiacc's Hymn, Ninnine's Prayer, Homily on St Patrick*. — V. encore George T. Stokes et Ch. H. H. Wright, *The Writings of St Patrick, the Apostle of Ireland*, Londres, 1877, in-8°. — Ch. H. H. Wright, *The Writings of Patrick, the apostle of Ireland* (*Christian Classics*, t. VI), Londres, 1889, in-12°. — Th. Olden, *Epistles and Hymns of St Patrick, with the poem of Secundinus translated into English*, Londres, 1889, in-8°.

J. von Pflugk-Hartung, à l'encontre de Whitley-Stokes, bat en brèche l'authenticité de la *Confession* et de la *Lettre à Coroticus* ; v. les *Nouvelles annales d'Heidelberg*, 1893, t. III, p. 71-87.

Sur l'Hymne alphabétique attribuée à l'évêque Secundinus, v. Manitius, *Histoire de la poésie latine chrétienne*, Stuttgard, 1891, p. 238-240.

II. Idacius. — En Espagne, comme en Aquitaine, la *Chronique* de saint Jérôme (1), au v° siècle, trouve un continuateur.

Né, vers la fin du siècle précédent, à Lémica, en Galice, au-

1. V. *Supra*, § 71, VI.

jourd'hui Jinzo de Lima en Portugal, sacré dès l'an 427 évêque, probablement d'Aquæ Flaviæ, aujourd'hui Chaves, et personnage politique important, Hydatius ou Idacius poursuivit jusqu'à l'an 468 l'œuvre du solitaire de Bethléem. Modeste et consciencieux, il distingue lui-même les deux parties de son travail, l'une qui se rattache immédiatement à la *Chronique* de saint Jérôme et s'appuie sur les documents du temps, l'autre, à dater de 429, où l'auteur parle en témoin ; c'est cette seconde partie qui fait la valeur comme l'intérêt de l'ouvrage.

L'Espagne, et spécialement la Galice, y occupent le premier plan. A mesure que l'unité romaine se démembre, l'esprit national renaît et grandit, et l'on sent bien plus l'Espagnol dans Idacius que dans Orose.

Le premier éditeur de cette *Chronique* fut Louis de S. Laurentio, sous le pseudonyme de Paulus Profitius, Rome, 1615. — Migne, *P. L.*, donne la *Chronique* deux fois : LI, 873-890, d'après l'édition du P. Sirmond, Paris, 1619, etc., ou plutôt d'après Galland, qui l'avait reproduite, *Bibl. vet. Patr.*, t. X, p. 323 et s., puis, LXXIV, 701-750, d'après l'édition de J. M. Gazon et F.X. de Ram, Bruxelles, 1845. — L'édition la plus récente est celle de Th. Mommsen, dans les *Chronica minora saec.*, IV-VII, vol. II, p. 13-36. (*Monum. Germ. hist. Auctores antiquissimi*, t. IX, Berlin, 1894).

L'unique manuscrit d'Idacius contient, à la suite de la *Chronique*, les tables consulaires des années 245-468 ; après Migne, *P. L.*, LI, 891-914, Mommsen les a publiées de nouveau dans le vol. I des *Chronica minora*, p. 205-247 (*Mon. Germ. hist. Auct. antiquissimi*, t. IX, 1892), sous ce titre : *Consularia Constantinopolitana ad a.* 395, *cum additamento Hydatii ad a* a. 468 (*accedunt Consularia Chronici Paschalis*). — L'opinion de Mommsen touchant l'origine des tables consulaires est critiquée par C. Frick, *Les Fasti Idatiani et le Chronicon Paschale*, dans la *Revue byzantine*, 1892, t. I, p. 282-291.

Sur Idacius, v. Gams, L'*Histoire de l'Eglise d'Espagne*, t. II, sect. Ire, Ratisbonne, 1864, p. 465-471. — J. Chr. F. Baehr, *Les poètes et les historiens chrétiens de Rome*, 2e éd., Carlsruhe, 1872, p. 208-212.

III. Victor de Vite. — Maîtres de l'Afrique du nord, les Vandales ariens s'étaient juré d'y anéantir l'Eglise catholique. De là, sous les règnes de Genséric et d'Hunéric, des persécutions atroces, dont Victor évêque de Vite dans la Byzacène — un témoin et une victime — s'est fait, en 486, l'historien. Le travail de Victor, est intitulé : *Historia persecutonis Africanæ provinciæ temporibus Geiserici et Hunirici regum Wandalorum*. Les anciens éditeurs communément le partageaient en cinq livres ; dans les éditions modernes il n'en comprend plus que trois.

Le premier livre, qui retrace la persécution de Genséric (427-477), n'est à tout prendre qu'un travail de seconde main. Bien autre est l'importance des deux livres suivants : ici, en effet, l'auteur raconte l'histoire contemporaine, le règne d'Hunéric (477-484); il parle plus d'une fois en témoin oculaire ; il nous transmet des documents précieux, par exemple le symbole détaillé que les évêques catholiques firent tenir au roi, après l'inutile colloque de Carthage, le 1er février 484 (II, 56-101), et l'édit de persécution promulgué par Hunéric le 24 février de la même année (III, 3-14.).

Victor écrit de l'exil et, comme Lactance, il écrit sous l'impression toute vive de l'effroyable cruauté des Vandales; souvent, il est vrai, les couleurs du tableau sont chargées. Le style de l'ouvrage, relativement simple et fréquemment incorrect, ne laisse pas d'atteindre parfois à l'éloquence.

A cette *Histoire de la persécution africaine* les manuscrits et partant les éditions annexent une *Passion* de sept moines martyrisés à Carthage en 483, *Passio beatissimorum martyrum qui apud Carthaginem passi sunt sub impio rege Hunirico die VI Non. Julias*. Il faut probablement y voir, non pas une œuvre de l'évêque de Vite, mais l'œuvre d'un compatriote et d'un contemporain.

Les éditions renferment en outre une *Notitia provincia-*

rum et civitatum Africæ, c'est-à-dire une liste — liste dressée par provinces — des évêques catholiques qui furent mandés à la conférence de Carthage du 1[er] février 484.

Les plus récentes et les meilleures éditions de Victor sont dues à C. Halm, Berlin, 1879 (*Monum. Germ. hist. Auct. antiquiss.*, t. III, Pars I), et à M. Petschenig, Vienne, 1881 (*Corpus script. eccl. lat.*, t. VII). Cf. Petschenig, *La tradition manuscrite de Victor de Vite*, dans les *Comptes rendus de l'Académie de Vienne, sect. de philosophie et d'histoire*, 1880, t. XCVI, p. 637-732. — De nos jours, Migne, *P. L.*, LVIII, 179-279, et Hurter, *SS. Patrum opusc. sel.*, t. XXII, ont reproduit d'anciennes éditions.

A. Auler, *Victor de Vite*, dans les *Recherches historiques* dédiées à Arnold Schæfer.... p. 253-275, Bonn, 1882, in-8°, conteste la véracité de Victor, qu'il accuse d'exagération et de partialité. La thèse d'Auler n'a pas trouvé d'écho. Cf. Le Blant, dans le *Journal des savants*, 1882, p. 298. — G. Pœtzsch, *Victor de Vite et la persécution de l'Eglise dans le royaume des Vandales* (Progr.), Dœbeln, 1887, in-4°. Cf. F. Gœrres, *L'Eglise et l'Etat dans le royaume des Vandales*, 429-534, dans la *Revue allemande de la science historique*, 1893, t. III, fasc. I, p. 14-70. — Sur le miracle de Tipasa (Victor, *Hist. persec.*, III, 29-30), v. P. van Hoensbroech, S. J., dans les *Voix de Maria-Laach*, 1889, t. XXXVII, p. 270-283 ; et F. Gœrres, *Contributions à l'histoire ecclésiastique des Vandales*, dans la *Revue de théologie scientif.*, 1893, t. I, p. 494-500.

Le symbole sus-mentionné des évêques catholiques est de la main d'Eugène, évêque de Carthage (480-505). Il nous reste aussi d'Eugène une *Lettre à ses concitoyens pour le maintien de la foi catholique* (1). Les autres écrits de cet héroïque confesseur (2) sont perdus.

L'évêque de Castellum dans la Mauritanie Césarienne,

1. MIGNE, *P. L.*, LVIII, 769-771.
2. GENNADE, *De vir. ill.*, ch. XCVII.

ce Céréalis que la *Notitia* précitée désigne sous le nom de Céréalis Castello-Ripensis, a laissé un court écrit *Contre l'Arien Maximin* (1).

D'Antoninus Honoratus, évêque de Constantine (Cirta) en Numidie, nous avons une belle lettre de consolation et d'encouragement à un catholique du nom d'Arcadius, que Genséric avait proscrit pour sa foi (2).

On déplore la perte des écrits de Victor, évêque de Cartenna dans la Mauritanie Césarienne, au temps de Genséric (3).

IV. Vigile de Tapse. — Le colloque de Carthage, auquel Hunéric avait convié pour le 1er février 484 l'épiscopat de son royaume, ariens et catholiques, comptait parmi ses membres Vigile, évêque de Tapse dans la province de Byzacène. De discussions, à vrai dire, il n'y en eut point. Comme tous ses collègues catholiques, Vigile fut banni ou dut prendre la fuite. Il résidait vers l'an 520 à Constantinople. On croit généralement qu'il mourut peu de temps après (4).

Du fond de l'exil, Vigile réfuta, en nombre d'ouvrages, l'arianisme et le monophysisme. Presque toujours il choisit la forme du dialogue, qui se prêtait plus, selon lui, aux allures de la discussion et gagnait mieux à la vérité l'esprit du lecteur (5). En publiant maints ouvrages, soit

1. Migne, *P. L.*, lviii, 757-768. — Cf. Rausch, dans le *Dictionnaire de théol.*, Wetzer et Welte, 2e éd., iii, 14.

2. Migne, *P. L.*, l, 567-570. Cf. Bardenhewer, dans le *Dict. de th.*, sus-mentionné, iv, 227 et s.

3. Gennade, *De vir. ill.*, ch. lxxvii. Gennade citait, entre autres, le *De pœnitentia publica* et l'*Ad Basilium quemdam super mortem filii consolatorius libellus*. R. Bruno Czapla, *Op. cit.*, p. 151 et s., croit pour de fortes raisons que ces deux opuscules n'ont pas péri, et qu'ils se trouvent le premier dans le traité pseudo-ambrosien, *De la pénitence*, ap. Migne, *P. L.*, xvii, 971-1004, le second dans le traité pseudo-basilien, *De consolatione in adversis*, ap. Migne, *P. G.*, xxxi, 1687-1704. (N. des T.).

4. V. *Supra*, iii.

5. V. l'avis préliminaire du *Dialogue contre les Ariens, les Sabelliens*, etc.

crainte d'exaspérer les Vandales et de raviver la persécution contre les catholiques, soit désir d'assurer le succès de ses travaux, soit mélange des deux sentiments, il a tu son nom et emprunté quelque nom glorieux du passé ; la conséquence naturelle, c'est que l'inventaire des œuvres de Vigile est malaisé à établir et que l'authenticité de plus d'une reste toujours douteuse et contestée (1).

On tient pour authentiques les trois ouvrages ci-après : *Contra Arianos dialogus*, sous la forme d'une discussion publique entre saint Athanase et Arius, *Athanasio, Ario et Probo judice interlocutoribus ; Contra Arianos, Sabellianos*, etc., *dialogus*, seconde édition revue et augmentée du dialogue précité, *Athanasio, Ario, Sabellio, Photino et Probo judice interlocutoribus ; Contra Eutychetem libri V*, écrits à Constantinople vers l'an 520 et destinés au public de l'empire d'Orient.

Ce petit groupe d'écrits à part, rien à peu près que ténèbres et incertitudes. La *Conférence avec l'arien Pascentius* et le Livre *Contre l'arien Félicien touchant l'unité de la Trinité* portent l'une et l'autre le nom de saint Augustin ;

1. Dans presque toutes ces questions de paternité littéraire, M. Gerhard Ficker, *Etudes sur Vigile de Tapse*, Leipzig, 1897, in-8° (79 pages) contredit nettement M. Bardenhewer et gagne, au fond, son procès. Selon M. Ficker, Vigile n'a des droits incontestables que sur deux ouvrages, sur le *Dialogue contre les Ariens, les Sabelliens*, etc., et sur les *Cinq livres contre Eutychès* de date postérieure. L'opinion traditionnelle qui place le berceau de ces cinq livres à Constantinople remonte au célèbre évêque d'Orléans Théodulphe († 821) ; mais elle ne cadre pas avec les données de l'auteur lui-même.

Vigile citait, dans le *Dialogue* sus mentionné, deux autres ouvrages de lui, l'un *Contre Marivadus, diacre arien*, l'autre *Contre l'évêque arien Palladius*. Ces deux écrits semblent aujourd'hui perdus ; avec ceux qui portent le même titre dans l'édition du P. Chifflet, ils n'avaient guère de commun que le nom.

Le *Dialogue contre les Ariens*, un méchant abrégé du *Dialogue contre les Ariens, les Sabelliens*, etc., les *Douze livres sur la Trinité*, le *Livre contre l'Arien Félicien* et la *Conférence avec l'Arien Pascentius* sont ou visiblement apocryphes, ou hors d'état de justifier leurs prétentions de se rattacher à Vigile. (N. des T.).

mais il y a cent raisons pour une de les attribuer à l'évêque de Tapse. On doute bien plus, n'en déplaise au P. Chifflet, de l'origine des *Trois livres contre Varimadus* (ou Marivadus), diacre arien, et de celle des *Douze livres sur la Trinité*. En tête de ces douze livres on lit le nom de saint Athanase, et B. de Montfaucon en a justement inséré le dernier parmi les œuvres du grand docteur, *Liber de Trinitate et Spiritu sancto* (1).

La seule édition complète des ouvrages sus-nommés est celle qu'a donnée le P. Chifflet, S. J., Dijon, 1664, in-4°. Elle est reproduite dans la *Patrologie latine* de Migne, LXII, Paris, 1848-1863. On ne trouve pas dans l'édition du P. Chifflet la *Conférence avec l'arien Pascentius*, et Migne la range parmi les œuvres apocryphes de saint Augustin, XXXIII, 1156-1162, ainsi que le livre *Contre l'arien Félicien*, XLII, 1157-1172. — Le P. Chifflet s'est mépris en attribuant à Vigile les deux livres *Contre l'arien Palladius*, Migne, *P. L.*, LXII, 433-463 ; le premier livre ne renferme que les Actes du concile d'Aquilée de l'an 381 (cf. Héfélé, *Histoire des conciles*, t. II, 2e éd., p. 35, note 3) ; il est extrêmement probable que le second livre nous rend l'ouvrage de Phœbadius, *De fide orthodoxa contra Arianos*. Cf. *Supra*, § 65, VI.

Vigile n'a guère attiré l'attention de la critique moderne. On ne peut indiquer ici que le solide et remarquable opuscule de G. Ficker, *Etudes sur Vigile de Tapse*, Leipzig, 1897, in-8o. V., quant à l'ancienne littérature, Chevalier, *Répert. des sources hist.*, 2298.

V. Saint Fulgence de Ruspe.—Compagnon d'armes intrépide des Victor et des Vigile dans la guerre contre l'Arianisme, champion habile autant que dévoué de la doctrine augustinienne de la grâce, Fulgence, « le plus grand

1. V. *Supra*, § 45, III. — Dom Morin, dans la *Revue bénédictine*, 1898, fasc., I. n'est pas éloigné d'attribuer les sept premiers livres à saint Eusèbe de Verceil. (N. des T.).

théologien et le plus saint évêque de son temps (1) », a jeté sur l'Eglise d'Afrique un dernier et puissant rayon de gloire. Il naquit en 468, à Telepte dans la Byzacène, et mourut en 533, évêque de Ruspe dans la même province. On le connaît à merveille par un document historique du plus haut prix, par cette Vie qu'un disciple de notre saint — Fulgence Ferrand, si l'on en croit la tradition — se hâta d'écrire en 533-534, aussitôt après la mort de son héros.

La famille de Fulgence était des plus considérables, et l'enfant y reçut une éducation fort soignée. Il entra dans la carrière administrative ; mais la lecture d'une page de saint Augustin, de l'explication du psaume XXXVI (Vulgate), lui inspira la résolution de tout quitter et de se vouer à l'état monastique. Moine et bientôt abbé, il se vit chasser, par la haine des Ariens, du monastère qu'il édifiait et gouvernait avec succès ; il visita Rome après la Sicile, et de retour dans sa patrie, fut élevé malgré lui, en 507 ou 508, sur le siège épiscopal de Ruspe, petite ville au bord de la mer.

Exilé par le roi Thrasamond (496-523), avec soixante autres évêques catholiques de la Byzacène, il se réfugia comme eux en Sardaigne. Vers l'an 515, il est vrai, son renom de science et de génie décida Thrasamond à le rappeler, pour prendre part dans Carthage à des discussions théologiques ; mais les intrigues des Ariens le firent de nouveau reléguer en Sardaigne, vers l'an 518. L'avènement d'Hildéric (523), en rendant la paix à l'Église d'Afrique, permit aux évêques de revoir la patrie, et Fulgence put travailler encore dix ans au bien de son troupeau.

Saint Fulgence a beaucoup écrit. La plupart de ses ouvrages vont à réfuter l'Arianisme et à étudier le mystère de l'Incarnation.

1. BOSSUET, *La défense de la Tradition*, etc. ; Liv. I, ch. XIV. (N. DES T.).

Le livre *Contre les Ariens*, le premier en date, est une réponse à dix questions que Thrasamond posa, vers l'an 515, à Fulgence. A de nouvelles objections du prince, l'évêque opposa les trois livres *Ad Thrasamundum regem Vandalorum*. Ce travail, d'après la *Vie de saint Fulgence* (1), a pour annexes un ouvrage *Contre Pinta*, et un mémoire, « commonitorium parvissimum », *Sur le Saint-Esprit*. L'ouvrage *Contre Pinta* n'a pas survécu ; celui qu'on imprime sous le titre de *Pro fide catholica adversus Pintam*, est apocryphe.

Plus tard, du moins à ce qu'il semble, on vit paraître le *De Trinitate ad Felicem notarium*, le *Contra sermonem Fastidiosi ariani ad Victorem*, le *De Incarnatione filii dei et vilium animalium auctore ad Scarilam*. Les dix livres *Contre l'Arien Fabien* ont péri, sauf trente-neuf fragments précieux.

Les moines scythes (2), les premiers, éveillèrent l'attention de saint Fulgence sur la théologie du dogme de la grâce, et le déterminèrent à réfuter scientifiquement le semi-pélagianisme. En 519 ou 520, ces moines avaient soumis leurs idées théologiques aux évêques africains, réfugiés en Sardaigne, et les évêques n'avaient pas hésité, par la plume de saint Fulgence, à sanctionner la formule que « l'une des trois personnes divines a souffert dans la chair », non plus qu'à protester avec leurs nouveaux alliés contre les théories de Fauste de Riez (3).

L'évêque de Ruspe fit plus ; du fond de la Sardaigne, il lança les deux livres *De remissione peccatorum ad Euthymium*, et les trois livres *Ad Monimum*, le premier sur la double prédestination de Dieu, celle des saints à la gloire, celle des méchants au supplice, le second sur

1. Ch. XXIII, XLVII ; XXIV, XLVIII : MIGNE, *P. L.*, LXV, 141.
2. V. *Supra*, § 79, II.
3. S. FULG., *Ep.* 17. *De incarnatione et gratia.*

le sacrifice de la messe, sur la mission du Saint-Esprit, sur le conseil ou *supererogatio* de saint Paul, le troisième sur le véritable sens du mot de l'Evangile, *Et le Verbe était en Dieu*. Les sept livres, *Contra Faustum* (1), un autre ouvrage de l'exil, ne sont malheureusement pas parvenus jusqu'à nous.

De retour en Afrique, Fulgence y écrivit, en 523, les trois livres dédiés à Jean et à Vénérius, *Sur la vérité de la prédestination et de la grâce divine*. La lettre synodale que les évêques africains adressèrent aussi à Jean et à Vénérius touchant le dogme de la grâce (2), est du même temps et de la même main. L'ouvrage *De prædestinatione et gratia* n'est pas de saint Fulgence; il a usurpé son nom.

Les écrits authentiques de notre saint sur la matière de la grâce et de la prédestination nous sont un écho fidèle de la doctrine augustinienne. Comme son maître, Fulgence va jusqu'à limiter en Dieu la volonté *salvifique*, et à tenir pour réprouvés les enfants morts sans baptême; aussi son attachement à suivre pas à pas l'évêque d'Hippone lui a-t-il justement valu le surnom « Augustin en raccourci (3) ».

Dans un opuscule exquis, *De fide ad Petrum seu de regula veræ fidei*, nous avons de main de maître un ré-

1. *Vita S. Fulgentii*, ch. XXVIII, LIV.

2. S. Fulg., *Ep.* 15. — Il est question plus haut, § 79, du Jean à qui cette lettre est adressée.

3. « C'est pour s'être attaché à saint Augustin et à saint Prosper, écrit Bossuet, *Déf. de la Tradition*, l. V, ch. XXI, qu'il a été si célèbre parmi les prédicateurs de la grâce; ses réponses étaient respectées. Quand il revint de l'exil qu'il avait souffert pour la foi de la Trinité, toute l'Afrique crut voir en lui un autre Augustin, et chaque Eglise le recevait comme son propre pasteur ». Ce qui n'empêchera pas qu'au IX[e] siècle, Hincmar ne réponde à Gottschalk, se réclamant de saint Fulgence, que jamais Fulgence n'a eu dans l'Eglise grande autorité : *De præd. Dei et lib. arb.*, ch. III, ap. Migne, *P. L.*, CXXV, 86 et s. (N. des T.).

sumé de toute la théologie dogmatique. Mentionnons enfin quelques lettres et dix sermons de saint Fulgence.

On doit la première édition de saint Fulgence à G. Pirkheimer et J. Cochlæus, Haguenau, 1520, in-f°. — L'édition la plus complète et la meilleure est celle de L. Mangeant, Paris, 1684, in-4°, Venise, 1742, in-f°; Migne l'a reproduite, *P. L.*, LXV, Paris, 1847-1861. — Hurter, *SS. Patrum opusc. sel.*, donne, dans le tome XVI, le *De fide ad Petrum*, et, dans les t. XLV-XLVI, les *Lettres* (I-XVIII), avec la *Vie de saint Fulgence.*

On trouve sur notre saint un solide et pénétrant article dans les *Instit. Patrol.* de Fessler (1850-1851), II, 830-869. De nos jours, ni Fulgence ni ses œuvres n'ont guère attiré l'attention. — J. Klein, *Sur un manuscrit de Nicolas de Cusa*, Berlin, 1866, in-8°, p. 143-145, apporte son concours à la critique textuelle de l'ouvrage apocryphe, *De fide catholica adversus Pintam* (*P. L.*, LXV, 705-720). — Caspari, *Sources inédites... de l'histoire du symbole baptismal*, etc., II, Christiania, 1869, p. 245-264, étudie « le symbole de Carthage et de l'Afrique d'après Fulgence de Ruspe », c'est-à-dire d'après les fragments des dix livres, *Contre l'arien Fabien* (*P. L.*, LXV, 749-834). — F. Gœrres, *Contributions à l'histoire ecclésiastique du royaume des Vandales*, dans la *Revue de théol. scientif.*, 1893, t. I, p. 500-511, étudie la vie de saint Fulgence.

Fulgence Ferrand, un disciple, un parent peut-être du grand évêque de Ruspe, le suivit dans son exil de Sardaigne, et devint en 520 diacre de l'Eglise de Carthage. C'est tout ce qu'on sait de lui. Facundus d'Hermiane, dans son apologie des Trois-Chapitres (1), parle dès 546 de Fulgence Ferrand, comme n'étant déjà plus.

Indépendamment de la *Vie de saint Fulgence* que nous avons citée, Ferrand a laissé nombre de lettres et une *Breviatio canonum*, la première collection systématique de

1. IV, 3 : *P. L.*, LXVII, 624.

canons que l'Afrique ait vue (1). L'auteur y emprunte ses textes à la *Versio Hispana* des conciles grecs, et aux conciles d'Afrique, dont quelques-uns ne nous sont pas autrement connus. Ces textes sont rangés méthodiquement sous deux cent trente-deux chefs ; il y est question tour à tour de l'évêque (ch. I-LXXXIV), du prêtre (ch. LXXXV-CIII), du diacre (CIV-CXX), des clercs en général (ch. CXXI-CXLII), des conciles (ch. CXLIII-CXLIV), de la procédure et notamment de la procédure contre les hérétiques, les juifs et les païens (ch. CLXV-CXCVIII), du baptême (ch. CXCIX-CCV), du carême (ch. CCVI-CCX) ; l'ouvrage se termine par des prescriptions diverses (ch. CCXI-CCXXXII) (2).

Migne a publié à part (3) sept lettres théologiques de Ferrand ; il en avait déjà inséré deux, adressées à Fulgence de Ruspe, dans la correspondance du saint évêque (4). Mais de la lettre écrite à Eugippius (5), il ne donne qu'un fragment, longtemps le seul connu (6). Le texte intégral de la lettre n'a été retrouvé que par le cardinal Mai dans le Codex Casinas, du XI[e] siècle (7). C'est du même Codex que Reifferscheid (8) a exhumé cinq nouvelles lettres inédites de Ferrand : lettres courtes et sans intérêt général comme sans grande valeur.

VI. Dracontius. — L'Afrique, sur les confins du V[e] et du VI[e] siècle, produit aussi l'un des poètes les plus intéres-

1. La *Breviatio* a été plusieurs fois publiée ; elle se trouve dans la *Patrologie latine* de MIGNE, t. LXVII et LXXXVIII.

2. Pour l'analyse détaillée de l'ouvrage comme pour l'étude des manuscrits et des éditions, v. Fr. Maassen, *Histoire des sources de la littérature du droit canonique en Occident jusqu'à la fin du moyen âge*, t. I, p. 799-802, Gratz, 1870.

3. *P. L.*, LXV, 887-950.

4. *P. L.*, LXV, 378 390, 392-394.

5. V. *Infra*, § 90, IV.

6. *P. L*, LXVII, 907-908, d'après GALLAND, *Bibl. vet. Patrum*, t. XI, p. 355.

. *Script. vet. nova Coll.*, t. III, 2, p. 169 184.

8. *Aneodota Casinensia* (Supplément à l'*Index scholarum in univers. litt. Vratislaviensi per hiemem* a. 1871-1872 *habendarum*), p. 5-7.

sants de cette époque, un vrai poète chrétien, Blossius Æmilius Dracontius.

Né au sein d'une famille opulente, qui avait su, malgré la conquête des Vandales, conserver ses domaines, Dracontius reçut l'éducation libérale de la bonne société ; des écoles des grammairiens il passa dans celles des rhéteurs, et finit par embrasser la carrière du barreau. Tout lui souriait, quand la colère de Gonthamond (484-496) le frappa comme la foudre en plein bonheur. Le vide se fit autour de lui, ses biens furent confisqués et ses enfants réduits à la misère ; lui-même fut jeté en prison et roué de coups. Son crime ressemblait fort aux délits de presse d'aujourd'hui. Le pauvre poète avait écrit (1) des vers où, sans souffler mot de la maison royale des Vandales, il exaltait la puissance d'un prince étranger, de l'empereur d'Orient apparemment. Les Vandales se défiaient des regards tournés vers Constantinople ; on le fit bien voir à Dracontius.

Du fond de son cachot, le prisonnier cria merci et publia, sous le titre de *Satisfaction*, une élégie en cent-cinquante-huit distiques. Il y célèbre d'abord la miséricorde et la clémence de Dieu ; puisse Gonthamond imiter Dieu, en s'empressant de pardonner comme lui !

Ces vers n'eurent pas le succès attendu, et le repentir du poète ne désarma pas le roi. Dracontius ne perdit pas l'espoir, et, toujours en prison, il composa un second et plus long poème, intitulé, *Laudes Dei*, mais consacré tout entier, comme le premier, à chanter la miséricorde du Seigneur. Le poème se divise en trois livres.

Le livre Ier (754 vers) célèbre avant tout la grâce divine qui se révèle dans la création. La persistance et la plénitude de cette grâce, qu'attestent et la durée du monde et, plus encore, la mission de Jésus-Christ, tel est l'objet du

1. V. ses aveux dans le poème de la *Satisfaction.*, V. 93-94 ; cf. V. 105-106.

II[e] livre, qui comprend 808 vers dans l'édition d'Arevalo, 813 vers dans l'édition de Glaeser. Le III[e] livre (699 vers dans Glaeser, 682 dans Arevalo) nous exhorte à reconnaître l'amour de Dieu et à le payer de retour, en nous appuyant sur lui avec une inébranlable confiance.

Le second poème fut-il enfin couronné de succès? On ne sait. Les dernières années de Dracontius sont pour nous lettre close.

Le mélange de l'élément lyrique et du genre didactique donne aux deux œuvres que nous venons de citer, un caractère à part; elles reflètent l'une et l'autre les sentiments et les pensées du poète; elles ont été l'une et l'autre *vécues*; de là, sans parler des beautés de détail, l'accent personnel qui vibre dans ces vers et en fait, avec l'originalité, le charme puissant.

On a retrouvé naguère de Dracontius bon nombre de poésies profanes, travaux d'élève dans l'école des grammairiens ou dans celle des rhéteurs, épithalames semi-païens, semi-chrétiens, poèmes épiques, tragédie, etc. Ces compositions, éditées sous le titre de *Carmina minora*, sont pour la plupart de la jeunesse de l'auteur (1).

L'évêque de Tolède, Eugène II, sur le désir du roi des Visigoths, Chindaswinth (642-649), se chargea de reviser la *Satisfaction* de Dracontius, au nom de la théologie comme au nom de l'art, peut-être même avec des préoccupations politiques, et cette recension, sous le titre de *Dracontii Elegia*, (Migne, *P. L.*, LXXXVII, 383-388), a compté nombre d'éditions, avant que F. Arevalo, S. J., dans son édition des œuvres du poète, Rome, 1791, in-4°, p. 367-402, nous rendît le texte

1. Selon M. MANITIUS, les *Carmina minora* de Dracontius étaient connus au VI[e] siècle plus qu'on ne le pense; Fortunat, par exemple, les connaissait et les a quelquefois imités. C'est à tort qu'on les regarde presque tous comme des poésies de jeunesse; ils datent plutôt de la captivité du poète. V. Les *Carmina minora de Dracontius*, dans le *Musée rhénan de philologie*, 1891, p. 493-494. (N. DES T.).

original. — Arevalo avait dû se contenter d'un seul codex, celui du Vatican. V. une collation nouvelle de ce manuscrit dans F. de Duhn, *Dracontii carmina minora*, p. 80-90, Leipzig, 1873, in-8°.

Arevalo, le premier, *Op. cit.*, p. 117-366, a donné des *Laudes Dei*, un texte à peu près complet, que Migne, *P. L.*, LX, 679-902, a reproduit. — Les deux derniers livres du poème ont été publiés de nouveau par C. E. Glaeser, dans deux programmes du gymnase Frédéric de Breslau, 1843, 1847, in-4°. — L'étude des manuscrits et la critique textuelle doivent beaucoup à G. Meyer, *Les centons berlinois des Laudes Dei de Dracontius*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Berlin*, 1890, p. 257-296. — Cf. aussi les variantes relevées par J. B. Pitra dans un manuscrit de la bibliothèque de Bruxelles, *Analecta sacra et classica*, Paris, 1888, Pars I, p. 176-180.

L'histoire de la création et de la chute originelle, c'est-à-dire le premier livre des *Laudes Dei* à compter du vers 116, circula de bonne heure, comme un ouvrage à part, sous le titre d'*Hexaemeron creationis mundi* (S. Isidore de Séville, *De vir. ill.*, ch. XXIV). — Eugène II de Tolède, en publia, vers l'an 640, une recension nouvelle, et son *Dracontii Hexaemeron*, eut une foule d'éditions (Migne, *P. L.*, LXXXVII, 371-381, 388).

Sur la chronologie respective des *Laudes Dei* et de la *Satisfactio*, v. A. Ebert, *Histoire générale de la littérature du moyen âge*, édit. franç., t. I, p. 411, n. 2. — Sur les poésies profanes de Dracontius et spécialement sur la *Tragédie d'Oreste*, laquelle, selon toute apparence, est de lui, v. Teuffel-Schwabe, *Hist. de la littér. rom.*, 5ᵉ éd., p. 1220-1224. On y trouve également un tableau très complet de la littérature moderne sur Dracontius, en ce qui touche notamment la *Tragédie d'Oreste*. — Ajouter Rossberg, *Dracontiana*, dans les *Commentationes Wœlfflinianæ*, p. 63-68, Leipz. 1891, in-8°.

De l'évêque Eugène II de Tolède (646-657), il nous reste quelques lettres (1) et plusieurs courtes poésies dont la date fait tout le mérite (2).

1. Migne, *P. L.*, LXXXVII, 403-418.
2. Migne, *P. L.*, *ibid.*, 359-368, 389-400. — V. Manitius, *Hist. de la poésie latine chrétienne*, p. 424-432. Stuttgard, 1891.

§ 90. — *Littérature de l'Italie.*

I. Les papes, notamment saint Gélase Ier. — La seconde moitié du ve siècle a vu cinq papes, saint Hilaire (461-468), saint Simplicius (468-483), saint Félix III (483-492), saint Gélase Ier (492-496), saint Anastase II (496-498), occuper tour à tour la chaire pontificale. Mais, entre tous, Gélase Ier mérite, pour le nombre comme pour l'importance de ses lettres et de ses décrets, une place tout à fait à part.

L'héritage littéraire de Gélase s'est encore enrichi récemment de précieuses découvertes ; le seul manuscrit du British Museum a fourni vingt-neuf pièces nouvelles, « courts billets pour la plupart, d'une forme élégante et concise, qu'on dirait imités des lettres familières des anciens (1) ». Par contre, l'authenticité du fameux décret *De libris*, que saint Gélase aurait porté dans un synode romain, reçoit de la critique moderne un coup mortel.

Ce décret, sous son aspect traditionnel, comprend cinq parties : *De Spiritu sancto*, *De canone scripturæ sacræ*, *De sedibus patriarchalibus*, *De synodis œcumenicis*, *De libris recipiendis*. La cinquième patrie, de beaucoup la plus étendue et d'où la constitution tout entière a tiré son nom, nous offre un catalogue et un triage des *libri recipiendi* (ouvrages des saints Pères) et des *libri apocryphi qui non recipiuntur* (apocryphes bibliques et patristiques) ; c'est la première révélation d'un tribunal de l'Index. On a reconnu dès longtemps que les deux premières parties du

1. Card. Pitra, *Analecta novissima*, t. I, Frascati, 1885, p. 31. (N. des T.).

décret se rattachent à un synode romain, célébré sous le pontificat de saint Damase et, selon toutes les probabilités, en 382. Mais, il y a plus ; l'origine gélasienne de la dernière partie soulève tant et de si graves difficultés qu'il vaut mieux, sans s'arrêter à mettre en cause les interpolations et les altérations, tenir toute cette partie pour apocryphe.

André Thiel, le docte éditeur des lettres de saint Gélase (1868), a rangé dans un groupe distinct, sur la foi des manuscrits, six pièces d'une particulière étendue, auxquelles il a donné le nom général de *traités*, *tractatus*. En voici les titres spéciaux : *Gesta de nomine Acacii vel breviculus historiæ Eutychianistarum*, *De damnatione nominum Petri et Acacii*, *De duabus naturis in Christo adversus Eutychem et Nestorium*, *Tomus de anathematis vinculo*, *Dicta adversus Pelagianam hæresim*, *Adversus Andromachum senatorem ceterosque Romanos, qui Lupercalia secundum morem pristinum colenda constituebant*. La plupart de ces traités, on le voit, sont le fruit du zèle infatigable que déploya saint Gélase pour éteindre le schisme d'Acace et réunir les deux Eglises d'Orient et d'Occident (1).

Le saint pape avait laissé d'autres écrits ; mais le temps ne les a pas épargnés.

Le *Sacramentaire gélasien* (2), recueil d'offices et de prières liturgiques, est, aux yeux de M. l'abbé Duchesne (1889), une œuvre de saint Grégoire-le-Grand ; M. Probst persiste (1892) à l'attribuer au pape Gélase ; ce qui n'empêche pas, naturellement, de reconnaître que tous les manuscrits qui nous sont parvenus et dont aucun ne remonte au-delà du VII[e] ou du VIII[e] siècle, offrent des traces d'additions et d'altérations. Ce qu'il y a peut-être de plus

1. V. *Supra*, § 77, IV.
2. V. *Supra*, § 75, II *sub fin*.

sûr, c'est que l'Eglise romaine, avant saint Grégoire-le-Grand, possédait un recueil officiel de prières liturgiques, et qu'on le retrouve, non sans retouches postérieures, dans le *Sacramentaire gélasien*. Mais ce recueil est-il précisément de Gélase et, par conséquent, a-t-il le droit de porter son nom ? Il se peut, dirons-nous avec Dom Baeumer, que la question ne soit pas encore mûre et en état d'être tranchée.

Il nous est resté du pape saint Symmaque (498-514) une dizaine de lettres authentiques. En revanche, la gerbe des lettres de saint Hormidas (514-523) est d'une richesse rare ; il est probable que les premiers chercheurs ont puisé directement ces lettres dans les archives de l'Eglise romaine.

La *Patrologie latine* de Migne nous a donné, LVIII, 11 et s., les lettres et les décrétales du pape saint Hilaire ; LVIII, 35 et s., celles de saint Simplicius ; LVIII, 893 et s., celles de saint Félix III ; LIX, 13 et s., celles de saint Gélase I[er] ; LXII, 49 et s., celles de saint Symmaque ; LXIII, 367 et s., celles de saint Hormidas. On n'y trouve rien du pape saint Anastase II. — Edition nouvelle par A. Thiel : *Epistolæ Romanorum Pontificium genuinæ et quæ ad eos scriptæ sunt à S. Hilaro usque ad Pelagium II*. T. I, *a s. Hilaro usque ad s. Hormisdam, ann.* 461-523, Braunsberg, 1868, in-8°. L'ouvrage est resté inachevé, le t. II n'ayant pas paru. — S. Lœwenfeld a publié les lettres nouvelles, très courtes pour la plupart, exhumées du *British Museum*, *Epistolæ Romanorum Pontificum ineditæ*, Leipzig, 1885, in-8°, p. 1-12. Cf. P. Ewald, *Les lettres pontificales du British Museum*, dans les *Nouvelles archives de la société pour la connaissance de l'histoire ancienne de l'Allemagne*, 1880, t. V, p. 275-414, 503-596. — O. Günther, *Epistulæ imperatorum, pontificum, aliorum...* (Avellana collectio), Pars I°, Vienne, 1895 (*Corpus script. eccles. lat.*, t. XXXV.)

Sur la chronologie des lettres pontificales depuis saint Hilaire jusqu'à saint Hormisdas, V. Jaffé, *Regesta Pontif. Rom.*, 2° éd., t. I, 1885, p. 25-109. — Cf. O. Günther, *Contributions à la chronologie des lettres du pape Hormisdas*, Vienne, 1892.

La lettre du pape saint Gélase à l'archevêque de Lyon Rusticus, 25 janvier 494 (Thiel, *Epist. Rom. Pontif.*, p. 359), la lettre de félicitation adressée, en 497, par saint Anastase II à Clovis, aussitôt après la conversion du roi (Thiel, *Op. cit.*, p. 624), et la lettre de saint Symmaque à saint Avite, 13 octobre 501 (Thiel, *Op. cit.*, p. 656 et s.), sont toutes les trois des inventions de l'oratorien Vignier. Cf. *Supra*, § 87, v.

A. Thiel a publié une édition à part du décret *De recipiendis et non recipiendis libris*, Braunsberg, 1866, in-4°. — Cf. J. Friedrich, *Trois conciles inédits de l'époque mérovingienne avec un appendice sur le Décret de Gélase*, Bamberg, 1867, in-8°. — Le même, *Le caractère apocryphe du Décret du pape Gélase Ier*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences de Munich, sect. de philosophie, de philologie et d'histoire*, 1888, t. I, p. 54-86. — Th. Zahn, *Hist. du canon du nouveau Testament*, t. II, 1, Erlangen et Leipzig, 1890, p. 259-267 : *Le soi-disant Décret de Gélase.*

Sur les Gesta de nomine Acacii, cf. O. Günther, dans la *Revue byzantine*, 1894, t. III, p. 146-149.

On trouve le *Sacramentaire gélasien* dans la *Patrologie latine* de Migne, LXXIV, 1055-1244. — Nouvelle édition par Wilson, *The Gelasian Sacramentary, Liber sacramentorum Romanæ ecclesiæ*, Oxford, 1894, in-8°. — Cf., sur ce *Sacramentaire*, les études de MM. Duchesne, Probst, Wilson, § 75, III. — D. Baeumer, *Le sacramentaire Gélasien*, dans les *Annales historiques*, 1893, t. XIV, p. 241-301. — Probst et Funk, *La question de l'attitude du Sacramentaire au regard du jeûne quadragésimal*, dans la *Revue trimestr. de théol.*, 1894, p. 126-142.

Sur la vie et les œuvres de saint Gélase Ier et de saint Anastase II, v. B. Viani, *Vite dei due pontefici S. Gelasio Ie, s. Anastasio II*, Modène, 1880, in-8°. — A. Roux, *Le pape Gélase Ie, 482-496*, Bordeaux et Paris, 1880, in-8° ; l'auteur, avec Pearson, Richter, Heller et Duchesne, dénie à saint Gélase la paternité du *Sacramentaire* qui porte son nom.

II. Saint Ennodius de Pavie. — Magnus Félix Ennodius naquit dans la Gaule méridionale ; mais il quitta de bonne heure sa patrie et fut élevé à Milan. On incline fort à croire qu'il commença par être un brillant professeur d'éloquence ; après quoi, se séparant de sa femme, qui alla s'ensevelir dans un cloître, il embrassa l'état ecclésiastique. Il monta sur le siège de Pavie, selon toute apparence en 513. Depuis ce temps, sa vie fut mêlée aux

affaires de l'Eglise ; il prit le parti du pape Symmaque contre la faction adverse ; le pape saint Hormisdas l'envoya deux fois, en 515 et en 517, à Constantinople près de l'empereur Anastase, pour essayer de rapprocher les Eglises d'Orient et d'Occident : mission malheureusement stérile ! L'évêque de Pavie mourut sur son siège, en 521.

Ennodius et Sidoine Apollinaire (1) sont deux esprits de même famille ; à la fois rhéteurs et évêques, prosateurs et poètes, on dirait deux physionomies sœurs. Mais à travers l'œuvre littéraire d'Ennodius, on sent percer bien davantage le chrétien et l'homme d'Eglise. L'évêque de Pavie est même un ardent champion de la primauté du Saint-Siège.

L'édition du P. Sirmond répartit les écrits de saint Ennodius en quatre groupes : *Lettres*, *Opuscules*, *Dictiones* ou discours, *Poésies*. Cette ordonnance est l'œuvre de l'éditeur ; dans les manuscrits nulle trace de groupes distincts, les divers écrits d'Ennodius s'entremêlent et se suivent sans ordre, quoique en général périodes par périodes.

Les lettres, au nombre de deux cent quatre-vingt-dix-sept, ont été divisées par le P. Sirmond en neuf livres (2). Nul doute qu'elles ne soient toutes antérieures à l'an 513 et ne remontent à l'époque où l'auteur était diacre, probablement à Milan. Fond et forme, idées et style (3), ce ne sont guère que des pauvretés.

Bien autrement vif est l'intérêt qui s'attache aux dix *Opuscules*, *Opuscula miscella*. Au premier rang figure le

1. V. *Supra*, § 88, II.

2. Depuis Pline le jeune, c'était, en pareille matière, la division consacrée. (N. DES T.).

3. Plus la langue rustique est employée généralement, plus la langue écrite s'efforce de s'en distinguer, au risque de perdre toute simplicité et toute clarté. La prose surtout, au VIe siècle, devient difficile à entendre ; il s'en faut que les lettres d'Ennodius dérogent à cette règle. (N. DES T.).

panégyrique du roi des Ostrogoths, Théodoric : c'est là, sous l'enflure outrée des mots et l'excès de l'adulation, l'œuvre d'un talent supérieur, et une source historique d'un très haut prix. Ce panégyrique fut écrit en 507, sur l'ordre de saint Symmaque, pour remercier le roi d'avoir enfin pris parti, après de longues hésitations, contre l'antipape Laurent.

Déjà, quelques années plus tôt, Ennodius avait soutenu énergiquement la cause du pontife légitime. Lorsqu'en 502 un concile romain, *Synodus palmaris*, justifia saint Symmaque des imputations de son adversaire, un pamphlet, *Adversus synodum absolutionis incongruæ*, décria la sentence et demanda la revision du procès; Ennodius y riposta, avec autant de bonheur que de talent, par une apologie du concile, *Libellus adversus eos qui contra synodum scribere præsumpserunt*.

Parmi les Opuscules citons encore la *Vie de saint Epiphane*, l'un des plus célèbres évêques de Pavie († 496) (1), travail des environs de l'an 503; la *Vie de saint Antoine, moine de Lérins ;* l'*Eucharisticum de Vita sua* (2), autobiographie rapide, en forme de prière, à l'exemple des *Confessions* de saint Augustin ; enfin, pour parler avec le P. Sirmond, la *Paraenesis didascalica*, sorte de manuel de pédagogie, composé par Ennodius, en 511, à la demande de ses deux jeunes amis, Ambroise et Beatus.

Les *Dictiones* ou discours, au nombre de vingt-huit, se signalent par un mélange bizarre de profane et de sacré. Œuvres, pour la plupart, de rhétorique pure et qui empruntent en général leurs sujets, les unes à l'histoire païenne de Rome, les autres à la mythologie.

Quant aux poésies, le P. Sirmond les a partagées en

1. M. Tanzi, *Op. infra cit.*, p. 11-12, parait avoir établi que saint Epiphane mourut le 27 janvier 497. (N. des T.).

2. Le P. Sirmond emprunte ce titre au poème de Paulin de Pella ; v. *Supra*. § 88, III.

deux livres : le premier avec vingt-et-un poèmes, le second avec cent-cinquante-et-une épigrammes pour tombeaux, églises, statues, etc. Inutile de chercher en tout ce fatras une étincelle de poésie ; ce serait peine perdue.

L'édition du P. Sirmond, S. J., parut en 1611 à Paris, in-8°. Elle se retrouve dans la *Patrologie latine* de Migne, LXIII, 13-364. — Nous avons deux nouvelles éditions complètes, l'une de G. Hartel, Vienne, 1882 (*Corpus scriptorum eccles. lat.*, t. VI), l'autre de Fr. Vogel, Berlin, 1885 (*Monum. Germ. hist. Auct. antiquiss.*, t. VII). Hartel, à l'exemple du P. Sirmond, a divisé en quatre groupes les écrits d'Ennodius. Vogel, au contraire, a jeté cette classification par dessus bord, pour reproduire simplement les manuscrits. — C. Tanzi, *La cronologia degli scritti di Magno Felice Ennodio*, Trieste, 1889.

Sur le panégyrique de Théodoric, v. C. Cipolla, *Intorno al panegirico di Ennodio per re Theodorico*, Padoue, 1889. — Sur l'Apologie du concile de l'an 502, v. Duchesne, *Observations sur quelques passages du Libellus pro synodo d'Ennodius de Pavie*, dans la *Revue de philologie*, 1883, p. 78-81. — S. Léglise, *S. Ennodius et la suprématie pontificale au VI° siècle*, 499-503, Lyon (Extr. de l'*Université catholique*).

Sur la vie et les œuvres d'Ennodius, v. M. Fertig, *M. F. Ennodius et son temps*, Ire partie, Passau, 1855 ; II° partie, Landshut, 1860 (Progr.) ; III° p., *ibid.*, 1858, in-4°. — P. Fr. Magani, *Ennodio*, Pavie, 1886, 3 vol. in-8°. — B. Hasenstab, *Etudes sur Ennodius, contribution à l'histoire de la migration des peuples* (Progr.), Munich, 1890, in-8°.

Entre les années 503 et 506, Ennodius, qui était alors diacre de l'Eglise de Milan, prononça un discours pour l'anniversaire du sacre de Laurent, son évêque (490-512), *Dictio in natale Laurentii Mediolanensis episcopi* (1). Cet évêque, au dire de plus d'un critique, serait le prédicateur dont parle Sigebert de Gembloux (2), Laurent le

1. *Ennod. opera*, rec. Vogel, p. 1-4.
2. *De vir. ill.*, ch. CXX : MIGNE, *P. L.*, CLX, 572 : « Scripsit librum de duo-

Mielleux. Dans ce mielleux prédicateur, d'autres critiques voudraient voir un évêque contemporain du même nom, Laurent de Novare ; mais l'existence du personnage est fort contestée (1).

Sous le nom de Rusticus Helpidius ou Elpidius, il nous est resté un panégyrique de Notre-Seigneur, en cent quarante-neuf hexamètres, d'une élégance qui n'est pas toujours exempte de recherches, le *Carmen de Christi Jesu beneficiis*, et un recueil de vingt-quatre épigrammes, chacune de trois hexamètres, *In historiam Testamenti veteris et novi carmina*. Ces épigrammes, comme celles de Prudence, servaient de légendes à des scènes tirées de l'Ecriture sainte.

L'identité de l'auteur n'est pas parfaitement établie. Rusticus Elpidius, suivant Ebert (2), est le diacre qu'Ennodius, son ami, s'est plu si souvent à célébrer, le médecin et le confident de Théodoric. En lui d'autres critiques reconnaissent un certain Fl. Rusticius Helpidius Domnulus, dont les manuscrits nous ont conservé le nom, c'est-à-dire le poète gaulois Domnulus, un ami de Sidoine Apollinaire (3). A entendre Brandes, le dernier éditeur du panégyrique, et Manitius (4), ce n'est ni le diacre Elpidius ni le Gaulois Domnulus qui sont ici en cause ; notre poète, Italien de naissance, descend de la famille italienne des Flavii Rustici, dans la première moitié du VI[e] siècle.

bus temporibus (id est uno ab Adam usque ad Christum, altero a Christo usque ad finem sæculi) ; declamavit etiam homilias ore quasi mellito, unde agnominatur mellifluus. » — Le livre *De duobus temporibus*, sous le titre *d'Homélie de la pénitence*, figure, avec deux autres homélies, l'une *De l'aumône* et l'autre *De la Chananéenne*, dans la *P. L.*, de MIGNE, LXVI, 89-124.

1. V. sur Laurent de Milan et Laurent de Novare, le *Répertoire* de Chevalier, 1359.

2. *Hist. générale de la littérature du moyen âge*, édit. franç., t. I, p. 442 et s.

3. V. *Supra*, § 88, II.

4. *Hist. de la poésie latine chrétienne*, Stuttgart, 1891, p. 380 et s.

Les poésies de Rusticus Elpidius, dans la *Patrologie Latine* de Migne, LXII, *Panégyrique*, 545-548 ; *Epigrammes*, 543-546. — Editions modernes du *Panégyrique*, par H. Mueller, Gœttingue, 1868, in-4°, et par G. Brandes, Brunswick, 1890, in-4° (Progr.). — Bæhrens, dans le *Musée rhénan de philologie*, nouv. série, 1876, t. XXXI, p. 94, n. 1, a publié quatre distiques en l'honneur du *De Trinitate* de saint Augustin, sous le titre *Versus Rustici defensoris S. Augustini.*

Orphelin de bonne heure, le poète Arator trouva dans l'évêque Laurent de Milan un second père, et, plus tard, dans Ennodius un protecteur. Après être d'abord entré au service de l'Etat, il devint, sous le pontificat de Vigile (537-555), sous-diacre de l'Eglise romaine, et, comme tant d'autres, essaya d'appliquer aux idées chrétiennes les formes de la poésie antique.

Il mit en vers les Actes des Apôtres et dédia son œuvre au pape Vigile. Bientôt après, en 544, le pape lui fit lire son poème dans l'église de Saint-Pierre-ès-liens, et cette lecture, qui eut un succès immense, sembla un moment continuer l'éclat des anciennes lectures païennes, celles de l'Enéide ou de la Thébaïde au Capitole.

Arator a pris pour modèle Sédulius (1). Mais il fait une bien plus large place que lui à l'explication mystico-allégorique, *typica ratio*. En général, il ne rivalise ni d'élégance, ni d'élan avec son devancier.

Nous avons encore la longue lettre qu'Arator écrivit en distiques à Parthénius, l'un de ses amis de la Gaule, en lui adressant son poème.

On ne sait rien des dernières années ni de la mort d'Arator.

1. V. *Supra*, § 69, v.

Les poésies d'Arator ont été imprimées par Migne, *P. L.*, LXVIII, *De actibus apostolorum libri duo*, 63-246, *Epistola ad Parthenium*, 245-252. — Nouvelle édition par A. Huebner, Neisse, 1850, in-8°. — Cf. Leimbach, *Le poète Arator*, dans les *Etudes et critiques de théologie*, 1873, t. XLVI, p. 225-270.

III. Denys le Petit. — Le moine Denys, surnommé le Petit (1), était Scythe de naissance ; mais il vint à Rome de bonne heure, vers l'an 500 (2), et il y vécut dans le cloître jusqu'aux environs de l'an 540. On ne sait guère de lui que ce que nous en apprennent les souvenirs émus de son ami Cassiodore (3). Très versé dans la langue grecque et dans les sciences ecclésiastiques, Denys a eu la gloire d'ouvrir largement par ses traductions les trésors de la science grecque aux Latins.

C'est à la fois par ses traductions et par ses collections qu'il a bien mérité du droit canonique. Au début du VIe siècle, il publia sur la demande d'Etienne, évêque de Salone en Dalmatie, une collection latine de conciles ou de canons conciliaires grecs et latins. Il avait fait deux rédactions de son travail ; la première, sauf la préface, a péri. Mais la seconde, qui probablement date aussi de la première décade du VIe siècle, nous est parvenue ; le recueil s'ouvre par les canons des apôtres (4) et se clôt avec les canons du concile de Chalcédoine de l'an 451.

Denys recueillit de même, sous le pape saint Symmaque

1. Cette qualification d'*Exiguus*, que Denys se donne lui même, n'est qu'un terme d'humilité, comme l'expression *Parvitas nostra*, qu'il emploie également dans la préface de son *Codex canonum Ecclesiæ*.

2. Peut être pour défendre l'orthodoxie de ses frères, les moines scythes (N. DES T.).

3. *Institutiones*, I, 23 : MIGNE, *P. L.*, LXX, 1137-1138.

4. V. *Supra*, § 5, V.

(498-514), les décrétales pontificales, au nombre de trente-huit, allant de saint Sirice († 398) à saint Anastase II († 498) (1). Cette collection de décrétales et la collection de canons — seconde réaction — formèrent plus tard un seul tout, et reçurent le titre commun de *Dionysiana (collectio)*. Elles jouirent aussitôt l'une et l'autre dans l'Église romaine d'une grande autorité (2).

Denys entreprit enfin, par ordre de saint Hormisdas (514-523), une troisième collection, dans laquelle il donnait tout ensemble le texte grec et la version latine des conciles ou décisions conciliaires ; la préface seule a survécu.

Dans la chronologie, Denys s'est acquis également un nom impérissable, en introduisant l'ère *chrétienne*, ou *dionysienne*. Il travailla énergiquement à faire adopter le cycle pascal alexandrin de dix-neuf ans, continua (525) pour une durée de quatre-vingt-quinze ans les tables pascales de saint Cyrille d'Alexandrie, et, rompant avec l'ère de Dioclétien, compta pour la première fois les années à partir de la naissance de Jésus-Christ. Mais Denys s'est trompé de plusieurs années, en abaissant la naissance du Sauveur à l'an 754 U. C. Jésus naquit, au plus tard, sur la fin de l'an de Rome 749, cinq ans avant l'ère chrétienne.

Les traductions grecques dont nous avons parlé, se trouvent réunies dans la *Patrologie Latine* de Migne, LXVII, 9 et s. En tête, la traduction de la *Lettre synodale de saint Cyrille et du concile d'Alexandrie* de l'an 430 (LXVII, 11-18), n'est pourtant pas du moine Denys ; elle est de Ma-

1. On trouvait déjà des décrétales dans les collections plus anciennes ; mais Denys est le premier qui en ait fait un recueil distinct des décisions des conciles, en les rangeant dans l'ordre chronologique. (N. DES T.).

2. De l'œuvre de Denys, il n'existe pourtant ni un manuscrit parfaitement sincère, ni une édition véritablement critique. V. Pitra, *Anal. novissima*, t. I, p. 39. (N. DES T.).

rius Mercator, § 59, IX ; cf. Fr. Maassen, *Histoire des sources et de la littérature du droit canonique en Occident*, t. I, Gratz, 1870, p. 132-136. — La traduction de l'ouvrage de saint Grégoire de Nysse sur la création de l'homme (LXVII, 345-408) a été mentionnée plus haut, § 51, x.

La *Collection Dionysienne* dans Migne, *P. L.*, LXVII, 139-316. — Sur les *Canons des Apôtres* en particulier, v. *Supra*, § 5, v. — V. en outre Maassen, *Op. cit.*, p. 422-440 : *Les collections de Denys le Petit*; cf. p. 960-965 : *Les préfaces de Denys*. — Ad. Tardif, *Histoire des sources du droit canonique*, Paris, 1887, in-8°, p. 110-114.

Sur les deux lettres *De ratione paschæ* (LXVII, 19-28 ; on trouve aussi, la première lettre, 483-494), le *Cyclus decemnovennalis Dyonisii* (*Ibid.*. 493 498) et les *Argumenta paschalia* (*Ibid.*, 497-508) v. Ideler, *Manuel de chronologie mathématique et technique*, t. II, Berlin, 1826, p. 285 et s. — D. A. Amelli attribue à Denys le Petit un recueil latin qu'il a exhumé d'un manuscrit de Novare, contenant des pièces relatives aux querelles eutychiennes ; il en fixe la date aux années 530-535. V. *Spicilegium Casinense complectens Analecta sacra et profana*, t. I, Ex typographia Casinensi, 1893, p. 1-189 : *Dionysii Exigui nova Collectio pro controversia de uno e Trinitate in cruce passo* (1). Cf. Amelli, *S. Leone Magno e l'Oriente, Dissertatione sopra una collezione inedita di nuovi documenti relativi al* v *e al* VI *secolo*, etc., Rome, 1882, Mont-Cassin, 1890, in-8°. V. aussi *Supra*, § 75, III.

IV. L'abbé Eugippius. — Africain de naissance, Eugippius (Eugipius, ou Eugepius) avait accompagné saint Séverin, son maître et son ami, à travers les régions danubiennes, le *Noricum Ripense*, entre Passau et Vienne. Saint Séverin mourut en 482 à Favianis, auj. Mauer, non loin d'Œling, sur les bords du Danube ; quelques années après, vers l'an 492, Eugippius, avec les autres moines, dut s'enfuir du pays et aller chercher un asile près de Naples, au château de Lucullus ; il y fonda un nouveau couvent et en devint l'abbé.

On a de lui, sous le titre d'*Excerpta ex operibus S. Au-*

1. L'opinion de D. Amelli n a guère trouvé d'écho. (N. DES T.).

gustini, un recueil d'extraits empruntés, pour servir la cause de l'ascétisme, à l'œuvre entière de saint Augustin, et dédiés à une religieuse de Rome, Proba. Ce recueil, ainsi que l'atteste la foule des exemplaires encore subsistants, a eu dans le moyen-âge une grande vogue.

De nos jours les esprits apprécient et goûtent bien plus la *Vie de saint Séverin*. Ecrite en 511, elle peint les choses et les hommes en traits aussi nets que sûrs; on dirait vraiment un astre qui perce de ses rayons les ténèbres d'une phase de l'histoire (1).

Il nous reste enfin une lettre d'Eugippius au diacre romain Paschasius (2).

On trouve les œuvres d'Eugippius dans la *Patrologie Latine* de Migne, LXII, 559-1088, 1167-1200. — Nouvelle édition par Knoell, Vienne, 1885-1886 (*Corpus script. eccles. lat.*, t. IV, Pars I-II). — Cf. Knœll, *Le classement des manuscrits de la Vita S. Severini par Eugippius* : *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne, sect. de philos. et d'hist.*, 1879, t. XCV,

1. « Vers le milieu du v[e] siècle les Rugiens avec leurs alliés, les Hérules, les Scyres et les Turcelinges, s'étaient abattus sur les pays qui correspondent à la Basse-Autriche actuelle ; ils étaient ariens et opprimaient durement les habitants catholiques. C'est alors qu'apparut comme un ange du ciel saint Séverin, l'une des plus merveilleuses figures de l'histoire ecclésiastique Sa biographie, dit Wattenbach, œuvre de son disciple Eugippius, est un trésor absolument hors de prix, parce qu'elle jette une vive lumière sur des temps et des conjonctures qui, sans ce document, seraient pour nous la nuit noire : de fait, avant comme après, une obscurité profonde règne sur ces régions danubiennes. Nulle autre source ne nous présente ainsi l'image fidèle de cette terre romaine sise au sud du grand fleuve, terre bien chrétienne déjà et pourvue d'une organisation ecclésiastique complète ; un hasard heureux nous offre de ces pays et de leur population, immédiatement avant leur ruine, un tableau net et vivant. D'une très haute naissance, apparenté peut-être aux derniers empereurs romains, saint Séverin s'était retiré dans la solitude ; il n'en sortit que pour voler au secours de ces peuples menacés. » (KRAUS, *Hist. de l'Eglise*, édit. fr. par P. Godet et C. Verschaffel, t. II, p. 18 et s.).

2. V. *Supra*, § 87, II.

p. 445-498. — La *Vie de saint Séverin* a été publiée souvent à part, notamment (y compris la lettre au diacre Paschasius) par H. Sauppe, Berlin, 1877 (*Monum. Germ. hist. Auct. antiquiss.*, t. I, Pars. II).

Wattenbach, *Sources de l'histoire d'Allemagne au moyen âge*, 6e édit., I, 44-51. — M. Buedinger, *Eugippius*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences de Vienne, sect. de philos. et d'hist.*, 1878, t. XCI, p. 793-814.

V. **Saint Benoît de Nursie** était né en 480, à Nursia, aujourd'hui Norcia, dans le duché de Spolète, d'une famille riche et considérable ; il mourut en 543, dans le monastère qu'il avait fondé quinze ans auparavant sur le mont Cassin, aux confins des Abruzzes et de la terre de Labour.

Ce fut là qu'il publia, vers l'an 529, sa *Règle de la vie monastique* (1). Code parfaitement homogène et qui embrasse toutes les obligations, en satisfaisant à tous les besoins du cloître ! Cette règle, que les grands papes de l'âge suivant ont comblée de louanges et de faveurs, a été, du VIIIe siècle au commencement du XIIIe, la loi générale et presque unique des moines d'Occident ; elle a imprimé à

1. La *Règle* de saint Benoît, telle que nous la possédons, n'est ni une œuvre de premier jet, ni, au sens rigoureux du mot, une œuvre originale. Ce grand homme s'est inspiré de la *Règle* de saint Basile, des *Institutions* et des *Conférences* de Cassien, de la lettre de saint Augustin *Ad sanctimoniales* (Ep. 211), et, avec un rare génie pratique, il a emprunté aux travaux de ses devanciers ce qui convenait le mieux à son plan et à son but. Soucieux enfin d'améliorer son propre travail, il en a donné lui-même deux ou trois éditions; de la première, qui sans nul doute s'arrêtait au chapitre LXVI, pas un exemplaire n'a survécu ; la deuxième s'était enrichie des chapitres LXVII-LXXIII ou LXXII ; car, à la fin du chapitre LXXII, le manuscrit de Saint-Gall (VIIIe siècle) porte *amen*. La troisième, avec nombre de corrections ici et là, développait la conclusion du Prologue, témoin le codex de Tegernsee, aujourd'hui *Monacensis*, 19408, du VIIIe ou IXe siècle. — Les vieilles traductions de la *Règle* en langues vulgaires ont attiré de nos jours, en Allemagne et en Angleterre, l'attention des savants ; v. notamment Sievers, *La règle bénédictine d'Oxford*, Tubingue, 1887, et Logeman, *The Rule of S. Bened. Latin and Anglo-Saxon interlinear version*, Londres, 1888. (N. des T.).

l'ordre monastique un puissant essor et inspiré à des légions de saints leur vie et leurs vertus.

Les manuscrits que nous en avons conservés, se partagent en deux familles, qui probablement dérivent d'une source commune, d'un autographe de saint Benoît.

Migne, *P. L.*, LXVI, 215-932 : *S. P. Benedicti Regula cum commentariis;* 932-934 : *S. P. Benedicti sermo habitus in discessu S. Mauri et sociorum, epistola ad s. Maurum missa.* — Sur des éditions modernes et d'anciennes explications de la *Règle*, v. A. Hamilton, *O. S. B.*, *Ancient Benedictine Customs : The Dublin Review*, Sér. III, 1887, t. XVII, p. 80-98. — E. Schmidt, O. S. B., a publié une édition de la *Règle* avec un riche appareil de variantes, Ratisbonne, 1880, in-8° (*Vita et Regula SS. P. Benedicti, una cum expositione Regulæ a Hildemaro edita*) et une édition portative, sans appareil critique. *Ibid.*, 1892, in-12°. — On doit à Ed. Woelfflin une excellente édition critique, la première qui ait paru, *Benedicti regula monachorum*, Leipzig, 1895, in-8°.

Gruetzmacher, *L'importance de Benoît de Nursie et de sa règle dans l'histoire du monachisme*, Berlin, 1892, in-8° : très partial.

VI. Victor de Capoue. — Les ouvrages de l'évêque de Capoue Victor, sont perdus, sauf quelques fragments épars. Victor, qui mourut en 554, s'était voué surtout, semble-t-il, à l'exégèse sacrée. Il avait aussi traduit et mis à profit les travaux des exégètes grecs.

Sur la version des *Harmonies évangéliques d'Ammonius d'Alexandrie*, dans la *Patrologie Latine* de Migne, LXVIII, 251-358, cf. *Supra*, § 17, VI. — Sur *les fragments de saint Polycarpe de Smyrne*, LXVIII, 359-360, v. *Supra*, § 11, III, V. — On trouve un *Fragment du cycle pascal*, sous le nom de Victor, *P. L.*, LXVIII, 1097-1098. — *Scholia veterum Patrum* (*S. Polycarpi, Origenis, Basilii M., Diodori Tarsensis*, etc.) *a Victor episc. Capuæ*

collecta, dans J. B. Pitra, *Spicilegium Solesmense*, t. I, Paris, 1852, p. 265-277. — Un *Excerptum e libello reticulo seu de arca Noe*, sous le nom de Victor, *ibid.*, p. 287-289. — Suppléments et corrections dans Pitra, *Analecta sacra et classica*, Paris, 1888, Pars I, p. 163-165.

Peut-être l'évêque de Caporue, est-il ce « Victor » auquel saint Bonaventure se réfère si souvent dans son commentaire du IVe Evangile. Cf. Doctoris Ser. S. Bonaventuræ, *Opera omnia*, edita studio et cura PP. Collegii a S. Bonav., t. VI, Quaracchi, 1893, p. 246, n. 7.

§ 90. — *Littérature de l'Italie* (suite). *Boèce et Cassiodore.*

I. Boèce. — Esprit encyclopédique, savant, poète, philosophe et homme d'Etat, Anicius Manlius Torquatus Severinus Boethius naquit à Rome vers l'an 480, au sein de la vieille et illustre famille des Anicii, chrétienne depuis longtemps. Orphelin de bonne heure, il ne laissa pas de recevoir une excellente éducation littéraire, et s'appropria surtout, dans un degré rare, la science de la Grèce.

L'étonnante érudition du « dernier Romain », la noblesse de ses aïeux et le charme de ses qualités personnelles lui valurent, avec l'estime, la faveur particulière du roi des Ostrogoths, Théodoric. En 510, Boèce devenait consul, et, dès 522, il voyait ses deux fils élevés, à la fleur de l'âge, aux honneurs du consulat.

Mais autant le matin de sa vie avait été radieux, autant le soir en fut sombre et battu d'orages. La hardiesse et le zèle qu'il déploya dans la défense du sénateur Albinus, accusé de correspondance secrète avec l'empereur d'Orient, Justin Ier, le firent accuser à son tour d'intelligence avec la cour byzantine et de haute trahison. Il fut en outre inculpé de magie. Théodoric était inquiet des re-

lations amicales que Justin nouait avec le pape Jean Ier ; Arien lui-même, il redoubla de méfiance envers les Romains et les catholiques, et prêta l'oreille aux ennemis de son ancien favori ; un sénat servile condamna ce dernier à mort. Boèce, jeté dans la prison de Pavie, fut exécuté, quelque temps après, entre 524 et 526 (1), au milieu de supplices atroces.

Traduire et commenter les œuvres complètes d'Aristote avec tous les dialogues de Platon, puis montrer, dans la plupart des questions principales, l'harmonie des deux systèmes, ce fut la grande tâche que Boèce se proposa (2). Mais l'infatigable ouvrier ne put exécuter qu'une faible partie de son vaste plan ; l'étude des écrits du Stagyrite sur la Logique l'absorba tout entier ; c'est de lui, en définitive, que relève au moyen-âge l'enseignement de la Logique.

Un des travaux de Boèce sur Aristote, le commentaire des *Topiques*, a disparu. Mais nous possédons encore la traduction des *Premières* et des *secondes Analytiques*, celle des Topiques et de la *Soph. Elenchi*, une version et un commentaire des *Catégories*, datant de l'an 510, une version du traité *De l'interprétation*, lequel toutefois est d'origine suspecte, avec deux commentaires, destinés le premier aux commençants, le second, bien plus développé, aux personnes compétentes ; par la science et la sagacité qui s'y déploient, ce second commentaire (507-509) est, sur le terrain de la Logique, le chef-d'œuvre de l'auteur.

A cette liste joignons un commentaire — écrit avant 510 — sur la traduction de l'*Isagoge* de Porphyre par Marius Victorinus (3), sa propre traduction avec commentaire de l'ouvrage de Porphyre, l'*Introductio ad categori-*

1. Boèce, très probablement, fut emprisonné dans la seconde moitié de l'an 524. (N. DES T.).
2. V. la Préface du IIe livre de son commentaire sur le *De interpretatione*.
3. V. *Supra*, § 65, VIII.

cos syllogismos, le *De categoricis syllogismis*, le *De divisione* ; le traité *De la définition* a usurpé le nom de Boèce (1).

Sur le même terrain ou sur un terrain tout à fait contigu, Boèce a laissé encore sa trace ; nous n'avons pas intégralement conservé son ample commentaire des *Topiques* de Cicéron ; mais nous possédons le livre *De differentiis topicorum*, les cinq livres *Sur la musique*, les deux livres *De institutione arithmetica*, le traité enfin *De la géométrie*. dont toutefois l'authenticité n'est rien moins qu'établie.

Ce fut dans le silence de la prison que Boèce composa son fameux ouvrage *De la consolation de la philosophie*, *Philosophiæ consolatio* ou *De consolatione philosophiæ*. Analysons d'un mot les cinq livres de l'ouvrage.

L'auteur, dans le Ier livre, commence par exhaler sa douleur et ses plaintes ; il voit alors apparaître la Philosophie sous l'aspeot d'une femme au port élevé, aux traits vénérables. Me voici, lui dit-elle, prête à partager avec vous le fardeau que vous portez à cause de moi.

Dans le IIe livre, elle veut d'abord guérir Boèce avec des remèdes doux et calmants. Boèce a été jusqu'ici l'enfant gâté de la Fortune ; mais la Fortune est naturellement inconstante ; qu'importe, après tout ? Le vrai bonheur est au cœur de l'homme et point ailleurs ; pures misères que les richesses, les honneurs et le pouvoir ! l'amour de la gloire, en particulier, quelle folie !

Dès le début du IIIe livre, Boèce, rasséréné, demande avec instances les remèdes énergiques, et la Philosophie lui fait voir en Dieu la seule et unique source du véritable bonheur. Dieu est la fin de toutes choses ; tout aspire à lui, même sans le savoir, et Dieu tourne tout à bien.

Le IVe livre s'ouvre par une question : comment, s'écrie

1. V. *Supra*, § 65, VIII.

Boèce, le mal peut-il donc triompher ici-bas, puisque c'est Dieu, et non le hasard, qui règle la destinée du monde et de l'homme? La Providence, répond la Philosophie, conduit le sage par des voies mystérieuses au bonheur vrai ; le bonheur des méchants n'est qu'apparence vaine et la mort au delà leur ménage des châtiments. Bonheur et malheur, tout repose, au fond, sur le mérite ou le démérite personnel : bonheur et malheur, Dieu, le médecin de nos âmes, sait tout assortir à leurs exigences et à leurs besoins.

Dans le V[e] livre, enfin, nous apprenons à connaître la nature du hasard et notre propre impuissance de concilier la liberté humaine et la prescience divine. Haïssez le vice, cultivez la vertu, c'est, avec l'avertissement suprême de la Philosophie, le dernier mot de la *Consolation*.

Le plan et la suite de l'ouvrage sont marqués au coin d'un grand art. Le style, non sans payer parfois tribut au goût du temps, se fait remarquer par son élégance et sa pureté, la forme du dialogue répand partout la variété et la vie ; les poèmes qui s'entremêlent fréquemment à la prose, et délassent l'esprit des fatigues d'une lecture philosophique, nous offrent ici et là des créations vraiment admirables.

Pensées et langage, tout s'inspire des théories éclectiques, avec une teinte marquée de platonisme, ou mieux, de néoplatonisme. Rien, ce semble, de chrétien, au sens propre du mot ; nulle trace du nom de Notre-Seigneur, pas une allusion, pas un appel aux dogmes de l'Eglise.

Quoi ! s'est-on récrié souvent de nos jours, un chrétien, l'auteur qui, en face et presque à la veille de sa mort, fait fi de la théologie et attend de la philosophie seule ses consolations ! Comme si, au temps de Boèce et dans les sujets qui n'étaient pas exclusivement du ressort de la théologie, les auteurs se faisaient faute d'en appeler, non pas à la Révélation, mais aux leçons de l'ancienne philo-

sophie ! Le moyen, en tout cas, de supposer *a priori* que la *Consolation de la philosophie* est le miroir où se reflètent toute la vie morale de son auteur, toutes ses idées avec toute sa foi ? Et peut-on s'étonner qu'au seuil de la mort, Boèce ait cherché et trouvé dans une de ces méditations philosophiques qui lui étaient familières, paix et consolation ? Impossible, d'ailleurs, de dénier à son ouvrage une couleur nettement chrétienne. Boèce ne se réclame pas expressément des vérités chrétiennes sur le monde et sur la vie ; mais, sans en rien dire, il les présuppose ; le chrétien et le chrétien d'une foi profonde, se retrouve et se révèle à la pureté de sa morale, bien plus encore à l'assurance et à l'ardeur avec lesquelles il la défend.

C'était donc faire trop fond sur le caractère philosophique de *la Consolation* et raisonner mal, que de voir en Boèce, avec Obbar, etc., un pur païen, ou d'affirmer, avec Nitzch entre autres, qu'il n'avait d'un chrétien que le nom. De cette première erreur, il en découlait une seconde, celle qui repoussait l'authenticité des opuscules théologiques auxquels le nom de Boèce est resté attaché.

Ces opuscules, avec leur physionomie d'essais, vont en général à prêter aux dogmes de l'Eglise un langage rigoureusement philosophique, à nous donner des mystères de la foi une idée ou conception rationnelle. Ils sont au nombre de cinq.

Le premier, *Sur la sainte Trinité*, fait voir, dans son prologue et ses six chapitres, l'unité de la nature des trois personnes divines.

Le second, un travail fort court dédié au futur pape Jean Ier, étudie le rapport des trois personnes à la nature divine : *utrum Pater et Filius et Spiritus sanctus de divinitate substantialiter prædicentur*.

Le troisième, *Quomodo substantiæ, in eo quod sint, bonæ sint, cum non sint substantialia bona*, est dédié pareillement au futur pape Jean Ier.

Le quatrième, *De fide* (*De fide christiania*, *De fide catholica*) esquisse à grands traits les dogmes fondamentaux du christianisme.

Le cinquième, *Liber contra Nestorium et Eutychen*, de tous le plus étendu et par les idées le plus important, bat en brèche au nom du dogme catholique les hérésies de Nestorius et d'Eutychès.

Il ne saurait être question d'une contradiction réelle entre les idées essentielles de ces opuscules et celles de la *Consolation*. Tous les manuscrits proclament sans conteste, M. Krieg l'a solidement établi, l'authenticité du cinquième opuscule et celle des trois premiers ! sur le seul *De fide* ils laissent planer quelques ombres.

Une découverte récente confirme pleinement l'affirmation des manuscrits. M. Holder a retrouvé et M. Usener, en 1877, a publié quelques fragments d'un ouvrage perdu, où Cassiodore (1) nous dit en termes exprès que « Boèce a écrit un livre sur la sainte Trinité, divers chapitres de théologie et un livre contre Nestorius ». Ainsi, au témoignage d'un contemporain parfaitement bien informé, Boèce a laissé, entre « autres œuvres théologiques », deux opuscules identiques, par leur titre comme par leur objet, au premier et au cinquième des opuscules en question.

Il n'y a guère d'écrivains qui se soient survécu dans leurs ouvrages autant que Boèce. C'est avant tout à l'érudition et aux écrits philosophiques de notre auteur, c'est spécialement à ses travaux sur l'*Isagoge* de Porphyre, que le moyen-âge a dû la Logique d'Aristote, et, avec elle, la méthode et les règles de langage sur lesquelles s'est assis l'édifice de la scolastique.

Dès le IXe et le Xe siècles, témoins les manuscrits, les opuscules théologiques trouvent également des interprètes ; les commentaires, surtout ceux de Gilbert de la Porrée

1. V. *Infra*, IV.

(1154), du Pseudo-Bède (1) et de saint Thomas d'Aquin recevront dans la suite les honneurs de l'impression.

On se figure moins encore la vogue et l'influence de la *Consolation* ; le moyen-âge en a fait son livre de chevet. Elle a provoqué une longue série d'études, et, à côté des commentateurs qui, depuis Asser, le maître du roi Alfred, vers la fin du IXe siècle, se succèdent jusqu'à Murmellius, dans les premières années du XVIe siècle, on voit une foule de traducteurs prendre place. Alfred le Grand († 901) et Notker Labeo de Saint-Gall († 1022) traduisirent la *Consolation de la philosophie*, l'un en anglo-saxon, l'autre en allemand. Les traductions, en France et en Italie, foisonnèrent ; le moyen-âge nous a légué jusqu'à une version grecque et une version hébraïque.

Cet ouvrage de l'adversité a compté nombre d'imitateurs. Citons du moins les *De consolatione* (ou *consolationibus*) *theologiæ* du dominicain Jean de Tambach (1372), de l'évêque de Worms, Mathieu de Cracovie (1410), du chancelier de l'université de Paris, Jean Gerson (2).

II. Littérature sur Boèce. — Les œuvres de Boèce, la *Consolation* par dessus tout, se sont conservées en une foule de manuscrits, du IXe au XVIe siècle. G. Schepss, *Etudes sur les manuscrits de la Consolation de Boèce* (Progr.), Wurtzbourg, 1881, in-4°. — Le même, dans les *Nouvelles archives de la société pour la connaissance de l'histoire ancienne de l'Allemagne*, 1886, t. XI, p. 123-140. — Le même, *Boèce*, dans les *Commentationes Woelfflinianæ*, Leipzig, 1891, in-8°, p. 275-280. — E. Narducci, *Intorno all' autenticita di un codice Vaticano contenente il trattato di Boezio, De consolatione philosophiæ, scritto da mano di Giovanni Boccaccio*, dans les *Atti della R. Accademia dei Lincei*, sér. III, *Scienze morali*, t. VIII, Rome, 1883, p. 243-264.

1. Apparemment Geoffroy d'Auxerre, † 1180.

2. Gerson écrivit sa *Consolation de la théologie*, en 1418-1419, exilé dans les montagnes de la Bavière. V. Kraus, *Hist. de l'Eglise*, édit. française, t. II, p. 459.

Il a paru des éditions complètes de Boèce, à Venise, en 1492 et 1499, à Bâle, en 1546 et 1570. — Au premier rang figure l'édition de Migne, *P. L.*, LXIII–LXIV.

Editions partielles : *Boetii commentarii in librum Aristotelis* περὶ ἑρμηνείας. Rec. C. Meiser, Leipzig, 1877-1880, 2 vol. in-8°. — Pour les écrits de Boèce sur la Logique en général, V. C. Prantl, *Histoire de la Logique en Occident*, t. I, Leipzig, 1855, p. 679-722. — Sur le traité *De la définition*, V. *Supra*, § 65, VIII. — Quant au commentaire des *Topiques*, de Cicéron, cf. Th. Stangl, *Boethiana vel Boethii commentariorum in Ciceronis Topica emendationes ex octo codicibus haustæ et auctæ observationibus grammaticis*, Gotha, 1882, in-8°.

Boetii de institutione arithmetica libri duo, de institutione musica libri quinque. Accedit Geometria quæ fertur Boetii. E libris mss. ed. G. Friedlein, Leipzig, 1867, in-8° — Le *liber mathematicalis* de saint Bernward, dans le trésor de la cathédrale de Hildesheim, n'est ni plus ni moins qu'une copie du *De institutione arithmetica*, copie faite à la fin du x° siècle ou au début du XI°, et non sans importance pour la critique du texte. Cf. H. Ducker, *Etude historique et critique du Liber mathematicalis de saint Bernard* (Progr.), Hildesheim, 1875, in-4°. — O. Paul, *Boèce et l'harmonie grecque*, Leipzig, 1872, in-8° — G. Schepss, *Les ouvrages de Boèce sur les mathématiques et sur la musique : Dissertations dans le domaine de l'archéologie classique*, publiées par G. von Christ, Munich, 1891, in-8°, p. 107-113.

L'opuscule apocryphe *De unitate et uno* (Migne, *P. L.*, LXIII, 1075-1078) a été réédité et revisé par P. Correns, *L'opuscule pseudo-boétien de Dominique Gundisalvi, De unitate*, Munster, 1891 (*Contributions à l'histoire de la philosophie du moyen âge*, publ. par Cl. Baeumker, t. I, fasc. I).

Boetii de consolatione philosophiæ libri quinque. Ad optim. lib. mss. nondum collatorum fidem rec. et proleg. instr. Th. Obbarius, Iéna, 1843, in-8° — *Boetii Philosophiæ consolationis libri quinque. Accedunt ejusdem atque incertorum opuscula sacra.* Rec. R. Peiper, Leipzig, 1871, in-8°. Les *Opuscula sacra* sont les cinq opuscules théologiques de Boèce; Peiper ne tient pour authentiques que les trois premiers. Il parle aussi, dans ses *Prolégomènes*, « de commentatoribus *Consolationis*, de sacrorum operum commentatoribus, de interpretibus, de imitatoribus *Philosophiæ consolationis* ». Un moine de Constantinople, Maxime Planude, vers le milieu du XIV° siècle, composa, de la *Consolation* une version grecque, dont C. F. Weber a publié les morceaux poétiques, Darmstadt, 1832-1833 (Peiper, p. 56) et E. A. Bétant le texte entier, Genève, 1871, in-8°.

V. sur la *Consolation*, di Giovanni, *Severino Boezio filosofo e i suoi imi-*

tatori, Palerme, 1880, in-12°. — Ch. Jourdain, *Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge*. Publication posthume, Paris, 1888, in-8°, p. 29-68 : *Des commentaires inédits de Guillaume de Conches et de Nicolas Triveth sur la Consolation de la philosophie de Boèce*. — N. Scheid, *La conception du monde de Boèce et sa Consolation*, dans les *Voix de Maria Laach*, 1890, t. XXXIX, p. 374-392.

Sur les *opuscules théologiques*, v. G. Bosisio, *Sull' autenticità delle opere teologiche di Boezio*, Pavie, 1869, in-4° (Cf. sur cet ouvrage, G. Schnendelen, dans la *Gazette de littérat. théolog.*, le 10 et le 24 octobre 1870, col. 804-811, 838-848). — C. Krieg, *Les écrits théologiques de Boèce*, dans le *Compte rendu annuel de la société de Goerres pour 1884*, Cologne, 1885, p. 23-52. — J. Draeseke, *Les écrits théologiques de Boèce*, dans *Annales de théologie protestante*, 1886, t. XII, p. 312-333 (tient pour l'authenticité, contre Nitzsch). — Le même, *Boethiana*, dans la *Revue de théologie scientifique*, 1888, t. XXXI, p. 94-104 (défend l'authenticité contre Schepss).

Sur la vie et les œuvres de Boèce, V. G. V. L. Baur, *De Boethio christianæ doctrinæ assertore disputatio theologica*, Darmstadt, 1841, in-8°. — Le même, *Boèce et Dante* (Progr.), Leipzig, 1873, in-4°. — J. G. Suttner, *Boèce, le dernier Romain ; sa vie, sa profession de foi chrétienne, sa renommée* (Progr.), Eichstædt, 1852, in-4°. — Fr. Nitzch, *Le système de Boèce et les écrits théologiques qu'on lui attribue. Etude critique*, Berlin, 860, in-8°. — L. Biraghi, *Boezio, filosofo, teologo, martire a Calvenzano milanese*, Milan, 1865, in-8°. — G. Bosisio, *Sul cattolicismo di Boezio*, Pavie, 1867, in-4°. — L. C. Bourquard, *De Boetio christiano viro, philosopho ac theologo*, Paris et Angers, 1877, in-8°. — H. Usener, *Anecdoton Holderi. Contribution à l'histoire de Rome du temps des Ostrogoths*, Bonn, 1877, in-8°, p. 37-66 : *Boèce*. — O. Prietzel, *Boèce et son attitude à l'égard du christianisme* (Progr.), Lobau, 1879, in-4°. — G. Bednarz, *De universo orationis colore et syntaxi Boethii*. Pars I, Breslau, 1883, in-8°. — Le même, *De syntaxi Boethii*, Pars I (Progr.), Striegau, 1892, in-4°. — A. Hildebrand, *Boèce et son attitude à l'égard du christianisme*, Ratisbonne, 1885, in-8°. — Ch. Jourdain, *Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge*, Paris, 1888, in-8°, p. 1-27 : *De l'origine des traditions sur le christianisme de Boèce*. — G. Boissier, *Le Christianisme de Boèce* (Extrait du *Journal des savants*), Paris, 1889, in-4°.

III. Cassiodore. — De Boèce à Magnus Aurelius Cassiodorius Senator, son contemporain et son ami, le contraste

est visible et profond. Boèce est un spéculatif, Cassiodore un esprit pratique ; là l'idéalisme, ici le réalisme. Cassiodore n'écrit que lorsqu'un intérêt général et pressant le lui commande, et la plupart de ses travaux n'ont pas d'autre but que de satisfaire à des besoins précis de son temps et de son entourage. Mais Cassiodore, qui rivalise d'érudition avec Boèce, rivalise également avec lui d'efforts pour faciliter au public l'accès de la science, et, comme Boèce, peut-être mérite-t-il encore mieux du moyen-âge qui commence à poindre que du VIe siècle une reconnaissance sans bornes.

Cassiodore, ou, comme on l'appelait de son temps, Senator, était né, probablement vers l'an 477, à Squillace en Calabre, au sein d'une vieille et illustre famille, qui, depuis trois générations, s'était fort distinguée dans la carrière politique. Aux plus heureux talents il alliait les avantages d'une excellente éducation. Aussi, du père la faveur de Théodoric s'étendit bientôt au fils, Cassiodore avait à peine vingt ans qu'il devenait questeur, en même temps que secrétaire particulier du roi, disons mieux, ministre de l'intérieur. Puis, d'échelons en échelons, il s'éleva, en 514, aux honneurs du consulat.

Il ne laissait pourtant pas de continuer ses fonctions et son œuvre dans le cabinet du roi, et ce n'est que justice de saluer en Cassiodore, sous Théodoric, l'âme du gouvernement. Après la mort de ce prince (526), il conserva tout son crédit, au moins pendant la régence de la reine Amalasonthe, et, sous les rois suivants, il fut encore investi des plus hautes charges de l'Etat.

Vers l'an 540, il quitta la cour et s'enferma dans le monastère de Viviers (*Vivarium*), qu'il avait fondé sur le domaine de ses pères, afin de s'y vouer sans partage à la vie religieuse et à la science. L'activité que le moine de soixante ans y déploya, devait être plus féconde encore et plus bienfaisante que celle de l'homme politique.

Cassiodore traça aux religieux des règles de vie, et, sans empiéter sur les exercices de piété, fit de l'étude un devoir rigoureux. Exemple célèbre et qui n'est pas demeuré stérile ! C'est grâce à Cassiodore, pour une bonne part, que les cloîtres, en un temps où le flot de la barbarie submergeait tout alentour, sont demeurés les asiles de la science, sauvant du naufrage la littérature de l'antiquité classique avec les lettres chrétiennes, et confiant aux mains du clergé le flambeau de la civilisation. Cassiodore mourut vers 570, en odeur de sainteté.

Le plus ancien des ouvrages qu'il nous a laissés, est une *Chronique* écrite en 519 et allant d'Adam à cette dernière date. On dirait d'abord une chronique universelle ; ce n'est, au fond, qu'une liste des consuls, avec une préface qui remonte à la Création ; Cassiodore met à profit des travaux antérieurs, mais, à partir de l'an 496, il ne s'appuie, ce semble, que sur ses souvenirs personnels. L'ouvrage est dédié à Eutharic, le gendre de Théodoric et le mari d'Amalasonthe, consul en 519 pour l'Occident. Tout, visiblement, y respire le désir de réconcilier la population romaine avec les Ostrogoths et avec leur souveraineté.

Ce fut la même pensée qui inspira un autre ouvrage bien plus important et plus précieux, *De origine actibusque Getarum*. Cette *Histoire des Goths*, en 12 livres, ne s'arrêtait, selon toute apparence, qu'à la mort de Théodoric en 526 ; le vieil homme d'Etat l'avait écrite sur les instances de Théodoric lui-même, entre 526 et 533. Nous n'en avons plus par malheur qu'un abrégé, œuvre superficielle et maladroite (551) de l'Alain Jordanès. Des panégyriques de Cassiodore en l'honneur des rois et des reines des Goths, il ne nous reste que des fragments suspects.

Par contre, impossible de méconnaître le puissant intérêt historique des *Variæ* (*epistolæ*), c'est-à-dire du recueil, en douze livres, des ordonnances que Cassiodore avait rédigées dans l'exercice de ses hautes fonctions. L'auteur le

publia lui-même entre 534 et 538 à la prière de ses amis. On y voit figurer, dans les cinq premiers livres, les décrets promulgués au nom du roi Théodoric ; dans les livres VI et VII, de simples formules de décrets de nominations aux emplois les plus divers ; dans les livres VIII, IX, X, les rescrits et ordres expédiés au nom des rois Athalaric, Theodahad et Witigès ; dans les deux derniers livres, les dispositions prises par Cassiodore en son propre nom, comme préfet du prétoire. Le style de ces pièces, après avoir arraché des cris d'admiration aux contemporains, servit de modèle, dans le haut moyen-âge, à toutes les chancelleries. Les digressions que l'auteur se plaît à faire sur toute sorte de terrains, sur ceux de la politique, de la science, de l'art, etc., répandent à travers la sécheresse des documents officiels la fraîcheur et la vie ; mais nombre de ces digressions ne datent que de la publication du recueil et n'ont pour but que de le grossir.

Les *Variæ* avaient à peine paru que Cassiodore donnait son opuscule de l'âme, *De anima*, fruit de ses vastes lectures, imprégné surtout des idées de saint Augustin et de Claudien Mamert. L'auteur y laisse percer plus d'une fois, notamment vers la fin, ses aspirations à la vie contemplative dans le silence du cloître ; on dirait un pont jeté entre les deux phrases de la vie de l'écrivain, entre ses ouvrages profanes et ses ouvrages religieux.

Ce fut pas ses *Institutiones divinarum et saecularium lectionum* ou *literarum*, que Cassiodore inaugura, vers l'an 544, sa retraite à Viviers. L'ouvrage comprend deux livres, et proclame — nouveauté de la plus haute portée ! — l'union de la science sacrée et de la science profane.

Le premier livre forme une introduction à l'étude de la théologie, à celle notamment de l'Ecriture Sainte qui en est le centre ; avec ce guide on voit quels auteurs suivre pour les diverses branches de la science théologique.

Le second livre bien plus court et qui, dans la plupart

des éditions, prend une physionomie comme un titre à part, *De artibus ac disciplinis liberalium litterarum*, n'est qu'un résumé concis des sept arts libéraux : grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, musique, géométrie, astronomie.

Cassiodore lui-même nous apprend que, le malheur des temps ne lui ayant pas permis de fonder en Occident l'école de théologie qu'il avait rêvée, il a voulu, par ses *Institutiones*, remplacer l'école et donner, dans une certaine mesure, un maître aux jeunes générations, notamment à ses moines de Viviers. Au-dessus des *Institutiones*, dans les écoles du moyen âge il n'y eut rien.

En les écrivant, Cassiodore avait déjà sur le métier un volumineux commentaire des Psaumes, intitulé *Complexiones* (1) *in psalmos*, et dont le moyen-âge s'est pareillement épris et passionément servi ; mais ce commentaire ne fut terminé que plus tard. Il s'inspire avant tout des *Enarrationes* de saint Augustin ; la large place réservée à l'exégèse allégorique et au sens mystique des nombres en fait l'originalité et l'intérêt. Quant aux *Complexiones in epistolas et acta apostolorum*, le moyen âge ne les a pas connues.

En revanche, l'*Historia ecclesiastica tripartita*, en douze livres, fut, au moyen-âge, le principal manuel d'histoire ecclésiastique. Cassiodore cependant n'y a pris qu'une part très secondaire. Il fit traduire en latin par Epiphane, l'un de ses amis, les trois historiens grecs, Socrate, Sozomène et Théodoret ; puis il fondit ensemble ces trois textes et en composa un seul ouvrage, laissant la parole tantôt à l'un tantôt à l'autre des historiens, retouchant et complétant le récit qu'il préfère avec celui des deux autres. Cassiodore veut compléter et continuer la version que Rufin avait donnée de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Mais,

1. L'auteur explique toujours plusieurs versets à la fois ; de là le titre.

rédaction et traduction, tout, dans l'*Historia tripartita*, trahit la hâte et le manque de soins ; tout a été bâclé (1).

L'infatigable érudit fit également traduire en latin, par Epiphane et par d'autres polyglottes, nombre d'autres ouvrages grecs (2).

On peut dire de lui qu'il est mort la plume à la main. Car il avait, nous dit-il lui-même, quatre-vingt-treize ans, lorsqu'il écrivit, pour compléter les *Institutiones*, un dernier ouvrage, le livre *De l'orthographe*, *De orthographia*. Ce n'est qu'un recueil, et un recueil sans ordre systématique, d'extraits empruntés à d'anciens traités sur la matière.

Plusieurs ouvrages de Cassiodore se sont perdus, entre autres, une *Explication de l'Epître aux Romains*, qui notamment battait en brèche le pélagianisme. Le commentaire qu'on lui attribue sur le Cantique des Cantiques, n'est pas de lui.

IV. Littérature sur Cassiodore. — La meilleure édition complète de Cassiodore est celle du mauriste J. Garet, Rouen, 1679, Venise, 1729, 2 vol. in-f°. — Migne, en la reproduisant, *P. L.*, LXIX-LXX, l'a enrichie des trouvailles de Sc. Maffei et du cardinal Mai.

Les éditions les plus récentes et les plus exactes de la *Chronique* ont été publiées par Th. Mommsen, dans les *Travaux de la Société royale des sciences de Saxe, section de philologie et d'histoire*, t. III, Leipzig, 1861, p. 547-696, et dans les *Chronica minora*, saec. IV, V, VI, VII, t. II, p. 109-161 (*Monum. Germ. hist. Auct. antiquiss.*, t. XI, Berlin, 1894). — Sur la nouvelle édition que Mommsen a donnée de l'*Abrégé de l'histoire des Goths*, v. *Infra*, v. — Mommsen a publié, après une longue attente, son édition des *Variæ*, dans les *Monum. Germ. hist. Auct. antiquiss.*, t. XII, Berlin, 1894 ; il y a joint trois appendices : I. *Epistulæ Theodericianæ variæ*, ed. Th. Mommsen ; II. *Acta synodorum habitarum Romæ*, ann. 499, 501, 502, ed. Th. Mommsen ; III. *Cassiodori orationum reliquiæ*, ed.

1. Cf. § 28, IV, § 53, II, § 77, I.
2. Cf. § 28, IV ; § 53, II ; § 77, I.

L. Fraube. Cf. B. Hasenstab, *Etudes sur le recueil des Variæ de Cassiodorius Senator, contribution à l'histoire de la domination des Ostrogoths en Italie*, I[re] partie, Munich, 1883, in-8°. — On trouve la liste des autres ouvrages sur les *Variæ*, dans Teuffel-Schwabe, *Hist. de la littérat. romaine*, 5[e] édit., p. 1250. — Sur les ouvrages historiques de Cassiodore en général, cf. aussi G. Wattenbach, *Sources de l'histoire d'Allemagne au moyen âge*, 6[e] éd., I, 65-72.

Sur l'opuscule *De l'âme*, v. V. Durand, *Quid scripserit de anima M. A. Cassiodorius*, Toulouse, 1851, in-8°.

Sur les *Institutiones*, I, 11-14, v. Th. Zahn, *Histoire du canon du nouveau Testament*, t. II, 1, Erlangen, 1890, p. 267-284. — Sur la tradition du II[e] livre des *Institutiones* dans les manuscrits, v. G. Laubmann, *Cassiodore et ses* Institutiones sæcularium litterarum (ou humanarum rerum) *dans le manuscrit de Wurtzbourg et de Bamberg* : *Comptes-rendus de l'Académie des sciences de Munich, sect. de philos., de philol. et d'histoire*, 1878, t. II, p. 71-96. Le chapitre de la rhétorique dans le II[e] livre des *Institutiones* a été réédité par C. Halm, *Rhetores latini minores*, Leipzig, 1863, in-8°, p. 493-504. — Critique du texte des *Complexions in Psalmos* par Th. Stangl, *Cassiodorius Senator*, dans les *Comptes rendus* de l'*Académie des sciences de Vienne, sect. de philosophie et d'histoire*, t. CXIV, Vienne, 1887, p. 405-413. — On doit à Holder la découverte et à Usener la publication d'un fragment d'une page à peine, mais de très haut prix (cf. *Supra*, I), relique d'un ouvrage de Cassiodore jusqu'alors inconnu et renfermant, avec une généalogie de l'auteur, le catalogue de ses œuvres et de celles de ses amis. *Anecdoton Holderi*, Bonn, 1877, in-8°. Usener a joint au texte, p. 3-4, un commentaire très pénétrant, p. 5-79.

Sur la vie et les œuvres de Cassiodore, v. A. Olleris, *Cassiodore, conservateur des livres de l'antiquité latine*, Paris, 1841, in-8°. — P. P. M. Alberdingk-Thijm, *Iets over M. A. Cassiodorus Senator en zijne euw*, Amsterdam, 1857, in-8°, 2[e] éd., 1858. — A. Thorbecke, *Cassiodorus Senator, contribution à l'histoire de la migration des peuples*, Heidelberg, 1867, in-8°. A. Franz, *M. A. Cassiodorius Senator, contribution à l'histoire de la littérature théologique*, Breslau, 1872, in-8°. — I. Ciampi, *J. Cassiodori nel V e nel VI secolo*, Imola, 1876, in-8°.

V. Autres historiens. — Indépendamment de l'abrégé cité plus haut (1), et qui porte le même titre que l'ouvrage

1. II.

de Cassiodore, *De origine actibusque Getarum*, Jordanès (1) a publié, en 551, un abrégé d'histoire universelle, intitulé *De summa temporum vel de origine actibusque gentis Romanorum :* tissu d'extraits empruntés aux anciens auteurs, Eusèbe, saint Jérôme et leurs continuateurs, Orose, Eutrope, et surtout Florus.

Jordanis Romana et Getica, rec. Th. Mommsen, dans les *Monum. Germ. hist. Auct. antiquiss.*, t. V, Pars I, Berlin, 1882. — Trad. Panckoucke, *Bibl. latine française*, 838 et s. — Cf. G. Wattenbach, *Sources de l'histoire d'Allemagne au moyen âge*, 6e éd., I, 72-79 : *Jordanès.* — V. aussi L. de Ranke, *Hist. universelle*, IV, 2 (1re-3e éd.), p. 313-327 : *Jordanès.*

Jordanès a beaucoup puisé dans la *Chronique* de l'illyrien Marcellinus Comes. Cette *Chronique*, qui va de l'an 379 à l'an 534, ne s'occupe guère que de l'empire d'Orient (2).

On la trouve dans la *Patrologie latine* de Migne, LI, 913 et suiv. — Nouvelle édition par Mommsen, *Chronica minora sæc.*, IV, V, VI, VII, t. II (*Monum. Germ. hist. Auct. antiquiss.*, t. XI, Berlin, 1894), p. 37 et s. — Cf. Teuffel-Schwabe, *Hist. de la litt. rom.*, 5e édit., p. 1253-1254.

Victor, évêque de Tunnunum ou Tunnuna dans le nord de l'Afrique, fut persécuté par Justinien, pour avoir dé-

1. Jordanes, et non Jornandès, est le vrai nom de notre auteur. V. Mommsen, *Préface* de son édition, p. 1. (N. des T.).

2. L'Empire, depuis le milieu du ve siècle, est irrémédiablement coupé, partagé. Ce n'est plus Rome, c'est Constantinople qui paraît être, pour le comte Marcellin, le centre du monde. (N. des T.).

fendu les *Trois Chapitres*; bànni d'abord en Egypte, il fut à la fin relégué dans un couvent de Constantinople et y mourut, vers l'an 569. La *Chronique* universelle qu'il avait écrite remontait à l'origine des choses; mais nous n'en possédons que la dernière partie, laquelle va de l'an 444 à l'an 567 et trahit visiblement l'imitation de saint Prosper. L'auteur, plus exclusif que ses devanciers, pense avant tout aux affaires de l'Eglise en Afrique et s'y laisse volontiers absorber.

La *Chronique* de Victor est imprimée dans la *P. L.* de Migne, LXVIII, 937 et s. — Nouvelle édition par Mommsen, *L. c.*, p. 163 et s. — Cf. Ebert, *Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident*, édit. française, t. I, p. 619-620. — Sur d'autres ouvrages de Victor, v. Baehr, *Les poètes et les historiens chrétiens de Rome*, 2e édit., p. 218.

Un Goth d'Espagne, Jean, abbé de Biclaro, au pied des Pyrénées, continua la *Chronique* de Victor de Tunnunum jusqu'à l'année 590. L'impartialité de Jean de Biclaro fait de son court travail une des sources les plus précieuses de l'histoire des Visigoths.

Migne l'a insérée dans sa *P. L.*, LXXII, 859 et s. Nouvelle édition par Mommsen, *L. c.*, p. 163 et s. — Cf. Ebert, *Op. cit.*, éd. fr., p. 620-621.

La *Chronique* rédigée au VIe siècle par Marius, évêque d'Avenches, puis de Lausanne († 593), continue celle de

saint Prosper d'Aquitaine (1); on y trouve la série des dates et des événements depuis 455 jusqu'en 581 (2).

Edition de Migne, *P. L.*, LXXII, 791 et s. — Editions nouvelles de G. Arndt, Leipzig, 1875 et 1878; de Mommsen, *L. c.*, p. 225 et s. — Cf. Monod, à la suite de son étude sur Grégoire de Tours, Paris, 1872, in-8.

Une œuvre bien plus originale est l'histoire du Celte Gildas, surnommé le Sage (Sapiens). Sous le titre *De excidio Britanniæ*, il traçait, en 560, le sombre tableau des malheurs qui avaient frappé la Bretagne, depuis la conquête des Romains.

Edition de Migne, *P. L.*, LXIX, 327 et s. — Nouvelle édition par J. Stevenson, Londres, 1838, etc.; cf. Teuffel-Schwabe, *Op. cit.*, p. 1260. — Sur l'ouvrage même, v. Baehr, *Op. cit.*, p. 262-270; — Ebert, *Op. cit.*, éd. fr., I, p. 600-604; — A. de la Borderie, *Etudes historiques bretonnes*, 1re série : *L'historien et le prophète des Bretons, Gildas et Merlin*, Paris, 1883, in-8°.

On peut encore mentionner ici quelques *Itinéraires*. Entre 520 et 530, un certain Théodose l'Archidiacre, pro-

1. V. *Supra*, § 73, III.

2. « On en tire peu de chose pour les institutions et pour la vie de la société. Le principal fait qui s'en dégage est que la Gaule du Ve siècle ne séparait pas encore son histoire de celle de l'Espagne, de l'Italie, de Constantinople, et de tout ce vaste ensemble qu'on appelle *respublica*, c'ess-à-dire l'Empire romain ». FUSTEL DE COULANGES, *Hist. des Institutions politiques de l'ancienne France. La monarchie franque*, Paris, 1888, in-8°, p. 2. (N. DES T.).

bablement originaire du Nord de l'Afrique, composa une description de la Terre Sainte, *De situ Terræ Sanctæ*, qui n'a été publiée qu'en 1865.

C'est au VI[e] siècle également que remonte le *Breviarius de Hierosolyma*, court mémoire sur la Ville sainte, retrouvé en 1879.

J. Gildemeister a donné de ces opuscules une excellente édition : *Théodose, le De situ terræ sanctæ dans le vrai texte et le Breviarius de Hierosolyma complété*, Bonn, 1882, in-8°. — Sur les éditions antérieures de Tobler et Molinier, v. Gildemeister, p. 3 et s. — L'édition de Gildemeister a été reproduite, avec une traduction russe, par J. Pomialowsky, Saint-Pétersbourg, 1891, in-4. — Stewart et Wilson (*Palestine Pilgrims' Text Society*) ont publié du *Breviarius de Hierosolyma* une version anglaise, avec des éclaircissements, Londres, 1890.

Sous le titre d'*Antonini Placentini Itinerarium*, un anonyme, qui avait accompagné, vers 570, un certain Antonin de Plaisance dans son pêlerinage en Orient, nous en a laissé la relation.

Edition de Migne, *P. L.*, LXXII, 899-918. — J. Gildemeister a publié cet *Itinéraire* dans le texte authentique, avec la traduction allemande, Berlin, 1889, in-8°. — Sur les éditions et versions antérieures, v. Gildemeister, p. 15-17. — Quant à la critique de l'édition de Gildemeister, v. P. Geyer, *Commentaire critique et grammatical de l'Itinéraire d'Antonin de Plaisance*, Augsbourg, 1892, in-8°.

§ 92. — *Ecrivains mêlés à la controverse des Trois Chapitres.*

I. Facundus d'Hermiane. — Quand Justinien se fut avisé, par un édit de 543 ou 544, de condamner les *Trois Chapitres* (1), Facundus, évêque d'Hermiane dans la Byzacène d'Afrique, lança contre l'édit impérial son vaste ouvrage en douze livres, *Pro defensione trium capitulorum.* Il l'écrivit à Constantinople, dans les années 546-551, ou, selon Dobroklonskji, 546-548, et le remit aux mains de l'empereur.

Facundus ne songe pas du tout à faire le procès du concile d'Ephèse (431) et à soutenir la cause de Nestorius; mais il voit dans l'édit une attaque contre le concile de Chalcédoine (451), dont il veut avant tout venger l'autorité. Justinien n'a-t-il pas attenté à l'honneur du concile de Chalcédoine ? car les Pères n'avaient frappé d'aucune censure Théodore de Mopsueste ni ses ouvrages, ils avaient même reçu expressément Théodoret de Cyr et Ibas d'Edesse à leur communion. Ne fallait-il pas aussi protester contre la condamnation du coupable après sa mort ?

Lorsque le concile de Constantinople, dans sa dernière session du 2 juin 553, eut anathématisé les *Trois Chapitres* et que le pape Vigile se fût résigné à ratifier les décisions du concile, Facundus, avec la plupart des évêques d'Afrique, ne recula pas devant un schisme et se sépara du pape et des évêques d'Orient. Plus d'une voix s'éleva pour prêcher la soumission et la concorde. Le savant et obstiné Facundus répondit, vers 571, par deux pamphlets, le *Li-*

1. V. *Supra*, § 79, III.

ber contra Mocianum scholasticum et l'*Epistola fidei catholicæ in defensione trium capitulorum.*

Edition des trois ouvrages sus-mentionnés par Migne, *P. L.*, LXVII, 527-878. — Sur la date des deux derniers écrits, v. Nirschl, *Manuel de Patrologie et de Patristique*, III, 477, notes 3 et 5. — A. Dobroklonskji, *L'ouvrage de Facundus, évêque d'Hermiane, Pro defensione trium capitulorum*, Moscou, 1880, in-8° (russe). Cf. Ad. Harnack, dans la *Gazette de littérature théologique*, du 18 décembre 1880, col. 632-635.

Les idées qui ont inspiré à Facundus sa première apologie des *Trois Chapitres*, sont aussi celles du diacre Fulgence Ferrand (cf. *Supra*, § 89, v) dans sa *Lettre à Pélage et Anatole, diacres de la ville de Rome*, Migne, *P. L.*, LXVII, 921-928, et celles de l'évêque africain Pontianus, dans sa *Lettre à l'empereur Justinien*, *P. L.*, LXVII, 995-998.

II. Le pape Vigile. — La célébrité qui s'est attachée à la controverse des *Trois Chapitres*, et qui en dépasse de beaucoup la véritable portée, tient au nom du pape Vigile (537-555) et à son rôle dans les débats.

Mandé par l'empereur à Constantinople, Vigile s'était prononcé d'abord avec la dernière énergie contre l'édit de Justinien ; puis il prit le parti de condamner lui-même les *Trois Chapitres*, par un *Judicatum* du 11 avril 548 (1), mais sous diverses clauses qui se résument dans la formule : *Salva in omnibus reverentia synodi Chalcedonensis.* Dans le *Constitutum* du 14 mai 553, Vigile, au contraire, professe les idées de la première apologie de Facundus ; il ne veut pas qu'on frappe d'anathème la mémoire d'un évêque ni qu'on transgresse d'un iota les décisions des Pères de Chalcédoine.

1. Il nous en reste à peine quelques débris ; V. MANSI, t. IX, col. 181-182, 104-105.

Entre temps, le cinquième concile œcuménique s'était ouvert à Constantinople, le 5 mai 553. Dans sa huitième et dernière session, le 2 juin, il anathématisa les *Trois Chapitres*, et Vigile se décida enfin, par deux rescrits, l'un du 8 décembre 553, l'autre du 23 février 554, à reconnaître le concile et à confirmer sa sentence.

Outre les actes pontificaux précités, nous avons encore du pape Vigile plusieurs lettres, qui, presque toutes, regardent la controverse des *Trois Chapitres*. Vigile, dès la première heure, avait été convaincu que les *Trois Chapitres* méritaient une condamnation ; mais y avait-il lieu de la fulminer? En face du problème, l'attitude du pontife, sous la pression des hommes et des choses, manque de netteté comme de fermeté.

Les Lettres et les Décrets du pape Vigile, dans Migne, *P. L.*, LXIX, 15 et s. ; — dans la Collection des conciles de Mansi, t. IX. — Cf. Jaffé, *Reg. Pontif. Rom.*, 2e éd., t. I, 1885, p. 117-124. — Le cardinal Pitra, dans ses *Analecta novissima*, t. I, Frascati, 1885, p. 365-461, a fait paraître, en y joignant une préface et des notes, une longue apologie de Vigile par Dom Coustant († 1721). — J. Punkes, *Le pape Vigile et la controverse des Trois Chapitres*, Munich, 1864, in-8°. — Héfélé, *Histoire des conciles*, 2e édit., II, 798-924. — Al. Vincenzi, dans son histoire de la controverse des *Trois Chapitres*, s'est écarté tout à fait des sentiers battus. *Vigilii Pontificis Romani, Origenis Adamantii, Justiniani imperatoris triumphus in synodo œcum.* V (*In S. Gregorii Nysseni et Origenis scripta et doctrinam nova recensio, cum appendice de actis synodi V œcum.*, vol. IV), Rome, 1865. Vincenzi tient pour apocryphes une foule de pièces, y compris le fameux *Constitutum* ; ce qui le met à l'aise pour nier jusqu'à l'ombre d'une fluctuation dans la conduite du pape. Pour la critique de ce travail, v. J. Hergenrœther, dans la *Feuille de littérature théologique* du 13 août 1866, col. 543-551. — L. Duchesne, *Vigile et Pélage, étude sur l'histoire de l'Eglise romaine au milieu du VIe siècle*, dans la *Revue des questions historiques*, 1884, t. XXXVI, p. 369-440. — Dom Chamard, *Les Papes du VIe siècle et le second concile de Constantinople, réponse à M. l'abbé Duchesne : Ibid.*, 1885, t. XXXVII, p. 540-578. — *Ré-*

ponse de M. l'abbé Duchesne; ibid., p. 579-593. — L. Lévêque, *Etude sur le pape Vigile* (Extr. de la *Revue des sciences ecclésiastiques*), Amiens, 1887, in-8°.

Les prédécesseurs immédiats du pape Vigile, saint Silvère (536-537) excepté, nous ont aussi laissé quelques rescrits. On trouve les *Lettres et Décrets* de saint Félix IV (526-530), Migne, *P. L.*, LXV, 11 et s.; — de Boniface II (530-532), *Ibid.*, 31 et s.; de Jean II (532-535), *ibid.*, LXVI, 11 et s., de saint Agapet I (535-536), *Ibid.*, LXVI, 35 et s. — Cf. Jaffé, *Op. cit.*, p. 110-115.

III. Le pape Pélage Ier. — Pélage, n'étant qu'archidiacre de l'Eglise romaine, avait publié, en 554, à Constantinople, une *Réfutation*, *Refutatorium*, du cinquième concile œcuménique, travail qui n'a pas encore été imprimé, mais qui s'est conservé en manuscrit. A peine assis sur le trône de saint Pierre, en 556, il se rétracta.

Pélage Ier mourut le 3 mars 560. De son court pontificat il nous reste, proportion gardée, beaucoup de lettres, qui ont été, pour une part, exhumées de la collection du *British Museum* (1).

Sur la découverte d'un manuscrit quelque peu incomplet du *Refutatorium*, v. L. Duchesne, dans le *Bulletin critique*, 1884, n° 5, p. 96. Cf. le travail sus-mentionné, II, de M. l'abbé Duchesne sur Vigile et Pélage. — *Lettres de Pélage* Ier, dans Migne, *P. L.*, LXIX, 393 et s., et dans la collection des conciles de Mansi, t. IX. — Lettres nouvelles, de courts billets pour la plupart, empruntées à la collection du *British Museum*, dans S. Lœwenfeld, *Epistolæ Pontificum Rom. ineditæ*, Leipzig, 1885, p. 12-21; cf. Jaffé, *Op. cit.*, p. 124-136.

IV. Rusticus. — Parmi les plus acharnés défenseurs des *Trois Chapitres* figure un diacre de l'Eglise romaine, Rus-

1. V. *Supra*, § 90, I.

ticus, le propre neveu du pape Vigile. L'ouvrage dans lequel il prend à partie les monophysites, *Contra Acephalos disputatio*, revêt et garde la forme d'un dialogue entre l'auteur et un « hérétique » ; il ne nous est arrivé ou du moins il n'a jusqu'à présent paru qu'en partie.

L'authenticité des Gloses sur le concile de Chalcédoine, publiées par D. Pitra, demeure toujours suspecte.

La *Disputatio* dans Migne, *P. L.*, LXVII, 1167-1254. — Les *Gloses* dans D. Pitra, *Spicil. Solesm.*, t. IV, Paris, 1858, p. 192-221 : *Rustici* [*S. E. R. Diaconi* (*forte et Verecundi*) *scholia, distinctiones et collationes in acta concilii Chalcedonensis.* Selon D. Pitra, peut être que Rusticus a rédigé ces *Gloses* de concert avec Verecundus de Junca (v. *Infra*, v).

V. Verecundus de Junca. — Verecundus, évêque de Junca dans la Byzacène d'Afrique, un champion ardent et très en vue des *Trois Chapitres*, mourut à Chalcédoine, au fort de la querelle, vers l'an 552. C'est à D. Pitra que nous devons la publication des trois ouvrages de Verecundus : Extraits des sessions du concile de Chalcédoine, *Excerptiones de gestis Chalcedonensis concilii*, Commentaire sur neuf cantiques de l'Ancien Testament, *Commentariorum super cantica ecclesiastica libri* IX, et poème sur la pénitence, *De satisfactione pœnitentiæ*. Les deux cent douze hexamètres de ce poème (y compris le supplément de Meyer) fourmillent de fautes contre la grammaire et la prosodie, mais sont animés d'un sentiment profond.

Ces trois ouvrages se trouvent dans Pitra, *Spicil. Solesm.*, t. IV, Paris, 1858. D. Pitra donne deux recensions des *Excerptiones*, la première p. 166-185, la seconde, p. 186-191, qui paraît n'être qu'un abrégé de la première, avec quelques additions de la main du diacre Liberatus

(v. *Infra*, vi) et sous le titre de *Verecundi et Liberati diaconi Carthaginiensis Excerptiones e concilio Chalcedonensi*. Cf. aussi *Supra*, iv. — G. Meyer a enrichi de huit vers le poème *De satisfactione pœnitentiæ* (p. 138-142) : v. les *Travaux de l'Académie des sciences de Bavière*, 1re classe, t. XVII, p. 2, Munich, 1884, p. 441. — V. au surplus Manitius, *Histoire de la poésie chrétienne latine*, Stuttgard, 1891, p. 403 et s.

Un autre poème, connu depuis très longtemps et que D. Pitra tenait pour l'œuvre de Verecundus (p. 132-137), l'*Exhortatio pœnitendi*, partie détachée d'un vaste ensemble, est de date plus récente. V. Reyer, *L. c.*, p. 431 et s. Cf. Manitius, *Op. cit.*, p. 416 et s.

Le poème *De resurrectione et judicio*, attribué par saint Isidore de Séville (*De vir. ill.*, ch. vii) à Verecundus, se retrouve peut-être dans le poème *De judicio domini* ou *De resurrectione mortuorum*, parmi les œuvres de Tertullien et de saint Cyprien (v. *Supra*, § 36, xi, sub fin.).

Aux poèmes de l'évêque Vercundus, D. Pitra en joignait un autre qui, sous le titre de *Crisias*, comprend trois livres et chante l'avènement de l'Antéchrist, le jugement dernier et la résurrection des morts (p. 144-165) ; mais l'œuvre est de date bien postérieure.

VI. Liberatus. — Ce n'est pas, dans l'affaire des *Trois Chapitres*, une source de médiocre valeur que le *Breviarium* de Liberatus. Abrégé concis où se trouve ramassée toute l'histoire du Nestorianisme et du Monophysisme, depuis le sacre de Nestorius, en 428, jusqu'au concile de Constantinople, en 553.

Liberatus était diacre de l'Eglise de Carthage. On ne saurait l'absoudre entièrement de partialité pour les *Trois Chapitres*. Il écrivit entre 560 et 566.

Le *Breviarium*, dans Migne, *P. L.*, lxviii, 969-1052. — Sur les éditions précédentes, v. Fessler, *Instit. Patrol.*, ii, 970, n. cf. aussi *Supra*, v.

VII. Primasius d'Adrumète. — Comme la plupart de ses collègues d'Afrique, Primasius, évêque d'Adrumète dans

la Byzacène, a joué un rôle dans la controverse des *Trois Chapitres*.

De son commentaire sur l'Apocalypse, on dirait une mosaïque sans élégance, tirée d'interprètes latins antérieurs, de saint Augustin notamment et de Tichonius. Un ouvrage sur les hérésies n'est pas, ce semble, arrivé jusqu'à nous. Un commentaire des Epîtres de saint Paul a usurpé le nom de Primasius.

Le commentaire de saint Paul et celui de l'Apocalypse, dans Migne, *P. L.*, LXVIII, 413-936. — Cf. J. Haussleiter, *Vie et œuvres de Primasius, évêque d'Adrumète* (*Progr.*), Erlangen, 1887, in-8°. — Pour plus de détails sur le Commentaire de l'Apocalypse ou plutôt sur la version latine de l'Apocalypse qui sert de base au Commentaire, v. Haussleiter, *L'Apocalypse latine de l'ancienne Eglise d'Afrique*, dans les *Recherches pour l'histoire du canon du Nouveau Testament et de l'ancienne littérature ecclésiastique*, IV[e] partie, publiées par J. Haussleiter et Th. Jahn, Erlangen, 1891, p. 1-224.

VIII. Junilius. — A la prière de l'évêque Primasius, Junilius écrivit, en 551 probablement, les deux livres de ses *Instituta regularia divinæ legis;* le titre usité naguère, *De partibus divinæ legis*, ne sied bien qu'au premier chapitre du premier livre. L'ouvrage, sous l'aspect que lui ont conservé des manuscrits sûrs, nous offre une introduction méthodique à l'étude approfondie de l'Ecriture sainte. Sujet et plan, l'auteur a toute emprunté aux leçons de son maître, le Perse Paul de Nisibe ; mais ces leçons étaient jusque dans les détails l'écho de Théodore de Mopsueste, dont les *Instituta* reproduisent les idées et les thèses sur le canon de la Bible, sur la Christologie, sur l'exégèse sacrée.

Cela fut pendant longtemps une erreur très répandue de

voir en Junilius un évèque d'Afrique. Africain de naissance, Junilius l'était; mais il occupait à Constantinople une des grandes charges de l'Etat, *quæstor sacri palatii*.

V. pour les preuves, H. Kihn, *L'exégèse de Théodore de Mopsueste et de Junilius Africanus*, avec une édition critique des *Instituta regularia divinæ legis*, Fribourg, 1880, in-8°. L'édition critique du texte des *Instituta* a aussi paru à part, Fribourg, 1880. — Sur les éditions antérieures, depuis l'édition *princeps* de J. Gastius, Bâle, 1545, jusqu'à celle de Migne, *P. L.*, LXVIII, 15-42, v. Kihn, *Op. cit.*, p. 209 et s. — Quant à Paul de Nisibe, v. Kihn, *Ibid.*, p. 254 et s. — Sur un commentaire apocryphe des premiers chapitres de la Genèse, v. Kihn, *Ibid.*, p. 301. — Une contribution à la critique textuelle des *Instituta* par A. Rahlfs, *Le maître et l'élève chez Junilius Africanus*, dans les *Informations de la société royale des sciences et de l'université Georges Auguste*, Goettingue, 1891, p. 242-246.

On doit un recueil de canons et de décrétales à Cresconius qui, selon toute apparence, était un évêque d'Afrique. Cette *Concordia Canonum* fut rédigée à l'aide des deux collections de Denys. Elle les reproduit en grande partie, les répartissant en trois cent un titres, à travers lesquels on ne voit pas se dessiner un plan bien précis. Cresconius, dans sa Préface, se réfère à la *Breviatio canonum* de Fulgence Ferrand (1). Quand est-il mort? On ne sait trop. Ce qu'on peut dire, c'est que le plus ancien manuscrit de la *Concordia*, celui de Vérone, est, à n'en pas douter, une œuvre du VIII° siècle (2).

1. V. *Supra*, § 89, v.

2. v. Maassen, *Hist. des sources et de la littérature du droit canonique en Occident*, t. I, Gratz, 1850, p. 806-813. — Ad. Tardif, *Hist. des sources du droit canonique*, Paris, 1881, p. 114.

§ 93. — *Saint Grégoire de Tours et Fortunat.*

I. Saint Grégoire de Tours. — Grégoire de Tours, l'Hérodote des Francs, appartenait à l'une de ces familles qu'il appelle lui-même sénatoriales et qui formaient l'aristocratie de la Gaule. La sienne était noble dans l'ordre civil et dans l'ordre religieux ; il avait pour ancêtres ou pour parents plusieurs illustres évêques. Né probablement le 30 novembre 538, à Clermont-Ferrand, l'antique Arverna, il porta primitivement le nom de Georgius Florentius. Mais plus tard, en signe de sa respectueuse admiration pour son bisaïeul maternel, saint Grégoire, évêque de Langres (506 ou 507-539 ou 540), il prit le nom sous lequel il est devenu célèbre.

Après la mort prématurée de son père Florentius, le jeune Grégoire fut pieusement élevé par son oncle paternel, saint Gall, évêque de Clermont (546-554). Il résolut dès lors d'embrasser l'état ecclésiastique, et, saint Gall étant venu à mourir, le prêtre Avite, le futur évêque de Clermont (571-594), l'instruisit dans la science des Ecritures. Il était d'une très mauvaise santé ; en 563, atteint d'une maladie grave, il fit un pèlerinage à Tours, dans l'espoir de guérir sur le tombeau de saint Martin ; il retourna, en effet, guéri dans sa patrie. On le voit, en 573, à la cour de Sigebert Ier, roi d'Austrasie, duquel relevait l'Auvergne. Il y reçut la nouvelle que le clergé et le peuple de Tours, frappés sans doute de ses mérites pendant le séjour que dix ans plus tôt il avait fait au milieu d'eux, venaient de l'élire évêque ; élection favorisée peut-être par cette circonstance qu'Euphronius, prédécesseur de

Grégoire, était allié à la famille d'Armentaria, sa mère. Fortunat salua l'élévation de son ami par un poème plein de verve (1), qu'anime cette fois un enthousiasme vrai.

Grégoire, malgré les difficultés et les périls des temps, justifia pleinement les espérances du poète. Pasteur, il se dévoua sans réserve au gouvernement de son troupeau, et veilla tout ensemble avec zèle aux intérêts temporels de ses ouailles ; à travers les désordres des guerres sans cesse renaissantes, il déploya autant de prudence que de courage, pour protéger en particulier la ville de Tours, pour relever de toute manière sa prospérité et sa splendeur.

Mais l'ascendant de Grégoire s'étendait bien au delà des bornes de son diocèse. Tours avait alors une importance à part; la ville de saint Martin était le centre religieux de la Gaule. En face du roi Chilpéric, Grégoire avait défendu, avec une énergie couronnée de succès, la cause de l'Eglise et de la civilisation. Après l'assassinat de Chilpéric, en 584, Tours passa aux mains de Childebert II, et Grégoire fut appelé à jouer dans l'empire franc un des premiers rôles. En possession de la confiance de Childebert, il dut voyager souvent de la cour d'Austrasie à celle de Bourgogne, pour raccommoder les deux rois. Grégoire mourut, entouré dans la Gaule d'un respect universel, le 17 novembre 593 ou 594.

Cet évêque, si mêlé à la vie politique et civile de son temps, n'a pas laissé d'être un écrivain d'une application et d'une fécondité rare. Il est probable qu'avant son élévation à l'épiscopat, Grégoire n'avait encore rien écrit, et ce fut, selon toute apparence, son culte pour Saint Martin qui décida de sa vocation littéraire. Il ne se mit à l'œuvre qu'avec une profonde défiance de lui-même, presque en tremblant, et plus d'une fois par la suite il

1. *Carm.*, l. V, c. III : *Ad cives Turonicos de Gregorio episcopo.*

proteste de son ignorance des lois de la grammaire comme de celles de la rhétorique.

Dans la préface de son Histoire, il fait profession de parler une langue inculte, *incultu* (*sic*) *effatu ;* car « peu d'hommes comprennent un rhéteur qui parle en philosophe ; tous entendent un narrateur d'un parler rustique et vulgaire ». Le prologue du Ier livre nous demande grâce pour les mots et les syllabes dans lesquelles l'auteur outragera la grammaire, faute de l'avoir jamais bien sue. Ouvrez enfin le Prologue du livre *De la gloire des confesseurs :* Grégoire gémit de confondre les genres et les cas, et pour les prépositions, d'être irrémédiablement brouillé avec les règles qui en gouvernent l'emploi (1).

La langue de Grégoire est pourtant pleine d'intérêt et digne d'attention; car elle nous fait, ici et là, toucher du doigt les phénomènes les plus importants qui président à la décomposition du latin et au long enfantement des langues romanes, spécialement du français.

Du point de vue de la matière, les ouvrages que Grégoire nous a laissés se partagent en deux groupes : les écrits théologiques et les dix livres de l'*Histoire des Francs*. Mais, s'il y a distinction, il n'y a pas contraste. L'auteur se propose partout le même objet, qui est l'édification des fidèles; les croyances religieuses, les traditions religieuses, les affaires de l'Eglise, remplissent l'*Histoire des Francs ;*

1. C'étaient alors excuses à la mode et qu'on ne saurait prendre au pied de la lettre; Sidoine Apollinaire en avait fait de pareilles, *Lettre à Græcus*, VII, 2, et Fortunat suivra l'exemple. Impossible de douter que Grégoire n'eût reçu, comme tous les jeunes gens de grande famille, une instruction très littéraire, et que son latin, qui n'était plus celui de Cicéron, ne fût celui de la haute société de son temps. A y regarder de près, on reconnait dans ses livres : « la préoccupation constante de bien écrire, des tours de phrases très savants, la recherche des épithètes, enfin un style rarement simple et souvent prétentieux. » FUSTEL DE COULANGES, *Hist. des institutions politiques de l'anc. France. La monarchie franque*, p. 5. (N. DES T.).

pas une page n'y dément la main de l'évêque. D'autre part, les écrits religieux ont presque tous le caractère historique ; comme l'ouvrage profane, ils font revivre des personnages avec leur caractère, leur physionomie, leur conduite, leurs sentiments les plus intimes, et se plaisent surtout à célébrer les saints de l'Eglise gauloise.

Historien, Grégoire mérite, avec une particulière estime, une grande confiance. Sans doute, il nous étonne fréquemment par sa crédulité ; on peut aussi relever chez lui plus d'une erreur, fruit d'une certaine légèreté qui dédaigne un peu les ressources dont elle dispose. En revanche, on s'accorde aujourd'hui à rendre hommage à la parfaite loyauté de l'historien ; il dit toutes choses avec impartialité, comme il les voit et les sent ; l'esprit critique ne lui est même pas totalement étranger (1).

Pour venir aux détails Grégoire a lui-même dressé le bilan de ses travaux littéraires. « J'ai écrit, dit-il, dix livres d'*Histoire*, sept livres de *Miracles*, un livre de la *Vie des Pères*, un commentaire du Psautier, un livre *Sur les offices ecclésiastiques* (2) ». Ailleurs (3) il nous apprend qu'il avait tiré un livre des messes de Sidoine Apollinaire (4), *de missis ab eo compositis*, et qu'avec l'aide d'un Syrien, *Siro quodam interpretante*, il avait traduit en latin la *Légende des septs dormants* (5). De ces deux ouvrages le premier est, ce semble, perdu. On en dit autant d'ordinaire de la *Pas-*

1. M. A. Carrière, *Sur un chapitre de Grégoire de Tours relatif à l'histoire d'Orient* (*Annuaire de l'école pratique des hautes études pour* 1898) a montré que le chap. XL du IVe livre de l'*Histoire*, malgré quelques inexactitudes secondaires, s'appuie sur de très sérieuses informations, et que Grégoire, pour les faits qu'il y raconte, est notre plus ancien témoin. (N. des T.).

2. « Decem libros historiarum, septem miraculorum, unum de vita patrum scripsi, in psalterii tractatu librum unum commentatus sum, de cursibus etiam ecclesiasticis unum librum condidi ». *Hist. franc.*, x, 31, *sub fin.*

3. *Hist. franc.*, II, 22.

4. V. *Supra*, § 88, II.

5. *In gloria martyrum*, ch. XCIV.

sion des sept dormants d'Ephèse, dans la version de saint Grégoire : assertion étrange ! vu qu'il existe une édition incunable, publiée par Mombrizio vers 1479.

Le livre *Des offices ecclésiastiques*, *De cursibus ecclesiasticis*, a paru entre 575 et 582. Pendant très longtemps on n'en a connu que de faibles débris. Mais, de nos jours (1853), Haase a publié l'ouvrage entier d'après un manuscrit de Bamberg, du VIII[e] siècle, où il est intitulé : *De cursu stellarum ratio qualiter ad officium implendum debeat observari*. C'était un manuel liturgique, un guide pour déterminer l'ordre des offices ou leçons ecclésiastiques, *cursus ecclesiastici*, d'après la position et surtout d'après le lever des constellations les plus importantes.

Il ne nous est resté de commentaire sur les Psaumes que des fragments insignifiants.

Les *Sept livres de miracles* ne font pas un tout homogène; c'est plutôt un assemblage de livres indépendants les uns des autres, que saint Grégoire, peu avant sa mort, a revus une dernière fois et rattachés au livre de la *Vie des Pères*, pour en former un recueil hagiographique.

En tête il a placé le livre *De la gloire des martyrs*, *In gloria martyrum*, lequel date des environs de l'an 590, et nous parle surtout de miracles opérés par Notre-Seigneur, par les apôtres, par divers martyrs de l'Eglise des Gaules. Vient ensuite le livre *Des miracles de saint Julien*, *De virtutibus S. Juliani*; saint Julien avait souffert le martyre, vers l'an 304, dans les environs de Clermont, et son tombeau à Brioude était un pèlerinage très fréquenté.

Le prologue des quatre livres *Des miracles de saint Martin*, *De virtutibus S. Martini* (III-VI) nous initie à la pensée de l'auteur ; Grégoire veut transmettre à la postérité le souvenir des miracles « actuels » du grand thaumaturge, de ceux qu'il fait encore chaque jour à son tombeau. Selon Krusch, le I[er] livre est antérieur à 576 ; le II[e] n'a pu de-

vancer 581 ; le IIIe date des environs de 584; le IVe est demeuré inachevé.

Au septième rang figure le livre de la *Vie des Pères*, *Liber vitae patrum*, sans conteste le plus intéressant et le plus remarquable de tout le recueil. Ce livre comprend vingt chapitres ou morceaux, dont trois renferment chacun deux biographies distinctes, et qui furent d'abord publiés à part. Une partie de l'ouvrage n'est pas antérieure à l'an 592. Le VIIIe et dernier livre, *De la gloire des confesseurs*, *In gloria confessorum*, autre recueil de courtes histoires miraculeuses, fut publié en 587; mais, depuis 590, l'auteur ne s'est pas lassé de retoucher et d'augmenter son livre.

C'est encore dans le domaine de la légende chrétienne que nous reporte le *Livre des miracles de l'Apôtre André*. L'auteur ne le cite pas. On ne saurait néanmoins en contester l'authenticité.

Mais le grand travail de l'évêque de Tours, son vrai titre de gloire, est son *Histoire des Francs*, en dix livres. L'auteur nous avertit dans sa Préface qu'il veut transmettre à la postérité la connaissance des choses de son temps. Aussi, à partir du Ve livre — les quatre premiers ne forment qu'une introduction — l'*Histoire des Francs* constitue, au sens le plus propre, une série de Mémoires.

Le Ier livre, afin d'asseoir la chronologie de l'ouvrage, commence avec le monde et traverse rapidement les siècles jusqu'à la mort de saint Martin (397). Le IIe livre entame à la fois l'histoire de l'Eglise dans les Gaules et celle de la barbarie; le fondateur de la monarchie franque, Clovis, y occupe la plus large place (1). Le IIIe livre s'arrête à la mort de Théodebert Ier (548), le IVe à la

1. V. M. KURTH, *Les sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours*, dans le *Congrès scientifique international des catholiques*, Paris, 1888, t. II, p. 339-380. (N. DES T.).

mort de Sigebert Ier (575), et, déjà, pour les dernières décades, l'auteur puise dans ses propres souvenirs. Les quatre premiers livres datent, selon Arndt, de l'an 575. Les deux suivants, qui vont de 575 à 584, furent écrits de 580 à 585. Puis on vit successivement paraître les quatre derniers livres qui retracent dans les menus détails, avec force anecdotes, les années 584-585, et s'arrêtent après un récit plus sommaire à l'an 591.

Grégoire a plus tard enrichi les six premiers livres de nombreux suppléments. C'est avec le Ve livre qu'il est complètement lui-même. Il raconte les événements qu'il a vus, auxquels il a été mêlé, sans jamais oublier de faire nettement ressortir la part qu'il y a prise; sur tout ce qui le touche, Grégoire s'étend avec la complaisance de l'intérêt personnel.

Il n'y a, du reste, aucun art de composition, aucun ordre ; l'ordre chronologique même, que l'auteur promet de suivre, est sans cesse méconnu et interverti. C'est bien moins une histoire qu'une foule d'histoires particulières, entassées pêle-mêle et reliées par un fil extérieur. Grégoire n'est pas un historien au sens moderne du mot; l'étude de la liaison des événements, l'intelligence des causes dans les résultats, ne sont pas du tout son fait ; ce lui est assez d'enregistrer et de décrire ce qu'il connaît parfaitement. Mais, indépendamment de la couleur locale et de la vie des personnages, la simplicité, le naturel et la naïveté de l'historien prêtent à son œuvre un charme et un attrait qui en rachètent toutes les faiblesses et tous les défauts. Il y a plus, ce qui donne à l'*Histoire des Francs* une valeur inappréciable, c'est, avec l'importance exceptionnelle du sujet, l'impossibilité où nous sommes réduits d'aller puiser à d'autres sources ; l'*Histoire des Francs*, a dit Giesebrecht, « est l'un des ouvrages les plus précieux de toute la littérature historique ».

II. Littérature. — Des éditions complètes de saint Grégoire la meilleure a été longtemps celle de Dom Ruinart, Paris, 1699, in-f°, réimprimé par Migne, *P. L.*, LXXI. « Les travaux modernes sur l'évêque de Tours n'ajoutent que peu de chose à la magistrale étude de Ruinart. » Fustel de Coulanges, *Op. cit.*, p. 6, note 1. — Mais l'édition bénédictine est aujourd'hui dépassée par celle de G. Arndt et Bruno Krusch, *Gregorii Turonensis opera* (*Monum. Germ. hist. Script rer. Meroving*, t. I). Pars I (p. 1-450) : *Historia Francorum*, ed. G. Arndt. Pars II (p. 451-881) : *Miracula et opera minora*, ed. Br. Krusch ; dans cette seconde partie, p. 821-846 : *Gregorii episc. Turon. liber de miraculis B. Andreæ apostoli*, éd. M. Bonnet. Ce livre a aussi paru à part. A la fin du volume on trouve, de la main de Krusch, un *Index* (p. 884-911), des *Ortographica* (p. 912-928), des *Lexica et grammatica* (p. 929-963). Cette édition est la première qui ait essayé, avec un incontestable succès, de rétablir la langue originaire de l'auteur. Tandis que les éditions précédentes s'attachaient aux manuscrits les plus récents et nous donnaient un texte retouché, avec un vernis des siècles carolingiens, nous rencontrons ici, avec l'aide des plus vieux manuscrits, lesquels remontent au VII[e] siècle, et malgré bien des mutilations et des lacunes, toute la rudesse et la barbarie de l'époque mérovingienne. — Sur la tradition manuscrite des divers ouvrages, v. aussi Krusch et Bonnet, dans les *Nouv. archives pour la connaissance de l'ancienne histoire d'Allemagne*, 1886, t. XI, p. 629, 1887, t. XII, p. 303-308, 309-314 ; 1894, t. XIX, p. 24-45. — H. Omont, *Grégoire de Tours, Histoire des Francs, livres I-VI. Texte du ms. de Corbie, Bibl. nat. ms. lat.* 17655 *avec un facsimile*, Paris, 1887, in-8°. — G. Collon, *Grégoire de Tours, Histoire des Francs, livres VII-X. Texte du ms. de Bruxelles*, Paris, 1893, in-8°.

On trouve, sous la plume de Grégoire, le renvoi suivant à son livre, aujourd'hui perdu, sur les messes de Sidoine Apollinaire : « In præfatione libri quem de missis ab eo compositis conjunximus. » *Hist. Franc.*, II, 22. Tillemont (*Mémoires*, t. XVI, art. 38, p. 277) suppose que ces *missæ* et les *Contestatiunculæ*, c'est-à-dire les préfaces liturgiques dont Sidoine Apollinaire, *Epist.* VII, 3, réclame la paternité, ne font qu'un ; mais nulle part ailleurs le mot *missa* n'est employé dans le sens de préface : v. Du Cange, *Gloss. med. et inf. latin* ; ed. L. Favre, au mot *Missa*.

La plupart des écrits théologiques de l'évêque de Tours (*Libri miraculorum aliaque opera minora*) ont été publiés, avec une traduction française, par H. L. Bordier, Paris, 1857-1864, 4 vol. in-8°. — L'*Histoire des Francs* a été traduite en français par Guizot, nouv. édit. par A. Jacobs, Paris, 1861, 1874, 2 vol. in-8° ; et par H. Bordier, Paris, 1859-1862, 2 vol. in-8°. — A. Lecoy de la Marche, *De l'autorité de Grégoire de Tours*,

Etude critique sur le texte de l'histoire des Francs, Paris, 1861, in-8°. — G. Monod, *Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, 1re partie : Introduction, *Grégoire de Tours, Marius d'Avenches*, Paris, 1872 (*Bibliothèque de l'école des hautes études*, fasc. 8). — Arbellot, *Les sources de l'histoire des origines chrétiennes de la Gaule dans Grégoire de Tours*, Limoges, 1891, in-8°. — A. Jacobs, *Géographie de Grégoire de Tours, de Fredegaire, et de leurs continuateurs*, 2e éd., Paris, 1861, in-8°. *Cf.* A. Longnon, *Géographie de la Gaule au* VIe *siècle*, Paris, 1878, in-8°. — R. Urbat, *Contributions à un tableau des éléments romans dans le latin de l'histoire des Francs de Grégoire de Tours*, Kœnigsberg, 1890, in-8°.

Sur la vie et les œuvres de Grégoire, v. Lœbell, *Grégoire de Tours et son temps*, Leipzig, 1839, in-8°, 2e édit. augmentée, avec une préface d'Henri de Sybel, 1869. — G. Wattenbach, *Sources de l'histoire d'Allemagne au moyen âge*, 6e édit., I, 93-103 : *Grégoire de Tours*. — L. v. Ranke, *Histoire universelle*, IV, 2 (1re-3e édit.), p. 328-368 : *Grégoire de Tours*. — M. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890, in-8°. Sur cet ouvrage, cf. la discussion de Bonnet et de Krusch dans les *Nouvelles archives de la société pour la connaissance de l'histoire ancienne de l'Allemagne*, 1891, t. XVI, p. 432-434 ; 1892, t. XVII, p. 199-203.

III. Fortunat. — Pendant que la Gaule voyait Grégoire de Tours ranimer un moment l'histoire, la poésie latine aux mains de Fortunat y jetait, avant d'expirer, ses dernières lueurs.

Fortunat, Venantius Honorius Clementianus Fortunatus, n'était pas Gaulois d'origine ; il était né vers 530, aux environs de Trévise, dans l'est de la Haute-Italie. Ce fut à Ravenne qu'il reçut son éducation littéraire ; avec la grammaire et la rhétorique, il y étudia le droit ; la philosophie et la théologie n'étaient guère de son goût, il ne s'y adonna point, et ne fut jamais très au fait ni de l'une ni de l'autre de ces sciences. Par contre, sur les bancs mêmes de l'école, il s'essayait dans la poésie.

Fortunat, pendant son séjour à Ravenne, fut guéri d'un mal d'yeux par l'intercession de saint Martin ; il avait oint son œil malade de l'huile de la lampe qui brûlait de-

vant l'image du saint, dans une église de Ravenne. Aussi vers 565, s'achemina-t-il, par reconnaissance, au tombeau du glorieux thaumaturge. Il nous apprend lui-même, d'une manière exacte et très détaillée, quelle fut la direction de son itinéraire; c'est bien plus le voyage d'un touriste que celui d'un dévot pèlerin.

Franchissant les Alpes, Fortunat traversa la Germanie et s'arrêta en Austrasie, au moment du mariage de Sigebert I[er] et de Brunehault, fille du roi des Visigoths d'Espagne Athanagild. L'épithalame, où le voyageur célébra les deux époux, lui valut d'emblée, avec la faveur de Sigebert, le renom d'un grand poète. Après être resté un an ou deux à la cour d'Austrasie, l'émigré italien poursuivit sa route à petites journées, sans ombre d'impatience, frappant d'ordinaire à la porte des personnages considérables, évêques ou laïques, se ménageant auprès d'eux, à force de souplesse et de savoir-faire, un accueil bienveillant, et payant son écot à ses hôtes avec les flatteries de ses vers. Au terme de son voyage, à Tours, il se lia avec l'évêque Euphronius d'une étroite amitié. Mais, Euphronius, pas plus que le tombeau de saint Martin, ne put longtemps le retenir; il reprit le bâton du pèlerin, et, à la façon des troubadours du moyen âge, parcourut de foyers en foyers tout le midi de la Gaule.

Une visite qu'il fit à Poitiers décida du reste de sa vie. Une princesse thuringienne, sainte Radegonde, veuve de Clotaire I[er] (†561), venait de s'y retirer et d'y fonder le monastère de Sainte-Croix; Agnès, sa fille adoptive, en était abbesse. L'empressement de ces deux nobles âmes à recevoir le poète, les soins, les égards et surtout les louanges dont il se vit comblé, le retinrent par un charme nouveau plus longtemps qu'il ne l'avait prévu, et quand sonna l'heure du départ, leur vœu de garder Fortunat près d'elles fut pour lui comme un arrêt d'en haut. Il ne songea plus à repasser les Alpes et s'établit définitivement à Poitiers;

l'amitié de Radegonde et d'Agnès, qu'il appelait du nom de mère et de sa sœur, lui en faisait une seconde patrie.

A la prière de ses pieuses amies, le poète consentit à recevoir les ordres des mains de l'évêque de Poitiers et vécut à côté du monastère, où il devint le chapelain, le conseiller, l'agent de confiance, l'intendant, le secrétaire de la reine et de l'abbesse. Le calme de cette retraite fut néanmoins entrecoupé de fréquents voyages.

Fortunat, célèbre par ses vers, était en correspondance assidue avec tous les grands évêques, tous les hommes d'esprit de la Gaule ; il avait noué notamment avec Grégoire de Tours les plus amicales relations. Sept ou huit ans après la mort de sainte Radegonde, il fut élevé sur le siège épiscopal de Poitiers, où il mourut, selon toute apparence, au commencement du VII[e] siècle.

Entre Grégoire de Tours et Fortunat, le contraste est frappant : chez Grégoire, on reconnaît le sérieux de l'historien ; tout, chez son ami, respire l'humeur légère, enjouée du poète. Impossible de dénier à Fortunat un rare talent poétique (1) ; de tous ses devanciers de la fin de l'antiquité chrétienne, aucun ne saurait à beaucoup près rivaliser avec lui d'aisance et de naturel, pour exprimer en vers qui coulent de source, les mille détails de la vie ordinaire. Il n'a pas réussi pourtant à s'élever au-dessus du mauvais goût de son siècle. Partout on en sent la vive empreinte dans l'enflure et l'affectation du style, et, spécialement dans cette intempérance maladive d'éloges qui déshonore plus d'un panégyrique.

La majeure partie des menues poésies de Fortunat a été transmise par un recueil en onze livres, intitulé d'ordinaire *Carmina* ou *Miscellanea* et dont l'ordonnance remonte certainement au poète lui-même. Les manuscrits

1. Les critiques en France ont été généralement bien plus sévères qu'en Allemagne dans l'appréciation de Fortunat. [illegible]

qui nous sont restés, sont autant de copies d'un même exemplaire incomplet ; seul, un manuscrit de Paris, du VIIIe ou du IXe siècle, a puisé dans le recueil complet un choix de morceaux et nous a transmis trente-et-une pièces que ne donnait pas l'exemplaire mutilé. Ce qui remplit à peu près le recueil, ce sont des poésies de circonstance. Les lieux que Fortunat visite, les grands personnages qui le reçoivent, les festins où ils le convient, en un mot tous les incidents de la vie, lui inspirent avec plus ou moins de bonheur des poèmes, des opuscules, de simples distiques (1). Ces petits vers, qui charmaient les Francs, nous montrent les traits de leur caractère, leurs goûts, leurs habitudes et la manière dont ils aimaient à être loués ; on devine combien ils versent de lumière sur le poète et sur son temps.

Des trois hymnes du recueil, il en est deux qui non seulement étincellent d'images neuves et splendides, mais vibrent d'un sentiment tendre et profond ; l'Eglise a officiellement adopté le *Pange lingua gloriosi* (2) et le *Vexilla regis prodeunt* (3). Fortunat passe encore pour être l'auteur de plusieurs autres hymnes ; mais l'authenticité en demeure suspecte.

Indépendamment des deux hymnes de la Passion, le recueil compte parmi ses chefs-d'œuvre trois élégies que Fortunat écrivit à la prière ou mieux au nom de sainte Radegonde : d'abord la déchirante lamentation sur la ruine de la maison royale de Thuringe, *De excidio Thoringiæ* ; puis, deux pièces adressées, l'une à un cousin de Radegonde, Amalfred, qui vivait à Constantinople, l'au-

1. C'est à l'influence de Fortunat que le distique doit la faveur dont il a joui dans la poésie de l'ère carolingienne. (N. DES T.).

2. II, 2.

3. II, 6.

tre, d'un accent moins passionné, quoique toujours ému, au jeune Artachis, le fils ou le neveu d'Amalfred (1).

Quelques morceaux de prose figurent aussi dans le recueil ; on y trouve, avec des lettres, une explication assez prolixe du *Pater noster* (2) et une *Explication du Symbole des apôtres* (3), résumé habile du travail de Rufin (4).

Outre le recueil des *Miscellanea*, Fortunat avait composé un grand poème épique en quatre livres (2453 hexamètres), sur la Vie de saint Martin ; s'il en faut croire sa lettre à Grégoire de Tours, le poème ne lui avait coûté que deux mois. Ce n'est qu'une rédaction poétique et abrégée des ouvrages de Sulpice Sévère. Le poète s'appuie, dans ses deux premiers livres sur la *Vita S. Martini*, et, dans les deux autres, sur les *Dialogues* (5), non sans emprunter beaucoup, idées et expressions, à Paulin de Périgueux (6). Il y parle de l'évêque Germain de Paris comme d'un personnage encore vivant (7), ce qui reporte la composition du poème avant le mois de mai 576.

Fortunat, enfin, nous a laissé des Vies de saints, en prose, écrites pour l'édification du peuple et dans un style relativement simple. Nombre de biographies analogues ont, il est vrai, usurpé son nom. Mais il faut tenir pour authentiques la Vie de saint Hilaire de Poitiers avec le *Livre des miracles de saint Hilaire*, la Vie de saint Mar-

1. Un poème élégiaque de trois cent soixante-et-onze vers sur l'histoire de Galswinthe, sœur de Brunehault, mérite un particulier intérêt. La subtilité et l'affectation de la mauvaise rhétorique s'y retrouvent ; mais l'émotion en est sincère et l'expression ingénieuse et vive. On y sent, à maints traits qui ne sont pas du fait de Fortunat, l'influence et l'inspiration de sainte Radegonde. (N. DES T.).

2. x, 1.

3. xi, 1.

4. *Supra*, § 70, III.

5. *Supra*, § 70, I.

6. *Supra*, § 88, III

7. IV, 636.

cel, évêque de Paris († 436), celle de saint Albin, évêque d'Angers († 560), celle de l'évêque d'Avranches, saint Paterne († 563), celles de saint Germain de Paris et de sainte Radegonde († 587), que l'auteur a connus personnellement.

IV. Littérature sur Fortunat. — Parmi les anciennes éditions complètes de Fortunat, celle qu'a donnée le bénédictin D. Luchi, Rome, 1786-1787, 2 vol. in-4°, occupe sans conteste le premier rang. Migne l'a reproduite, *P. L.*, LXXXVIII, en l'enrichissant des poésies retrouvées dans l'intervalle. — L'édition la plus récente et la meilleure est celle de Léo et Krusch : V. *H. Cl. Fortunati opera poetica*, rec. et emend. Fr. Leo ; *opera pedestria*, rec. et emend. Br. Krusch, Berlin, 1881-1885 (*Monum. Germ. hist. Auct. antiquiss.* t. IV, Pars I-II). En s'appuyant sur les plus vieux manuscrits, lesquels remontent au IX[e] siècle et se divisent en deux familles, Leo, le premier, a publié des poésies un texte sûr ; le premier aussi, il a soigneusement étudié la langue et la prosodie du poète. — On trouve les poésies de Fortunat sur la Moselle (III, 12, 13 ; X, 9) dans l'appendice de l'édition qu'Hosius a donnée de la *Moselle* d'Ausone (v. *Supra*, § 66, V), Marbourg, 1894, in-8°.

On doit une traduction française de Fortunat à Ch. Nisard, Paris 1887, in-8°. — Les deux élégies composées par Fortunat au nom de sainte Radegonde (*De excidio Thuringiæ*, *Ad Artachin*) seraient, au dire de Nisard, l'œuvre de sainte Radegonde elle-même ; v. Ch. Nisard, *Des poésies de sainte Radegonde attribuées jusqu'ici à Fortunat*, dans la *Revue historique*, 1888, t. XXXVII, p. 49-57 ; Nisard, *Fortunat panégyriste des rois mérovingiens*, *Ibid.*, 1889, t. XLI, p. 241-252. — *Contra*, G. Lippert *Sur l'histoire de sainte Radegonde de Thuringe* : *Revue de la société d'histoire et d'archéologie thuringienne*, nouvelle série, 1890, t. VII, p. 16-38. — Ampère, *Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 323 327, 2[e] éd., Paris, 1867.

Sur les hymnes de Fortunat, v. J. Kayser, *Contributions à l'histoire et à l'explication des plus vieilles hymnes de l'Eglise*, 2[e] éd., Paderborn, 1881, p. 386-434 ; cf. p. 477.

Sur la *Vie de saint Hilaire* et sur le *Livre des miracles de saint Hilaire*, v. Reinkens, *Hilaire de Poitiers*, Schaffhouse, 1864, p. 16-22. — Le poème sur saint Germain de Paris, que Gaudenzi a publié (*La vita e i miracoli di San Germano... descritti in versi da un anonimo sullo scorcio*

del secolo IX, Bologne, 1886, in-8°) n'est qu'une transcription de la vie du saint évêque par Fortunat. — De saint Germain il nous reste une *Epistola ad Brunichildem reginam*, un *Privilegium monasterii S. Germani*, une *Expositio brevis antiquæ liturgiæ gallicanæ* (Migne, *P. L.*, LXXII, 77-98.

Sur la vie et les œuvres de Fortunat, v. Th. Bormann, *La vie du poète latin V. H. Cl. Fortunatus* (Progr.), Fulda, 1848, in-4°. — F. Hamelin, *De vita et operibus V. H. Cl. Fortunati Pictaviensis episcopi*, Rennes, 1873, in-8°. — A. Schneider, *Fruits de la lecture de Fortunat*, Inspruck, 1882, in-8°. — Fr. Leo, *Venantius Fortunatus, le dernier poète romain*, dans la *Revue allemande*, 1882, t. XXXII, p. 414-426. — L. Caron, *Le poète Fortunat et son temps*, lectures, Amiens, 1884, in-8°. — D. Leroux. *Le poète S. V. Fortunat*, Paris, 1885, in-12°. — Ch. Nisard, *Le poète Fortunat*, Paris, 1890, in-8°.

L'évêque de Trèves, Nicetius († vers 566), un ami de Fortunat, nous a laissé deux opuscules *De vigiliis servorum Dei* et *De psalmodiæ bono*, avec deux lettres, l'une à Clodoswinthe, reine des Lombards, l'autre à l'empereur Justinien.

Migne, *P. L.*, LXVIII, 365-380. — Sur Nicetius cf. de Lorenzi, dans le *Dictionnaire théologique* de Wetzer et Welte, 2e édit., IX, 267-270.

Quant à saint Férréol, évêque d'Uzès (Gard), mort en 581, Grégoire de Tours nous apprend (1) qu' « il écrivit plusieurs livres de lettres, à l'exemple de Sidoine Apollinaire (2) ». On a conservé de saint Ferréol une *Règle monastique* (3).

Sous le nom de Sedatus, évêque de Béziers, vers l'an 589, nous possédons quelques homélies (4).

1. *Hist. franc.*, VI, 7.
2. Cf. *Supra*, § 88, II.
3. MIGNE, *P. L.*, LXVI, 959-976.
4. MIGNE, *P. L.*, LXXII, 771-774.

§ 94. — *Saint Grégoire le Grand.*

I. Vie de Saint Grégoire. — Aux confins de l'antiquité ou plutôt sur le seuil du moyen âge, on voit apparaître la figure auguste du pape Grégoire Ier, l'un des plus grands entre tous les successeurs de saint Pierre. De tous les papes avant lui saint Léon seul est intervenu, avec la même vigueur et avec une initiative aussi hardie, dans les affaires de l'Eglise comme dans celles de l'Etat. Mais saint Grégoire a exercé une influence plus puissante et plus durable et contribué plus que nul autre à inaugurer une ère nouvelle.

Il naquit à Rome, en 540 très probablement, d'une antique et illustre famille. Fils d'opulents patriciens, il embrassa la carrière politique, et de très bonne heure, avant 571 à coup sûr, Justin II le nomma préteur de Rome. Le charme du pouvoir et des grandeurs terrestres sembla quelque temps étouffer dans l'âme du jeune homme les premiers attraits pour la vie religieuse. Mais enfin, après de longues hésitations, Grégoire écouta l'appel de la grâce, renonça aux espérances du monde et vendit les biens de son immense héritage ; il en consacra le prix au soulagement des pauvres et à la fondation de sept monastères, six dans la Sicile et le septième à Rome, au sommet du *clivus Scauri* (auj. monte Cœlio), dans la maison même où il était né. Grégoire s'y fit moine selon la règle de saint Benoît, et telle y fut l'austérité de son observance que sa santé, naturellement délicate, s'en trouva ruinée, que sa vie même en fut compromise. Il ne laissera pourtant pas, dans les années qui vont suivre, de pleurer amèrement le cloître et de soupirer après le retour de ces jours heureux.

Le pape Benoît I[er] l'arracha de sa cellule, pour le nommer cardinal diacre ou cardinal régionnaire. Après lui, Pélage II confiait à Grégoire, en 578, la charge difficile autant qu'honorable d'apocrisiaire ou de nonce près de l'empereur Tibère à Constantinople. En 584 on 585, Grégoire pouvait rentrer dans son couvent, où les moines le choisirent bientôt pour abbé.

La vue de quelques jeunes Anglo-Saxons sur le marché des esclaves lui inspira la pensée de faire voile pour l'Angleterre, et d'aller porter chez un peuple non encore dépravé les bienfaits du christianisme et de la civilisation. Il avait déjà, de l'agrément du pape, quitté Rome en secret, lorsqu'une émeute contraignit Pélage II à rappeler par courrier le bienfaiteur de la ville et l'idole du peuple romain.

Pélage mourut au mois de janvier 590, et les suffrages unanimes du sénat, du clergé et du peuple élevèrent aussitôt Grégoire au siège pontifical. Il n'épargna rien pour s'y soustraire. Mais, dès que l'empereur d'Orient, Maurice, eut confirmé l'élection, le peuple conduisit en triomphe son élu à Saint-Pierre, et Grégoire fut sacré le 3 septembre 590.

Au moment où le nouveau pape prenait en mains le gouvernail, la situation était grosse de difficultés et de périls. Il compare lui-même l'Eglise à un vieux navire que les flots envahissent de toutes parts et dont les ais vermoulus, battus de perpétuelles tempêtes, présagent par leurs craquements le prochain naufrage. L'Italie était la proie des inondations, de la peste et de la famine; les Lombards mettaient tout à feu et à sang; la province ecclésiastique de Milan s'obstinait dans le schisme, que la condamnation des Trois Chapitres avait soulevé; le schisme de Photius et de Michel Cérulaire projetait déjà son ombre; le monde civilisé semblait ébranlé jusqu'en ses fondements. D'une main ferme et douce, Grégoire

réussit à calmer les flots et les orages. En face d'un pouvoir hautain, peu de grands hommes sur le siège pontifical ou sur le trône, ont su allier dans une égale mesure la charité et la grâce à la fermeté et à l'énergie. Jamais peut-être pape ne s'est fait une idée plus sublime de sa mission et n'a plus pleinement, plus admirablement réalisé son idée.

Tandis que le patriarche de Constantinople, Jean le Jeûneur, prend le titre arrogant de « patriarche œcuménique (1) », Grégoire se contente humblement de celui de « serviteur des serviteurs de Dieu, *servus servorum Dei* ». Il sait s'oublier lui-même, afin de gagner les âmes, et, dans l'espace de douze années, à force de relever la vie religieuse et de soulager les misères sociales, il renouvellera la face de l'Occident. C'est encore lui qui posera les bases de la souveraineté temporelle du Saint-Siège et de la puissance des Papes au moyen âge. Il a vu nettement que l'avenir, autant du moins que la croyance à la fin prochaine du monde admettait un avenir, appartenait aux peuples germaniques, et il leur a tendu la main, pour les aider à fonder un ordre de choses nouveau. « Grégoire et le moyen âge, a pu dire M. Clausier, sont nés le même jour ». Mais l'œuvre bien-aimée de Grégoire le Grand, c'est la conversion de cette Angleterre, dont il avait failli être l'apôtre, et à laquelle il avait envoyé, avec quarante autres moines du Cœlius, Augustin, le futur archevêque de Cantorbéry; avant de mourir, il put saluer avec les conquêtes des missionnaires, le plein succès de son entreprise.

Dans ses dernières années, Grégoire fut presque sans

1. V. *Supra*, § 83, II. — Pour plus d'exactitude, il est bon de remarquer qu'au moment où saint Grégoire prenait le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu*, Jean le Jeûneur ne s'était pas encore donné lui-même le titre de patriarche œcuménique, mais on le lui donnait déjà autour de lui. Cf. Funk dans la *Revue trim. de théol.*, 1889, p. 346-348. (N. DES T.).

relâche aux prises avec la maladie ; à peine pouvait-il, aux jours de grande fête, se lever de son lit et célébrer le saint sacrifice. Au commencement du mois de mars 604, il entrait dans le repos éternel.

II. Ouvrages. — Rien ne proclame plus haut le génie de saint Grégoire et ne reflète plus fidèlement l'activité du grand pape, que son *Registrum epistolarum*, le recueil de sa correspondance officielle. Mais de ce recueil, les travaux d'Ewald l'attestent, il n'a survécu que des débris. Le *Registre* original en papyrus a disparu ; ce que nous possédons n'en est qu'un extrait.

Le premier, Ewald a reconnu trois familles de manuscrits, dont les plus anciens remontent au VIII[e] siècle. Le groupe le plus considérable provient des deux volumes qu'Adrien I[er] (772 796) fit extraire du registre original et adresser à Charlemagne ; il comprend six cent quatre-vingt-six ou plutôt six cent quatre-vingt-trois lettres, car trois lettres y figurent deux fois ; elles sont rangées indiction par indiction et tout le pontificat de saint Grégoire s'y déroule à nos yeux. Une autre collection de deux cents lettres, qui probablement appartiennent toutes à l'indiction II (598-599), donna lieu à un second groupe de manuscrits. La troisième collection, noyau d'une troisième série de manuscrits, ne contient guère qu'une cinquantaine de lettres, qui sont empruntées aux indictions XIII, IV, X. Il est fort à croire que ces deux collections, notablement plus courtes que celle d'Adrien I[er], lui sont antérieures. Elles nous offrent, en dehors du recueil d'Adrien I[er], cent soixante-cinq lettres, ce qui porte au chiffre total de huit cent quarante-huit les lettres que nous avons conservées de saint Grégoire.

Il nous est aussi parvenu, par une autre voie, quelques lettres isolées ; mais leur authenticité ne peut être admise en bloc. Bède le Vénérable (1) seul nous a transmis

1. *Hist. eccl. gentis Angl.*, I, 27. — *Registre*, XI, 4.

la célèbre réponse de saint Grégoire aux onze questions posées par l'archevêque de Cantorbéry, saint Augustin ; on la tient généralement aujourd'hui pour apocryphe (1).

Dans le Registre de saint Grégoire, on voit nettement reluire le zèle infatigable de l'évêque, le coup d'œil de l'homme d'Etat, le talent de l'administrateur. Volontiers Grégoire s'intéresse aux plus petits détails, et jusqu'aux recoins les plus éloignés de l'Eglise, rien n'échappe à la vigilance de son regard.

Ces lettres évoquent l'image du pasteur idéal des âmes, sur le terrain pratique et dans son travail journalier. C'est la théorie des devoirs du ministère sacré que nous expose le célèbre *Pastoral*, *Liber regulæ pastoralis*. L'auteur l'a écrit vers l'an 591 et dédié à Jean, archevêque de Ravenne. Jean avait reproché au pape de s'être dérobé par la fuite à la dignité suprême; Grégoire se justifie, à l'exemple de saint Grégoire de Nazianze (2) et de saint Chrysostome (3), en relevant la grandeur et les difficultés du ministère pastoral. Le livre comprend quatre parties ; la première nous met sous les yeux les conditions requises pour le sacerdoce, *ad culmen quisque regiminis qualiter veniat;* la seconde nous dépeint la vie du vrai pasteur, *ad hoc rite perveniens qualiter vivat;* la troisième, la plus étendue et la plus importante, trace les règles de la prédication, *bene vivens qualiter doceat* (4) ; la quatrième et dernière, en un seul chapitre, invite le pasteur à rentrer en lui-même

1. V. à ce sujet la liste des travaux les plus récents dans le *Polyblion*, avril 1898, p. 373. En appuyant l'authenticité de la réponse de saint Grégoire sur la lettre du même pape à l'évêque de Messine, Félix, Dom Plaine a oublié que le caractère apocryphe de la lettre à Félix, depuis longtemps, ne fait plus question. (N. DES T.).

2. V. *Supra*, § 50, IV.

3. V. *Supra*, § 57, VIII.

4. Bossuet y trouve avec « une morale admirable tout le fond de la doctrine de saint Grégoire. » *Sur le style et les écritures des écrivains et des Pères de l'Eglise pour former un orateur*. (N. DES T.).

tous les jours, *recte docens infirmitatem suam quotidie quanta consideratione cognoscat.* Le livre eut un succès extraordinaire. Le patriarche d'Antioche, Anastase II, le traduisit en grec (1); le roi d'Angleterre, Alfred le Grand, (901) en fit une version anglo-saxonne.

Un très vif succès accueillait également, un peu plus tard, les quatre livres des *Dialogues* (2), lesquels datent des années 593-594. Grégoire, accablé par les affaires temporelles, s'était un jour retiré dans la solitude, et y gémissait de ne pouvoir plus travailler, dans le silence du cloître, à son propre salut. Un ami de jeunesse, le diacre Pierre, vient le retrouver, et le pape lui ouvre son cœur; que de saints, dans les temps passés, il pourrait nommer, qui, loin du monde, à l'abri des soucis de la terre, ont atteint les cîmes de la perfection! En Italie, reprend Pierre, je ne sais personne dont quelques prodiges aient illustré la vie. Et sur sa prière, Grégoire se met à lui raconter nombre de traits miraculeux, qu'il emprunte, les uns à ses souvenirs personnels, les autres aux récits de témoins digne de foi.

Les saints personnages de l'Italie, qui remplissent de leurs miracles le premier et le troisième livre, sont tous, à quelques explications près, sauf par exemple saint Paulin de Nôle (3), peu ou point connus. Le deuxième livre est consacré, tout entier, aux miracles du patriarche des moines, saint Benoît. Le quatrième livre est vraiment un tissu de visions miraculeuses, qui toutes vont à établir la survivance de l'âme après la mort. Copiés et traduits, ces *Dialogues*, qui faisaient si bien écho à la foi des contemporains aux miracles, se sont répandus par tout l'univers.

1. V. *Supra*, § 84, I.

2. Ce titre, dans la plupart des manuscrits, est suivi d'une addition, qui détermine le sujet de l'ouvrage : *De vita et miraculis patrum Italicorum et de æternitate animarum.*

3. Lib. III, c. I.

Les *Morales, Expositio in librum Job sive Moralium libri XXXV*, ont une valeur et méritent un rang à part.

Vaste ouvrage que l'auteur entreprit pendant sa nonciature de Constantinople, mais auquel il ne mit la dernière main qu'après son élévation à la papauté. Dans l'épître dédicatoire à l'archevêque de Séville, saint Léandre, Grégoire nous indique son dessein : il veut donner du livre de Job trois sortes d'explications, l'explication littérale ou historique, l'explication mystique et l'explication morale; il veut surtout populariser les secrets de l'ascétisme et les grandes traditions de l'allégorie biblique. Aussi l'explication littérale est-elle reléguée à l'arrière-plan; le sens littéral est presque complètement sacrifié au sens allégorique, où se complaît saint Grégoire; les applications morales à toutes les pages tiennent une si large place, que l'ouvrage entier forme un véritable répertoire de théologie et de casuistique.

Plusieurs autres ouvrages sont suspects, sinon absolument apocryphes : tels les *Commentaires sur le Ier livre des Rois*, l'*Explication du Cantique des Cantiques*, l'*Explication des sept Psaumes de la pénitence*, l'*Harmonie de quelques témoignages de la Sainte Écriture*.

Les vingt-deux *homélies sur Ezéchiel* se partagent en deux livres, qui s'attachent le premier (1) aux chapitres I-IV, du prophète, le second (2) au chapitre XL.

Les quarante *Homélies sur les Évangiles* se partagent aussi en deux livres ; les vingt premières, qui forment le premier livre, sont une œuvre de cabinet; saint Grégoire les a dictées, il ne les a pas prononcées. Après ces *Homélies*, on trouve ordinairement dans les éditions un sermon sur la pénitence, que Grégoire avait prêché à Rome, pendant la grande peste. Dans tous ces discours, le ton est affec-

1. *Homélies* I-XII.
2. *Homélies* XIII-XXII.

tueux, paternel; à la simplicité, le style unit l'énergie. Partout, l'exégèse allégorique de l'Écriture. C'est aux *Homélies sur les Évangiles* qu'on s'est plu dans la suite à emprunter et les leçons de l'office liturgique, et les lectures des Chapitres ou du réfectoire des communautés religieuses.

Le *Sacramentaire Grégorien* met les critiques aux prises. M. l'abbé Duchesne y reconnaît la main du pape Adrien Ier, et naturellement, il en change le nom traditionnel contre celui de *Sacramentarium Hadriani;* M. Prolst (1892) y voit au contraire la main de saint Grégoire et en maintient le nom traditionnel. Les retouches décisives que saint Grégoire a fait subir au sacramentaire de l'Église romaine, sont hors de conteste, et, puisque le vieux *Sacramentaire Gélasien* remonte très au-delà de saint Grégoire (1), force est bien d'admettre que le *Sacramentaire Grégorien* est le fruit de la réforme du grand pape.

L'antique tradition qui réserve à Grégoire l'honneur d'avoir définitivement fixé le chant liturgique, *Cantus Gregorianus*, défie toutes les attaques. De nos jours, M. Gevaert et d'autres l'ont prise à partie; Dom Germain Morin n'a pas été seul à la défendre.

Les huit hymnes qui portent le nom de saint Grégoire, peuvent être toutes regardées comme apocryphes.

III. Génie de saint Grégoire. — C'est sur le terrain pratique, sur celui de la vie spirituelle et du gouvernement de l'Eglise, qu'on voit éclater, avec les mérites hors de pair, la grandeur de saint Grégoire. Servir l'Eglise et les âmes, ce fut, jusque dans ses travaux littéraires, le but et la devise du glorieux pontife.

Ce génie éminemment pratique est l'apanage commun de saint Grégoire et de saint Ambroise. Pour la culture d'esprit et le savoir, l'archevêque de Milan dépasse de

1. V. *Supra*, § 90, I.

toute la tête son émule. Après six années de séjour à Constantinople, saint Grégoire ne sait pas un mot de grec (1). Ne lui demandez ni l'art de la composition, ni l'élégance de la forme, il n'en a nul souci.

Remarquons-le toutefois : le contraste des deux grands hommes tient beaucoup moins aux talents personnels de chacun d'eux qu'à l'esprit général des temps où ils ont vécu. Le siècle de saint Grégoire est un siècle de profonde décadence, de barbarie littéraire, un siècle où depuis longtemps on ne rencontre plus ni vigoureux élans ni puissance créatrice, où l'on a grand peine à conserver et à transmettre les conquêtes des âges passés. A chaque siècle échoit sa tâche et sa mission. Le VI[e] siècle n'a plus affaire aux subtilités de l'hérésie; c'est contre le déchaînement de toutes les passions individuelles, contre le désespoir des vaincus et la brutale arrogance des conquérants qu'il faut lutter. Ce qui importe, ce n'est pas de satisfaire aux besoins de l'esprit, c'est d'épurer et de fortifier la volonté. Ce siècle a trouvé dans saint Grégoire un aide et un sauveur providentiel. Jamais peut-être il n'y eut connaissance plus parfaite des plaies du cœur humain, analyse plus fine de ses faiblesses et de ses aspirations, indication plus claire et plus pénétrante des véritables moyens de salut. Grégoire tire ses avertissements de l'Écriture et des trésors de sa propre expérience.

Point d'idées particulières, nulle singularité dans sa doctrine. Peut-être faudrait-il parler ici de sa croyance à la fin prochaine du monde; mais ce n'est pas la croyance personnelle de saint Grégoire, c'est l'attente de tout son siècle. Dans les catastrophes inouies de la nature et les calamités de la guerre, le grand pape a vu les présages

1. Cf. *Registr.* VII, 32 : « Quamvis græcæ linguæ nescius, in contentione tamen vestra judex resedi ; *Ibid.*, XI, 74 : Nos nec græce novimus nec aliquod opus aliquando græce conscripsimus. »

du jugement dernier : « Les villes, écrivait-il, sont dévastées, les châteaux abattus, les églises incendiées, les monastères d'hommes et de femmes détruits, les terres ravagées et abandonnées des laboureurs; le sol délaissé reste en friche, ses maîtres n'y séjournent plus, les animaux ont envahi ce que remplissaient autrefois les foules. Et des autres parties du monde je ne sais rien. Mais, sur cette terre où nous vivons, le monde ne nous prédit plus sa fin; nous y assistons (1)... Voici que le monde dans ses flancs n'a plus de sève... Partout la mort, partout les larmes, partout la désolation... La fin de ce que le temps mesure fait voir le profond néant de tout ce qui a pu passer : cette grande ruine montre le quasi néant des choses passagères, avant même qu'elles soient passées (2). »

IV. Editions complètes, éditions partielles, versions, travaux. — Les principales éditions complètes de saint Grégoire sont dues à l'évêque de Venouse, Pierre Tossianensis, Rome, 1588-1593, 6 vol. in-f°; à P. Goussainville, Paris, 1675, 3 vol. in-f° et aux bénédictins de Saint-Maur, Paris, 1705, 4 vol. in-fol. L'édition bénédictine a été réimprimée à Venise, en 1744. On en doit aussi deux réimpressions, avec améliorations et enrichissements, l'une à J. B. Gallicioli, Venise, 1768-1776, 17 vol. in-4°; l'autre à Migne, *P. L.*, LXXV-LXXIX. Au reste, l'édition bénédictine de saint Grégoire ne compte pas parmi les meilleurs travaux des Mauristes ; Sainte-Marthe, l'éditeur du grand pape, n'était pas un Mabillon. — Une édition nouvelle du *Registre des lettres* et qui

1. *Dial.* III, 38. « Depopulatæ urbes, eversa castra, concrematæ ecclesiæ, destructa sunt monasteria virorum ac feminarum, desolata ab hominibus prædia atque ab omni cultore destituta, in solitudine vacat terra, nullus hanc possessor inhabitat, occupaverunt bestiæ loca quæ prius multitudo hominum tenebat. Et quid in aliis mundi partibus agatur ignoro. Nam in hac terra in qua nos vivimus finem suum mundus jam non nuntiat, sed ostendit. »

2. « Ecce jam mundus in scipso aruit... ubique mors, ubique luctus, ubique desolatio... finis temporalium ostendit quam nihil sit quod transire potuit, casus rerum indicat quia res transiens et tunc prope nihil fuit cum stare videretur » (*Hom. in Evang.*, II, 28).

sans nul doute restera longtemps définitive, a été entreprise par P. Ewald et continuée après sa mort par L. M. Hartmann : *Gregorii I Papæ Registrum epistolarum*, t. I, libri I-VII, ediderunt P. Ewald et L. M. Hartmann, Berlin, 1891 ; t. II, Pars I, libri VIII-IX, ed. Hartmann, 1893 (*Monum. Germ. hist. Epist.*, t. I-II). Cf. Ewald, *Etudes sur l'édition du Registre de saint Grégoire*, dans les *Nouvelles archives de la société pour la connaissance de l'ancienne histoire d'Allemagne*, 1878, t. III, p. 431-625. — Ewald a aussi travaillé aux *Regesta* de saint Grégoire dans Jaffé, *Reg. Pontif. Rom.*, 2e éd., t. I, 1885, p. 143-219. — Hartmann, *La chronologie des lettres de saint Grégoire Ier*, dans les *Nouv. archives...*, 1890, t. XV, p. 411-417. — Hartmann, *L'orthographe de saint Grégoire Ier* : *Ibid.*, p. 527-549. — H. Breslau, *Un mot sur une lettre attribuée au pape Grégoire Ier* (l'original en papyrus à Monza) : *Ibid.*, p. 550-554. — P. M. Baumgarten, *Un manuscrit des lettres de Grégoire Ier* : *Ibid.*, p. 600-601. — Th. Mommsen, *Les lettres de saint Grégoire*, dans les *Nouvelles archives...*, 1892, t. XVII, p. 189-192. — Hartmann, *Deux lettres de saint Grégoire* : *Ibid.*, p. 193-198. — Sur la réponse de saint Grégoire aux questions de saint Augustin de Cantorbéry (*Registr.*, XI, 64), v. L. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, Paris, 1889, in-8°, p. 93-94.

Il y a de la *Regula pastoralis* une foule d'éditions séparées ou plutôt de réimpressions à part. Les plus modernes sont celles de Westhoff, Munster, 1860, in-8°, et de H. Hurter, *SS. Patrum opusc. sel.*, t. XX. — *King Alfred's West-Saxon Version of Gregorius Magnus' Pastoral Care. With an English Translation, the latin Text, Notes and an Introduction*, Edit. by H. Sweet, Londres, 1871, in-8° (*Publications of the Early English Text Society*, vol. XLV, L).

On trouve des extraits des *Dialogues*, avec un texte revu par G. Waitze, dans les *Monum. Germ. hist. Script. rerum Langob. et Ital. saec.* VI-IX, Hanovre, 1878, p. 524-540. — La traduction grecque des *Dialogues* par le pape Zacharie (741-752) figure dans l'édition bénédictine de saint Grégoire (Migne, *P. L.*, LXXVII, 149-430), à côté du texte latin. — Sur un manuscrit de cette traduction, celui de Rossano, v. P. Batiffol, *Librairies byzantines à Rome*, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1888, t. VIII, p. 297-308. — G. Fœrster, *Li dialoge Gregoire lo Pape*. Vieille traduction, française du XIIe siècle des *dialogues* de saint Grégoire, avec le texte original, un appendice contenant un *Sermon sur la sagesse* et quelques fragments des *Moratium in Job*, une introduction grammaticale, des notes explicatives et un glossaire, publié pour la première fois par G. F., Ire partie, Halle, 1876, in-8°.

Vieille traduction burgonde des *Homélies* de saint Grégoire sur Ezéchiel, publiée, d'après le manuscrit de Berne, par K. Hoffmann, Munich,

1881, in-4° (Extr. des *Travaux de l'Académie royale des sciences*, 1re classe, t. XVI, Ire partie). — Les *Quarante homélies sur les Evangiles* se trouvent dans Hurter, *SS. Patrum opusc. sel.*, 2e série, t. VI, Inspruck, 1892. — Sur la tradition manuscrite de ces homélies, v. H. Grisar, dans la *Revue de théologie catholique*, 1885, t. IX, p. 397 et s.

Sur le *Sacramentaire grégorien*, v. les ouvrages cités plus haut, § 75, III, de Duchesne, Probst, Wilson. — Cf. G. Hohaus, *L'importance de saint Grégoire le Grand comme liturgiste*, I. *Primus ordo Romanus* (Progr.), Glatz, 1889, in-4°.

Sur le chant grégorien, v. Th. Nisard, *L'archéologie musicale et le vrai chant grégorien*. Ouvrage posthume, Paris, 1890, in-8°. — F.A. Gevaert, *Les origines du chant liturgique de l'Eglise latine. Etude musicale*, Gand, 1890, in-4°. — D. Germain Morin, *L'origine du chant grégorien*, 1891. — A. Ebner, *Grégoire le Grand et l'Antiphonaire romain*, dans les *Annales de la musique d'Eglise*, 1892, p. 97-104. — P. Batiffol, *L'origine du Liber responsalis de l'Eglise romaine*, dans la *Revue des questions historiques*, 1894, t. LV, p. 220-228.

Quant aux hymnes qui portent le nom de saint Grégoire, v. Manitius, *Histoire de la poésie latine chrétienne*, Stuttgard, 1891, p. 384-388. — L'origine de ces hymnes n'a pas encore été sérieusement étudiée.

Selon Fr. Maassen, la *Collectio Avellana*, recueil de lettres et d'ordonnances impériales et pontificales des années 352-553, est l'œuvre de saint Grégoire le Grand. Cf. H. Grisar, dans la *Revue de théologie catholique*, 1879, t. III, p. 184-191. — O. Guenther, *Epistolæ imperatorum, pontificum, aliorum... Avellana quæ dicitur Collectio*, Pars I (*Corpus scriptor. eccles. latin.*, t. XXXV), Vienne, 1895.

V. Ouvrages sur saint Grégoire. — Une *Vie de saint Grégoire*, écrite en Angleterre aux premières années du VIIIe siècle, est restée inédite ; v. P. Ewald, *La plus ancienne biographie de Grégoire Ier*, dans les *Mémoires historiques*, dédiés au souvenir de G. Waitz, Hanovre, 1886, in-8°, p. 17-54. — Une autre *Vie de saint Grégoire*, œuvre de Paul Diacre (Paul Warnefried) datant de la seconde moitié du VIIIe siècle (Migne, *P. L.*, LXXV, 41-59) a été publiée dans sa forme originaire, d'après quelques manuscrits italiens, par H. Grisar, *Revue de théologie catholique*, 1887, t. XI, p. 158-173. — Jean Diacre écrivit à Rome, en 872 ou 873, une troisième *Vie de saint Grégoire* : Migne, *P. L.*, LXXV, 59-242. — Un poème du VIIIe siècle célébrant les services que le grand pape a rendus au chant ecclésiastique, a été réédité par H. Grisar dans la *Revue de théologie catholique*, 1890, t. XIV, p. 552-556. — Sur la littérature postérieure, v. entre autres Chevalier, *Répertoire*, 921-923 ; cf. 2621.

Au XIXe siècle, citons en particulier : G. J. Th. Lau, *Grégoire Ier le Grand, sa vie et sa doctrine*, Leipzig, 1845, in-8°. — L. Pingaud, *La poli-*

tique de saint Grégoire le Grand, Paris, 1875, in-8°. — Fr. et P. Bœhringer, *Les pères de la papauté, Léon Ier et Grégoire Ier*, Stuttgard, 1879. — G. Wisbaum, *Les tendances et les fins principales de l'activité de saint Grégoire le Grand*, Leipzig, 1885, in-8°. — G. Wolfsgruber, *La première phase de la vie de saint Grégoire le Grand, avant son pontificat, d'après ses lettres*, Vienne, 1886, in-8°. — Le même, *Saint Grégoire le Grand*, Saulgau, 1890, in-8°. — Ed. Clausier, *Saint Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Eglise. Sa vie. son pontificat, ses œuvres, son temps* (540-604), Ouvrage posthume, publié par H. Odelin, Paris, 1886-1891, in-8°. — *La Civiltà cattolica*, série 14°, vol. v, IX (1890-1891), a fait paraître une brillante série d'articles sous ce titre, *Il pontificato di S. Gregorio Magno nella storia della civiltà cristiana*. — A. Snow, *Saint Gregory the Great : his Work and his spirit*, Londres, 1892, in-8°.

VI. Les prédécesseurs immédiats de saint Grégoire. — *Les lettres* du pape Jean III (560-573), insérées dans la *Patrologie latine* de Migne, LXXII, 13-18, aussi bien que les *Lettres* de Benoît Ier (573 578), qu'on trouve également dans Migne, *P. L.*, LXXII, 683-686, sont apocryphes. Quant aux *Lettres et décrets* de Pélage II (578-590), ap. Migne, *P. L.*, LXXII, 703-760, cf. Kaltenbrunner, ap. Jaffé, *Reg. Pontif. Rom.*, 2e édit., 1885, t. I, p. 137-140.

VII. Le Liber pontificalis. — Sous le titre de *Liber pontificalis* on désigne un ouvrage extrêmement précieux pour l'histoire de la papauté, un recueil d'esquisses biographiques prolongé jusqu'au moyen âge. Les papes s'y succèdent dans l'ordre chronologique; chaque notice contient, outre le nom du pontife, quelques détails historiques sur sa naissance, sur la durée de son règne, sur ses décrets en matière de discipline, sur les fondations d'églises; mention parfois y est faite d'événements politico-religieux; jamais l'on n'omet le chiffre des ordres conférés, non plus que la date et le lieu de l'inhumation, ni la durée de la vacance du Saint-Siège.

Ces notices, au début, sont courtes et respirent toute la sobriété du style lapidaire. Avec le IVe siècle, elles gagnent

en longueur. Telle notice, au VIII[e] et au IX[e] siècle, atteint aux dimensions d'un petit volume.

Depuis le XVI[e] siècle, on tenait le bibliothécaire romain Anastase, vers la fin du IX[e] siècle, pour l'auteur du *Liber pontificalis*. Partout aujourd'hui l'on reconnaît que l'ouvrage remonte bien plus haut et n'a rien de commun avec Anastase.

Ce « Livre pontifical » n'a pas paru en un jour. La partie la plus ancienne, qui s'étend jusqu'à la mort de saint Félix IV en 530, est l'œuvre d'un clerc romain, contemporain de Boniface II (530-532). Elle s'appuie, pour les premiers siècles, sur le *Catalogue Libérien* (1); le *Catalogue Félicien*, la brève histoire des papes jusqu'à Félix IV, loin d'être la source ou le premier essai de cette partie du *Liber pontificalis*, en est un abrégé de date postérieure.

Nombre de mains inconnues, tout près en général des règnes qu'elles écrivaient, ont ensuite grossi et complété le livre pontifical, en le continuant jusqu'au règne d'Adrien II (+ 872) ou plutôt d'Étienne V (+ 891); quelques manuscrits nous donnent même un lambeau de la vie de ce dernier pape, mais sans souffler mot de Jean VIII, de Marin et d'Adrien III.

Cette seconde partie, qui est aussi la moins ancienne et qui s'étend du VI[e] siècle au IX[e], est, à tout prendre, un document historique de premier ordre ; la première et la plus vieille partie, sauf les dernières notices, est peu sûre et vide de faits.

La meilleure édition du *Liber pontificalis* a été longtemps celle de Fr. Bianchini, Rome, 1718 et s., 4 vol. in-f°., réimprimée par Migne *P. L.*, CXXVII-CXXIX. — Une édition nouvelle et qui rallie tous les suf-

1. V. *Supra*, § 66, VIII.

frages, vient d'être publiée par L. Duchesne, *Le Liber pontificalis, texte, introduction et commentaire*, Paris, 1886-1892, 2 vol. in-4° (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 2e série, III). Le premier volume de cette édition va jusqu'à l'an 795; le second ne s'arrête pas au IXe siècle, mais insérant de nouvelles continuations, se prolonge jusqu'à l'an 1431. Indépendamment des amples Prolégomènes du premier volume, v. encore H. Grisar, *Le Liber pontificalis*, dans la *Revue de théologie catholique*, 1887, t. XI, p. 417-446.

§ 95. — *Saint Martin de Braga et saint Isidore de Séville.*

I. **Saint Martin de Braga** était originaire de la Pannonie; il prit l'habit monastique en Palestine, mais la Galice, au nord-ouest de l'Espagne, fut le principal théâtre de ses travaux. On le retrouve abbé d'un monastère à Dumio, près de Braga, la résidence des rois suèves; en 561, dans le premier concile de Braga, il figure avec le titre d'évêque de Dumio, *Martinus Dumiensis;* en 579 il a fait un pas de plus, et c'est comme archevêque de la capitale qu'il siège dans le deuxième concile de Braga, *Martinus Bracarensis*. Ç'a été sa mission personnelle et sa gloire de convertir les Suèves ariens et de les ramener au giron de l'Église. Il mourut en 580; l'Église l'a élevé sur les autels.

En science pas plus qu'en vertu, Martin ne le cédait, si nous en croyons Grégoire de Tours (1), à personne de son temps. La plupart de ses ouvrages roulent sur la morale et sur l'ascétisme. Le plus fameux est l'opuscule que l'auteur lui-même intitule *Formula vitæ honestæ*, mais que saint Isidore de Séville (2) préfère nommer *De differentiis quatuor virtutum*.

1. *Hist. franc.*, v. 37.
2. *De vir. ill.*, ch. XXXV.

L'ouvrage est dédié au roi des Suèves, Miron (570-583), qui avait prié saint Martin à maintes reprises de lui adresser quelquefois par écrit un mot de remontrance ou de consolation. Après la dédicace, l'auteur nous offre un abrégé concis de la morale naturelle, qu'il envisage au point de vue des quatre vertus cardinales de Platon, prudence, magnanimité ou force, continence ou tempérance, justice. Cet opuscule, probablement, n'est que l'écho d'un écrit de Sénèque, qui n'a pas survécu. Un second opuscule, celui *De la colère,* s'inspire des trois livres de Sénèque sur le même sujet ; il n'en est, à vrai dire, qu'un résumé.

Par contre, les trois opuscules *Pro repellenda jactantia, De superbia, Exhortatio humilitatis*, qui forment ensemble un seul tout, et qui probablement étaient aussi dédiés au roi Miron, déroulent à nos yeux les exigences de la morale chrétienne positive.

L'histoire des mœurs peut glaner à pleines mains dans un sermon *De correctione rusticorum*, contre les idées et les pratiques païennes ou superstitieuses des paysans. Le deuxième concile de Braga, de l'an 572, avait enjoint aux évêques, dans leurs tournées pastorales, de prémunir le peuple contre les erreurs idolâtriques, *errores idolorum*, et l'évêque d'Astorga, Polemius, soucieux de s'acquitter du devoir de sa charge, avait demandé à saint Martin une courte instruction sur l'origine et les crimes de l'idolâtrie, *De origine idolorum et sceleribus ipsorum*. Martin lui répondit par l'envoi du discours précité.

Les deux recueils de maximes, *Ægyptiorum patrum sententiæ* et *Verba seniorum*, sont l'un et l'autre des traductions du grec ; Martin fit lui-même la première, pendant qu'il était abbé de Dumio ; la seconde fut faite, sur son ordre et avec son concours, par un moine de l'abbaye, nommé Paschasius. Quant au recueil analogue de maximes, intitulé *Libellus de moribus*, et à l'opuscule *De la*

pauvreté, lequel fourmille d'extraits des lettres de Sénèque, il ne faut pas hésiter à les tenir pour apocryphes.

Dans l'histoire des sources et de la littérature du droit canonique, saint Martin doit sa place et son renom aux *Capitula Martini*. Collection de canons empruntée aux conciles d'Orient, d'Afrique, d'Espagne, voire aux canons des Apôtres, et qui, rédigée après 561, fut transcrite à la suite des actes du deuxième concile de Braga. Elle est divisée méthodiquement en deux livres, dont l'un, avec soixante-huit canons, concerne les évêques et les clercs et l'autre, avec seize canons, les laïques. Ces *Capitula* ont été utilisés dans la plupart des autres collections systématiques; un remaniement dû à un compilateur inconnu est connu sous le titre d'*Epitomé espagnol*.

L'opuscule *De la pâque* veut asseoir un usage qui remontait, selon l'auteur, aux anciens, *majores*, d'après lequel la fête de Pâques oscillait entre le XI[e] des calendes d'avril et le XI[e] des calendes de mai comme dates extrêmes.

La *Lettre de trina mersione*, adressée probablement à Boniface, un évêque du royaume des Visigoths, prend à partie et déclare entachée de sabellianisme la coutume que la haine de l'hérésie arienne avait introduite en Espagne, de baptiser par une seule immersion.

Il nous reste aussi de saint Martin trois petites poésies ou inscriptions métriques. Un *Volume de lettres*, cité par saint Isidore (1), paraît aujourd'hui perdu.

II. Littérature touchant saint Martin. Autres écrivains espagnols. — Nous n'avons pas encore d'édition complète des œuvres de saint Martin. Galland, *Bibl. vet. Patr.*, t. XII, a publié les ouvrages ci-après : *Formula vitæ honestæ, Libellus de moribus, Pro repel-*

1. *De vir. ill.*, ch. xxxv.

lenda jactantia, *De superbia*, *Exhortatio humilitatis*, *De ira*, *De pascha*, et les trois pièces de vers. Migne a réimprimé, *P. L.*, LXII, le texte de Galland ; il donne, en d'autres endroits, les *Verba seniorum*, LXXIII, 1025-1062, les *Ægyptiorum patrum sententiæ*, LXXIV, 381-394, *les Capitula Martini*, LXXXIV, 574-586 ; CXXX, 576-588 ; mais on ne trouve nulle part dans le *Cursus*, ni le discours *De correctione rusticorum*, ni la *Lettre de trina mersione*, ni l'opuscule *De paupertate*.

C. P. Caspari, le premier, a publié intégralement, avec sa maîtrise accoutumée, le *De correctione rusticorum*, Christiania, 1883, in-8°. Des sept manuscrits qu'il a mis à profit, un seul, le *codex Bernensis* 289, du xe siècle, est complet. Le savant et consciencieux éditeur a dressé des éditions partielles de l'archevêque de Braga un catalogue très exact, et fait paraître sur la vie et les œuvres de saint Martin une étude solide, sans rivale depuis celle d'A. G. do Amaral, *Vida e opusculos di S. Martingho Bracharense*, Lisbonne, 1803.

Les éditions de la *Formula vitæ honestæ* ne se comptent plus. Citons, parmi les meilleures, celle d'A. Weidner, Magdebourg, 1872, in-4°. (Progr.), et celle qu'O. May a donnée d'après un manuscrit du xve siècle, Neisse, 1892, in-4° (Progr.) — Fr. Haase, a publié, dans un appendice de son édition de Sénèque (Leipzig, 1852-1853, t. III, p. 458-475), le *De paupertate*, le *Libellus de moribus* et la *Formula vitæ honestæ*. — Sur les deux derniers opuscules, V. aussi B. Hauréau, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXIII, 1re partie, Paris, 1890, p. 208-215 et p. 227-233.

Sur les *Capitula Martini*, v. Fr. Maassen, *Hist. des sources et de la littérature du droit canonique en Occident*, t. I, Gratz, 1870, p. 802-806 — Ad. Tardif. *Histoire des sources du droit canonique*, Paris, 1887, p. 116 et suiv.

Sur un remaniement postérieur de l'opuscule *De la Pâque*, dans les œuvres apocryphes de saint Athanase, v. *supra*, § 45, XI.

Les trois poésies ou inscriptions versifiées figurent aussi dans l'édition de saint Avite par R. Peiper, *Monum Germ. hist. Auct. antiquiss.* t. VI, 2, p. 194-196.

Saint Isidore de Séville nous dit (1) qu'Apringius, évêque de Badajoz, vers 540, avait écrit entre autres un

1. *De vir. ill.*, ch. XXX.

commentaire de l'Apocalypse ; mais ce travail n'a pas encore été retrouvé.

L'évêque de Valence, Justinien († après 346), avait aussi laissé un *Liber responsionum ad quemdam Rusticum de interrogatis quæstionibus*. Ce livre, d'un caractère dogmatique, selon saint Isidore, qui ne se fait pas faute de le citer (1), semble avoir péri. A. Helfferich croit le retrouver dans les *Annotationes de cognitione baptismi*, qui nous sont parvenues sous le nom de saint Ildefonse de Tolède (2).

Cf. P. B. Gams, *Histoire de l'Eglise d'Espagne*, t. II, Partie 1. Ratisbonne, 1864, p. 455.

Juste, un frère de Justinien, devint évêque d'Urgel et mourut après 546. On a conservé de lui une explication du Cantique des Cantiques (3) ; l'auteur, qui l'avait dédiée à son métropolitain, Sergius de Tarragone, fait ressortir le sens allégorique du texte sacré, et l'on ne sait qu'admirer le plus, de sa clarté ou de sa concision.

Sur les éditions, v. Gams, *Op. cit.*, p. 441.

Juste, au dire de saint Isidore (4), avait aussi deux frères, Nebridius et Elpidius, évêques comme lui, et comme lui, écrivains.

III. Saint Isidore de Séville. — Avec saint Léandre et saint Isidore de Séville, la vieille littérature chrétienne de l'Espagne jette encore un dernier rayon.

1. *Op. cit.*, ch. XXXIII.
2. Migne, *P. L.* XCVI, 111-112.
3. Migne, *P. L.*, LXVII, 961-994.
4. « Hujus quoque fratres, Nebridius et Elpidius, quædam scripsisse feruntur. » *De vir. ill.*, ch. XXXIV ; cf. ch. XXXIII.

L'empire des Suèves, en 585, s'écroulait sous les coups du roi des Visigoths, Léovigilde, et l'Espagne était assujettie presque tout entière au sceptre du vainqueur. Ce qu'avait été saint Martin de Braga pour les Suèves, saint Léandre le fut pour les Visigoths. Archevêque de Séville depuis les environs de l'an 584 jusqu'à sa mort en 600 ou 601, Léandre avait puissamment contribué à la conversion de saint Herménégilde, un des fils de l'arien Léovigilde, qui pour l'en punir condamna l'apôtre à l'exil. Mais, Léovigilde mort, il eut la gloire, sous le règne de Reccarède, d'imprimer un branle décisif à cette conversion en masse des Visigoths, qu'applaudit et consacra le troisième concile national de Tolède, au mois de mai 589.

Ecrivain loué par saint Isidore (1), son œuvre littéraire n'a pas survécu ; à peine en reste-t-il quelques débris. Les opuscules que Léandre avait lancés contre l'arianisme, et sa vaste correspondance, y compris ses lettres à saint Grégoire-le-Grand, auquel il était lié d'une étroite amitié, tout a péri. Ce que nous avons conservé, — une Règle monastique pour les couvents de femmes (2) et un Discours prononcé à la clôture du troisième concile de Tolède (3) — nous fait regretter vivement la perte des autres ouvrages de saint Léandre.

La renommée littéraire du grand évêque a pourtant pâli devant celle de son frère puîné, saint Isidore, qui lui succéda sur le siège de Séville. Du ministère extérieur et public de saint Isidore, à la tête de son Église, on ne sait à peu près rien. Il fut appelé, sur le déclin de sa vie, à l'honneur de présider le quatrième concile national de Tolède, au mois de décembre 633 ; en 636, il mourait.

L'archevêque de Séville passait dès lors pour l'homme

1. *De vir. ill.*, ch. XLI.

2. *Ad Florentinam sororem de institutione virginum et contemptu mundi libellus*. S. Isid., *Op. cit.*, *ibid.*

3. *Homilia de triumpho ecclesiæ ob conversionem Gothorum.*

le plus savant de son siècle et pour le restaurateur des sciences en Espagne. Après la mort de son ami, l'évêque de Saragosse, Braulio, joignit au *De viris illustribus*, le catalogue des ouvrages de l'auteur, avec un éloge enthousiaste de son érudition et de son rôle providentiel (1). En saint Isidore, le huitième concile de Tolède, de l'an 653, se plut à saluer « le grand docteur du siècle, la moderne gloire de l'Eglise catholique, le dernier des docteurs dans l'ordre des temps, mais non pas le moindre par la science, et, pour mieux dire, le plus savant qui fût jamais (2).

De fait, saint Isidore a parcouru et sillonné en tous sens le champ de la science du VIIe siècle, et, parmi les auteurs ecclésiastiques de l'Espagne dans l'antiquité, pas une plume ne saurait rivaliser de fécondité avec la sienne. Jaloux d'enrayer la marche de la barbarie, qui s'attachait aux pas des envahisseurs, saint Isidore s'était voué à propager le culte des lettres, et ses travaux lui ont mérité, avec la plus vive reconnaissance de l'Espagne, sa patrie, celle de l'Occident tout entier. Emule des Boèce et des Cassiodore, ç'a été sa mission de recueillir ce qui surnageait des trésors de la science romaine et d'en transmettre les précieux restes au monde nouveau, debout sur les ruines de l'ancien. Durant tout le moyen âge, l'archevêque de Séville a exercé sur la science et la littérature de l'Occident une grande, une incalculable influence.

Le saint docteur, sans doute, a peu d'idées à lui ; l'originalité n'est pas son fait. Ce n'est pas à des études personnelles qu'il dépense les richesses de son talent ; mais

1. « Quem Deus post tot defectus Hispaniæ novissimis temporibus suscitans, credo ad restauranda antiquorum monumenta, ne usquequaque rusticitate veterasceremus, quasi quamdam apposuit destinam. » *Prænotatio librorum Divi Isidori*, *ap.* MIGNE, *P. L.*, LXXXI, 16-17.

2. « Nostri sæculi doctor egregius, ecclesiæ catholicæ novissimum decus præcedentibus ætate postremus, doctrinæ comparatione non infimus, et, quod majus est, in sæculorum fine doctissimus : » MANSI, *SS. Conc. Coll.*, x, 1215.

il étend ses prises le plus loin possible et ramasse tout ce que son siècle a connu. Si bien qu'en présence de cette lecture et de cette ardeur à compiler, on ne saurait, pour peu qu'on songe à l'état social de l'époque, se défendre d'un profond étonnement. Les ouvrages de saint Isidore sont chacun des tissus d'extraits où se condensent des bibliothèques entières ; collections d'autant plus précieuses pour la postérité que la simplicité et la clarté des termes les met à la portée de tous les esprits. Maints traits y trahissent assurément cette décadence du goût qui caractérise, entre autres, l'agonie d'un âge et d'une société ; rien de plus naturel et de moins surprenant. Le style, avec les locutions et les tournures visigothes dont il est émaillé, offre, pour l'histoire de la langue espagnole, un particulier intérêt.

Le plus grand des ouvrages de saint Isidore, celui dont l'influence a été le plus sensible et le plus prolongée, porte le titre d'*Etymologies* ou d'*Origines*. L'auteur y a travaillé, peut-on dire, jusqu'à la veille de sa mort ; la division en vingt livres est du fait de Braulio, que saint Isidore avait chargé de corriger son manuscrit. C'est une encyclopédie abrégée de toutes les sciences, avec une méthode à part ; l'auteur, dans les diverses matières scientifiques, ne les expose et ne les explique qu'en remontant à l'étymologie des mots qui les désignent ; tout repose d'un bout à l'autre sur l'étymologie ; et que d'étymologies arbitraires et bizarres ! Mais enfin, le titre de l'ouvrage est par là même justifié.

Les vingt livres traitent, selon leurs titres spéciaux, le premier, de la grammaire ; le second, de la rhétorique et de la dialectique ; le troisième, *de quatuor disciplinis mathematicis*, de l'arithmétique, de la géométrie, de la musique, de l'astronomie ; le quatrième, de la médecine ; le cinquième, des lois et des temps, sans oublier un abrégé d'histoire universelle jusqu'à l'an 627 ; le sixième, des

livres et des offices de l'Eglise ; le septième, de Dieu, des anges, des différentes classes de fidèles ; le huitième, de l'Eglise et des sectes ; le neuvième, des langues, des peuples, de l'armée, de la population civile, des degrés de parenté ; le dixième, des étymologies ; le onzième, de l'homme et des monstres ; le douzième, du règne animal ; le treizième, du monde et de ses parties, c'est-à-dire du ciel, de l'air, des vents, des eaux ; le quatorzième, de la terre, continents, îles, montagnes, etc. ; le quinzième, des habitations de l'homme et de la campagne ; le seizième, des pierres et des métaux ; le dix-septième, de la culture des champs et des jardins ; le dix-huitième, de la guerre et des jeux ; le dix-neuvième, des vaisseaux, des édifices et du costume ; le vingtième, des mets, boissons, ustensiles de ménage et instruments aratoires.

La vogue prodigieuse de l'ouvrage a forcément amené dans le texte une foule d'altérations ; mais jusqu'ici la critique textuelle n'a que trop chômé ; l'étude des sources et du mode de leur emploi n'en est, elle aussi, qu'à ses débuts. Presque partout, les *Etymologies*, à la façon d'une mosaïque, se composent d'une masse énorme d'extraits ; nombre de ces extraits sont empruntés de première main à des ouvrages chrétiens ou païens de la basse latinité, qui ne nous sont pas parvenus ; plus d'un extrait figurait déjà dans d'autres compilations. Les *Etymologies*, malgré tant de défauts, ont été pour le moyen âge une vraie mine de connaissances. Elles sont restées notamment le modèle et la source principale des dictionnaires.

Ce n'est pas, dans l'œuvre de saint Isidore, un monument isolé ; plusieurs autres ouvrages du saint docteur s'y rattachent, esprit et plan, de la manière la plus étroite. A côté des deux premiers livres des *Etymologies*, sur la grammaire, la rhétorique et la dialectique, on voit prendre place les deux livres *Des différences*, l'un, *De differentiis verborum*, un dictionnaire de synonymes, l'autre, *De differen-*

tiis rerum, un catalogue de définitions théologiques.

Au premier livre des *Différences* il faut aussi joindre les deux livres sur les *Synonymes*, *Synonyma ;* recueil qui doit à la forme originale dont l'auteur l'a revêtu, son autre titre, quelque peu étrange, de *Livre des lamentations*, *Liber lamentationum*.

La *physiqne* même, au sens de l'Ecole, attira l'attention de saint Isidore ; pour répondre au vœu du roi des Visigoths, Sisebut, il a compilé, sous le titre de *De natura rerum*, un manuel d'histoire naturelle extrêmement curieux. Dans son travail *Sur l'ordre des créatures*; *De ordine creaturarum*, il étudie le monde des corps et celui des esprits.

La chronique universelle du cinquième livre des *Etymologies* est l'abrégé rapide d'une autre *Chronique* antérieure, que l'archevêque de Séville avait puisée, aux termes de la Préface, dans Julius Africanus, dans la version d'Eusèbe par saint Jérôme, dans Victor de Tunnuna, et qui s'arrêtait à l'an 615.

C'est un ouvrage de même famille et de même air que l'*Historia de regibus Gothorum, Wandalorum et Suevorum*, chronique des Visigoths, suivie de deux courts appendices qui retracent à grands traits, selon l'ordre des temps, l'histoire des Vandales et celle des Suèves. Ici encore, nous n'avons, au fond, qu'un travail de marqueterie, qu'une compilation d'autres histoires. Il y a de l'ouvrage qui nous occupe deux éditions, l'une plus courte, qui s'arrête à la mort de Sisebut (621), l'autre plus ample, qui s'étend jusqu'à la cinquième année du règne de Suintila, le successeur de Sisebut.

Saint Isidore a publié un troisième ouvrage historique, le *De viris illustribus* ; nous en avons parlé plus haut (1),

1. § 2, II. Cf. la belle étude critique de Gustave von Dzialowski, *Saint Isidore et saint Ildefonse, historiens littéraires*, Munster, 1898, in-8°. Le *De viris illustribus* de saint Isidore nous est parvenu dans deux recensions d'inégale longueur, et qui contiennent, l'une trente-trois, l'autre quarante-cinq

§ 2, II. On dirait presque un pont jeté par l'infatigable ouvrier entre ses œuvres d'histoire et ses œuvres de théologie.

Dans cette seconde classe, il faut ranger, d'abord, sous le titre de *De ortu et habitu patrum qui in scriptura laudibus efferuntur*, une histoire des personnages les plus marquants de l'Ancien et du Nouveau Testament ; puis, deux écrits qui se font pendant, l'opuscule intitulé *Allegoriæ quædam sacræ scripturæ*, sur les types les plus importants que nous déroule l'histoire sacrée, et le *Liber numerorum qui in sanctis scripturis occurrunt*, explication mystique des nombres de l'Ecriture sainte ; enfin, divers recueils d'exégèse, *In libros veteris ac novi testamenti proœmia*, *De veteri et novo testamento quæstiones* et *Mysticorum expositiones sacramentorum seu quæstiones in vetus testamentum*, sorte d'anthologie qui embrasse l'Ancien Testament, depuis la Genèse jusqu'aux Livres des Rois, avec un court appendice sur le Livre d'Esdras et sur ceux des Macchabées.

Un ouvrage apologético-polémique, dans lequel saint Isidore, la Bible à la main, convainc les Juifs d'ignorance ou d'aveuglement, mérite une particulière attention ; ce sont les deux Livres *De fide catholica ex veteri et novo testamento contra Judæos*. L'auteur les a dédiés à sa sœur

chapitres. Les douze chapitres qui manquent à la recension la plus courte. sont, aux yeux de G. von Dzialowski, parfaitement authentiques ; saint Isidore les aurait même écrits et publiés les premiers, à part, vers 610-615 ; les trente-trois autres chapitres n'auraient paru qu'après, et c'est plus tard qu'on aurait fait des deux opuscules un seul tout. Cette opinion se heurte, quant à présent du moins, aux données des manuscrits ; les plus vieux manuscrits renferment la recension courte, et la recension longue ne se trouve que dans les manuscrits de date postérieure. — Le critique, sans méconnaître la conscience qui préside au travail de saint Isidore, y relève souvent des traces de précipitation. Ici et là, le compilateur reparait ; pour parler d'ouvrages qu'il a lui-même entre les mains, saint Isidore emprunte à d'autres historiens leur pensée et leur langage. La maîtresse partie du livre est naturellement celle que l'auteur consacre aux théologiens espagnols (N. des T.).

Florentina ; de bonne heure ils ont été traduits en plusieurs langues vulgaires, en allemand notamment.

Les trois livres de Sentences, *Libri tres sententiarum*, si célèbres au moyen âge et le modèle du genre, nous offrent une compilation de maximes puisées dans les Pères de l'Eglise, surtout dans saint Grégoire-le-Grand, et qui forment un vrai manuel de dogme et de morale.

Des deux livres *Sur les offices ecclésiastiques*, *De officiis ecclesiasticis*, le premier est consacré au culte divin, *De origine officiorum*, le second au clergé, *De origine ministrorum*.

Dans son zèle pour la vie religieuse, qu'il saluait comme le berceau et l'asile des études, saint Isidore avait aussi tracé une *Règle de la vie monastique*.

Sa correspondance compte peu de pages. Les hymnes qui se parent de son nom sont toutes apocryphes.

IV. Littérature concernant saint Isidore. Autres écrivains espagnols. — F. Goerres, *Léandre, évêque de Séville et métropolitain de la province ecclésiastique de Bétique* (depuis 584 environ jusqu'au 13 mars 600 ou 601), dans *la Revue de théologie scientifique*, 1886, t. XXIX, p. 36-50. — La Règle monastique et le Discours de saint Léandre, dans Migne, *P. Lat.*, LXXII, 873-898.

La meilleure édition des œuvres de saint Isidore est celle qu'a donnée F. Arevalo, Rome, 1797-1803, en 7 vol. in-4°. On la retrouve dans Migne, *P. Lat.*, LXXXI-LXXXIV.

Sur les *Etymologies*, v. le tableau de la littérature (études des manuscrits, éditions à part de quelques courts fragments, contributions à la critique des sources), dans Teuffel-Schwabe, *Hist. de la littérature romaine*, 5e édit., p. 1295. — H. Dressel, *De Isidori originum fontibus*, Turin, 1874, in-8°. — M. Michel, *Le livre des origines d'Isidore de Séville*, dans la *Revue internationale de l'enseignement*, 1891, t. XXII, p. 198-224. — M. Klussmann, *Excerpta Tertullianea in Isidori Hispalensis Etymologiis*, collegit et explanavit M. K. (Progr.), Hambourg, 1892, in-4°.

Du livre *De natura rerum* nous avons une édition spéciale par G. Becker, Berlin, 1857, in-8°.

On doit une édition nouvelle des œuvres historiques à Th. Mommsen, *Chronica minora sæc.* IV, V, VI, VII, t. II. (*Monum. Germ. hist. Auct. antiquiss.*, t. XI, Berlin, 1894), p. 241-303 : *Isidori junioris episc. Hispal. Historia Gothorum, Wandalorum, Sueborum ad a.* 604 (p. 304-390, divers appendices) ; p. 391-488. *Chronica majora ed. primum a.* 615, *Chronicorum epitome ed. a.* 627 (p. 489-506, *Auctarium chronicorum majorum ad a.* 624, avec d'autres appendices). — H. Hertzberg, *Les Histoires et les Chroniques d'Isidore de Séville.* 1re partie, *Les Histoires*, Gœttingue, 1874, in-8°. — Le même, *Sur les Chroniques d'Isidore de Séville* dans les *Etudes d'histoire allemande*, 1875, t. XV, p. 289-360.

K. Weinhold, *Les fragments en vieil allemand de l'opuscule de saint Isidore de Séville De fide catholica contra Judæos.* Paderborn, 1874, in-8°. G. A. Hench, *Saint Isidore en vieux haut allemand. Fac simile du codex de Paris, avec un texte critique des fragments de Paris et autres*, Strasbourg, 1893, in-8°.

Sur les poésies qui portent le nom de saint Isidore, v. M. Manitius, *Histoire de la poésie chrétienne latine*, Stuttgard 1891, p. 414-420.

Sur la vie et les œuvres de saint Isidore, v. P. B. Gams, *Histoire de l'Eglise d'Espagne*, t. II, sect. II, Ratisbonne 1874, p. 102-113 ; — Ad. Ebert, *Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident*, trad. franç., t. I, p. 621-636 ; — M. Menandez Pelayo, *Saint Isidore et l'importance de son rôle dans l'histoire intellectuelle de l'Espagne*, Trad. franç. dans les *Annales de philos. chrét.* nouv. série, 1882, t. VII, 258-269.

Licinianus, évêque de Carthagène (Carthago Spartaria sur la côte sud-est de l'Espagne, sous le règne de l'empereur Maurice (582-602), nous a laissé trois lettres (1). La seconde lettre soutient vigoureusement l'immatérialité des anges (2).

Pour plus de détails sur Licinianus, v. Gams, *Histoire de l'Eglise d'Espagne*, II, 2, p. 49-55.

Un contemporain et ami de Licinianus, Sévère, évêque de Malaga, prit à partie dans un écrit, selon saint Isi-

1. Migne, *P. L.*, LXXII, 689-700.
2. *De vir. ill.*, ch. XLIII.

dore, l'évêque arien de Saragosse, Vincent, et composa sur la virginité un opuscule, qu'il dédia à sa sœur et intitula *Annulus*. Il ne semble pas qu'il en ait rien survécu.

D'Eutrope, évêque de Valence vers la fin du VI[e] siècle, nous possédons encore deux lettres (1).

1. MIGNE, *P. L.*, LXXX, 9-20. Cf. Gams, *op. cit.*, p. 57-59.

LIVRE TROISIÈME

Auteurs Syriaques et Arméniens.

---

§ 96. — *Remarques préliminaires sur les Pères Syriens.*

La Syrie eut-elle avant l'introduction du christianisme une littérature nationale ? La question n'est pas tranchée. Mais il est certain que dès le IIe siècle une littérature chrétienne de langue syriaque était en formation. Outre les versions de l'Ecriture Sainte, on compte parmi ses premiers monuments, le noyau primitif de la *Doctrina Addæi*, comprenant la légende d'Abgar dans sa forme ancienne, la correspondance d'Abgar avec le Sauveur et une relation de l'évangélisation d'Edesse par Addæus, l'un des 70 (72) disciples.

En dehors de ces textes, la littérature syriaque du IIe et du IIIe siècle n'a laissé que de rares débris. Tatien semble avoir écrit son *Diatessaron*, non en grec, mais en syriaque (1) ; de même le texte syriaque de l'*Apologie* qui porte le nom de Méliton fait l'impression d'une œuvre ori-

1. *Supra*, § 17, III.

ginale (1) ; peut-être les deux lettres *aux Vierges* sous le nom de saint Clément de Rome furent-elles aussi composées en syriaque (2). Pour les écrits des gnostiques Bardesane et Harmonius en la même langue, ils ont presque complètement péri.

Le foyer et le centre de la vie intellectuelle, de l'activité littéraire pour tout le territoire de langue syriaque, ce fut, dès le IIIe siècle, l'école théologique d'Edesse en Mésopotamie. Cette école fut aussi le séminaire du clergé de la Perse. Elle eut son apogée dans le courant du IVe siècle ; elle trouve dans Ephrem son plus savant docteur, en même temps que le représentant le plus fidèle de son esprit.

Sœur de l'école d'Antioche (3), comme elle, l'école d'Edesse cultive avant tout l'exégèse biblique et, comme elle, rejette l'allégorisme alexandrin. Malgré ces traits communs, les Syriens de l'est se distinguent de ceux de l'ouest par l'empreinte très accusée du génie oriental : tendance à un profond mysticisme, grande fécondité poétique, mais médiocrité de l'esprit spéculatif et une immobilité ennemie de tout développement.

Au Ve siècle, les hérésies christologiques firent à l'Eglise syrienne de cruelles, on doit dire d'incurables blessures. L'école d'Edesse devint le dernier soutien et le dernier refuge du nestorianisme dans l'empire romain. Elle fut fermée à ce titre par l'empereur Zénon en 489 ; mais de ses débris se forma en territoire perse l'école nestorienne de Nisibe. L'hérésie contraire, le monophysisme, trouva à son tour accueil en Syrie, et les mesures de répression de l'empereur Justinien échouèrent contre les infatigables efforts du moine Jacques Baradée, qui monta en 541 sur le siège épiscopal d'Edesse († 578). C'est de lui que les monophysites syriens prirent le nom de Jacobites. Du milieu

1. *Supra*, § 21, III.
2. *Supra*, § 8, VI.
3. *Supra*, § 42, III.

du ve siècle aux débuts littéraires des Maronites, après l'union de 1182, presque tous les écrivains syriaques un peu considérables sont ou nestoriens ou jacobites.

On trouve une esquisse de l'histoire de la littérature syriaque dans l'article *Syriac Literature* de Wright, *Encyclopædia Britannica*, 9e éd. t. XXII, Edimb. 1887, p. 824-856. Tiré à part, *A short history of Syriac Literature*, Londres 1894, in-12, 296 pp. — Bickel, dans son *Conspectus rei Syrorum literariæ, additis notis bibliograph. et excerptis anecdotis*, Munster, 1871, in-8°. (112 p.), donne d'utiles renseignements sur les textes syriaques imprimés. On en trouve la liste exacte, aussi complète que possible, dans Nestle, *Grammaire syriaque avec littérature, Chrestomathie et glossaire*, Ve part. de la *Porta linguarum orientalium*. Inchoavit Petermann, continuavit Strack, Berlin, 1888, Part. 2, p. 1-66. — R. Duval, *La littérature syriaque*, Paris, 1899, in-12, xvi, 426 pages.

L'Occident n'eut une connaissance un peu exacte de la littérature syriaque que par le grand ouvrage du Maronite Joseph Simon Assemani, *Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana in qua manuscriptos codices Syriacos, Arabicos, Persicos, Turcicos, Hebraicos, Samaritanos, Armenicos, Æthiopicos, Græcos, Ægyptiacos, Ibericos et Malabaricos, jussu et munificentia Clementis XI, Pont. Max., ex Oriente conquisitos, comparatos, avectos et Biblioth. Vaticanæ addictos recensuit, digessit et genuina scripta a spuriis secrevit, addita singulorum auctorum vita* J. S. A. T. I : De Scriptoribus Syris orthodoxis, t. II : De scriptor. Syris Monophysitis, t. III, Pars 1 : De script. Syris Nestorianis, t. IV, seu tomi III pars 2 : De Syris Nestorianis, Rome, 1719-1728, 4 vol. in-f°. Dowling donne une analyse de cette Bibliothèque dans sa *Notitia Scriptorum SS. Patrum*, Oxford, 1839, p. 9-22.

L'abbé Migne avait formé le projet d'un *Cursus patrologiæ Syriacæ*. Cf, *supra*, § III, 2. L'abbé Graffin, professeur à l'institut catholique de Paris, en a commencé l'exécution. Le texte syriaque avec voyelles est accompagné d'une version latine et les ouvrages de chaque auteur d'un lexique. Les t. I et II, parus en 1892, contiennent une recension des écrits d'Aphraate par J. Parisot, O. S. B.

Sur les versions syriaques de l'Ecriture Sainte, v. les ouvrages relatifs à l'introduction biblique.

La première édition complète du texte syriaque de la *Doctrina Addæi* — dans sa forme actuelle de la 2e moitié du IVe siècle — a été donnée,

avec une version anglaise et des notes, par G. Phillips, Londres, 1876, in-8°, 34 pages.

La légende d'Abgar, après la *Doctrina Addæi*, inspira bien d'autres écrits, dont on trouve une liste dans Nestle, *Op. c.* p. 34. Sur les derniers travaux relatifs à la légende d'Abgar et à la *Doctrina*, v. S. Baeumer, dans la *Revue de théol. cath.* t. XIII (1889), p. 707-711.

Sur le gnostique Bardesanes et son fils Harmonius, V. Hort, dans le *Dictionary of Christian Biography*, au mot Bardaisan. — Schœnfelder, dans le *Dictionn. de théol. cath.*, de Welzer et Welte, 2e éd. au mot Bardesane.

§ 97. — *Saint Aphraate.*

I. Sa Vie. — Le titre du plus ancien père de l'Eglise syrienne appartient au « Sage de la Perse », à Jacques Aphraate (Afrahat), évêque de Mar Matthæus.

Dès 1756, Nicolas Antonelli publia, en langue arménienne avec version latine, 19 homélies ou instructions du « Sage de la Perse », adressées à un certain Grégoire. Mais l'éditeur, suivant en cela les manuscrits qu'il avait sous la main, voyait dans l'auteur saint Jacques de Nisibe, l'ami et le protecteur de saint Ephrem (1), et dans celui à qui elles sont adressées, saint Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie (2).

Le malentendu ne fut éclairci que plus de cent ans après, lorsque Wright (1869) donna l'original syriaque de 23 homélies du Sage de la Perse. Il ne s'agit pas de saint Jacques de Nisibe, qui ne semble pas avoir laissé d'écrits, mais bien d'Aphraate, qui, en montant sur le siège épis-

1. *Infra*, § 98, I.
2. *Infra*, § 100, II.

copal, changea de nom, selon l'usage syrien, et s'appela Jacques. Il s'adresse à un moine, probablement un abbé, du nom de Grégoire, qui lui avait demandé des instructions spirituelles, surtout sur la foi. L'auteur lui-même date très précisément ses homélies ; les 10 premières sont de l'an 648 d'Alexandre, qui répond à l'an 336-337 de notre ère, les douze suivantes de l'an 655 = 343-344, la dernière enfin du mois d'août 656 = août 345.

Aphraate fut moine, puis abbé et évêque dans le couvent de Mar Matthæus ou saint Mathieu, situé en territoire Perse, un peu à l'est de Mossoul. Il est probable que l'évêque de Mar Matthæus occupait dès lors une situation plus ou moins privilégiée entre les évêques de la Mésopotamie. Ce couvent devint dans la suite le siège du métropolite jacobite de Ninive, qui venait immédiatement après le maphrian ou primat des Jacobites de l'est ; au XII[e] siècle, le siège monastique obtint lui-même la dignité primatiale.

II. Ses écrits. — Les susdites homélies, sauf la dernière, sont rangées par ordre alphabétique — les vingt-deux lettres initiales donnant l'alphabet syriaque — et forment ainsi un tout complet.

La dernière, la plus étendue de toutes, traite « du grain », c'est-à-dire du grain de bénédiction, dont la présence fera épargner la grappe (1). Partant de l'extrême affliction des chrétiens de Perse au moment où il écrit, août 345, Aphraate, pour relever le courage chancelant de son disciple et ami, montre le grain ou le petit nombre des justes sauvant tout le peuple, encore qu'il ressemble à la vigne ingrate ; l'auteur en multiplie les exemples à travers toutes les péripéties de l'histoire d'Israël, d'Adam à Jésus-Christ. Les traits d'histoire dont cette instruction est émaillée, lui a fait donner aussi par Gennade le nom de *Chronique* (2).

1. Isaie, LXV, 8.
2. *De vir. ill.*, 1 : Migne, *P. L.*, LXVIII, 1061.

Les autres homélies, de la Ire à la XXIIe, sont intitulées : *De la foi*, *De la charité*, *Du jeûne*, *De la prière*, *Des guerres*, c'est-à-dire de la campagne du roi de Perse Sapor II contre Constantin-le-Grand —, *Des moines*, *De la pénitence*, *De la résurrection des morts*, *De l'humilité*, *Du pasteur* — entendez de la tâche et des devoirs des pasteurs de l'Eglise —, *De la circoncision*, *De la Pâque*, *Du sabbat*, *De l'avertissement*, — circulaire qu'Aphraate écrivit au nom d'un Concile tenu l'an 344, probablement à Séleucie-Ctésiphon, et qu'il inséra ensuite parmi les instructions destinées à son ami —, *De la distinction des viandes*, *Des nations qui ont remplacé le peuple juif*, *De la preuve que Jésus-Christ est le Fils de Dieu*, *Contre les Juifs de la Virginité et de la Sainteté*, *Contre les Juifs au sujet de leur prétention d'être de nouveau rassemblés*, *Du soulagement des pauvres*, *De la persécution*, *De la mort et des derniers temps*.

D'un style simple et clair, mais qui pèche par la prolixité, les écrits d'Aphraate sont d'un prix inestimable au point de vue philologique ; ils ont notamment pour la syntaxe syriaque une importance capitale. La langue syriaque y a encore sa pureté originelle, sans mélange de grec ni d'aucun autre élément étranger.

En fait de christologie, Aphraate représente les idées du concile de Nicée ; mais sa terminologie manque encore de précision, par suite sans doute du caractère pratique et ascétique de ses écrits, mais bien plus encore parce que, demeuré étranger aux agitations doctrinales de l'occident, il n'a aucune connaissance des controverses ariennes. Il parle très souvent du sacrement de la pénitence et de la Sainte Eucharistie. A plusieurs reprises il professe la théorie, qu'adopteront dans la suite presque tous les Syriens Nestoriens, du sommeil de l'âme. Dans l'intervalle entre la mort et la résurrection corporelle, l'âme demeure dans un état d'inconscience ou de sommeil (1).

1. *Hom*. 6, 13 ; 8, 8.

III. Littérature. — Nic. Antonelli, *S. Patris N. Jacobi episc.Nisibeni sermones, cum præfatione, notis et dissertatione de ascetis*, Rome, 1756, in-f°. — Wright, *The Homilies of Aphraates,the Persian Sage.Edited from Syriac manuscr. of the Vth and VIth centuries, in the British Museum with an English transl.* vol. I : The *Syriac text*, Londres, 1869, in-4°. La version anglaise promise n'a pas paru. — Parisot, O. S. B. a donné une nouvelle édition du texte syriaque avec version latine, dans le *Cursus patrologiæ Syriacæ* de Graffin, I, II. Cf. *supra*, § 96.

Sur Aphraate, v. Sasse, *Prolegomena in Aphraatis Sapientis Persæ sermones homileticos*. Leipz., 1878, in-8°. — Schœnfelder, *Aphraate*, dans la *Revue trimestr. de théol.*, t. LX (1878), p. 195-256 : son explication des 70 semaines d'années et des 4 royaumes dans Daniel ; sa christologie. — Forget, *De vita et scriptis Aphraatis, Sapientis Persæ, dissertatio historico-theologica*. Louvain, 1882, in-8°. — Funk. *Les éléments haggadiques dans les Homélies d'Aphraate, le Sage de la Perse*, Francf., 1891, in-8°. — Hartwig, *Recherches sur la Syntaxe d'Aphraate*, Leipz. 1893, in-8°. — De la tentative de Weingarten, dans l'*Encyclop.* de Herzog, 2e éd. t. X, (1882), p. 776-777, à l'art. Monachisme, mettant en doute non seulement la date des *Homélies* d'Aphraate, mais la personne même de l'auteur (Cf. *supra*, § 45, XI), il ne reste rien. V. Ryssel dans la *Gazette de littér. théol.*, 1885, col. 387-389.

IV. Papa de Seleucie. — Braun a publié une traduction allemande, avec une étude approfondie, d'une prétendue correspondance du catholicus ou patriarche Papa de Séleucie (vers 266-336), *Revue de théol. cath.*, t. XVIII (1894), p. 163-182, 546-565.

V. Acta disputationis Archelaï. — Il a été question ci-dessus, § 47, I, des *Acta disputationis Archelai*, document de la 1re moitié du IVe siècle, originairement en syriaque selon quelques savants.

§. 98. — *Saint Ephrem le Syrien.*

I. Sa vie. — Le plus remarquable écrivain de l'Eglise syrienne à l'époque patristique, c'est saint Ephrem ou *Afrêm*, comme prononçaient sans doute les Syriens. L'histoire de la vie d'Ephrem offre encore plus d'un point obscur. Les

plus anciens documents, les biographies syriaques et grecques et la confession du saint — qui n'est conservée qu'en grec — se contredisent en plus d'une occasion, outre que plusieurs de ces pièces portent çà et là les signes manifestes de la légende.

D'après les données les plus vraisemblables, Ephrem naquit de parents chrétiens et fut élevé dès son enfance dans la crainte du Seigneur. Il résolut de se consacrer tout entier au service de Dieu et commença une vie d'anachorète, uniquement occupée d'étude et de contemplation. L'évêque Jacques, qui occupait alors le siège de Nisibe († probablement en 338), lui accorda toute sa confiance. On croit qu'il l'amena avec lui au Ier concile œcuménique de Nicée et qu'il le mit à la tête d'une école dans sa ville épiscopale. Dans les années 338, 346 et 350, tandis que Nisibe était menacée et serrée de près par le roi de Perse Sapor II, Ephrem, conseiller et censeur de ses concitoyens, exerça sur eux la plus heureuse influence. Lorsque le traité de paix de 363 donna Nisibe à la Perse, Ephrem, avec la majeure partie de la population chrétienne, dit adieu à sa ville natale, pour se retirer en territoire romain, et se fixa bientôt à Edesse.

C'est bien à Edesse qu'il composa la plupart de ses écrits. Il menait d'ordinaire, semble-t-il, la vie d'anachorète, sur une montagne située dans le voisinage de la ville ; ce qui ne l'empêchait pas de rassembler des disciples autour de lui et de prêcher souvent dans la ville. La tradition qui lui fait visiter l'Egypte et ses institutions monastiques, se heurte à de graves difficultés. Mais il semble certain que, vers 370, Ephrem fit le voyage de Césarée en Cappadoce pour faire personnellement connaissance avec un homme dont le nom était connu de l'univers chrétien, l'évêque Basile. Saint Basile l'aurait ordonné diacre. Il ne reçut jamais le sacerdoce. Il mourut l'an 373, peut-être le 9 juin.

II. Ses écrits. — Ephrem laissa un héritage littéraire immense. Il avait commenté, on l'affirme du moins de divers côtés, toute l'Ecriture Sainte. Il avait aussi écrit en vers sur les sujets les plus variés de la doctrine et de la vie chrétienne. Sozomène avait entendu dire qu'Ephrem avait composé « 300 myriades de vers ». Ses écrits ont joui en tout temps d'une extraordinaire considération. Les Syriens appellent Ephrem la *bouche éloquente*, le *prophète des Syriens*, le *docteur de l'univers*, la *colonne de l'Eglise*, la *harpe du Saint-Esprit*. Nombre de ses hymnes ont trouvé place dans les liturgies syriaques, tant chez les Orthodoxes que chez les Nestoriens ou les Jacobites.

Ses écrits en prose, ou ses commentaires bibliques, sont sans doute beaucoup moins conservés dans le texte original que ses poésies ; mais de très bonne heure des écrits d'Ephrem furent traduits en grec, en arménien, en copte, en arabe et en éthiopien, et ces versions comblent plus ou moins mainte lacune de la tradition syriaque. Beaucoup de textes qui portent le nom d'Ephrem ne sont pas de lui ; sa renommée même prêtait à ces attributions erronées. Beaucoup d'autres écrits réellement de lui ont subi dans la suite des retouches, et cette remarque s'applique bien plus encore aux versions grecques que nous connaissons en grand nombre par les éditions imprimées, qu'aux textes syriaques. Comme ces versions servaient presque exclusivement à l'édification des fidèles, on ne se fit pas scrupule de modifier, selon le besoin, le texte primitif, de l'amplifier ou de l'abréger, de le démembrer et de le remanier.

III. Ecrits en prose ou commentaires bibliques. — Les commentaires bibliques de saint Ephrem sont écrits en prose, tandis que ses autres ouvrages, ceux du moins dont le texte syriaque est parvenu jusqu'à nous, ont presque sans exception la forme métrique.

En fait de commentaires, il ne nous reste dans la langue et dans la forme originale que ceux de la Genèse et de

l'Exode (1). Sur les autres livres on n'a publié jusqu'ici que des fragments, courtes introductions et scholies détachées, recueillies d'une *Chaîne* sur plusieurs parties de l'Ancien et du Nouveau Testament que composa, d'après les auteurs syriaques et grecs, Sévère, moine d'Edesse, dans les années 851-861. Les fragments publiés se rapportent au Pentateuque, aux livres de Josué, des Juges, de Samuel, des Rois, de Job et à tous les prophètes, y compris les Lamentations de Jérémie. Les commentaires sur Ruth, les Paralipomènes, Esdras, Néhémie, Esther, les Psaumes, les Proverbes, le Cantique des Cantiques et l'Ecclésiastique auraient donc péri en syriaque. Pour les livres deutérocanoniques de l'Ancien Testament, on doute avec raison qu'Ephrem les ait commentés. Du texte original des commentaires sur le Nouveau Testament, il ne reste rien.

Nous avons une version arménienne des commentaires sur les Paralipomènes, sur le Diatessaron de Tatien (2) et sur les Epîtres de saint Paul. L'Epître à Philémon est omise ; par contre, après le commentaire de la IIe Ep. aux Corinthiens, on trouve celui de la correspondance apocryphe de saint Paul avec les Corinthiens. Les fragments de saint Ephrem qu'on rencontre dans les Chaînes grecques n'ont pas encore été réunis.

Saint Ephrem prend pour texte de ses commentaires la célèbre version syriaque dite la *Peschitto* — probablement le même sens que *Vulgate* —, pour les Evangiles, le *Diatessaron*. Il se plaît à recueillir les traditions juives. Savait-il l'hébreu et le grec ? Il semble bien que non. Ce qu'il dit çà et là du texte hébreu et de la version alexandrine, il l'a sans doute appris par les notes marginales de la version syriaque ou pour l'avoir entendu des hébraïsants et des hellénistes.

1. Jusqu'à XXXII, 6.
2. *Supra*, § 17, III.

On ne saurait trop louer sa méthode exégétique. Il suit en général les vues de l'école d'Antioche et se rapproche surtout beaucoup de la manière de Théodoret. S'il trouve peu de prophéties messianiques directes, il voit partout les figures du Messie et de l'Eglise. Dans ses discours et ses hymnes, il interprète ou applique volontiers l'Ecriture au sens allégorique.

IV. Ecrits métriques : Discours et Hymnes. — Ephrem a employé la forme métrique dans un très grand nombre de ses écrits, non seulement dans ses hymnes, destinées au chant des fidèles, *madrâschê,* mais encore dans ses discours, *mêmrê, mîmrê.* Son vers est généralement de sept syllabes, si bien que notre saint a donné son nom à ce mètre. Les hymnes sont composées de strophes de longueur très inégale, de quatre jusqu'à douze vers. Un certain nombre sont des acrostiches alphabétiques. Les rimes sont rares, sans règles fixes, et le plus souvent non voulues. Selon l'opinion régnante, la versification syriaque reposerait uniquement sur le nombre des syllabes, qui est le même dans tous les vers de la même pièce. Mais H. Grimme a entrepris, non sans succès, de prouver que la métrique syriaque et en particulier celle de saint Ephrem est gouvernée tout entière par le principe de l'accent tonique et que, comme le soupçonnait déjà G. Meyer, la poésie rythmique de Byzance et plus tard de l'Occident est un emprunt fait à la Syrie.

Saint Ephrem passe pour le plus grand de tous les poètes de sa nation, bien qu'il ne soit pas exempt du défaut général de la poésie syriaque, la diffusion qui fait languir l'intérêt, les répétitions qui fatiguent. Ce qu'il y a de mieux comme vraie poésie et comme mérite littéraire, ce sont les pièces de sentiment, les élégies, les hymnes funèbres. Il réussit également à peindre avec beaucoup d'âme, avec une saisissante profondeur, le bonheur de la foi et de l'amour divin. Les sujets de ses maîtresses pièces

sont pris de l'Ancien Testament. Noeldeke pense avec raison que « nous apprécierions certes mieux les côtés brillants d'Ephrem, si nous pouvions acquérir quelque peu le vif sentiment de la langue, comme le possédaient ses compatriotes ».

La matière des écrits métriques d'Ephrem est extrêmement variée ; comme thème, en général, les hymnes ne se distinguent pas des discours. Ce qui domine, ce sont les exhortations morales et ascétiques, notamment les sermons sur la pénitence. Plusieurs de ceux-ci semblent avoir été composés pour des processions publiques de pénitence ; ce qui prouverait que ces solennités étaient connues en Orient longtemps avant de l'être dans l'Eglise latine. Un autre groupe d'hymnes et de discours traitent de sujets dogmatiques, soit dans un but d'apologie, soit dans un but de polémique. L'auteur y combat tantôt les païens, les Juifs et les Manichéens, tantôt les gnostiques, disciples de Marcion ou de Bardesane, les Novatiens, les Ariens, les Sabelliens, etc. Ephrem combattait contre les gnostiques syriens avec leurs propres armes, car c'était principalement par des hymnes que Bardesane et Harmonius avaient répandu leur doctrine dans la masse. Overbeck a publié (1865) quatre hymnes, madrâschê, contre Julien l'Apostat. Les poésies purement dogmatiques sont extrêmement rares et l'on voit qu'Ephrem n'a aucun goût pour la spéculation ; le danger des raffinements et des recherches indiscrètes sur les mystères de la foi est un des thèmes sur lesquels il revient le plus souvent tant en prose qu'en vers. Même dans ses poésies apologétiques et polémiques, on entend moins le docteur qui expose et démontre la doctrine à l'Eglise que le prédicateur qui la propose à l'humble foi.

Les discours et les hymnes sur les fêtes de Notre-Seigneur et des saints sont en très grand nombre, surtout depuis que les études de Mgr Lamy en ont fourni un sup-

plément considérable (1882-1889). Lorsqu'il célèbre la gloire du Sauveur, Ephrem se maintient fermement sur le terrain du concile de Nicée ; il relève de la manière la plus expresse la vérité et l'intégrité des deux natures, unies sans confusion. Plus que nul autre poète ou orateur de l'antiquité, Ephrem chante Marie, la Vierge intacte, la vraie Mère de Dieu, l'Immaculée. Dans une poésie de l'an 370, il trouve occasion de mettre dans la bouche de l'Eglise d'Edesse, parlant au Sauveur, ce discours : « Vous et votre Mère, vous êtes seuls parfaitement beaux à tous les points de vue ; car en vous, ô Seigneur, il n'est aucune tache et en votre Mère il n'est point de souillure (1). » Entre les poésies en l'honneur des autres saints, nommons les deux séries d'hymnes dans lesquelles Ephrem éleva un monument à deux solitaires de ses amis, Abraham de Cidun et Julien Saba. Bien des discours peuvent passer pour des homélies proprement dites, commentant des textes choisis de l'Ecriture, surtout de l'Ancien Testament. Nous avons un poème en douze livres sur l'histoire du patriarche Joseph. Les *Carmina Nisibena*, publiés par Bickell (1866), recueil d'hymnes selon toute apparence formé par Ephrem lui-même, racontent les vicissitudes de la ville de Nisibe lors du siège de 350 et durant la nouvelle guerre contre les Perses de 359 à 363 ; il y est question de l'évêque Jacques de Nisibe et de bien d'autres personnages.

V. Edition romaine des œuvres de saint Ephrem ; suppléments. — Quelques-unes des œuvres de saint Ephrem furent imprimées dès la fin du xv[e] siècle ; mais il n'existe pas encore aujourd'hui d'édition complète.

L'édition principale est celle de Rome, 1732-1746, en six in-f°, dont trois en syriaque et en latin, et trois en grec et en latin.

1. *Carm. Nisib.*, n. 27, éd. Bickell, p. 40.

Elle eut pour auteur le savant Maronite Joseph-Simon Assemani, qu'assistèrent pour quelques parties Pierre Mobârek (Pierre Benoît), S. J, et Etienne Evode Assemani, neveu de Joseph. Les textes syriaques sont empruntés pour la plupart à des manuscrits venus des couvents du désert de Nitrie en Egypte ; mais il y a là bien des pièces faussement attribuées à saint Ephrem. La version latine des textes syriaques, œuvre des deux éditeurs secondaires, est fort libre, par endroits inexacte et arbitraire. Les volumes gréco-latins reproduisent les codex grecs qui ne remontent pas au delà du x[e] siècle, où une critique avisée aurait fait un choix. Sur la nécessité de ce choix, V. notamment J. Gildemeister dans ses travaux contre Floss, cités *supra* § 46, in fin.

Il y a beaucoup à ajouter à l'édition romaine et beaucoup à corriger ; nombre de savants s'y sont employés.

A) Pour les *commentaires bibliques.* A Pohlmann s'est occupé de la critique textuelle des commentaires et a donné des fragments nouveaux, dans son *S. Ephræmi Syri commentariorum in Sacram Scripturam textus in codicibus Valic. manuscriptus et in editione Romana impressus. Comm. critica.* Part. 1. 2. Brunsb. 1862-1864 in-8o. Sur l'interprétation de la Genèse I-IV, cf. M. Treppner, *Ephrem le Syrien et son explication des quatre premiers chapitres de la Genèse,* Passau, 1893, in-8°. Th. J. Lamy a donné des commentaires nouveaux ou des fragments (tirés de la Chaîne de Severus), dans *S. Ephræm Syri Hymni et Sermones,* t. II, Malines, 1886, col. 103-310. Les commentaires arméniens mentionnés ci-dessus, III, ont été publiés par les Méchitaristes de Venise en 1836, en 4 t. in-8°. J. B. Aucher fit une traduction latine du Commentaire sur le *Diatessaron* et G. Mœsinger la publia, Venise, 1876 in-8°. (Cf. *supra,* § 17, VI.) Les Méchitaristes ont imprimé depuis peu une version latine des Commentaires sur les Epîtres de saint Paul : *S. Ephræm Syri commentarii in Epist. D. Pauli, nunc primum ex Armeno in Latinum sermonem a patribus Mekitaristis translati,* Venise, 1893 in-4°. On a édité à Venise, 1839, in-8°, un *Commentaire* (arménien) *sur les Actes des Apôtres tiré des ouvrages des anciens Pères Chrysostome et Ephrem.* On trouve dans Pohlmann, Op. C. part. 1, p. 27 et suiv. un fragment d'un Commentaire arabe sur les livres de la Genèse et de l'Exode sous le nom d'Ephrem. La Chaîne arabe qui a fourni à P. de Lagarde le commentaire de la Genèse, imprimé dans la 2[e] série des matériaux pour la critique et l'histoire du Pentateuque, Leipzig., 1869, donne souvent la parole au grand Docteur syrien.

B) *Discours et Hymnes.* — On trouve beaucoup de morceaux inédits dans Overbeck, Bickell et Lamy pour ne nommer que les plus illustres

chercheurs. *S. Ephræmi Syri, Rabulae episc. Edesseni, Balæi aliorumque opera selecta.* Primus edid. J. J. Overbeck, Oxford, 1865, in-8°. Il ne donne que le texte syriaque. — *S. Ephræmi Syri Carmina Nisibena, additis prolegomenis et supplemento lexicorum Syriacorum.* Primus edid. vertit, explicavit G. Bickell, Leipzig, 1866, in-8°. Corrections du même dans son *Conspectus* rei Syr. litt. Munster, 1871, p. 28-34. — *S. Ephræm Syri Hymni et sermones.* Edidit, latinitate donavit, variis lectionibus instruxit, notis et prolegomenis illustravit Th. J. Lamy, Malines, 1882-1889, 3. vol. in-4°. Cf. sur les deux premiers volumes de ce recueil Th. Noeldeke, dans les *Annonces savantes de Goettingue*, 29 Nov. 1882, p. 1505-1514 et 1er fév. 1887, p. 81-87. Des quinze hymnes sur S. Abraham de Cidun dans Lamy, III, 749-836, P. Martin en avait déjà publié cinq en allemand dans la *Revue de théol. cath.*, t. IV (1880), p. 426-437. Le poème sur Joseph, dont on ne connaissait qu'un fragment, a été publié en entier par Badjan, *S. Ephrem, Histoire complète de Joseph. Poème en 12 livres*, nouv. édit. Paris, 1891, in-8°. Caspari, dans ses *Lettres, traités et prédications des deux derniers siècles de l'antiq. ecclés. et des commencements du moyen âge*, Christiania, 1890, p. 208-220, a donné en latin une prédication très remarquable et des plus intéressantes, attribuée à S. Ephrem et à S. Isidore de Séville, sur les derniers temps, l'antéchrist et la fin du monde. Ce morceau semble dérivé d'un original grec, qui aurait vu le jour en Orient, à la fin du VIe ou au commencement du VIIe siècle. Cf. Caspari, *l. c.*, p, 429-472 ; — Draeseke, *Sur la prédication eschatologique du Pseudo-Ephrem*, dans la *Revue de théol. scientif.* t. XXXV (1892), p. 177-184.

VI. Ecrits sur Saint Ephrem. — C. a Langerke, *Commentatio critica de Ephræmo Syro S. Scripturæ interprète*, Halle, 1828, in-4° ; *De Ephræmi Syri arte hermeneutica*, Kœnigsberg, 1831, in-8°. — D. Gerson, *Les Commentaires d'Ephrem le Syrien dans leurs rapports avec l'exégèse juive*, Breslau, 1868, in-8°. — A Haase, *S. Ephræmi Syri theologia, quantum ex libris poeticis cognosci potest*, Halle, 1869, in-8°. — C. Ferry, *S. Ephrem, poète* (Thèse) Nimes, 1877, in-8°. — G. de Lagarde, *Sur l'Hébreu d'Ephrem d'Edesse* (c'est-à-dire sur l'auteur que S. Ephrem cite sous ce nom en commentant Gen. I, 38, dans ses *Orientalia*, II, Goettingue, 1880. — Th. J. Lamy, *Studies in oriental Patrology. Saint Ephrem*, dans la *Dublin Review*, ser. 3. vol. XIV (1885), p. 20-44 ; — *Etudes de patrologie orientale. S. Ephrem*, dans l'*Université catholique*, nouv. Série, t. III, (1890), p. 321-349 ; t. IV, (1890), p. 161-190 ; — *L'Exégèse en Orient au IVe siècle ou les Commentaires de S. Ephrem*, dans la *Revue biblique*, t. II, (1893), p. 5-25, 161-181, 465-486. — C. Eirainer, *S. Ephrem le Syrien*, Etude d'histoire du dogme, Kempten, 1889, in-8°. F. H. Woods, *An examination of the*

New. Testament quotatio of Ephrem Syrus, dans les *Studa biblica et ecclesiastica*, t. III, Oxford, 1891, p. 105-138. — H. Grimme, *L'ordonnance des strophes dans les poésies d'Ephrem le Syrien avec un appendice sur les rapports de forme entre l'hymne syriaque et la byzantine*, Fribourg en Suisse, 1893, in-4°. — Cf. le même, *Esquisse de l'accentuation et de la versification syriaque*, dans la *Revue de la Société orientale d'Allemagne*, t. XLVII (1893), p. 276-307. Cf. aussi les indications bibliographiques de Nestle, *Grammaire Syriaque*, Berlin, 1888, IIe part. p. 41-44.

§ 99. — *Ecrivains postérieurs.*

I. Actes des martyrs. — Le IVe siècle nous a laissé un grand nombre d'actes des martyrs en langue syriaque, célébrant les fidèles mis à mort sous Licinius et sous Sapor II, roi des Perses. Wright a publié, d'après un manuscrit de 411, un martyrologe syriaque, de tous les martyrologes connus le plus ancien et le plus précieux. Vers 430, Maruthas, évêque de Tagrit, rassemble les actes des martyrs couronnés sous les rois des Perses, Sapor II, Jezdegerd I et Bahran V.

W. Wright a édité le martyrologe syriaque dans le *Journal of sacred Literature*, oct. 1865. Janv. 1866. E. Egli en a donné un remarquable commentaire dans ses *Etudes sur l'antiquité chrét.* Zurich., 1887, in-8°, p. 1-58, et dans la *Revue de théol. scient.*, t. XXXIV (1891), p. 273-298. — Sur Maruthas, V. Bickell, *Conspectus rei Syr. litt.* p. 21-22. — Bickell, *l. c.*, p. 17 et Nestle, *Grammaire Syriaque*, IIe part., p. 34 et suiv. indiquent des éditions d'Actes isolés de martyrs. Bedjan, prêtre de la mission, a publié, en syriaque seulement, un vaste recueil d'Actes des Martyrs et de Vies des Saints : *Acta Martyrum et Sanctorum*, t. I, Paris, 1890, in-8° ; t. II (Martyrs de Chaldée et de Perse), 1891 ; t. III, 1892 ; t. IV, 1894.

Sur les t. I-III, v. Nestle dans la *Gazette de Littér. théol.*, 1893, col. 3-6, 45-48. Pour la critique textuelle du t. I, v. J. Guidi, *Remarques sur le 1er vol. des Acta Martyrum et Sanctorum Syriaques*, dans la *Revue de la société orientale d'Allemagne*, t. XLVI (1892), p. 744-758.

II. Cyrillonas. — Le nom de Cyrillonas n'est connu de la postérité que par six poésies de sa composition, qu'un codex du VIe siècle, appartenant au musée britannique, nous a conservées. Bickell a édité ces morceaux sous ces titres respectifs : Chant de supplication pour la Toussaint de l'an 396, sur le fléau des sauterelles et autres châtiments publics, notamment la guerre des Huns; Hymne sur la conversion de Zachée; Hymne sur le lavement des pieds; deux Homélies sur la Pâque du Sauveur; Poésie sur le froment. Bickell considère l'auteur comme le plus remarquable des poètes de la Syrie après saint Ephrem.

Bickell a publié le texte original dans la *Revue de la société Orientale d'Allemagne*, t. XXVII (1873) p. 566-598 ; corrections, *Ibid.* t. XXXV (1881), p. 531-532. Le même savant dans le *Choix des Pères Syriens, Aphraatè, Rabulas et Isaac de Ninive*, a donné, p. 411, des remarques sur Cyrillonas et, p. 414-421, des échantillons de sa métrique.

III. Balaeus. — D'une lecture moins attachante, les poésies du chorévêque Balaeus (Balaj), publiées par Overbeck, sont précieuses pour l'histoire du dogme. L'époque et le lieu où il vécut se concluent avec quelque précision de ce fait qu'il composa cinq pièces de vers en l'honneur d'Acace, d'Alep ou de Bérée (1), mort l'an 432, et qu'il appelle cet

1. *Supra*, § 57, XVIII.

évêque « notre père ». Nous ne possédons que par fragments, le plus volumineux de ses écrits, une paraphrase de l'histoire de Joseph et de ses frères, en vers de sept syllabes. Son mètre habituel est le pentasyllabique, qui a pris de lui le nom de *mètre balaïque*. Le dogme eucharistique, le culte et l'invocation des saints sont fréquemment attestés dans les écrits de Balaeus.

J. J. Overbeck, *S. Ephræmi Syri, Rabulæ episc. Edesseni, Balaei aliorumque opera selecta*, Oxford, 1865, p. 251-336. Une pièce se rattachant aux *Recognitiones Clementinæ*, (*supra*, § 8, v), *De Faustino et de Metrodora* (*Mattidia*) *tribusque ejus filiis*, manque dans Overbeck, mais a été publiée par Bickell, en syriaque, dans la *Revue de la société orientale d'Allemagne*, t. XXVII, (1873), p. 599-600, et en latin dans le *Conspectus rei Syr. litt.*, p. 46, n. 5.

IV. Rabulas d'Edesse. — Bien que poète à ses heures, Rabulas a laissé surtout des écrits en prose. Nous avons sur lui des détails biographiques assez précis et assez dignes de foi. Appelé sur le siège épiscopal d'Edesse l'an 412, comme successeur du défunt évêque Diogène, il l'occupa jusqu'à sa mort, le 7 ou 8 août 435.

Il prit une part active aux controverses nestoriennnes. Au concile d'Ephèse il se joignit au parti d'Antioche (1) ; mais dès l'hiver suivant il se sépara de Nestorius pour adhérer à saint Cyrille. Il prêta à l'évêque d'Alexandrie le plus zélé concours dans ses négociations avec les Orientaux en faveur de l'union ; il traduisit en syriaque l'écrit de saint Cyrille *De recta fide ad Imperatorem* (2) et s'employa sur-

1. Cf. *Supra*, § 59, II.
2. § 59, IV.

tout vivement pour la destruction des ouvrages de Théodore de Mopsueste.

Nous devons à Overbeck la publication de la majeure partie de ce qui reste de Rabulas. Ce sont des canons ou règles de vie pour le clergé séculier et régulier, des hymnes pour la liturgie et l'office (en partie traduites du grec), un sermon et des fragments de lettres. A la différence de ses autres ouvrages, ses lettres sont écrites non en syriaque, mais en grec; on en mentionne 46 dans un panégyrique en l'honneur de Rabulas, composé à Edesse peu après sa mort. Nous n'en avons malheureusement que des fragments sans importance, les uns en syriaque, les autres en latin.

Les écrits ou fragments syriaques dans Overbeck, *Op. c.* p. 210-248. 362-378. Le panégyrique susdit, *Ibid.* p. 159-209. La version syriaque de l'écrit de S. Cyrille manquait dans Overbeck ; Ph. Ed. Pusey a comblé cette lacune, Oxford, 1877. V. *Supra*, § 59, IX. Bickell, dans son *Choix des Pères syriens*, chercha à compléter, d'après des textes latins, les fragments syriaques des lettres et donna une relation de la conversion de Rabulas, tirée d'un écrit du milieu du v[e] siècle, d'une biographie de S. Alexandre, fondateur des Acémètes, mort vers 430.

V. Isaac d'Antioche. — Nous retrouvons la forme poétique dans l'héritage littéraire, bien plus ample, d'Isaac d'Antioche, appelé aussi Isaac le Grand. Les détails de sa biographie sont encore loin d'être parfaitement arrêtés. Né, semble-t-il, à Amida en Mésopotamie, dans la seconde moitié du IV[e] siècle, il arriva jeune à Edesse et y reçut les leçons de Zénobius, disciple de saint Ephrem. Après de lointains voyages, au cours desquels il visita Rome, il se fixa à Antioche. Gennade (1) l'appelle « prêtre de l'Eglise

1. *De vir. ill.*, 66 : MIGNE, *P. L.*, LVIII, 1098.

d'Antioche » ; des sources syriennes le font abbé d'un couvent voisin de la ville. Il mourut très avancé en âge entre 459 et 461.

Zingerle, le premier, donna des échantillons un peu notables des écrits d'Isaac, dont Bickell entreprit une édition complète. Toutes ses œuvres, presque sans exception, sont en vers, le plus souvent de sept syllabes. De quelques-unes, il ne nous est resté que la version arabe.

Le saint abbé traite avec une préférence marquée les matières morales et ascétiques, tantôt exhortant à la vertu, tantôt flagellant le vice et le péché, et il s'adresse souvent aux membres de sa famille religieuse. Les pièces ne manquent pas toutefois où il défend avec tous les développements désirables les dogmes chrétiens, notamment la Trinité, l'Incarnation, le libre arbitre. D'autres compositions empruntent un réel intérêt aux données historiques qu'elle contiennent, principalement sur les guerres contemporaines contre les Huns, les Arabes et les Perses.

L'orthodoxie d'Isaac semble hors de doute ; deux pièces qui parlent d'une seule nature en Jésus-Christ, doivent avoir été falsifiées par des copistes monophysites.

Quant à la valeur littéraire des œuvres d'Isaac, voici l'appréciation de Bickell, pleinement d'accord avec celle de Zingerle : « A part de rares endroits où l'élévation du sujet et une vraie inspiration donnent au poète quelque essor, le discours languit, faible, diffus, fastidieux. On dirait parfois qu'il se bute à une idée, tant il s'y arrête longuement, la retournant en tout sens avec d'ennuyeuses tautologies. D'autres fois il semble éviter le côté intéressant et fécond de son sujet, pour s'attacher à des pensées accessoires, singulières et bizarres ».

S. Isaaci Antiocheni, Doctoris Syrorum, opera omnia ex omnibus, quotquot extant, codicibus manuscriptis cum varia lectione, Syriace Arabiceque,

primus edidit, latine vertit, prolegomenis et glossario auxit G. Bickell, Pars I, Giessen, 1873, in-8°, Pars II, 1877. Les deux volumes renferment 37 pièces ou fragments en syriaque et en latin. Quelques remarques de l'éditeur dans son *Choix des Pères syriens*, p. 411-412. Cf. 422-424. — P. Zingerle a publié en syriaque les pièces *De amore doctrinæ* (*Monumenta Syriaca*, I, Inspruck, 1869, p. 13-20) et *De pueris defunctis* (*Chrestomathia Syr.* Rome, 1871, in-8°, p. 387-394), ainsi que des extraits des pièces *De crucifixione, De perfectione fratrum, De Adam et Eva, De Abelo et Caino* (*Chrestom.*, p. 299-306, 395-416), tous morceaux non encore parus dans l'édition de Bickell. Quelques poésies d'Isaac d'Antioche se sont glissées par erreur dans l'édition romaine des œuvres de S. Ephrem (*supra*, § 98, V).

§ 100. — *Esquisse de l'ancienne littérature ecclésiastique de l'Arménie.*

I. Notion générale. — Tout porte à croire que, dès le cours du Ier siècle, les missionnaires chrétiens franchirent la frontière orientale de l'Asie-Mineure et portèrent dans l'Arménie occidentale la bonne nouvelle. Les premiers germes de la foi y furent violemment étouffés ; mais au début du IVe siècle, saint Grégoire l'Illuminateur et le roi Terdat, converti par lui, réussirent à conquérir à la foi chrétienne, avec une rapidité qui tint du prodige, tout le haut pays arménien.

L'ancienne littérature arménienne est exclusivement chrétienne. Le IVe siècle en voit les débuts ; avec les premières années du siècle suivant, s'ouvre l'âge d'or de la littérature arménienne, sous l'action combinée d'Isaac-le-Grand et de Mesrop, cette étoile double qui s'éleva alors si brillante au ciel de l'Arménie. Vers 405 ou 406, Mesrop, avec l'aide d'Isaac, créa une écriture arménienne, le mieux

possible appropriée à la phonétique de la langue, qui appartient à la famille indo-européenne et qui est surtout étroitement apparentée avec les langues de la Perse. C'était là condition préalable et l'instrument de tout essor littéraire.

Le premier ouvrage qui parut aux yeux étonnés du peuple avec le vêtement de l'écriture nouvelle, ce fut une version de la Bible, œuvre d'Isaac et de Mesrop, assistés de quelques autres hommes instruits. Faite à l'origine, vers 410, sur le texte syriaque de la Peschitto, elle fut définitivement fixée vers 432, après une revision sur les Septante des Hexaples et le texte grec du Nouveau Testament.

Cette version biblique inaugura une vaste littérature nationale, comprenant principalement des œuvres de théologie et d'histoire avec nombre de traductions d'ouvrages grecs et syriaques. Mais l'âge d'or fut de courte durée ; il finit avec l'indépendance politique, que l'Arménie perdit du vivant même d'Isaac-le-Grand, pour ne la jamais recouvrer. La domination perse, hostile au Christianisme, fit à la vie ecclésiastique de profondes blessures. L'Eglise d'Arménie résiste vaillamment ; elle remporte de glorieux triomphes, mais au commencement du VII[e] siècle elle tombe dans le schisme monophysite. Les premiers symptômes d'affaiblissement de la vie intellectuelle et de stérilité littéraire s'étaient manifestés dès le siècle précédent.

Les premiers matériaux d'une histoire littéraire de l'Arménie furent rassemblés par Fl. Sukias Somal, archevêque in partibus et abbé général des Méchitaristes de Saint-Lazare de Venise († 11 février 1846), dans deux ouvrages *Quadro delle opere di vari autori anticamente tradotti in Armeno*, Venise, 1825, in-8° et *Quadro della storia letteraria d'Armenia*, Venise, 1829, in-8°. Le premier sans nom d'auteur. Ces études servirent de base à Neumann, *Essai d'une histoire de la littér. arménienne, d'après les travaux des Méchitaristes*, Leipzig, 1836, in-8°. Cf. Le même, *Contri-*

bution sur la littér. arménienne. 1re (et unique) livraison, Munich, 1849, in-12°. — Parmi les travaux plus récents : P. Karekin, *Histoire de la litt. armén.* Venise, 1865-1878, 2 vol. in-8° ; 2e édit. 1886 — en arménien moderne — ; F. Neve, *L'Arménie chrét. et sa littérature*, Louvain, 1886, in-8°. Ce n'est pas une histoire suivie de la littérature arménienne, mais une série d'essais sur diverses questions. La section la plus considérable et la plus digne d'éloges, p. 46-247, est consacrée à l'hymnographie arménienne. Himpel embrasse la littérature arménienne d'un coup d'œil rapide dans l'article : « Langue, écriture et littér. arménienne » du *Dictionn. des sciences eccl.* de Wetzer et Welte, 2e éd., t. I, 1882, col. 1344-1353. — P. Vetter étudie « Mesrop et son école » dans le *Manuel de Patrologie* de J. Nirschl, t. III, 1885, p. 215-262. — Sur la version de la Bible, v. les Manuels d'introduction à l'Ecriture-Sainte. — Pendant le xviiie siècle on a imprimé à Constantinople et à Londres nombre d'ouvrages de l'ancienne littérature arménienne. Dans le présent siècle, les Méchitaristes de Venise ont rendu d'inappréciables services à leur nation en éditant ses vieux classiques.

II. Saint Grégoire l'Illuminateur et Agathange. — Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre et le premier évêque de l'Arménie, mourut vers l'an 332, après une carrière longue, active et pleine d'orages. Les Arméniens modernes vénèrent comme une relique littéraire de l'Illuminateur un recueil de discours et d'épîtres, comprenant 23 morceaux. Mais d'après Vetter, les homélies ne remontent qu'à la 1re moitié du ve siècle et sont probablement de saint Mesrop.

Un des plus célèbres ouvrages de la littérature arménienne est une histoire de la vie et des travaux de l'Illuminateur et de l'introduction du christianisme en Arménie ; elle porte le nom d'un certain Agathange que les Arméniens ont toujours honoré comme le premier historien de leur nation. Il existe un texte arménien et un texte grec de l'ouvrage, le premier avec ce titre : *Histoire du grand Terdat et de la prédication de saint Grégoire l'Il-*

luminateur, le second : *Martyre de saint Grégoire*. Le texte grec porte à toutes les pages le caractère d'une traduction. L'exposition de la doctrine chrétienne que le texte arménien met dans la bouche de saint Grégoire et qui remplit la grande moitié de l'ouvrage, a été supprimée par le traducteur grec.

L'auteur original prend lui-même le nom d'*Agathange*, sans doute parce qu'il apporte la *bonne nouvelle* de l'introduction du christianisme en Arménie ; il a écrit son livre, dit-il, sur l'ordre du roi Terdat, non d'après des relations antérieures, mais comme témoin oculaire et auriculaire des événements. On a prouvé (1) il est vrai, que le texte arménien ne remonte qu'au milieu du ve siècle ; mais ce texte conserve des morceaux de deux écrits plus anciens, d'une biographie de saint Grégoire et d'une relation dù martyre du même saint, ainsi que de sainte Rhipsime et ses compagnes. Des récits réellement historiques, dignes de foi, sont malheureusement parés chez Agathange de circonstances légendaires et qui ne méritent aucune créance.

Le recueil d'homélies prétendues de l'Illuminateur a été imprimé en arménien à Constantinople en 1737 et à Venise en 1838. Sur la provenance de ces discours, V. Vetter, *Op. c.* p. 219-222. Nève *Op. c.*, p. 250 et suiv. les tient pour authentiques.

Le texte arménien d'Agathange a été imprimé à Constantinople en 1709 et en 1824, à Venise en 1835 et en 1862. On en trouve la traduction française — où les passages de pure édification sont omis — dans V. Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. I, Paris, 1867, p. 97-193. Le texte grec a été donné d'après un manuscrit de Florence par J. Stelling, dans les *Acta SS*. de sept. t. VIII. Anvers, 1762, p. 320-402, reproduit par Langlois, *Op. c.*, et par de Lagarde, *Agathange et les Actes de Grégoire d'Arménie*, Goettingue, 1887, in-4°. Re-

1. V. notamment Gutschmid.

manié au x[e] siècle, le *Martyre de S. Grégoire* devient les *Acta S. Gregorii Armeni*, de Siméon Métaphraste, qu'on trouve dans Migne, P. G. cxv, 943-996 ; dans de Lagarde, *Op. c.* Le texte grec a fourni aussi le fond d'une vie latine de S. Grégoire d'Arménie, qui semble du ix[e] siècle, insérée dans les *Acta SS.* Sept. viii, 402-413, et dans les *Onomastica Sacra* de Lagarde, 2[e] éd. Goettingue, 1887, p. 1-24. Sur Agathange, V. A. von Gutschmid, dans la *Revue de la Soc. orient. d'Allemagne*, t. XXXI (1877), p. 1-60. — G. Thoumaian, *Agathangelos et la doctrine de l'Eglise arménienne au v[e] siècle*, Lausanne, 1879, in-8°.

III. Isaac le Grand et Mesrop. — Isaac (*Sahak* en arménien), surnommé le Grand, fut revêtu de la dignité de *Catholicus* ou patriarche d'Arménie, des environs de l'an 390 aux environs de 440, et rendit à la jeune Eglise nationale, persécutée par l'idolâtrie, sollicitée par l'hérésie, d'inappréciables services. Sa prudence et son zèle éludèrent tous les efforts du roi de Perse pour introduire en Arménie le culte d'Ormuzd ; il ne s'opposa pas moins heureusement aux tentatives du Nestorianisme, et, grâce au patriarche, les décrets d'Ephèse furent reçus dans tout le pays.

A ses côtés et dans son même esprit, Mesrop déploya dans le combat contre l'idolâtrie et l'hérésie, et pour l'expansion de la vie ecclésiastique, une infatigable activité. A la mort d'Isaac (440) Mesrop prit en mains l'administration de l'Eglise, en attendant la nomination du nouveau catholicus ; mais au bout de six mois il suivit son ami dans le tombeau (441).

Les services singuliers rendus par ces deux grands hommes au développement intellectuel et à la civilisation de leur nation, par l'invention d'une écriture arménienne et par la version de la Bible, ont été mentionnés plus haut (1). La liturgie arménienne doit également aux

1. I.

deux amis plus qu'à nul autre sa naissance et ses progrès. La tradition nationale leur attribue à l'un et à l'autre des hymnes d'église, et à Isaac un manuel de liturgie. Mesrop semble aussi avoir mis en arménien des écrits des Pères grecs et syriens, encore qu'il soit malaisé, faute de renseignements précis, de lui assigner dans les nombreuses traductions du v[e] siècle sa part réelle. D'après Vetter, on l'a dit déjà (1), les homélies qui portent le nom de saint Grégoire l'Illumanateur, seraient l'œuvre de Mesrop.

Sur les écrits de S. Isaac le Grand, V. Neumann, *Essai d'une histoire de la littér. armén.* (*Supra*, I). p. 28-30. Moïse de Chorène, dans son *Histoire de la grande Arménie* (*infra*, VI) III, 57, nous a conservé trois courtes épîtres d'Isaac, à l'empereur Théodose le Jeune, au patriarche Atticus de Constantinople et au préfet Anatolius. On les trouve en français dans Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. II, Paris, 1869, p. 164-165.

Les travaux apostoliques de S. Mesrop nous sont connus avec quelque détail par une biographie de la main de son disciple Koriun, évêque géorgien. Ce travail qui date des années 445-451, est d'un style classique et tout plein d'une chaleur communicative. On l'a imprimé à Venise, en 1833, ainsi que, en 1854, une recension plus brève et plus récente, qu'on trouve dans le recueil de Langlois, II, 1-16, traduite en français par J. R. Emine.

IV. Eznik. — Eznik, disciple de Mesrop, naquit au village de Kolb (Koghb). Tout porte à croire qu'il faut l'identifier avec l'évêque homonyme de Bagrevand qui paraît au concile d'Artaschat (449).

Par sa *Réfutation des sectes*, Eznik s'est placé en un rang

1.2 I.

éminent parmi les écrivains ecclésiastiques de l'ancienne Arménie. Des quatre livres de son ouvrage, le premier combat « les sectes des Gentils, » — éternité de la matière, le mal substance —, le deuxième « la religion des Perses », savoir le Zerwanitisme, une évolution du Parsisme, le troisième « les écoles philosophiques de la Grèce », surtout leurs idées astronomiques, et le quatrième « la secte de Marcion », notamment sa prétendue doctrine secrète.

Cétte étude, dit Vetter, fut le premier effort d'une nation intelligente,à peine sortie de la barbarie et de l'inculture, et s'éveillant à la pensée chrétienne, pour réfuter philosophiquement la conception païenne de l'univers dans ses grands systèmes et ses idées fondamentales. » L'auteur fait preuve d'une profonde pénétration et d'un savoir étendu ; des connaisseurs vantent son style comme le plus noble modèle de la langue classique de l'Arménie. Les homélies que d'anciens auteurs mentionnent de lui, semblent perdues. On lui doit aussi en partie la version biblique nationale (1) et peut-être d'autres traductions d'ouvrages grecs ou syriaques.

Le texte arménien de la *Réfutation des sectes* a été imprimé à Smyrne en 1762, à Venise en 1826 et 1863. On a joint comme appendice à ces éditions un petit recueil de Sentences, quatre-vingt-treize en tout, qui porte le nom d'Esnik. Le Vaillant de Florival a donné de l'ouvrage et de l'appendice une traduction française dédestable : *Réfutation des différentes sectes*, etc. Paris, 1853, in-8°. V. les justes critiques d'A. de Wickering, *Eznig de Gog'ph*, dans la *Revue de l'Orient*, nouvelle série, t. III (1856), p. 207-216. Traduite à nouveau, une faible partie de la *Réfutation*, livre II, § 1-11,a trouvé place dans le recueil de Langlois, II, 369-382. — E. Dulaurier, *Cosmogonie des Perses d'après Eznig*, dans la *Revue de l'Orient*, Nouv. série, t. V (1857), p. 253-262. — Esoff, *Doctrine d'Esnik au sujet des mages perses*, Saint-Pétersb., 1858.

1. *Supra*, I.

David l'arménien, qui traduisit et commenta, vers le milieu du v[e] siècle, des écrits péripatéticiens et néo-platoniciens, appartient à l'histoire de la philosophie. Il est vrai qu'il combattit aussi le nestorianisme. On peut consulter sur cet écrivain l'article de Himpel dans le *Dictionn. des sciences acclés.* de Wetzer et Welte, 2[e] éd. III, 1411-1413.

V. Elische. — Nous possédons un grand nombre d'écrits sous le nom de saint Elische ou Elisée, un autre élève de Mesrop. Dans sa jeunesse, Elische suivit, soit comme soldat, soit comme secrétaire, le général arménien Wardan. On l'identifie généralement avec l' « Elische, évêque des Amatuniens » qui assista, l'an 449, au concile national d'Artaschat. Il mourut anachorète vers 480.

Les éditions que les Méchitaristes nous ont données des œuvres d'Elische comprennent des commentaires sur les livres de Josué et des Juges ainsi qu'une explication du *Pater*, une belle épître aux moines arméniens, des canons sur la manière de traiter les énergumènes, de nombreuses homélies, principalement sur les grands épisodes de la vie du Sauveur, enfin une histoire de Wardan et de la guerre d'Arménie. Il y a des morceaux dont l'authenticité ou l'intégrité ne sont pas à l'abri de tout soupçon.

De tous ces ouvrages, celui qui a obtenu incomparablement le plus de succès, c'est le récit des luttes héroïques que les Arméniens, commandés par Wardan, soutinrent pour la liberté de leur foi chrétienne, contre les forces supérieures des Perses sous Jezdegerd II (449-451).« L'Histoire de Wardan, dit Vetter, racontée par un témoin oculaire, dans sa grandiose et dramatique ordonnance, d'une langue grave et solennelle, pleine d'un ardent enthousiasme pour l'Eglise et la patrie, constitue une des plus nobles productions historiques de l'Arménie ».

Il a paru deux éditions complètes des œuvres d'Elische, l'une et l'autre à Venise en 1839 et en 1859. Il existe un grand nombre d'éditions spéciales de l'histoire de Wardan, la première de Constantinople, 1764, la dernière de Tiflis, 1879. Cet ouvrage a été traduit, non seulement en arménien moderne, mais encore en plusieurs langues européennes, en anglais, Londres, 1830, in-4° (incomplet), en italien, Venise, 1840, in-8°, en russe, en français par G. Kabaradji, Paris, 1844. in-8° (peu exact) et par Langlois, *Collection*, II, 177-251. Les Méchitaristes, dans leur *Bibliothèque choisie de la littérature armén.*, t. XI, Venise, 1854, ont inséré une notice biographique anonyme sur Elische, en vieil arménien. Vetter, *Op. c.* p. 262, indique les travaux contemporains, surtout russes, sur Elische et son histoire de Wardan. Il y a lieu d'ajouter Neve, *Op. c.*, (*Supra*, I) p. 299-316.

Un contemporain plus jeune d'Elische, Lazare de Pharp, écrivit une histoire d'Arménie de 388 à 485 ; imprimée à Venise, 1793. 1807, 1873, traduite en français par S. Ghesarian, dans la *Collection de* Langlois, II, 253-368.

VI. Moïse de Chorène. — Le plus illustre de tous les écrivains de l'ancienne Arménie, c'est Moïse de Chorène, surnommé le « Père des savants ». Son héritage littéraire se compose de trois grands ouvrages ; une *Histoire de la grande Arménie*, une Géographie et une Rhétorique, et de plusieurs écrits de moindre étendue : une histoire de sainte Rhipsime et de ses compagnes, une correspondance avec le prince arzrounite Isaac, quelques homélies et un grand nombre d'hymnes d'église.

Le plus connu de ces ouvrages, l'Histoire de la Grande Arménie, dans la forme où nous la possédons, se compose de trois parties : « Généalogie de la grande Arménie » ou histoire de l'Arménie depuis l'origine jusqu'à la fondation de la dynastie des Arsacides (149 av. J. Ch.), — « moyen âge » ou histoire des Arsacides arméniens jusqu'à la mort de saint Grégoire l'Illuminateur et du roi Terdat, — « conclusion de l'histoire de notre patrie » ou tableau des événements depuis la mort de Terdat jusqu'à la chute des

Arsacides d'Arménie (428). Il existait jadis un quatrième livre qui continuait l'histoire de l'Arménie jusqu'à l'empereur Zénon ; mais cette partie manque dans les manuscrits parvenus jusqu'à nous. Le style très emphatique de l'ouvrage imite, presque jusqu'à le copier servilement, celui d'une version arménienne que l'on fit au ve siècle du *Livre d'Alexandre*, c'est-à-dire de la Biographie d'Alexandre-le-Grand par le Pseudo-Callisthène.

L'auteur dit être Moïse de Chorène, vivant au ve siècle et disciple de Mesrop ; il prétend avoir écrit à la prière du prince bagratunien Isaac (Sahak), qui tomba sur le champ de bataille en 482. Mais des raisons intrinsèques et extrinsèques nous défendent de croire ce qu'il dit de lui-même. Il se met en effet en contradiction dans ses données autobiographiques avec des témoins authentiques du ve siècle, Koriun et Lazare de Pharp. On le voit, en outre, comme Carrière l'a récemment démontré, puiser à des sources du vi^e ou du viie siècle, aux versions arméniennes de la *Vita S. Silvestri* et de l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate. La littérature arménienne n'offre du reste des traces certaines de son ouvrage qu'à partir du ixe siècle.

Que l'auteur de l'*Histoire de la Grande Arménie*, malgré qu'il en ait, ne soit pas Moïse de Chorène, on ne peut rejeter pour cela le caractère historique du personnage de ce nom, honoré dans l'Eglise d'Arménie parmi les Pères du ve siècle. Lazare de Pharp atteste positivement qu'il vivait au ve siècle en Arménie un évêque du nom de Moïse, écrivain distingué. L'auteur de l'*Histoire*, qu'il faut placer au viie ou au viiie siècle, pour des motifs quelconques, a pris le nom et le masque de Moïse de Chorène authentique. Il ne cache pas son but, qui est de glorifier la maison princière des Bagratuniens. A partir du viie siècle, l'éclat de cette race éclipsa de plus en plus toutes les autres familles nobles de l'Arménie, et en 885 le Bagratunide Aschro I fut reconnu roi d'Arménie par le calife. Vetter

soupçonne l'auteur pseudonyme d'avoir écrit pour préparer l'avènement de la dysnastie.

Malgré tout cela ses récits dans leur ensemble paraissent mériter créance. Les nombreux passages qu'il extrait des sources anciennes, il les a sans doute arbitrairement retouchés pour leur faire dire ce qu'il voulait ; c'est à tort que plusieurs critiques l'ont accusé ou soupçonné de les avoir inventés de toutes pièces. Pour l'histoire primitive de l'Arménie, jusqu'au IIe ou au IIIe siècle de l'ère chrétienne, il l'a composée d'après les traditions et les chants qu'il trouvait encore dans la bouche du peuple, et c'est précisément la conservation de ces traditions populaires qui fait le charme et le mérite de son ouvrage.

Si l'*Histoire de la Grande Arménie* n'est pas authentique, la Géographie et la Rhétorique sont nécessairement apocryphes ; car l'unité de provenance des trois ouvrages est prouvée non seulement par les manuscrits qui les attribuent également à Moïse de Chorène, mais encore par les critères internes. La Géographie, comme l'auteur lui-même le déclare, est un extrait de la *Chorographie œcuménique* de l'Alexandrin Pappus, savant du IVe siècle de notre ère. La Rhéthorique, intitulée la *Chrie* dans les manuscrits, est de même une imitation des modèles grecs d'Aphthonius et de Théon. La question des opuscules sus-mentionnés a besoin d'être étudiée de plus près. En tout cas, Vetter a démontré que la correspondance avec le prince Isaac, touchant l'origine d'une image miraculeuse de la Sainte Vierge, ne peut dater que des environs de l'an mille.

Les Méchitaristes de Venise ont publié en 1843 et en 1865 des éditions complètes des œuvres de Moïse de Chorène. *L'Histoire de la grande Armnénie* a eu plus d'éditions et plus de traductions qu'aucun autre ouvrage de la littérature arménienne. La première parut à Amsterdam en 1695, la dernière à Venise en 1881. On trouve une histoire critique de

toutes les éditions dans A. Baumgartner, *Revue de la soc. orient. d'Allemagne*, t. XL (1886), p. 482-489. Nouvelle traduction française dans la *Collection* de Langlois, II, 45-175. Le même auteur, II, 51-52, indique les versions antérieures. Sur l'analogie du style de l'*Histoire de la Grande Arménie* et du *Livre d'Alexandre*, Cf. J. Gildemeister, *Le Pseudo-Callisthène chez Moïse de Chorène*, dans la *Revue de la soc. orient. d'Allemagne*, t. XL (1886), p. 88-91, et J. Dachian, *Recherches sur la biographie d'Alexandre du Pseudo-Callisthène*, Vienne, 1892, in-8° (en arménien moderne). Pour la critique de l'ouvrage historique, V. A. Gutschmid, *De la crédibilité de l'histoire arménienne de Moïse de Chorène*, dans les *Comptes-rendus de l'ac. royale de Saxe*, classe de philol. et d'hist., t. XXVIII (1876) p. 1-43.— A Carrière, *Moïse de Khoren et les généalogies patriarcales*, Paris, 1891, in-12. — Le même, *Nouvelles sources de Moïse de Khoren*. Etudes critiques, Vienne, 1893, in-8°. Le même, *Nouvelles sources. Supplémen.*, Vienne, 1894, in-8°. Sur les traditions et les chants de l'ancienne Arménie, dont Moïse tira une histoire d'Arménie, V. Vetter, *Les chants nationaux des anciens Arméniens*, dans la *Revue trimestrielle de théol.*, t. LXXVI (1894), p. 48-76.

Le même auteur indique les éditions et les traductions de la Géographie dans le *Dictionn. ecclés.* de Wetzer et Welte, 2e éd. VIII, 1961 A ajouter une édition de K. P. Patkanov, avec une version russe et une étude, Saint-Pétersb., 1877, in-8°.

Sur la Rhétorique, V. A. Baumgartner, *Sur le traité de la Chrie*, dans la *Revue de la Soc. orient. d'Allemagne*, t. XL (1886), p. 457-515.

Sur la Correspondance avec le prince Isaac, v. Vetter dans la *Patrologie* de Nirschl, III, 244-246.

Sur Moïse de Chorène en général, Vetter, dans le *Dictionnaire* cité, VIII, 1955-1963. — Gutschmid, dans l'*Encyclopædia Britannica*, éd. 9, XVI, 861-863.

ADDENDA

Tome Ier.

Page 27, ligne 32 : Hans Lietzmann, *Les Chaînes, leur histoire et leur tradition manuscrite*, Fribourg, 1897, in-8°.

Page 54, fin de la note. *Acta apostolorum apocrypha*, post C. Tischendorf denuo ediderunt R. A. Lipsius et M. Bonnet. Partis alterius volumen prius : *Passio Andreæ, Ex actis Andreæ, Martyria Andreæ, Acta Andreæ et Matthiæ, Acta Petri et Andreæ, Passio Bartholomaei, Acta Joannis, Martyrium Matthæi* edidit M. Bonnet, Leipzig, 1898, in-8°.

Page 98, ligne 24 : Funk, *L'unité du Pasteur d'Hermas*, dans la *Revue trimestrielle de théologie*, 1899, t. LXXXI, p. 321-360 : contre l'hypothèse de Fr. Spitta, *Sur l'histoire et la littérature du christianisme primitif*, 1896, que le *Pasteur* est une œuvre d'origine juive et du temps au moins de l'empereur Claude, mais refondue depuis par une main chrétienne, probablement par le frère de saint Pie Ier.

Page 99, ligne 11 : *Miscellanea Cassinese*, Mont Cassin, 1897. On y retrouve, dans un prologue des Epîtres de saint Paul, un long fragment du *Canon de Muratori* de Milan, lequel, par malheur, ne comble pas les lacunes du manuscrit milanais.

Page 117, ligne 15 : Holzhey, *Les deux recensions des Lettres de saint Ignace et la Didascalie des apôtres*, dans la *Revue trimestr. de théol.*, 1898, t. LXXX, p. 380-390.

Page 155, ligne 12 : V. Batiffol, *L'auteur véritable de l'Epistola ad Zenam et Serenum* — selon lui Sisinnios, évêque novatien de Constantinople au temps de saint Chrysostome, — dans la *Revue biblique internationale*, 1896, p. 114-122.

Page 163, ligne 32 : Rauschen, *Le côté de la forme dans les Apologies de saint Justin* : *Revue trim. de théol.*, 1899, t. LXXXI, p. 188-206. Contre Wehofer.

Page 213, ligne 1 : Labourt, *De la valeur du témoignage de saint Irénée dans la question johannine* : *Revue biblique intern.*, 1898, p. 59-73.

Page 217, ligne 18 : Le titre inscrit aux lignes 21-22, (ᾠ)δαὶ (εἰς) πάσας τὰς γρ(α)φὰς, a beaucoup exercé la sagacité des critiques. Mgr Batiffol, *Revue biblique internat.*, 1896, p. 268-271, propose de lire au lieu de ᾠδαι, σπουδαὶ, *études*, terme générique qui résumerait l'ensemble des travaux exégétiques de saint Hippolyte ; l'inscription ne cite, en effet, que deux titres particuliers sur vingt que nous connaissons par ailleurs.

Page 262, ligne 9 : R. P. Lagrange, *Origène, la critique textuelle et la tradition topographique*, dans la *Revue biblique intern.*, 1895, p. 501-524 ; 1896, p. 87-92.

Page 269, ligne 8 : P. Kœtschau vient de donner 2 vol. des œuvres d'Origène : I l'*Exhortation au martyre* et les livres I-IV *Contre Celse* ; II les livres V-VIII *Contre Celse* et l'opuscule *De la prière*, Leipzig, 1899, in-8°.

Page 270, ligne 20 : Le même, *The commentary of Origen on S. John's Gospel*, the text revised with a critical introd. and indices, Cambridge, 1896, 2 vol., in-8°. — Mgr Batiffol a signalé dans un *Codex Floriacensis* de la Bibliothèque d'Orléans, dix-huit homélies latines, inédites, attribuées à Origène, dont dix-sept sur l'Ancien-Testament et une sur les Actes des Apôtres. *Revue biblique intern.*, 1896, p. 434-439 ; 1897, p. 5-27. Le savant critique y voit une œuvre authentique d'Origène, dont le traducteur latin aurait légèrement atténué les témérités dogmatiques.

Page 272, ligne 8 : Capitaine, *De Origenis ethica*, Munster, 1898, in-8°.

Page 300, ligne 31 : Burkitt, *The old Latin and the Itala*, dans le t. IV des *Texts and Studies*. Cambridge, 1896.

Page 352, note 1 : G. Landgraf et C. Weyman ont donné une édition nouvelle de la lettre *De cibis judaicis*, dans les *Archives de lexicographie et de grammaire latine*, t. XI, p. 221-249.

Tome II

Page 49, ligne 3: Burn, *Etude sur le symbole de saint Athanase*, dans les *Texts and Studies*, t. IV.

Page 62, ligne 14 : G. Wobbermin, *Morceaux liturgiques de l'ancienne Eglise d'Egypte, avec une lettre dogmatique de l'évêque Sérapion de Thmuis dans les Textes et recherches...* d'O. von Gebhardt et d'Harnack, nouv. sér., t. II, 3, Leipzig, 1898, in-8°.

Page 89, ligne 16 : P. Allard, *Saint Basile*, Paris, 1899.

Page 126, ligne 24 : Vollert, *Saint Grégoire de Nysse et sa théorie du bien et du mal et de la défaite finale du mal*, Leipzig, 1897.

Page 136, ligne 18 : Stiglmayr, S. J., *La doctrine des anges du pseudo-aéropagite*, dans le *Compte-rendu du 4e Congrès scientif. intern. des cathol. tenu à Fribourg*, 1897.

Page 252, ligne 32 : L. Jeep, *Bilan critique de Philostorge*, dans les *Textes et recherches*... d'O. von Gebhardt et d'Harnack, 2e sér., t. II. Travail solide et consciencieux.

Page 259, ligne 32 : J. Kunze, *Marc l'Ermite, un nouveau témoin du symbole baptismal de l'ancienne Eglise*, Leipzig, 1895, in-8°.

Page 307, ligne 15 : Dans le t. XXXIX du *Corpus* de Vienne, 1898, P. Geyer publie les *Itinera Hierosolymitana sæcul. IV-VIII*, savoir l'*Itinerarium a Burdigala*, la *Peregrinatio S. Silviæ*, le *Liber de locis sanctis* de Pierre Diacre, le *De situ Hierusolimitanæ urbis atque ipsius Judææ*, le *De Situ terræ sanctæ* de Théodose, le *Breviarius de Hierosolyma*, l'*Itinerarium Antonini Placentini*, les trois livres *De locis sanctis* d'Adamnan d'Iona, enfin la compilation de Bède, *Liber de locis sanctis*.

Page 393, ligne 26 : Haller, *Jovinien, les fragments de ses écrits, les sources de son histoire, sa vie et son enseignement*, dans les *Textes et recherches*, 2e série, t. II, 2, Leipzig, 1897, in-8°. Etude utile et complète, quoique déparée par les préjugés confessionnels.

Page 444, ligne 18 : Le T. XL (1899) contient les livres, I-XIII de la *Cité de Dieu*, rec. Hoffmann.

Page 448, ligne 30 : Chapman, O. S. B., *The Holy See and Pelagianism*, dans la *Dublin Review*, 1897, t. CXXI.

Page 451, ligne 19 : Wolfsgrüber, *Augustin*, Paderborn, 1898, in-8°.

Page 462, ligne 29 : Le même, *Contribution à l'histoire du dogme au sujet du semi-pélagianisme*, Paderborn, 1898, in-8° : 3e dissert. Doctrine de saint Prosper.

Page 468, ligne 20 : Wœrter, *Contribution à l'histoire du dogme au sujet du semi-pélagianisme*, Paderb., 1898, in-8°. 1er et 2e diss. Doctrine de Cassien.

Page 475, note 5 : H. Koch, *Vincent de Lérins et Marius Mercator*, dans la *Revue trimestr. de théologie*, 1899, t. LXXXI, p. 396-434, combat la thèse de M. Poirel.

Tome III.

Page 9, ligne 9 : H. Usener, *Julien d'Halicarnasse*, dans les *Chaînes* de Lietzmann, Fribourg, 1897, in-8°, p. 28-34

Page 20, ligne 21 : Ermoni, *De Leontio Byzantino et de ejus doctrina christologica*, Paris, 1895.

Page 42, ligne 13 : Les deux *Vies de S. Theognius*, par Paul et Cyrille, furent éditées en même temps par Papadopulos Kerameus, Saint-Pétersb., 1891.

Page 197, ligne 17 : Dom G. Morin, à la suite de Labbe (*Nova bibliotheca Mss librorum*, p. 26), Holstenius, Tommasi, tient que ces deux opuscules sont d'un meilleur écrivain que l'évêque mérovingien, qu'ils appartiennent à l'âge d'or de la littérature ecclésiastique, que « l'évêque Niceta », auquel les manuscrits les attribuent, n'est autre que Niceta de Remesiana, l'ami de saint Paulin de Nole. V. D. Germain, *Deux passages inédits du De psalmodiæ bono de S. Niceta*, dans la *Revue biblique internat.*, 1897, p. 282-288.

Page 209, ligne 17 : Corney, O. S. B., *The Gregorian Melodies in Manuscripts*, dans la *Dublin Review*, 1897, t. CXXI.

Page 212, ligne 8 : Th. Mommsen donne dans les *Monumenta Germaniæ historica*, une édition nouvelle du *Liber pontificalis : Gestorum pontificum Romanorum Vol. I. Libri pontificalis pars prior*. Au dire de Mommsen, la première rédaction du *Liber pontificalis*, qui remonte, selon M. Duchesne, au commencement du VI[e] siècle, aurait juste un siècle de moins.

Page 240, ligne 24 : Le même, *Les commentaires de S. Ephrem sur le prophète Zacharie*, dans la *Revue biblique internat.*, 1897, p. 380-395, 533-544 ; 1898, p. 89-97).

Page 250, ligne 6 : « Les savants arméniens sont fixés sur l'époque de la version arménienne de l'*Histoire* d'Agathange, non sur l'époque où vivait l'auteur original, puisque l'existence même de cet Agathange est vivement discutée aujourd'hui. Le P. Jacques Dachian et moi nous avons prouvé, indépendamment l'un de l'autre, que l'Agathange arménien fut rédigé (et considérablement amplifié), dans la 1[re] moitié du V[e] siècle, sur un original grec aujourd'hui perdu, et et qu'au VII[e] siècle cette rédaction arménienne fut retraduite en grec par un Arménien. » (P. Basile D[r] Sargisean, Lettre aux traducteurs).

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES PÈRES DE L'ÉGLISE (1) ET DES OUVRAGES ANONYMES

PREMIÈRE PÉRIODE

De la fin du Ier siècle au commencement du IVe.

Vers la fin du Ier siècle.	*Didaché des apôtres.*
96-97	*Epître de saint Barnabé.*
92-101	Saint Clément, pape.
Premières années du IIe siècle.	Saint Evariste, pape.
	Saint Alexandre, pape.
107 †	Saint Ignace d'Antioche.
126 (vers)	Quadratus.
135-165	Ariston.
140-155	Hermas, l'auteur du *Pasteur.*
140 (vers)	Aristide.
150 (vers)	*Epître à Diognète.*
	IIe *Epître* (dite de saint Clément) *aux Corinthiens.*
155 †	Saint Polycarpe.
155-156	*Lettre de l'Eglise de Smyrne* ou *Martyrium S. Polycarpi.*
160 (vers)	Saint Denys de Corinthe.
	Saint Pinytus de Crète.
161-163 †	Papias d'Hiérapolis.

(1) Nous avons cru devoir donner place dans ce tableau, non seulement aux écrivains ecclésiastiques, mais encore aux auteurs hétérodoxes dont les écrits sont mentionnés dans le corps de l'ouvrage.

161-180	*Actes des saints Martyrs Carpus, Papylus et Agathonice.*
161-180	Apollinaire d'Hiérapolis.
162	*Actes de sainte Félicité Romaine.*
163-167 †	Saint Justin Martyr.
169 (vers)	Miltiade.
175 († vers)	Tatien.
177	Athénagore.
	Lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon.
180	Saint Théophile d'Antioche.
180	*Actes des martyrs scilitains.*
180-192 †	Hégésippe.
183-186	Saint Apollonius, martyr.
190-209	Sérapion d'Antioche.
192	Anonyme anti-montaniste.
	Abercius.
	Apollonius d'Ephèse.
195 († avant)	Méliton de Sardes.
	Apologie syriaque dite de Méliton.
	Canon de Muratori.
	Homélies Clémentines.
	Rhodon, disciple de Tatien.
	Minutius Félix.
	Modeste.
	Musanus.
	Maxime.
	Noyau primitif de la *Doctrina Addæi.*
200 †	Pantène.
200 (vers)	Hermias.
Premières années du IIIe siècle.	*Recognitiones Clementinæ.*
	Les Epitomæ Clementinæ.
Première moitié du IIIe siècle.	*Discipline ecclésiastique des apôtres.*
	Diadascalie des apôtres.
	Les deux *Epîtres aux Vierges*, dites de saint Clément.
202.	*Actes des saintes Perpétue et Félicité.*
202 († vers)	Saint Irénée de Lyon.
199-217	Saint Zéphyrin, pape.
216 († vers)	Bardesane, gnostique.
	Harmonius, fils de Bardesane.

217-222	Saint Calliste, pape.
225 († vers)	Clément d'Alexandrie.
230-235	Saint Pontien, pape.
231-232 †	Démétrius d'Alexandrie.
235 († vers)	Saint Hippolyte de Rome.
	Caïus.
237 († vers)	Jules l'Africain.
247-248 †	Héraclas d'Alexandrie.
	Piérius, chef de l'école catéchétique.
250 († vers)	Tertullien.
	Commodien écrit peu après.
	Novatien.
252 †	Alexandre de Jérusalem.
253 †	Saint Corneille, pape.
254 †	Origène.
254-257	Saint Etienne, pape.
257 (vers)	Firmilien de Césarée.
259-268	Saint Denys, pape.
	Népos d'Arsinoé.
264-265 †	Saint Denys d'Alexandrie.
268 †	Saint Cyprien de Carthage.
270	Anatolius de Laodicée.
	Malchion d'Antioche.
270 († vers)	Saint Grégoire le Thaumaturge.
280 (vers)	Théognoste, chef de l'école d'Alexandrie.
	Hiéracas.
	Ammonius d'Alexandrie.
300 †	Théonas d'Alexandrie.

DEUXIÈME PÉRIODE

Du commencement du IVe siècle au milieu du Ve.

300-350	Hégémonius.
	Isaac, abbé.
303 († vers)	Saint Victorin de Pettau.
300-310	Arnobe.
309 †	Saint Pamphile.

311 †	Saint Méthode d'Olympie.
†	Saint Pierre d'Alexandrie.
311 († vers)	Hésychius.
(† vers)	Saint Lucien.
(† vers)	Philéas de Thmuis.
	Pachôme, évêque.
	Théodore, évêque égyptien.
328 †	Saint Alexandre d'Alexandrie.
330 (vers)	Juvencus.
330 († vers)	Astérius, arien.
332 († vers)	Saint Grégoire l'Illuminateur.
333	*Itinerarium a Burdigala Hierusalem usque.*
266-336	Papa de Séleucie.
336 †	Arius.
340 †	Eusèbe de Césarée.
340 († vers)	Lactance.
341-342 †	Eusèbe de Nicomédie.
336-345	Saint Aphraate.
345-348 †	Saint Pachôme.
347	Firmicus Maternus.
350 (vers)	Aëtius, arien.
	Pionius.
	Un anonyme anti-manichéen.
	Denys de Rhinocolure.
351	Proba.
337-352	Saint Jules I, pape.
354	Le *Chronographe romain.*
	Philocalus.
355 († vers)	Théodore d'Héraclée, arien.
(† vers)	Donat le Grand de Carthage.
	Parménien, successeur de Donat.
356 †	Saint Antoine d'Egypte.
357 †	Hosius de Cordoue.
	Potamius de Lisbonne, arien.
	Sérapion le Catéchète ?
358 († vers)	Sérapion de Thmuis.
359 († vers)	Eusèbe d'Emèse.
360 †	Saint Eustathe d'Antioche.
360 († après)	Basile d'Ancyre.
	Georges de Laodicée.
	Dorothée d'Antioche (?)

362 †	Dorothée de Tyr.
	Apollinaire l'Ancien.
363 †	Saint Théodore.
352-366	Libère, pape.
366 †	Acace de Césarée.
†	Saint Hilaire de Poitiers.
366 (vers)	*Altercatio Heracliani cum Germinio.*
368-369 †	Césaire de Nazianze.
370 †	S. Orsisius.
†	Marius Victorinus.
	Candide, arien.
370 (vers)	Hégésippe (?)
370-371 †	Lucifer de Cagliari.
	Faustin et Marcellin, lucifériens.
371 †	Saint Eusèbe de Verceil.
373 †	Saint Athanase.
†	Saint Ephrem le Syrien.
374 †	Saint Amphilochius d'Iconium.
374 († vers)	Marcel d'Ancyre.
	Titus de Bostra.
376 († vers)	Photin de Sirmium.
379 († avant)	Hilaire, diacre de Rome.
379 †	Saint Basile-le-Grand.
	Eustathe de Sébaste.
380 †	Saint Zénon, de Vérone.
381 †	Ulphilas.
	Auxence de Dorostorum, disciple d'Ulphilas.
366-384	Saint Damase, pape.
	Ambrosiaster.
380-384	Timothée d'Alexandrie.
370-385	Saint Optat de Milève.
385	Sainte Sylvie ou l'auteur de la *Peregrinatio.*
385 †	Priscillien.
385 †	Latronien, disciple de Priscillien.
	Tibérien, disciple de Priscillien.
	Itacius, « évêque des Espagnes », adversaire de Priscillien.
	Hydace d'Emérida, adversaire de Priscillien.
	Ithace d'Ossonaba, adversaire de Priscillien.
	Olympius, adversaire de Priscillien.
386 †	Saint Cyrille de Jérusalem.

389 †	Saint Grégoire de Nazianze.
390 †	Appollinaire le Jeune.
	Vitalis d'Antioche, disciple d'Apollinaire.
	Valentin, disciple d'Apollinaire.
	Timothée de Béryte, disciple d'Apollinaire.
360–390	Saint Pacien de Barcelone.
390 (vers)	Dexter, fils de saint Pacien.
383-391	Saint Philastrius de Brescia.
392 († après)	Phébade d'Agen.
393 †	Grégoire d'Elvire, lucifériea.
394 († avant)	Diodore de Tarse.
	Carmen adv. paganos.
	Ad quemdam senatorem.
395 †	Ausone.
†	Didyme l'Aveugle.
	Ambroise, disciple de Didyme.
395 († vers)	Gélase de Césarée.
(† vers)	Saint Grégoire de Nysse.
(† vers)	Saint Macaire d'Alexandrie.
	Saint Macaire d'Egypte.
396 †	Eunomius.
	Cyrillonas.
397 †	Saint Ambroise.
†	Nectaire de Constantinople.
	Simplicien, successeur de saint Ambroise.
	Tichonius, donatiste.
384–399	Saint Sirice, pape.
399 †	Evagre le Pontique.
	Martyrologe syriaque.
Fin du IVe siècle	Nonnus de Panopolis, païen.
	Julius Hilarianus.
	Saint Astérius d'Amasée.
Commencement du ve siècle	Némésius d'Emèse.
	Evagre le Gaulois.
	Les *Constitutions apostoliques.*
	Les *Canons des apôtres.*
	Cyprien le Gaulois.
	De Sodoma.
	De Iona.
†	Prudence.

400 (vers)	Orientius (d'Auch ?)
	Sabinus d'Héraclée, macédonien.
	Maxime, évêque du sud-est de la Gaule.
399-401	Saint Anastase I, pape.
403 †	Saint Epiphane de Chypre.
405 †	Atticus de Constantinople.
407 †	Saint Jean Chrysostome.
	Constance d'Antioche.
408 †	Antiochus de Ptolémaïs.
408 († vers)	Claudien, poète latin.
	Claudien, poète grec (?)
	Cyrus, poète grec.
408 († vers)	Sévérien de Gabala.
410 †	Rufin.
410 (vers)	Macarius Magnès.
412 †	Théophile d'Alexandrie.
	Ammon, évêque.
	Philon de Carpasia.
413 († vers)	Synésuis de Cyrène.
415 (vers)	*Carmen de Providentia divina.*
401-417	Saint Innocent I, pape.
417 †	Jean II de Jérusalem.
417-418	Saint Zosime, pape.
417-418	Orose.
418	Sévère de Minorque.
	« Sermo quidam Arianorum », reproduit par saint Augustin.
418 (vers)	Léporius.
	Bachiarius.
400-419	Saint Paulin de Béziers.
420 †	Saint Jérôme.
	Philippe, disciple de saint Jérôme.
420 (vers)	Marc Diacre.
	Pallade.
	Isidore de Cordoue — n'a pas existé.
418-422	Saint Boniface I, pape.
423	Philostorge.
425 († après)	Claudius Marius Victor.
428 († vers)	Théodore de Mopsueste.
	Polychronius, frère de Théodore.
428-429	Hilaire (contre les semi-pélagiens).

428-429 †	Saint Honorat d'Arles.	
429 († vers)	Aurélius de Carthage.	
430 †	Saint Augustin.	
†	Saint Nil.	
	Marc l'Ermite.	
430 (vers)	Sedulius.	
	Philippe de Side.	
	Timothée de Béryte.	
431 †	Saint Paulin de Nole.	
	Nicétas de Romatiana.	
	Severus Sanctus Endelechius.	
422-432	Saint Célestin I, pape.	
432 †	Acace de Bérée.	
	Balaeus.	
433	Hésychius de Jérusalem.	
434	Saint Vincent de Lérins.	
435 †	Rabulas d'Edesse.	
(† vers)	Cassien.	
439	Socrate le Scolastique.	
	Sozomène	
430-440 †	Sulpice Sévère.	
	Paulin de Milan.	
390-440	Saint Isaac-le-Grand.	
	Saint Mesrop.	
440 (vers)	Prosper (?) d'Afrique ou l'auteur du *De promissionibus et prædictionibus Dei.*	
440 ou après †	Nestorius.	
	Jean d'Antioche.	Partisans à divers degrés de Nestorius.
	Paul d'Emèse.	
	André de Samosate.	
	Alexandre d'Hiérapolis.	
	Euthérius de Tyane.	
457 †	Ibas d'Edesse.	
444 †	Saint Cyrille.	
	Memnon d'Ephèse.	Partisans de saint Cyrille.
446 †	Proclus de Cyzique.	
446 († avant)	Théodore d'Ancyre.	
	Dalmatius.	
453 († après)	Théodore de Jérusalem.	
	Firmus de Césarée.	
	Acace de Mélitène.	
	Amphilochius de Side.	

444	Eusèbe d'Alexandrie.
449 († vers)	Arsénius, solitaire.
	Adrien.
449 († après)	Eznik.
450 (vers)	Agathange.
	Valérien de Cémelum.
	De vocatione omnium gentium.
	Epistola ad Sacram virginem Demetriadem seu de humilitate tractatus.
450-455 †	Saint Hilaire d'Arles.
†	Saint Eucher de Lyon.
451 (après)	Salonius, Veranius } fils d'Eucher.
	Apophthegmata Patrum.
454 †	Dioscore d'Alexandrie.
457	Victorius ou Victurius.
458 († vers)	Théodoret de Cyr.
459 († après)	Marius Mercator.
460 †	Eudocie, impératrice.
440-461	Saint Léon-le-Grand.
459-461 †	Isaac d'Antioche.
463 †	Saint Prosper.
	Poema conjugis ad uxorem.
465 († peu après)	Saint Maxime de Turin.
427-479	Saint Loup de Troyes.
480 †	Elische.
485 †	Nicétas d'Aquilée.
490 († vers)	Saint Euphrone d'Autun.
492-496	Honorat de Marseille.
	Anthime, Timoclès, Marcien, Jean le Moine, Seta, Auxence } Hymnographes du ve siècle.

TROISIÈME PÉRIODE

Du milieu du vᵉ siècle à la fin de l'âge patristique.

450 (vers)	Antoninus Honoratus.
	Victor de Cartenna.
439-451	Salvien.
451 (peu après)	Antipater de Bostra.
452-453	*Conflictus Arnobii catholici et Serapionis.*
458	Ammonius, économe de l'Eglise d'Alexandrie.
459 †	Basile de Séleucie.
	Paulin de Pella.
460 (vers)	Arnobe le jeune.
462	Léonce d'Arles.
461-468	Saint Hilaire, pape.
468	Hydatius ou Idacius.
470	Paulin de Périgueux.
470 (vers)	Lucidus Auspiciolus.
471 †	Gennade de Constantinople.
474 †	Claudien Mamert.
475 (vers)	Gélase de Cyzique.
476 †	Timothée Ælure, monophysile.
468-483	Saint Simplicius, pape.
484	Cerealis de Castellum.
486	Victor de Vite.
487 †	Saint Sidoine Apollinaire.
	Consentius, Lampridiu, Léon, Pierre, Severus, Proculus — poètes latins, contemporains de S. Sidoine.
488 †	Saint Perpet de Tours.
489 †	Acace de Constantinople.
483-492	Saint Felix III, pape.
493 †	Saint Patrice.
492-496	Saint Gélase I, pape.
Fin du vᵉ siècle †	Fauste de Riez.
†	Paulin de Bordeaux.
	André de Césarée.
	Julien Pomère.
	Gennade de Marseille.

Premières années du VIe siècle	Eustathe d'Epiphanie.
	Jean d'Antioche, chronographe.
	Secundinus, neveu de S. Patrice.
500 (vers)	Dracontius.
	Etienne Bar Sudaili.
	Hiérothée ?
	Le faux Denys l'Aréopagite.
502	*Adv. Synodum absolutionis incongruæ.*
507 †	Ruricius.
509 †	Saint Eugène de Carthage.
511	Eugippius.
512 †	Laurent le Mielleux.
518	Julien d'Halicarnasse, monophysite.
	Sévère d'Antioche, monophysite.
	Ammonius.
519	Jean Maxence.
520 (vers)	Rusticus (H)elpidius.
	Théodore le Lecteur.
520 († peu après)	Vigile de Tapse.
521 †	Saint Ennodius de Pavie.
524-526 †	Boëce.
526 †	Saint Avite.
526 (vers)	Paul d'Elusa.
527	Agapet, diacre à Sainte-Sophie.
528 († vers)	Procope de Gaza.
528 († peu après)	Enée de Gaza.
520-530	Théodore, archimandrite.
530	Basile de Cilicie.
526-530	Saint Felix IV, pape.
531	Innocent de Maronia.
531 †	Saint Eleuthère.
530-532	Boniface II, pape.
	Les premières notices du *Liber Pontificalis.*
533 †	Saint Remi.
†	Saint Fulgence de Ruspe.
534	Le comte Marcellin.
535 (avant)	*Synecdemus* de l'Empire d'Orient.
532-535	Jean II, pape.
535-536	Saint Agapet, pape.
536 (vers)	Zacharie le Rhéteur.

540 (vers)	Jean de Scythopolis.
	Elpidius, évêque.
	Apringius de Badajoz.
540 († vers)	Denys le Petit.
542 †	Saint Césaire d'Arles.
543 † vers	Léonce de Byzance.
543 †	Saint Benoit de Nursie.
544	Arator.
545 (vers)	Nebridius.
527-545	Ephrem d'Antioche.
546 († avant)	Fulgence Ferrand.
546 †	Juste d'Urgel.
546 († après)	Justinien de Valencia.
547 (vers)	Cosmas Indicopleustès.
	Théodore de Petra.
1re moitié du vie siècle.	Job, moine.
	Olympiodore d'Alexandrie.
	Olympiodore le Scoliaste (?)
550 (vers)	Hésychius de Milet.
	Saint Barsanuphe.
	Cresconius.
551	Jordanès.
	Junilius.
552 †	Verecundus de Junca.
551-553 †	Aurélien d'Arles.
553	Théodore de Scythopolis.
554 †	Victor de Capoue.
537-555	Vigile, pape.
558	Paul le Silentiaire.
560	Gildas le Sage.
560 († vers)	Jean Philopon.
	Primasius d'Adrumète.
556-561	Pélage I, pape.
527-565	Justinien, empereur.
	S. Gregentius.
	Alexandre de Salamine.
560-566	Liberatus.
566 († vers)	Nicétius de Trèves.
569 †	Victor de Tunnunum.
570 †	Cassiodore.

570 †	Epiphane le Scolastique.
570 (vers)	Antonin de Plaisance.
571 (vers)	Facundus d'Hermiane.
566-573	Jean III, pape.
573-578	Benoit I, pape.
578 †	Jean le Scolastique.
580 †	Saint Martin de Braga.
581 †	Saint Ferréol.
582 †	Saint Eutychius de Constantinople.
582 (après)	Eustrate de Constantinople.
589 †	Sainte Radegonde.
578-590	Pélage I, pape.
590	Jean de Biclaro.
593 †	Marius d'Avenches.
†	Grégoire d'Antioche.
593-594 †	Saint Grégoire de Tours.
595 †	Jean le Jeûneur.
596 †	Saint Siméon Stylite le Jeune.
550-599	Anastase I d'Antioche.
VIe siècle.	*Breviarius de Hierosolyma.*
Fin VIe siècle.	Evagre le Scolastique.
	Eutrope de Valencia.
	Opusim perfectum in Matth. (Arien).
	Chronicon imperiale.
	Prosper Augustanus.
2e moitié VIe siècle.	Jean Malalas.
VIe ou VIIIe siècle.	Romanos le Mélode.
Fin VIe et comm. VIIe siècle.	Georges de Lapathus.
600 †	Saint Jean Climaque.
	Sévère de Malaga.
600 (vers)	Licinianus de Carthagène.
600-601	Saint Léandre de Séville.
Comm. du VIIe siècle.	Timothée, héréséologue.
	Grégoire de Girgenti.
	Georges d'Alexandrie.
590-604	Saint Grégoire le Grand, pape.
607	Eulogius d'Alexandrie.
609 †	Fortunat.
599-609	Anastase II d'Antioche.

619 †	Saint Jean Moschus.
620 (vers)	Antiochus de Saint-Sabas.
	Dorothée de Saint-Sabas.
631 †	Zacharie de Jérusalem.
634 †	Modeste de Jérusalem.
636 †	Saint Isidore de Séville.
638 †	Saint Sophronius.
†	Sergius.
	Anastase le Mélode.
	Georges Pisidès.
Ire moitié du VIIe siècle.	Daniel de Raithou.
	Léonce de Néapolis.
IIe quart VIIe siècle.	*Chronicon paschale.*
	Léonce de Rome.
650 (vers)	Thalassius.
	Jean de Carpathus.
657 †	Eugène II de Tolède.
662 †	Anastase le Moine.
663 †	Saint Maxime le Confesseur.
666 †	Anastase l'Apocrisiaire.
667-669 †	Saint Ildefonse de Tolède.
VIIe siècle.	Premières *Notitiæ episcopatuum* ou *Tactica.*
	Nomo canon dit de Photius.
	Pierre de Laodicée.
	Nicéphore d'Antioche.
VIIe ou VIIIe siècle.	Le prétendu Moïse de Chorène.
700 (vers)	Anastase III de Nicée.
	Jean de Nikiou.
	Dialogue des Juifs Papiscus et Philon avec un moine.
700 (après)	Anastase le Sinaïte.
720 († vers)	André de Crète.
733 †	Saint Germain de Constantinople.
743 (après)	Cosmas le Mélode.
	Cosmas le Moine.
754 († avant)	Saint Jean Damascène.
	Paul Warnefried ou Paul Diacre.
800 (vers)	La prétendue *Clavis Scripturæ Sacræ* de Méliton.

TABLE ANALYTIQUE GÉNÉRALE

SUIVANT L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

N

O

P





S

T

V

ERRATA

—

TOME PREMIER

Page 22, *ligne* 12, *au lieu de* Meiller, *lisez* : Muller.
» 30, *ligne* 17, *au lieu de* seleca, *lisez* : selecta.
» 53, *ligne* dernière, *au lieu de* Battifol, *lisez* : Batiffol.
» 122, *ligne* 23, *au lieu de* ayriaque, *lisez* : syriaque.
» 127, *ligne* 18, *au lieu de* πρεσδύσεροι, *lisez* : πρεσβύτεροι.
» 142, *ligne* 4 des notes, *au lieu de* saint saint, *lisez* : saint.
» 173, *ligne* 26, *après* XIII), *mettez* : ;
» 173, *ligne* 38, *au lieu de* **V**, *lisez* : **VII**.
» 250, *ligne* 1, *au lieu de* 5, *lisez* : **I**,
» 265, *ligne* 3, *après* décéder, *mettez* : ,
» 270, *ligne* 5, *au lieu de* Mercalti, *lisez* : Mercatti.
» 289, *ligne* 23, *au lieu de* Zhan, *lisez* Zahn.
» 302, *ligne* 22, *au lieu de* Octavus, *lisez* : Octavius.
» 355, *ligne* 22, *après* peintures, *ajoutez* : de la fin.
» 371, *ligne* 3-4, *au lieu de* conrsuit, *lisez* : construit.
» 388, *note* 1, *ligne* 5, *au lieu de :* quartodécessians, *lisez :* quarto-décimans.

TOME II

Page 58, *ligne* 13, *au lieu de* prot., *lisez* : allem.
» 62, *ligne* 15, *au lieu de* Quelques, *lisez* : Quelque.
» 78, *ligne* 25, *au lieu de* nul, *lisez* : nulle.
» 138, *ligne* 8, *après* arithmétique, *fermez* les ».
» 234, *note* 7, *au lieu de* Coptie, *lisez* : Coptic.
» 251, *ligne* 14, *au lieu de* 349, *lisez* : 439.
» 300, *ligne* 8, *au lieu de* minore, *lisez* : minores.
» 326, *note* 1, *au lieu de* 1449, *lisez* : 1649.

» 358, *ligne* 18, *au lieu de* Julien, *lisez* : Julius.
» 480, *note* 1, *l.* 4, *au lieu de* : ancta, *lisez* : aucta.

TOME III

Page 16, *ligne* 5, *au lieu de* monophisisme, *lisez* : monophysisme.
» 42, *ligne* 11, *au lieu de* Théodore, *lisez* : Paul.
» 49, *ligne* 14, *au lieu de* débat, *lisez* : début.
» 62, *ligne* 24, *au lieu de* 400, *lisez* : 600.
» 88, *ligne* 14-15, *lisez* : Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ.
» 103, *ligne* 3, *au lieu de* 460, *lisez* : 469.
» 156 et titre courant, *lisez* : § 91.
» 193, *ligne* 2, *supprimez* : sa.
» 216, *ligne* 3, *au lieu de* 346, *lisez* : 546.
» 224, *fin de la ligne* 24, *fermez*).

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PÉRIODE

Depuis le milieu du v[e] siècle jusqu'à la fin de l'âge patristique.

LIVRE I : ECRIVAINS GRECS

LIVRE II : AUTEURS LATINS

LIVRE III : AUTEURS SYRIAQUES ET ARMÉNIENS

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères.